

Si j'étais elle



Son journal,
ses secrets,
mes plus sombres désirs...

Éditions J'ai lu

LISA RENEE JONES

LISA RENEE
JONES

Si j'étais elle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Émilie Terrao*



Lisa Renee Jones

Si j'étais elle

Collection : Sentimental Semi-poche
Maison d'édition : J'ai lu

Émilie Terrao

© Éditions J'ai lu, 2014
Dépôt légal : mars 2014

ISBN numérique : 9782290070727
ISBN du pdf web : 9782290073155

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290070642

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Je m'appelle Sara McMillan, j'ai vingt-huit ans et je suis professeur.

Un jour, par hasard, je découvre le journal intime de Rebecca, qui, semble-t-il, a travaillé dans la plus prestigieuse galerie d'art de San Francisco. Dès les premières lignes, l'addiction est totale, tant le récit de ses expériences sensuelles me fascine, éveillant en moi des fantasmes inavouables. Or, au fil des pages, je comprends bientôt qu'il lui est arrivé quelque chose ; le désir laisse alors place à la tourmente, à l'angoisse. Qu'est-il arrivé à Rebecca ?

En marchant sur ses pas, je fais la rencontre d'hommes dangereusement attirants, des hommes qu'elle aussi a connus. Méfiance, toutefois, car ma curiosité pourrait bien me plonger dans un abîme de plaisirs interdits...

Photographie de couverture : © plainpicture/Narratives/ Emma Lee

Auteur de talent, Lisa Renee Jones a plus d'une trentaine de livres à son actif. Son best-seller international Si j'étais elle a été traduit dans une dizaine de langues et est en cours d'adaptation pour la télévision..

Titre original
IF I WERE YOU

Éditeur original
Gallery Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York

© Julie Patra Publishing, Inc., 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2014

Mercredi 7 mars 2012

Dangereux.

Depuis des mois, mes rêves et mes cauchemars sont hantés par la perfection avec laquelle il personnifie ce mot. Aux portes de la conscience, je me perds dans une réalité alternée où son parfum musqué me saisit, où je sens son corps ferme contre le mien. Je devine alors le goût sucré et sensuel de sa peau sur mes lèvres – comme du chocolat, une invitation délicate à m'accorder une nouvelle bouchée. Puis encore une autre. Si délicieusement bon que j'en ai oublié le prix de la complaisance. Car la complaisance a un prix. Il y a toujours un prix à payer, comme je l'ai compris samedi dernier. Quoi qu'il fasse, je sais à présent que je ne peux plus – que je ne veux plus – le revoir.

Au début, c'était une liaison comme les autres. Imprévisible. Excitante. Je peux à peine me souvenir du moment où la situation a dérapé pour prendre une tournure aussi sombre.

Il m'a ordonné de me déshabiller et de m'asseoir sur le matelas, le dos appuyé contre la tête de lit, les jambes largement écartées pour qu'il puisse me regarder. Nue devant lui, ouverte à lui, je me sentais vulnérable et frémissante de désir. Je n'avais jamais obéi aux ordres d'un homme jusque-là. Et encore moins imaginé que quelque chose pourrait me faire vibrer un jour. Pourtant, j'ai vibré pour lui.

Si cette soirée doit prouver quelque chose, c'est qu'une fois près de lui, sous son charme, je suis prête à obéir à la moindre de ses demandes. Il peut me conduire au bord du gouffre, en des endroits incroyables où je n'aurais jamais cru m'aventurer un jour. C'est exactement pour cette raison que je ne peux plus le revoir. Il me donne le sentiment d'être possédée. Le pire, c'est que j'aime ça. Mon esprit peut à peine concevoir une telle aberration et pourtant, je me consume à l'idée de lui appartenir. Lorsque je l'ai vu devant moi samedi dernier, avec ses larges épaules, ses muscles déliés, son sexe dressé, ce désir a tout balayé sur son passage.

Il était superbe. Il est vraiment le plus bel homme que j'aie jamais connu. Un désir foudroyant a explosé en moi. Je voulais le sentir près de moi, sentir ses mains me caresser. Le caresser à mon tour. Mais je savais que je ne devais pas le toucher sans sa permission. Et je savais que je ne devais pas le supplier de me laisser faire.

J'avais appris la leçon au cours de nos précédentes rencontres. Il aime bien trop la vulnérabilité que révèle ce genre de supplication. Il adore me refuser son plaisir jusqu'à ce que j'en tremble d'excitation. Jusqu'à ce que je sois réduite à ce désir brûlant et larmoyant. Il aime exercer ce pouvoir sur moi. Il aime être celui qui contrôle. Alors que je devrais le détester, j'ai parfois l'impression de l'aimer.

Le bandeau aurait dû m'avertir que je me dirigeais vers le point de non-retour. En y réfléchissant, je crois que j'y ai pensé. Il s'est assis sur le lit et m'a lancé un regard de défi, faisant aussitôt courir un long frisson sur ma peau. L'idée de ne pas voir ce qu'il faisait aurait dû m'exciter – et j'étais excitée –, mais pour une raison que je n'ai pas comprise tout de suite, j'étais également effrayée. C'est à ce moment que j'ai hésité.

Cela ne lui a pas plu. Il me l'a dit de sa voix riche de baryton qui a le don de me faire frémir de façon incontrôlable. Le besoin de le satisfaire est alors devenu si intense que j'ai appliqué le bandeau sur mes yeux.

J'ai été récompensée par l'affaissement du matelas. Il approchait. Bientôt, il me satisferait lui aussi. Ses mains ont glissé sur mes mollets en un geste possessif, puis sur mes cuisses. Cruel, il s'est arrêté juste avant d'atteindre le cœur de mon désir.

La suite a été un tourbillon de sensations confuses. Il m'a plaquée sur le lit. Je savais que je serais bientôt comblée. Bientôt, il serait en moi. Bientôt, il me donnerait ce dont j'avais besoin. Mais à mon grand désespoir, il s'est éloigné.

À cet instant, j'ai eu la nette impression d'entendre un verrou s'ouvrir. Je me suis redressée aussitôt et je l'ai appelé, effrayée à l'idée qu'il parte. Persuadée que j'avais fait quelque chose de mal. Puis le soulagement a déferlé en moi quand j'ai senti la paume de sa main sur mon ventre. J'avais dû imaginer ce bruit de serrure. Forcément. Mais je ne pouvais ignorer le changement subtil d'atmosphère, le désir brut et menaçant qui régnait dans la pièce et qui ne lui ressemblait pas. Cette pensée a vite été balayée lorsqu'il s'est glissé entre mes jambes, ramenant mes bras au-dessus de ma tête de ses mains puissantes. Son souffle chaud sur mon cou, son corps imposant... Il était parfait.

Soudain, des liens de soie se sont enroulés autour de mes poignets, enchaînant mes bras au cadre du lit. La pensée qu'il n'avait pas pu faire cela tout seul ne m'a pas effleuré l'esprit. Pourtant, il était sur moi, incapable de manipuler mes bras à cette distance. Mais il manipulait si bien mon corps, mon esprit... J'étais sa victime consentante.

Il s'est éloigné de nouveau et j'ai gémi en tendant les mains devant moi sans pouvoir l'atteindre. Puis, le silence est retombé dans la pièce. Un bruissement de tissu. D'autres sons étranges. De longues secondes se sont écoulées. Je me souviens encore des frissons qui couraient sur ma peau, du sentiment de peur qui enflait dans mon ventre.

Alors est arrivé le moment dont je me souviendrai jusqu'à ma mort. Le moment où la lame d'un couteau a touché mes lèvres. Le moment où il a promis qu'il y avait du plaisir dans la douleur. Le moment où la lame a tracé une ligne sur ma peau, prouvant qu'il ne

mentait pas. Alors, j'ai su que je m'étais trompée. Il n'était pas dangereux. Il n'avait rien à voir avec le chocolat. Il était mortel, comme une drogue, et je redoutais qu'il...

Des coups à la porte de mon appartement m'arrachent aux mots envoûtants du journal que je suis en train de lire. Je suis si surprise que je lance presque l'objet du crime par-dessus mon épaule. Avec un air coupable, je referme le livre d'un coup sec et je le repose sur la table basse en chêne, où Ella Ferguson, mon amie et voisine, l'a oublié la veille.

Je ne voulais pas vraiment lire ce journal. Il était juste... là. Sur ma table basse. Perdue dans mes pensées, je l'ai ouvert et j'ai été si choquée par ma découverte que j'ai eu du mal à croire que ces mots venaient de la douce Ella, dont je suis si proche. Alors j'ai poursuivi ma lecture. Je n'ai pas pu m'arrêter et j'ignore pourquoi. Cela n'avait aucun sens. Moi, Sara McMillan, professeur de lycée, je ne m'immisce pas dans la vie privée des gens. Je n'affectionne pas non plus ce genre de lecture. Je suis encore en train de me répéter ces mots quand j'arrive à la porte, mais je ne peux ignorer la chaleur sourde qui m'a envahie.

Je tente de reprendre mes esprits et je plaque les mains sur mes joues, certaine qu'elles sont écarlates. J'espère que la personne qui est derrière la porte va finir par partir. Je promets que si c'est le cas, je ne lirai plus ce journal. Pourtant, au fond de mon être, je sais très bien que la tentation sera bien trop grande. Seigneur ! Je me sens dans le même état qu'Ella au moment où elle a vécu cette scène – comme si j'étais celle qui attendait désespérément une autre caresse, et une autre encore... Aucun doute, une jeune femme de vingt-huit ans ne devrait pas rester dix-huit mois sans avoir de relation sexuelle. Le pire, c'est que je me suis immiscée dans la vie privée de quelqu'un que j'aime.

Un autre coup retentit, et je dois me résigner. Non, mon visiteur ne compte pas renoncer et partir. Je me secoue et tire sur l'ourlet de la robe bleu clair à la coupe simple que j'ai portée pour mon dernier cours d'anglais de l'année. Je prends une inspiration et ouvre la porte. La brise fraîche de San Francisco s'engouffre dans la pièce, faisant voler les mèches brunes échappées de mon chignon. Heureusement, le courant d'air contribue aussi à apaiser la peau brûlante de mon visage. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Comment un simple journal peut-il m'affecter à ce point ?

Sans attendre qu'on l'y invite, Ella se rue à l'intérieur dans un effluve de vanille, ses boucles rousses bondissant sur ses épaules.

— Ah ! Le voici ! dit-elle en s'emparant du journal posé sur la table basse. Je savais bien que je l'avais laissé ici quand je suis passée hier soir.

Je referme la porte derrière elle, certaine que la couleur de mes joues trahit la curiosité : j'en sais plus que je ne le devrais sur la vie sexuelle de mon amie. J'ignore encore pourquoi j'ai ouvert ce journal et pourquoi j'ai poursuivi ma lecture. Pourquoi, encore maintenant, je rêve d'en lire plus.

— Oh ! Je ne l'avais pas remarqué, dis-je en souhaitant pouvoir gommer ce mensonge à l'instant même où je le prononce.

Je n'aime pas les mensonges. J'ai connu ma part de menteurs et je sais à quel point un mensonge peut faire du mal. Je n'aime pas du tout la facilité avec laquelle celui-ci est sorti de ma bouche. Après tout, je suis face à Ella, ma voisine qui, au cours de l'année passée, est devenue ma confidente, la petite sœur que je n'ai jamais eue. Ensemble, nous formons la famille qu'aucune de nous n'a jamais connue, ou désiré connaître. Gênée, je me mets à divaguer, une mauvaise habitude qui me prend lorsque je suis nerveuse, ou que je me sens coupable, apparemment.

— Une longue journée de cours, dis-je, et j'ai encore plein de paperasse à terminer pour l'été. Tu as de la chance d'y avoir échappé cette année, même si je dois reconnaître que mes élèves étaient géniaux.

Je plisse les lèvres tout en pensant que j'en ai assez dit, mais je continue pourtant.

— Je viens à peine de rentrer.

— Eh bien, heureusement, tu vas pouvoir te reposer un peu maintenant, dit Ella en baissant les yeux sur le journal. Je l'ai amené hier pour notre soirée entre filles. Je voulais t'en lire quelques extraits. Mais David a appelé et tu connais la suite.

Elle fait une moue désolée et prend un air coupable.

— Je t'ai abandonnée comme une très mauvaise amie.

David est le docteur sexy avec lequel sort Ella. Ce que David exige d'Ella, il l'obtient. J'étais loin d'imaginer à quel point c'était vrai.

J'étudie le visage d'Ella un moment. Avec sa fraîcheur juvénile, son jean délavé et son tee-shirt violet, elle ressemble plus à l'une de mes élèves qu'à une enseignante de vingt-cinq ans.

— J'étais fatiguée, de toute façon.

Malgré mes paroles rassurantes, j'ai peur qu'Ella ne soit dépassée par cette relation avec un homme de dix ans son aîné.

— Il fallait que je me couche tôt pour mon dernier jour de cours.

— Les cours sont finis maintenant, et tant mieux !

Elle désigne le journal.

— Je suis soulagée de récupérer ce truc avant mon rendez-vous de ce soir avec David.

Elle hausse les sourcils en me regardant.

— Des préliminaires. David va adorer. Ce truc est carrément torride.

Je lui rends son regard, incrédule.

— Tu lui lis ton journal ?

Je n'aurais jamais le courage de lire des pensées aussi intimes à un homme – et encore moins si elles le concernaient.

— Ce sont... vos préliminaires ?

Ella fronce les sourcils.

— Ce n'est pas mon journal. Je te l'ai dit hier, tu te souviens ? Je l'ai trouvé dans le box de stockage que j'ai acheté à cette vente aux enchères, au début de l'été.

— Oh !

Je ne me rappelle absolument pas qu'Ella m'ait dit une chose pareille à propos du journal. En fait, si elle l'avait fait, je suis convaincue que je m'en souviendrais.

— Oui, c'est vrai, dis-je pourtant. Les ventes aux enchères auxquelles tu participes depuis que tu es obsédée par cette émission sordide. Je n'arrive toujours pas à croire que des personnes puissent stocker leurs affaires dans des box pendant tout ce temps, pour ensuite se retrouver obligées de les vendre au plus offrant.

— Eh bien, si, ça existe ! Et je ne suis pas obsédée.

Je hausse les sourcils.

— OK, peut-être un peu, concède-t-elle, mais je vais me faire deux fois plus d'argent que si j'avais donné ces cours d'été. Tu devrais vraiment songer à m'accompagner à la prochaine enchère. J'ai déjà vendu deux des trois box que j'ai achetés à un très bon prix.

Elle brandit le journal devant elle.

— Ce journal vient de mon dernier achat, et c'est de loin le meilleur. Il contient des œuvres d'art que je vais pouvoir échanger contre un gros billet. Et puis, j'y ai déjà trouvé trois journaux intimes absolument envoûtants. Mon Dieu, j'ai l'impression de ne plus pouvoir arrêter de les lire. Cette femme était comme toi et moi avant de s'embarquer dans cette relation sombre et passionnée. C'est très excitant !

Ella a raison et je sens la boule de chaleur enfler en moi tandis que les phrases du journal me reviennent à l'esprit. Je peux presque imaginer la voix douce et séduisante de cette femme me chuchotant son histoire à l'oreille. J'essaie de me concentrer sur les paroles d'Ella, mais en fait, je pense à cette femme, je me demande où elle est, qui elle est.

— Je n'y crois pas ! s'exclame soudain Ella. Tu rougis. Tu as lu le journal, n'est-ce pas ?

Je blêmis.

— Quoi ? Je...

Soudain, je suis incapable de prononcer le moindre mot. Je ne suis pas du tout moi-même en cet instant. Je finis par me laisser tomber sur le fauteuil marron, devant Ella, prise à mon propre mensonge.

— Je... Oui, je l'ai lu.

Ella me pousse pour que je lui laisse une place et plisse ses yeux verts en me dévisageant.

— Tu as cru que c'était moi qui avais écrit ça ?

Je lui lance un regard hésitant.

— Eh bien...

— Waouh ! dit-elle, prenant visiblement ma réponse, ou mon absence de réponse, pour une confirmation. Tu as cru...

Elle secoue la tête.

— Je suis sans voix. Tu n'as pas dû lire les meilleurs passages, sinon tu ne pourrais pas penser qu'il s'agit de moi. Quoique... à voir la façon dont tu rougis, je suis sûre que tu as lu les meilleurs passages.

— Disons que je suis tombée sur des extraits plutôt... détaillés.

Elle pouffe de rire.

— Et tu as pensé que je les avais écrits.

Elle secoue de nouveau la tête.

— Et moi qui croyais que tu me connaissais ! Mince, j'aimerais tant être à la hauteur de cette femme pour une seule nuit. Sa vie est empreinte d'un érotisme mystérieux qui...

Elle frissonne.

— C'est envoûtant. Ce journal... Elle me touche beaucoup.

Dans une certaine mesure, je suis rassurée d'apprendre qu'Ella est aussi bouleversée que moi par ces pages, mais j'ignore pour quelle raison. Pourquoi aurais-je besoin d'être rassurée ? Ce n'est pas logique. La façon dont je réagis à ce journal n'a rien de logique.

— Quand David et moi l'aurons fini, poursuit Ella, il prendra quelques photos des pages les plus croustillantes pour des acheteurs potentiels, et nous mettrons les journaux sur eBay. Ils vont nous rapporter un max, je le sens !

Je reste hébétée, horrifiée par cette idée.

— Tu ne comptes pas sérieusement vendre les écrits de cette femme sur eBay ?

— Bien sûr que si ! dit-elle. Gagner de l'argent, c'est un peu le but de la manœuvre. Et puis, d'après ce que je sais, c'est de la fiction.

Les mots d'Ella sont froids et cela me surprend. Ce n'est pas la Ella que je connais.

— Nous parlons des pensées intimes d'une femme, Ella. Je suis sûre que tu ne veux pas tirer profit de sa souffrance.

Ella fronce les sourcils.

— Quelle souffrance ? J'ai plutôt l'impression qu'il s'agit de plaisir, non ?

— Tout ce qu'elle possédait a été vendu aux enchères. Je n'appelle pas ça du plaisir.

— Je parie que son riche amant l'a emportée vers des contrées exotiques et qu'elle mène la grande vie.

La voix d'Ella s'assombrit.

— Je dois penser cela pour pouvoir le faire, Sara. S'il te plaît, ne me culpabilise pas. J'ai besoin de cet argent. Si je ne le faisais pas, d'autres acheteurs le feraient à ma place.

J'ouvre la bouche pour protester, mais je me radoucis aussitôt. Ella est seule au monde, sa famille se résume à un père alcoolique qui, la moitié du temps, ne se souvient pas de son propre prénom – sans parler de celui de sa fille. Je sais qu'elle veut avoir quelques économies en cas de coup dur. Je ne connais que trop bien ce sentiment. Moi aussi, je suis seule. Enfin presque, mais je ne veux pas y songer maintenant.

— Je suis désolée, dis-je avec sincérité. Je sais que ces enchères t’apportent beaucoup et je suis contente que ça marche.

Ses lèvres s’étirent légèrement et elle acquiesce en silence avant de se relever. Je l’imite et la prends dans mes bras. Un sourire lumineux éclaire maintenant son visage, et elle redevient le rayon de soleil qui est entré dans ma vie un an plus tôt. J’adore Ella. Vraiment.

— David et moi allons mettre en scène quelques-uns de ces paragraphes envoûtants ce soir, annonce-t-elle avec un sourire malicieux. Je dois y aller.

Elle rit et me fait un signe de la main.

— Profite de ta soirée. Moi, je n’y manquerai pas.

Je m’effondre de nouveau sur le canapé tandis que la porte se referme derrière elle.

Des bruits sourds à ma porte me font une nouvelle fois passer d’un état de béatitude à un état de panique incontrôlée. Je me redresse dans le lit, désorientée, avant de jeter un coup d’œil au réveil. Il est sept heures du matin et c’est mon premier jour de vacances.

— Bon sang, mais qui frappe à cette heure-là ?

Je râle en jetant ma couette sur le côté et glisse mes pieds dans les chaussons molletonnés que l’un de mes élèves m’a offerts pour Noël. J’attrape ma robe de chambre rose, qui n’est pas molletonnée, mais porte le mot PINK brodé sur le dos. Les coups retentissent de nouveau.

— Sara ! C’est moi, Ella ! Dépêche-toi, vite !

Mon cœur s’emballe tandis que je traverse à la hâte le salon. Non seulement Ella semble dans tous ses états, mais contrairement à moi qui déteste gâcher la moindre seconde d’une journée, elle ne se lève jamais avant midi lorsqu’elle n’y est pas contrainte. Au moment où j’ouvre la porte, Ella me saute au cou en annonçant :

— Je pars en escapade !

— En escapade ?

Je fais un pas en arrière et tire Ella à l’intérieur, à l’abri de la brise fraîche du petit matin. Elle porte les mêmes vêtements que la veille.

— De quoi parles-tu ? Que se passe-t-il ?

— David m’a fait sa demande hier ! s’exclame-t-elle sur un ton excité. Je peux à peine y croire. Nous partons pour Paris ce matin.

Elle baisse les yeux sur sa montre et pousse un petit cri perçant.

— Dans deux heures !

Elle glisse un objet entre mes mains.

— C’est la clé de mon appartement. Sur la table de la cuisine, tu trouveras le journal et la clé du garde-meubles où se trouve le box. S’il n’est pas vidé la semaine prochaine, il sera loué ou mis aux enchères une nouvelle fois. Alors, vas-y et vends ce qu’il y a dedans. L’argent est pour toi. Sinon, laisse tomber. Je m’en moque...

Elle me lance un sourire éblouissant.

— Parce que je pars en escapade à Paris avant de passer ma lune de miel en Italie !

Mon instinct protecteur s'éveille instantanément. Je ne veux pas qu'Ella souffre et je ne l'ai jamais entendue dire qu'elle aimait David.

— Tu ne connais cet homme que depuis trois mois, ma chérie. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois...

Comme par hasard, il a toujours un empêchement de dernière minute lorsque nous devons nous retrouver.

— Je l'aime, Sara, dit-elle comme si elle avait lu dans mes pensées. Il me fait du bien, et tu le sais.

Non, je n'en sais rien, mais tandis que j'essaie de trouver les bons mots pour le dire, elle a déjà atteint la porte d'entrée.

— Ella...

— Je t'appellerai dès que je serai arrivée à Paris, alors garde ton téléphone à portée de main.

— Attends ! dis-je en la retenant par le bras. Combien de temps pars-tu ?

Une lueur d'excitation s'allume dans ses yeux.

— Un mois. Tu te rends compte ? Un mois entier en Italie. Je vis un véritable rêve !

Elle me serre contre elle et dépose un baiser sur ma joue.

— Comme nous, les profs, nous ne reprenons pas avant octobre, je pars un mois entier ! Tu y crois ? Je ne me plaindrai plus jamais de cette réforme ! Un mois entier en Italie... Je vis un rêve ! Je t'appellerai. À notre retour, nous organiserons une réception.

Son regard s'adoucit brusquement.

— Tu sais que j'aurais aimé que tu sois à mes côtés, n'est-ce pas ? Comme je n'ai pas de famille, David a préféré m'emmener loin d'ici pour que ce ne soit pas trop douloureux pour moi.

Elle presse le bout de son doigt entre mes sourcils, où un pli apparaît toujours lorsque je suis contrariée.

— Arrête de faire cette tête. Tu auras des rides quand tu seras vieille. Je vais bien. Je vais même très bien.

— Tu as intérêt, dis-je en tentant de prendre ma voix sévère de professeur.

Ma gorge est trop serrée et l'avertissement sort sous la forme d'un coassement ridicule.

— Appelle-moi pour me dire que tu es bien arrivée. Et je veux des photos, beaucoup de photos.

Ella me lance un sourire lumineux.

— Entendu, madame McMillan.

Puis elle me tourne le dos, s'éloigne en courant et me fait un dernier signe de la main avant de s'engouffrer dans la cage d'escalier. Voilà, elle est partie et je lutte pour retenir des

larmes inattendues dont je ne comprends même pas la cause.

Je suis heureuse pour Ella, mais je suis aussi inquiète. Je me sens... Je ne sais pas comment je me sens. Perdue, peut-être. Mes doigts s'enroulent autour de ses clés et je prends soudain conscience que je viens d'hériter d'un box et d'un journal que je me suis promis de ne plus jamais lire.

Alors est arrivé le moment dont je me souviendrai jusqu'à ma mort. Le moment où la lame d'un couteau a touché mes lèvres. Le moment où il a affirmé qu'il y avait du plaisir dans la douleur...

Tôt dans la soirée, le jour du départ d'Ella, les mots du journal hantent encore mon esprit. Ils m'obsèdent tant qu'un frisson glacé me traverse chaque fois que j'y pense. Ils sont la raison pour laquelle je suis ici, au beau milieu d'un box climatisé de la taille d'un petit garage, que l'auteure du journal a dû louer. Dieu merci, une faible lumière éclaire la pièce et le quartier est tranquille. Je reste plantée là, ne sachant par où commencer, gênée à l'idée de fouiller dans les affaires personnelles d'une inconnue.

Le moment où il a affirmé qu'il y avait du plaisir dans la douleur...

Sans que je puisse les contrôler, les mots résonnent de nouveau dans ma tête. Je frissonne, et les scènes explicites du journal n'en sont pas la seule cause. Je ne devrais pas être excitée. Surtout pas par des pratiques sadomasochistes, où le plaisir se mêle à la souffrance. Je suis inquiète pour cette femme mystérieuse. Et puis, je suis la fille de mon père, tout comme ma mère était sa femme, ou plutôt sa marionnette. Je ne veux surtout pas suivre le même chemin que lui. Ma mère a trouvé son salut dans la mort, et j'ai décidé d'échapper à mon père en l'excluant de ma vie depuis. Pourtant, après cinq ans de silence, j'ai encore bien trop conscience des traces que sa lourde main a laissées sur ma vie.

Ces souvenirs me font grincer des dents. J'ignore comment mon esprit a pu s'égarer vers de telles pensées quand je m'efforce de les éviter en permanence.

Avec un effort, je me concentre sur les meubles et les cartons empilés contre les murs. Je distingue des paquets minutieusement emballés, que je suppose être des tableaux. Toute une vie laissée à l'abandon, oubliée. Qui ferait ce genre de chose ? Qui abandonnerait des objets auxquels il tenait assez pour les emballer et les stocker ? Je ne crois pas à l'idée du riche petit ami qui aurait enlevé cette femme pour lui offrir une vie exotique à l'autre bout du monde. Personne ne laisse sa vie derrière lui ainsi, à moins d'être frappé par un malheur... ou par une tragédie. Je n'ajouterai pas aux souffrances de cette femme en vendant ses affaires. Je me

corrige aussitôt. Cette femme s'appelle Rebecca Mason. C'est du moins le nom qui figure sur les journaux intimes.

L'entreprise qui loue le box a des consignes bien précises interdisant de communiquer les coordonnées de ses clients. « De toute façon, sa ligne de téléphone est coupée », m'a assuré mon interlocuteur.

— Je trouverai un moyen de te contacter et je te rendrai ce qui t'appartient.

Je murmure ma phrase tout haut, comme si je m'adressais à Rebecca, et un nouveau frisson court sur ma peau. J'ai l'impression qu'elle est ici, avec moi, que je lui parle... et c'est effrayant. Bizarrement, cette sensation accroît ma détermination à la retrouver.

Je laisse échapper un soupir en prenant conscience de ce que signifie vraiment ma promesse. Il va falloir que je fouille dans ses affaires si je veux trouver un moyen de la contacter, un moyen de lui envoyer ce qu'il reste de sa vie. À condition qu'elle soit encore vivante. Cette pensée sinistre me fait me recroqueviller sur moi-même.

— Stop.

Je m'enjoins à me calmer. Ce délire morbide ne me ressemble pas. Même les films d'horreur me rebutent. Le monde compte assez de monstres sans que l'on ait besoin d'en inventer.

Il peut vraiment exister une bonne raison pour expliquer que Rebecca ait laissé sa vie derrière elle. Elle a peut-être gagné au loto. Voilà une bonne raison d'abandonner tout derrière soi. Peu probable, mais possible. Une chance sur dix millions pour que cela arrive, j'imagine, mais possible. Alors pourquoi cette idée n'apaise-t-elle en rien l'impression étrange et inquiétante que je ressens dans cet endroit ?

Pressée d'en finir, je laisse tomber mon sac par terre et je frotte mes mains sur mon jean délavé, tout en parcourant du regard les objets autour de moi. Mes yeux se posent sur une boîte soigneusement étiquetée « Papiers personnels ». C'est le meilleur endroit auquel je puisse penser pour trouver les coordonnées de Rebecca.

Deux heures plus tard, je suis assise contre un mur à feuilleter des documents qui ne me regardent en rien. Des bulletins scolaires, des factures, des papiers officiels indiquant les sommes que Rebecca a perçues en tant qu'héritière unique, à la mort de sa mère, trois ans plus tôt. Je pense soudain à ma propre mère, à la femme qui a tout fait pour me protéger de mon père mais n'a jamais rien tenté pour se protéger elle-même. Je ferme les yeux, tout en me demandant si cette douleur s'apaisera un jour. Elle était ma meilleure amie, ma plus proche confidente. Rebecca était-elle aussi proche de sa mère que je l'étais de la mienne ? Sa perte a-t-elle été aussi douloureuse que la mienne, dont je ne suis toujours pas remise ?

De nouveau, je me concentre sur les documents et je me rends compte que je ne pourrai pas entrer en contact avec Rebecca par l'intermédiaire de l'un de ses proches. Heureusement,

son courrier et un tas de relevés bancaires m'ont permis de découvrir son adresse, même si je ne suis pas sûre qu'elle soit encore valable.

Je ne suis pas plus près de la trouver que je ne l'étais deux heures plus tôt. Je remets tous les papiers dans le carton et je me relève, bien plus courbaturée que je ne le suis d'ordinaire après mon jogging matinal.

— Essayez la table de nuit, dit une voix d'homme derrière moi.

Je pousse un cri perçant et pivote sur moi-même, pour trouver un homme en uniforme sur le seuil. Mes cheveux se dressent sur ma nuque. Mes nerfs sont tendus à se rompre. C'est un bel homme, d'environ trente-cinq ans – blond, rasé de près, les cheveux coupés en brosse. La sombre curiosité que je devine dans son regard perçant me rend nerveuse. Le box, déjà étroit, semble soudain rétrécir et se refermer sur moi. La sensation de danger dont je ne suis pas parvenue à me défaire s'amplifie, comme un poids invisible sur mes épaules et ma poitrine.

— La table de nuit ? dis-je d'une voix éraillée.

— Tout le monde a un tiroir secret dans sa chambre.

Sa voix a pris une tonalité rauque.

— Un endroit presque aussi intime que son âme...

Je me raidis tandis qu'un sentiment de gêne s'insinue en moi. Mon instinct me dit que cet homme est déjà entré ici. J'en suis intimement convaincue. Il a fouillé les affaires de Rebecca. Il sait ce qui se trouve dans le tiroir de la table de nuit. Je n'aime pas cet individu et je prends soudain conscience que je suis seule avec lui, loin de la route principale. Aucun client dans les parages. En tout cas, je n'ai vu ni entendu personne jusqu'ici.

— Je ne veux pas connaître ses secrets, dis-je d'une voix étonnamment calme compte tenu du tremblement de mes jambes. Je veux juste la trouver et lui rendre ses affaires.

Il m'étudie un long moment. Son regard est aussi aiguisé que le sentiment de gêne qui s'ancre de plus en plus profondément en moi. Puis, alors que le silence devient oppressant, il prend la parole.

— Comme je l'ai dit, regardez dans le tiroir de la table de nuit.

Un sourire ironique effleure ses lèvres et il referme la moustiquaire.

— Je reviendrai fermer la porte principale à neuf heures. Ce serait bête que vous restiez enfermée à l'intérieur...

Sans ajouter un mot, il s'éloigne.

Je ne bouge pas. Je ne peux pas bouger. Je voudrais claquer la porte, mais je n'ose pas, sachant qu'elle ferme de l'extérieur. Cette pensée me terrifie. Les secondes s'égrènent et j'attends en silence tandis que les pas de l'inconnu s'évanouissent au loin. Il est parti. Partir. Oui, je dois partir d'ici. Je me précipite vers la table de nuit en acajou laqué contre le mur et j'ouvre le tiroir en hâte. Seigneur, j'ai le cœur dans la gorge, j'ai l'impression d'étouffer. Il faut que je me calme et que je me force à respirer normalement. Je tremble, prise d'une peur

irrationnelle. Je compte jusqu'à trente et je retrouve peu à peu mon souffle. Ça va aller. Tout ira bien. J'ouvre le tiroir de gauche et ma respiration se bloque de nouveau lorsque je découvre son contenu. Une boîte en velours noir de dix centimètres sur quinze. Un foulard de soie rouge. Trois carnets reliés de cuir.

Mes dents s'enfoncent dans ma lèvre inférieure. Je lance un regard en direction de la porte, puis reporte mon attention sur le tiroir. Malgré ma nervosité, je suis intriguée, mais je crains également que l'effrayant inconnu ne revienne.

Je me concentre sur le contenu du tiroir, en quête de la clé qui ouvrira la boîte, tout en me persuadant qu'elle pourrait contenir des informations sur Rebecca. Tout en me répétant que je ne suis pas simplement en train de céder à une curiosité malsaine. J'ouvre les trois carnets et les secoue, au cas où ils contiendraient des feuilles volantes, ou une clé. Une brochure tombe de l'un d'entre eux. Je secoue plus fort, faisant tomber de nouvelles brochures.

J'en prends une portant la mention « Galerie d'art Allure – San Francisco ». Les brochures viennent toutes de la même galerie. Allure est la plus grande et la plus prestigieuse galerie de San Francisco. Je me souviens qu'Ella a évoqué la présence d'œuvres d'art dans le box. Il s'avère donc qu'en dépit de nos vies amoureuses opposées, Rebecca et moi partageons une passion pour l'art. J'adore l'histoire de l'art, je m'intéresse au processus créatif et il fut un temps où j'aurais tout donné pour travailler dans le milieu artistique. C'est d'ailleurs dans cette optique que je suis entrée à l'université, pour réaliser mon rêve. Un rêve que j'ai abandonné il y a des années, quand la vie, les factures et les responsabilités l'ont emporté sur le reste.

Soudain, un vacarme assourdissant éclate à l'extérieur et me fait faire un bond. Je plaque les mains sur ma poitrine, priant pour que mon cœur reprenne un rythme normal. Un coup de tonnerre. C'était un coup de tonnerre. Une tempête se prépare. Une nouvelle explosion fait vibrer les murs, comme un signe divin m'enjoignant à prendre la fuite. Bon sang ! Je ne céderai pas à mon imagination débordante, mais je n'ignorerai pas non plus le sentiment de malaise qui m'habite.

J'attrape mon sac à main et j'empile les journaux sur mon bras. Bien sûr, je les emporte parce qu'ils sont mon seul espoir de reconstituer les derniers déplacements de Rebecca. Je suis sur le point de sortir quand j'hésite. Je fais demi-tour et me précipite vers la table de nuit pour récupérer la boîte. Mes mains tremblent toujours tandis que j'essaie de jongler avec les carnets, la boîte et mon sac tout en refermant le cadenas du box.

D'un pas pressé, je m'engage sur l'allée étroite faiblement éclairée du garde-meubles, dépassant des rangées de box identiques à celui que je viens de quitter. J'ai l'impression d'être Alice au pays des merveilles, sur le point de me faire aspirer dans une autre dimension. Je sors par le portail principal et je me retrouve dans un parking obscur, plus encore sous ce ciel menaçant. Comment le temps a-t-il pu filer aussi vite ?

Je me hâte en direction de ma Ford gris métallisé. Les semelles de mes Nike bleu clair étouffent le bruit de mes pas. Oh non ! Mes clés sont dans mon sac à main. Pourquoi n'ai-je pas pensé à les sortir ? Je pose mon chargement sur le capot de la voiture dans l'intention de les récupérer et je fais tomber l'un des journaux au sol. Je me baisse pour le ramasser et j'en fais tomber un autre.

— Merde !

Je m'accroupis pour récupérer les carnets quand mes cheveux se hérissent de nouveau sur ma nuque. Malgré les gouttes de pluie froides qui me tombent sur le front, je ne me relève pas. Mon regard est attiré par une ombre près du portail. Je sonde l'obscurité. Personne. Je me relève vivement, le ventre noué. *Entre dans la voiture. Entre dans la voiture. Pourquoi es-tu encore dehors ?*

Les mains tremblantes, j'attrape les clés au fond de mon sac tout en repoussant cet accès de paranoïa qui ne me ressemble pas. J'ouvre la portière, jette mon sac à l'intérieur et m'installe tant bien que mal derrière le volant, les carnets sur les genoux. Je m'empresse d'appuyer sur le bouton de fermeture des portes et un soupir de soulagement m'échappe au son du clic qui me coupe du monde extérieur. J'entasse les journaux et la boîte sur le siège passager.

Je m'apprête à démarrer lorsque mon regard se pose sur le côté du bâtiment que je viens de quitter. J'en ai le souffle coupé. Dissimulé dans l'ombre, sous un store, une jambe appuyée contre le mur, se tient l'homme de tout à l'heure. Il me regarde.

Je mets le contact et remercie Dieu en silence quand le moteur se met à gronder. J'enclenche la première et démarre sur les chapeaux de roue.

Je suis à mi-chemin de la maison lorsque la tempête s'abat sur la ville. Une pluie battante se met à tomber et des éclairs éblouissants illuminent le ciel. Pas étonnant que je ne trouve aucune place proche de mon appartement, bien que nous soyons un vendredi soir. Qui aurait envie de sortir par ce temps ? Heureuse qu'un tas de copies à corriger m'ait incitée à acheter un sac à main de la taille d'une valise, je fourre la boîte et les journaux à l'intérieur pour les protéger du déluge. Lorsque j'arrive chez moi après avoir couru sous la pluie, l'eau dégouline de mes cheveux et de mes vêtements. J'allume la lumière et referme la porte derrière moi, aussi vite que je me suis enfuie du garde-meubles.

Le mystère de Rebecca Mason a sans doute déchaîné mon imagination, mais j'ai l'impression que je suis suivie. Le type du garde-meubles m'a fichu la frousse. Ce souvenir suffit à me faire frissonner. Ça, plus le fait que je suis trempée des pieds à la tête et que, bien que nous soyons en plein mois d'août, il ne fait que dix petits degrés dehors.

Une flaque d'eau se forme à mes pieds. Je m'empresse d'extraire les journaux et la boîte de mon sac à main pour les déposer sur le tapis sec avant de me déshabiller au beau milieu de

l'entrée. Mon tapis est un véritable nid à microbes, mais quand on loue un meublé, il ne faut pas être trop exigeant.

Je me dirige vers la salle de bains et hésite, avant de faire demi-tour. Je récupère mon téléphone portable pour le garder à portée de main. Au fond, je sais que ce réflexe est dicté par l'envie d'appeler Ella. Je fais couler un bain chaud et compose son numéro, en espérant qu'elle saura où trouver Rebecca et qu'elle me dira que celle-ci est en sécurité et heureuse. La tonalité m'indique que son téléphone est hors réseau, mais je me sens toujours aussi inquiète. Je ne suis plus qu'une énorme boule de nerfs sur le point d'exploser.

Quarante-cinq minutes plus tard, douchée et vêtue d'un short rose et d'un tee-shirt assorti, mes cheveux démêlés et séchés parfumés de l'odeur de mon shampoing préféré à la rose, je m'en veux de m'être montrée si paranoïaque. Je me dirige vers le frigo où se trouve la réponse à tous mes problèmes – un pot de crème glacée Ben & Jerry's parfum « Boston Cream Pie ».

Mon regard glisse vers les affaires de Rebecca, toujours posées dans l'entrée, à côté de mes vêtements mouillés. J'aurais dû rester là-bas jusqu'à ce que je trouve ses coordonnées. À présent, je n'ai d'autre choix que de chercher l'information dans les pages de ces journaux. Ou dans la boîte... que je ne peux pas ouvrir. Je ne sais même pas pourquoi je l'ai emportée.

Quelques minutes plus tard, je suis installée sur le canapé avec mes deux meilleurs amis, Ben et Jerry, et la pile de journaux. J'ai relégué la boîte sur la table basse, car je ne vois aucun moyen de l'ouvrir sans l'abîmer.

J'attrape un journal et je l'ouvre. La première page ne comporte qu'une date, 2011, tracée d'une écriture féminine et délicate. Pas de mois. Je me demande si ce journal a été écrit avant ou après celui qu'Ella a laissé dans mon appartement.

Feuilletant les pages, j'essaie de repérer des mots en relation avec un lieu de travail et je capte quelques extraits de la vie de Rebecca au passage.

Il faisait chaud et mon cœur était affamé.

J'inspire avec lenteur et tourne la page qui, visiblement, comprenait des informations bien plus intimes que l'adresse d'un lieu de travail. L'écriture de cette femme est si fleurie, si exotique. Qui écrit de cette façon ?

Ma vie a changé le jour où je suis entrée dans la galerie d'art.

Ce passage capte mon attention pour les bonnes raisons. Il est évident que je dois commencer mes recherches par cette galerie. Mais y travaillait-elle ou était-elle une cliente ?

Et si elle était artiste ?

Je continue à lire, en quête de réponses à mes questions.

J'ai changé. La galerie m'a changée. Ce monde m'a transformée. Il dit qu'il m'a juste aidée à révéler la vraie Rebecca. Mais je ne sais même plus qui je suis à présent.

— Qui est ce « il » ? dis-je en murmurant.

Les lieux que je visite désormais, émotionnellement et physiquement, sont dangereux. Je sais où il m'entraîne – où ces chemins m'entraînent –, mais je finis toujours par le suivre.

Je fronce les sourcils en repensant au passage que j'ai lu la veille, quand quelqu'un s'est introduit dans la chambre pendant que Rebecca avait les yeux bandés et était attachée au lit.

Comment la peur peut-elle être excitante ? Comment la peur peut-elle faire naître un désir si brûlant en moi ? Car oui, je le désire, j'ose des choses dont je ne me serais jamais crue capable. Est-ce la vraie Rebecca ? Cette idée m'effraie au plus profond de mon être. Cette personne ne peut pas être moi. Je ne suis pas elle. Bien plus que la peur d'être quelqu'un que je ne reconnais plus, je redoute l'idée de ne pas être cette personne. Je redoute de revenir en arrière. De redevenir cette gentille fille à la vie ennuyeuse, qui effectuait des tâches sans intérêt de neuf heures à dix-sept heures. Jamais heureuse, jamais comblée. Au moins, maintenant, je ressens quelque chose. La peur est bien plus agréable que l'ennui. Ne pas savoir de quoi sera fait le lendemain est bien plus stimulant qu'être certaine que chaque jour ressemblera à celui d'avant. Aucun espoir, aucune passion. Non, je ne pourrai pas revenir en arrière. Alors pourquoi ai-je si peur d'avancer ?

Un coup de tonnerre déchirant me ramène à la réalité. Je jette un coup d'œil par la fenêtre, sur laquelle la pluie crépite, et je me recroqueville instinctivement dans un coin du canapé, en pensant aux mots que je viens de lire. Je suis si différente de la femme qui a écrit ce journal et pourtant, je me sens étrangement liée à ses mots. J'adore mes élèves, mais je ressens toujours une pointe de douleur lorsque je les encourage à suivre leurs rêves, alors que j'ai abandonné le mien. Je sais que mes paroles sont hypocrites. Je comprends le sentiment que décrit Rebecca, celui de voir les jours passer sans faire la moindre avancée pour atteindre mes ambitions. Les métiers de l'art sont rares et inaccessibles, et ils sont si mal rémunérés qu'il est impossible que ma passion devienne un jour mon métier.

Avec un profond soupir de regret, je reporte mon attention sur les pages du journal.

Je suis perdue dans un monde qui n'est pas le mien et qui ne le sera jamais, mais qui, pour l'heure, m'est ouvert.

Trois heures plus tard, la pluie s'est transformée en bruine et je ne suis plus étendue sur le canapé. Entre-temps, j'ai lu les trois journaux, alternant scènes érotiques et passages effrayants. Je suis assise bien droite, envoûtée par les mots de la dernière page.

Je veux sortir. Cela n'a plus rien de stimulant, plus rien d'excitant. Mais il ne me laissera pas sortir. Il ne me laissera pas partir. Et je ne sais pas comment lui échapper. Il était à l'exposition ce soir, à m'observer, à me suivre. Je voulais partir en courant. Mais je ne le pouvais pas. Un instant je discutais avec un client, l'instant d'après je me retrouvais dans un coin sombre tandis qu'il me pénétrait profondément. Une fois qu'il a eu fini, il a caressé mes cheveux avant de promettre qu'il me verrait plus tard. Ce soir. À l'instant où je me suis retrouvée seule, je me suis précipitée au PC sécurité pour récupérer les enregistrements, pour l'empêcher d'entrer en leur possession et de me posséder en même temps. Mais il n'y avait pas de cassette. Il l'avait prise avant moi. Et maintenant...

C'était tout. Rien de plus. Comme si elle avait été interrompue par quelque chose ou par quelqu'un qui l'avait empêchée de terminer. Je fixe la page blanche, le cœur battant à tout rompre. Ces journaux ont-ils été écrits avant ou après celui d'Ella ? Je me pose toujours la même question. S'ils avaient été écrits avant celui d'Ella, je saurais que Rebecca va bien. Je compose le numéro d'Ella et obtiens pour toute réponse une tonalité occupée.

Frustrée, je me lève et me mets à faire les cent pas, passant mes doigts dans mes cheveux déjà en pagaille. Rebecca Mason a forcément quitté la ville, ce qui explique que ses affaires personnelles se soient retrouvées dans un garde-meubles. Mais pourquoi n'est-elle pas venue les récupérer ? Pourquoi a-t-elle arrêté de payer le loyer du box ? Je serre les poings avant de me forcer à me détendre. Je m'enjoins à me calmer en déroulant un raisonnement logique. Il n'y a aucune raison de tirer des conclusions hâtives. J'appellerai la galerie et je retrouverai Rebecca. Je constaterai qu'elle va bien et je lui rendrai ses affaires. Point final. Bien. Parfait. Je pourrai alors reprendre les cours particuliers que je donne en été.

J'attrape mon téléphone sur la table basse dans l'intention d'appeler la galerie et m'interromps aussitôt. Il est plus de minuit. J'ai essayé d'appeler Ella alors que je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est à Paris et voilà que je veux appeler la galerie d'art au milieu de la nuit. Une belle preuve de sang-froid !

La vie de Rebecca Mason s'est détachée de ces pages pour se transformer en quelque chose de personnel. Je suis devenue Rebecca pendant que je lisais ses journaux intimes. Je me sens liée à cette femme, ce qui est pour le moins étrange. Ou alors, me dis-je avec ironie, ma vie est si ennuyeuse que je suis prête à tout pour la pimenter. Tout comme Rebecca l'était, avant de *le* rencontrer.

Cette pensée hante mon esprit tandis que je me dirige vers ma chambre, sans oublier d'emporter les journaux avec moi.

— Rebecca est absente.

Le standardiste m'a répondu la même chose la dernière fois que j'ai appelé. Et la fois d'avant.

— Elle est en vacances, on me l'a déjà dit la semaine dernière. Nous sommes vendredi. Sera-t-elle de retour lundi ?

Mon interlocuteur marque une pause.

— Je peux prendre un message.

J'ai déjà laissé plusieurs messages et je ne vois pas l'intérêt d'en laisser un autre.

— Non, merci.

Je raccroche et me mets à siroter mon *latte* à la vanille, installée dans un café où je viens de donner un cours à un joueur de football qui espère impressionner les jurys des universités avec autre chose que ses talents sportifs.

Cette histoire autour de Rebecca me rend dingue. J'ai déjà vérifié par deux fois le temps qu'il me reste pour vider le box, sachant qu'Ella n'a pas été d'une grande aide – et c'est un euphémisme. Je dispose d'une semaine. Après ce délai, il faudra que je paie deux cents dollars pour garder le box un mois de plus. C'est-à-dire un coup dur pour mon budget déjà très serré. Le propriétaire a consenti à m'accorder une semaine supplémentaire, ce dont je lui suis reconnaissante, mais il faut que je résolve l'énigme Rebecca, et vite !

Mon ordinateur est posé sur la table. J'entre l'adresse du site de la galerie Allure, dans l'intention de vérifier que le nom de Rebecca figure toujours sur la liste du personnel. Comme je m'y attendais, Rebecca apparaît en tant que directrice marketing. Hum... C'est bon signe. Cela veut forcément dire qu'elle va bien, non ?

Une bannière publicitaire capte mon attention et je clique dessus. La galerie inaugurera une exposition mercredi soir, et pas pour n'importe quel artiste. Un frisson me traverse lorsque je découvre qu'elle est consacrée à Ricco Alvarez, l'un des artistes les plus acclamés du pays. J'adore la façon qu'a Ricco Alvarez d'interpréter les paysages de son pays natal, le Mexique. Il est de notoriété publique qu'il possède une maison en ville, mais il n'apparaît que très rarement en public. Bien sûr, cette fois, c'est pour la bonne cause. Il s'agit d'une soirée caritative payante durant laquelle on dévoilera une pièce de l'œuvre d'Alvarez avant de la mettre aux enchères et de reverser les bénéfices à l'hôpital pour enfants de la ville. Rebecca sera forcément aux commandes d'un tel événement.

Je pianote sur la table tout en examinant les choix qui s'offrent à moi. Si je ne parviens pas à joindre Rebecca avant, je me rendrai à l'exposition. Je ris de moi-même. De qui suis-je en train de me moquer ? J'irai voir Ricco Alvarez, même si je dois manger des pâtes jusqu'à la fin du mois. Vu que le billet coûte cent dollars, il est probable que ce soit le cas. En même temps, je ne fais jamais de folies.

Je me mords la lèvre inférieure, soucieuse. Puis, sans pouvoir m'en empêcher, je clique sur le bouton « acheter ». Je ne pourrai pas me faire rembourser si je localise Rebecca avant, mais je m'en remettrai. Je suis incapable de retenir le sourire qui apparaît sur mon visage. Ce n'est pas comme si rencontrer Ricco Alvarez était une corvée.

Maintenant que j'ai un plan, je me sens mieux. Si j'arrive à joindre Ella et à m'assurer qu'elle va bien, je pourrai peut-être dormir correctement ce soir.

Nous sommes mercredi soir et Rebecca est toujours « absente » selon le personnel de la galerie Allure. Je suis donc en route pour l'exposition d'Alvarez, mais mon enthousiasme est tempéré par la conviction que quelque chose ne va pas. Cette situation m'angoisse et, même si j'aurais apprécié un peu de compagnie et de soutien moral pour affronter cette soirée, j'ai préféré y renoncer. Je n'allais pas essayer d'expliquer à quelqu'un pourquoi je recherchais Rebecca Mason, une parfaite inconnue à qui je craignais qu'il soit arrivé... quelque chose. Mieux valait ne pas approfondir cette pensée. Et je ne comptais pas justifier mon inquiétude en laissant quelqu'un lire les pensées intimes de Rebecca.

Je gare ma voiture sur un parking, à plusieurs pâtés de maisons de la galerie, par nécessité et par préférence. Comme j'ouvre la portière, la fraîche brise nocturne, venue de l'océan tout proche, souffle dans mes cheveux. Je frémis et pose sur mes épaules mon châle couleur crème assorti à ma robe fourreau, simple et élégante. Bon, d'accord, ce sont la robe et le châle d'Ella, mais nous nous empruntons souvent nos vêtements. Je lui aurais demandé si cela ne la dérangeait pas, pour la forme, si seulement j'avais réussi à la joindre.

Je verrouille les portières et je glisse les clés dans la délicate pochette crème que j'ai achetée sur la jetée l'été dernier.

Je prends une profonde inspiration, m'imprégnant des sons et du décor du quartier SoMa, où se pressent les badauds venus profiter des boutiques, des musées et de la multitude de galeries d'art. Je ne viens pas souvent par ici. C'est trop dur pour moi. Ce quartier me rappelle les rêves que je n'ai jamais réalisés. Mais trop de temps s'est écoulé – presque un an, en fait – depuis la dernière fois que je suis venue dans ce quartier prisé par tous les amateurs d'art. L'architecture du lieu, alternant nouvelles structures en verre et vieux entrepôts transformés en ateliers et en lofts, est aussi impressionnante que les sculptures et les peintures qui ornent les murs des bâtiments. Cet endroit fait naître un sentiment particulier en moi. Je m'y sens vivante. C'est plutôt ce que je ressens en le quittant qui me dérange.

Lorsque j'aperçois la devanture de la galerie, je m'arrête pour observer un groupe de visiteurs élégamment vêtus passer les portes vitrées, ornées pour l'occasion d'un liseré argenté. Le nom de la galerie est inscrit en lettres rouges et élégantes au-dessus de l'entrée. ALLURE.

J'ai des papillons dans l'estomac, mais je suis incapable d'en comprendre la raison. J'aime l'art contemporain, dans lequel la galerie est spécialisée, j'aime la diversité des nouveaux artistes locaux qu'elle propose de découvrir, tout comme les œuvres des artistes réputés qu'elle expose. Ma nervosité est ridicule. Je ne me sens pas à l'aise dans ce monde, mais c'est normal, ce n'est pas le mien. C'est le monde de Rebecca, et Rebecca est la seule raison de ma présence ici.

Un coup d'œil à ma jolie montre en or – également achetée sur la jetée – me confirme que je suis en avance. Il est huit heures moins le quart et Alvarez ne révélera son nouveau tableau que dans quinze minutes. Ensuite, l'œuvre sera exposée dans la galerie et mise aux enchères sous pli fermé jusqu'à la fin de la semaine. Comme j'aimerais posséder un original d'Alvarez ! Hélas, ses tableaux ne sont pas donnés. Mais on peut toujours rêver...

L'excitation et la nervosité se mêlent en moi tandis que je pénètre à l'intérieur. Une brune d'une vingtaine d'années, vêtue d'une robe noire toute simple, me tient la porte et m'accueille avec un sourire.

— Bienvenue.

Je lui rends son sourire et entre dans la galerie, notant au passage son agitation, son énergie, comme si elle criait : « Je suis nouvelle ici et je ne sais pas quoi faire ! » Ce n'est pas Rebecca, je le sais. Dans ce genre d'occasion, celle-ci se montrerait confiante et audacieuse. En fait, la jeune femme fait ressortir mon côté prof et je dois lutter contre l'envie de la prendre dans mes bras en lui assurant qu'elle s'en sort très bien. Je suis tactile. Je tiens cela de ma mère, tout comme mon goût pour l'art, à la seule exception que je ne suis pas aussi douée qu'elle l'était avec un pinceau.

L'hôtesse échappe à mon instinct maternel quand le son d'un piano s'élève au loin, attirant mon attention vers la principale salle d'exposition. Je suis émerveillée. Ce n'est pas la première fois que je visite la merveille de cent vingt mètres carrés qu'est la galerie Allure, mais cela ne diminue en rien mon excitation.

Le hall donne sur la salle principale, d'une beauté immaculée. Les murs sont blancs, le sol brille telle une rivière de diamants. Les cloisons étincelantes se déploient en vagues abstraites, chacune ornée d'un tableau aux couleurs éclatantes mises en valeur par la pureté du décor.

Je me détourne de la salle, soucieuse d'accomplir ma mission avant de m'abandonner à mon plaisir. Je présente mon billet à une hôtesse derrière un comptoir. Elle est grande et élégante, ses longs cheveux sont noirs comme l'ébène.

— Rebecca ? dis-je avec une note d'espoir.

— Non, désolé, répond-elle. Je suis Tesse.

Elle me fait signe de patienter avant de se diriger vers un homme qui vient de passer la porte. J'attends, espérant que cette jeune femme pourra me mettre en contact avec Rebecca. J'écoute avec attention tandis qu'elle oriente le visiteur vers un petit escalier, qui semble mener vers le piano dont la mélodie envahit la pièce. Apparemment, ce chemin conduit aussi vers l'endroit où Ricco Alvarez révélera son chef-d'œuvre.

— Veuillez m'excuser, dit Tesse au bout d'un moment, m'accordant toute son attention. Vous cherchiez Rebecca. Malheureusement, elle n'assistera pas à l'événement de ce soir. Puis-je vous aider en quoi que ce soit ?

La déception m'envahit. Rebecca ne manquerait pas le vernissage d'un artiste comme Alvarez. Je veux juste m'assurer qu'elle va bien. Se présenter comme une étrangère ne semble pas le bon moyen d'y arriver.

— Ma sœur est une vieille amie de Rebecca. Elle m'a fait promettre que je passerais lui dire bonjour pour lui donner son nouveau numéro de téléphone. Elle semblait convaincue que Rebecca serait présente pour un événement comme celui-ci. Elle sera déçue que je l'aie ratée.

— Oh ! Je suis désolée que vous l'ayez manquée, dit Tesse, l'air sincèrement préoccupé. Non seulement je suis nouvelle, mais je ne fais que des extras ici, à mi-temps, donc je ne suis pas très au courant de ce qui se passe en interne. Je crois que Rebecca a pris un congé pour raisons personnelles. M. Compton en saura sans doute plus.

— M. Compton ?

— Le directeur de la galerie, précise-t-elle. Pour le moment, il est occupé par le vernissage, mais je peux vous le présenter ensuite, si vous le souhaitez.

Je hoche la tête.

— Oui, s'il vous plaît, ce serait parfait.

La mélodie s'interrompt brusquement.

— Ils vont commencer, m'informe Tesse. Vous devriez prendre un siège avant qu'ils ne soient tous occupés. Je vous présenterai Mark après le vernissage.

Un frisson me traverse.

— Merci beaucoup, dis-je avant de me diriger vers la salle d'exposition.

Je n'arrive pas à croire que je suis sur le point d'admirer un original d'Alvarez présenté par l'artiste en personne.

Un placeur en smoking m'accueille au pied de l'escalier et offre de m'aider à trouver un siège. Et j'ai vraiment besoin d'aide. Au moins deux cents chaises sont alignées face à une petite scène, devant une baie vitrée qui couvre presque tout le pan de mur. Presque toutes les places sont prises.

Je me fraie un passage dans l'une des rangées centrales, entre un homme dont le style crie « artiste rebelle » – depuis ses longs cheveux blond clair jusqu'à son jean et son blazer – et une femme d'une cinquantaine d'années, plus qu'irritée de devoir me laisser passer. Je ne

peux m'empêcher de remarquer l'incroyable beauté de l'homme. Pourtant, je ne suis pas du genre à être facilement impressionnée. Je sais trop bien que l'apparence physique est superficielle.

— Vous êtes en retard, dit l'homme comme s'il me connaissait, un sourire amical aux lèvres.

De petites rides apparaissent aux coins de ses yeux verts à la lueur espiègle. Je lui donne trente-cinq ans. Non. Trente-trois. Je suis douée pour deviner l'âge des gens et pour les cerner. Mes élèves l'ont souvent constaté lorsqu'ils avaient une bêtise en tête.

Je rends son sourire à l'homme, aussitôt à l'aise, alors que je suis normalement réservée avec les inconnus, à l'exception de mes étudiants.

— Et vous, vous avez oublié de récupérer votre costume chez le teinturier.

Je le taquine. En fait, je me demande comment il a pu entrer vêtu de la sorte.

Il passe une main sur sa barbe de trois jours.

— Au moins, je me suis rasé.

Mon sourire s'élargit et je suis sur le point de répondre quand un bruit strident s'élève des haut-parleurs. Ricco Alvarez, que je reconnais grâce aux photos que j'ai vues de lui, monte sur scène et va se placer près du chevalet recouvert d'un drap qui dissimule son tout dernier chef-d'œuvre. Sensuel, il a l'allure de James Bond dans son costume – tout le contraire de l'homme assis à mes côtés.

— Bienvenue à tous, dit-il d'une voix marquée par ses origines hispaniques, tout comme son œuvre. Je suis Ricco Alvarez et je vous remercie de partager mon amour pour l'art et pour les enfants en cette grande occasion. Ce soir, je vous présente *Chiquitos*, ou *Petits êtres* en français.

Il tire vivement sur le drap et l'auditoire reste hébété devant le tableau, qui ne ressemble à rien de ce qu'il a fait jusque-là. Plutôt qu'un paysage, il a peint le portrait de trois enfants de nationalités différentes, qui se tiennent la main. Le travail est bien exécuté et tout à fait adapté à l'occasion. Toutefois, secrètement, je me dis que j'aurais préféré un paysage mettant en valeur le génie d'Alvarez.

L'homme à côté de moi se penche en avant et chuchote à mon intention :

— Qu'en pensez-vous ?

— C'est parfait pour l'occasion, dis-je avec prudence.

— Oh ! Réponse politiquement correcte, dit-il en riant. Vous attendiez un paysage.

— Alvarez peint de magnifiques paysages, dis-je, sur la défensive.

Il sourit d'un air approbateur.

— Il aurait dû faire un paysage.

— Et maintenant, déclame Ricco, pendant que les enchères commencent, je circulerai dans la salle pour répondre à vos questions sur mes différentes œuvres exposées ce soir.

J'espère que j'aurai le plaisir de tous vous rencontrer. Sentez-vous libres de monter sur scène pour observer *Chiquitos* de plus près.

Presque aussitôt, la foule se lève.

— Allez-vous jeter un coup d'œil ? dis-je à mon voisin.

— Je ne suis pas fan des bains de foule, répond-il. Ni de la tentative de portrait de Ricco. Il me fait un clin d'œil.

— Évitez de flatter son ego lorsque vous le rencontrerez. Il est suffisamment imposant comme cela.

Sur ces mots, il s'éloigne vers la sortie. Je l'observe, l'estomac noué à l'idée de le voir partir, curieuse de savoir qui il est.

Je fronce les sourcils tandis que je me repasse mentalement notre conversation. Ricco. Il a appelé Ricco Alvarez « Ricco » et a parlé de lui comme s'il le connaissait. Il est trop tard à présent pour découvrir comment il connaît Ricco et, portrait ou pas, j'ai très envie d'observer le tableau de plus près. Je n'ai pas encore rencontré Ricco et j'en suis déçue, mais je suis toujours aussi excitée à l'idée de découvrir son œuvre.

Quelque temps plus tard, je me promène avec plaisir dans la galerie, admirant les œuvres d'Alvarez, lorsque je repère un tableau de Chris Merit, dont j'ai étudié le travail à l'université. Lui aussi a habité cette ville, mais je crois me souvenir qu'il a déménagé à Paris. Avec ferveur, je m'approche de ses tableaux. Il est spécialisé dans les paysages urbains contemporains ou historiques – principalement de San Francisco –, et dans les portraits de personnages réels auxquels il donne une âme et une profondeur qui me coupent le souffle.

Je rejoins un couple âgé dans la petite pièce. Ils sont en train de débattre pour savoir lequel des nombreux paysages ils devraient acheter. Malgré moi, je me mêle à la conversation.

— Je crois que vous devriez tous les prendre.

L'homme rit.

— N'allez pas lui donner des idées, vous pourriez me mettre à la rue toutes les deux. Elle n'a le droit de choisir qu'un seul tableau, que nous accrocherons sur le manteau de la cheminée.

— Vieux radin ! lance la femme aux cheveux gris avec un geste théâtral avant de me regarder. Dites-moi, ma chérie...

Elle désigne deux tableaux devant elle.

— Lequel susciterait le plus de débats, selon vous ?

J'étudie les deux tableaux, tous deux en noir et blanc, bien que Merit utilise généralement de la couleur. L'un représente le centre-ville de San Francisco un jour de tempête. L'autre met en scène le Golden Gate Bridge enveloppé de nuages, la ville se découpant à l'horizon.

— C'est un choix difficile. Ils expriment tous deux une sombre tension et sont aussi époustouflants l'un que l'autre.

Je montre le centre-ville en pleine tempête.

— Celui-ci dépeint l'impact de l'ouragan Nora sur la ville en 1997. Selon moi, il suscitera les conversations tout en apportant une touche d'histoire au débat, au beau milieu de votre salon.

— Vous avez tout à fait raison, ma chère, approuve la femme, les yeux brillants. Ce sera celui-ci.

Elle lance un regard plein d'espoir à son mari.

— Il est parfait. Il me le faut.

— Tes désirs sont des ordres, déclare l'homme.

Je souris en voyant la joie envahir la vieille femme, mais je ne peux contenir une pointe d'envie, purement artistique bien sûr. J'aimerais tant rentrer chez moi avec ce tableau, moi aussi.

— J'ai cru comprendre que vous aviez une question à me poser, dit une voix masculine, attirant mon attention vers l'entrée de la salle d'exposition, où se tient un homme aux cheveux blonds coupés très court.

Il est grand et sûr de lui, dominateur. Et ses yeux... Ils sont d'un gris argenté incomparable.

— Je suis Mark Compton, déclare-t-il, le directeur de la galerie. On dirait que je vous dois plus qu'une réponse, quelle que soit votre question. Il va falloir que je vous remercie d'avoir assisté mes clients.

Il lance un regard au couple.

— J'en déduis que vous avez fait votre choix.

— En effet, confirme le mari, visiblement ravi que sa femme ait pris une décision. Nous aimerions l'emporter ce soir, si c'est possible.

— Excellent, dit l'homme. Si vous m'accordez un instant, je vous le ferai emballer.

Il me fait signe de le suivre et je secoue la tête.

— Je ne suis pas pressée. Occupez-vous de vos clients, vous pourrez me retrouver plus tard.

Il m'étudie un peu trop attentivement, ses yeux gris argenté brillant d'intérêt, et je me sens soudain gênée. Il est d'une beauté classique indéniable, mais il y a aussi quelque chose de brut et de sexuel en lui, une aura prédatrice qui me trouble au plus profond.

— Très bien, dans ce cas, dit-il avec douceur. Je vous retrouverai très vite.

Cette déclaration ne comporte aucune allusion, mais je crois pourtant déceler un double sens à ses propos. Il se tourne vers le couple.

— Allons vous encaisser.

Le couple me remercie pour mon aide et s'empresse de suivre Mark. À l'instant où ils quittent la salle, à l'instant où Mark Compton sort de mon champ de vision, je laisse échapper un soupir, inconsciente d'avoir retenu ma respiration pendant tout ce temps. Il faut que je me secoue. Et pas seulement parce que cet homme m'a regardé si... quoi ? Intimement ? Bien sûr que non. Mon imagination me joue des tours depuis que j'ai lu ces journaux. Je me demande s'il est l'homme dont parle Rebecca. En tout cas, il possède le magnétisme animal qu'elle décrit. Ricco Alvarez aussi. Mon Dieu, je vais finir par devenir folle.

Un membre de l'équipe m'interrompt avant que je n'aie le temps de sombrer dans une autre de mes divagations. Il décroche le tableau que le couple a acheté. Je m'enjoins à arrêter d'analyser le moindre détail et à me détendre, savourant ma solitude tandis que je découvre les dernières œuvres de Chris Merit.

— Vous aimez Merit ? demande une autre voix d'homme, familière celle-ci.

Je pivote pour découvrir celui qui était assis près de moi pendant le vernissage. Je hoche la tête avec ferveur.

— Beaucoup. J'aurais aimé qu'ils aient quelques-uns de ses portraits, mais ses paysages urbains sont magnifiques. Et vous ?

Il s'appuie contre le mur.

— J'ai entendu dire que son ego n'était pas surdimensionné. Cela joue en sa faveur.

J'incline ma tête et l'étudie, profitant de cette conversation amicale pour me détendre.

— Pourquoi êtes-vous ici si vous n'aimez pas Ricco ?

Mark Compton apparaît alors à l'entrée de la salle.

— Je vois que vous ne vous êtes pas aventurée très loin, dit-il avant de lancer un regard à l'autre homme. Ne me dis pas que tu vantes ton propre travail pendant l'exposition de Ricco ?

Il reporte son attention sur moi.

— Était-il en train de vanter son travail ?

J'en suis hébétée.

— Attendez. Son propre travail ?

Je me tourne vers mon nouvel ami, dont je ne connais même pas le nom. Il ne ressemble en rien au Chris Merit que j'ai pu apercevoir sur des photos.

— Qui êtes-vous exactement ?

Un sourire apparaît sur son visage.

— L'homme à la chaussure rouge.

Sur ces mots, il pivote et quitte la pièce.

Je secoue la tête.

— L'homme à la chaussure rouge ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Qui sait ? répond Mark avec une moue désapprobatrice. Chris a un sens de l'humour assez spécial. Dieu merci, cela ne se voit pas sur ses toiles.

Je reste bouche bée.

— Vous voulez dire que c'était Chris Merit ?

Je me creuse la tête pour retrouver les photos que j'ai vues de lui, mais je ne parviens pas à saisir la ressemblance. Ai-je confondu son image avec celle de quelqu'un d'autre ?

— C'est bien Chris, confirme Mark. Et comme vous avez pu le constater, il se comporte de façon étrange. Il était dans sa propre salle d'exposition et il ne vous a même pas dit qui il était.

Mark pose une main sur sa hanche.

— Écoutez, Tesse m'a dit que vous... je suis désolé, je ne vous ai pas demandé votre nom.

— Sara, dis-je, Sara McMillan.

— Sara, répète-t-il d'une voix rauque, comme s'il goûtait mon nom sur sa langue, comme s'il me goûtait.

Les secondes s'égrènent et la salle semble se rétrécir avant qu'il n'ajoute :

— Tesse ne s'est pas trompée. Rebecca a pris un congé.

Son ton est redevenu professionnel, et je me demande si j'ai imaginé le son sensuel de sa voix. Après tout, je suis plutôt douée pour m'imaginer des choses, ces temps-ci.

— Je vois, dis-je. Y a-t-il un moyen de la contacter ?

— Si vous en trouvez un, faites-le-moi savoir. Elle est partie pour une croisière de deux semaines avec un type friqué qu'elle fréquentait, et les deux semaines se sont transformées en un été entier. Je n'ai rien dit parce qu'elle est douée pour son travail et que les clients l'adorent. Mais je déteste dépendre de stagiaires qui ne connaissent rien au métier. Il va falloir que je trouve quelqu'un de compétent pour la remplacer.

— L'été entier, dis-je d'un air pensif, concentrée sur l'aspect étrange de la chose.

Une femme d'affaires n'abandonnerait pas son travail pendant une si longue période. Et les mots de Mark, « un type friqué », me semblent péjoratifs. Bien sûr, sa frustration peut simplement venir du fait qu'il est agacé par le congé prolongé de Rebecca. Ou alors... se pourrait-il qu'il soit jaloux ? Je fronce les sourcils.

— Vous laisser en plan de cette façon... Cela ne ressemble pas à la Rebecca que ma sœur m'a décrite.

— Les gens ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être, dit Mark en désignant l'œuvre de Chris Merit. L'art ne ressemble pas toujours à l'artiste. Vous ne connaissez jamais vraiment quelqu'un avant de vous être glissé sous la surface.

Ou avant d'avoir regardé dans le tiroir de sa table de nuit, me dis-je avec un sentiment de culpabilité. Justement, Rebecca ne me semble pas être du genre à abandonner son travail. Elle adore son métier. Bien sûr, je peux me tromper. Aussi séduite qu'elle ait été par ce monde qu'elle avait créé, Rebecca était effrayée. Et, plus que jamais, je veux savoir pourquoi. Qu'est-ce qui a pu susciter une telle obsession chez elle, une telle frayeur ?

Le désir soudain d'obtenir des réponses, la nécessité de rentrer chez moi avec plus d'informations que je n'en ai obtenues jusque-là me submerge. Avant que je n'aie pu m'en empêcher, je reprends la parole :

— Je peux remplacer Rebecca pour le reste de l'été. Je suis enseignante, donc en congés jusqu'à la rentrée. J'ai obtenu un master à l'Institut des beaux-arts et je possède une licence de commerce. J'ai effectué un stage de trois ans au musée d'Art moderne et je connais bien le domaine. Je m'intéresse à tous les arts. Testez-moi si vous le souhaitez.

Il plisse les yeux en m'observant, le silence crépite entre nous pendant de longues secondes.

— Vous êtes embauchée, Sara McMillan. Vous commencez lundi. Je vous laisse profiter du reste de votre soirée.

Puis, il baisse la voix.

— Ensuite, vous serez toute à moi.

Sans me laisser répondre, il s'éloigne.

Je cligne les yeux, stupéfaite. Il vient de m'embaucher, mais il ne m'a pas posé une seule question. Je ne connais ni mes horaires, ni mon salaire. Je prends une petite inspiration. Je suis venue ici pour trouver Rebecca, pour m'assurer qu'elle était vivante et en bonne santé. À la place, je m'apprête à devenir Rebecca, ou plutôt la directrice marketing de la galerie. Cela me permettra de la retrouver, me dis-je. Je suis convaincue qu'il lui est arrivé quelque chose et je dois le prouver. C'est pour cela que je suis ici. Il n'y a aucune autre raison.

Je me tiens toujours au milieu de la salle d'exposition de Chris Merit, dans un état d'incrédulité hébétée, quand quelque chose se brise en moi. Soudain, j'ai chaud et je suis prise de vertige, comme si le monde se mettait à tourner autour de moi. J'ai dépensé une somme que je ne possède pas pour acheter mon billet, mais je suis soudain pressée de partir. Je cours presque vers la sortie. Cette chaleur qui m'envahit est inexplicable, car la galerie est climatisée. J'ai désespérément besoin d'air, besoin de réfléchir. J'ai besoin de comprendre ce qui m'arrive, car cette sensation n'a rien de familier.

Je bénis la brise nocturne qui m'accueille dans la rue. Je me dirige d'un pas vif vers la gauche, en quête de ma voiture, quand mon sac s'accroche à une pierre saillant de la façade. Dans mon élan, la pochette s'ouvre et son contenu se répand au sol. Exaspérée, je m'accroupis pour tenter de récupérer mes affaires. C'est tellement digne de moi ! Au fond, cette maladresse habituelle me rassure, elle me ressemble. C'est vrai, qui pourrait arriver à accrocher son sac sur un mur et à répandre son contenu sur le trottoir ?

— Vous avez besoin d'aide ?

Je relève la tête pour découvrir Chris Merit, accroupi lui aussi. Durant un court instant, je suis incapable de parler tant je suis sur les nerfs. Alors que je me sentais à l'aise en sa compagnie à l'intérieur de la galerie, je suis stupéfaite maintenant que je sais qui il est. Il est brillant. Il est aussi incroyablement beau et il se tient accroupi à côté de moi, ce qui me semble déplacé. Ce soir, j'ai l'impression d'être entrée dans une autre dimension. Je ne vois pas d'autre explication à tous ces événements étranges.

— Je... Non, parvins-je à articuler. Merci. J'ai tout. Ce n'est qu'un petit sac, il ne contient pas grand-chose.

Je récupère un rouge à lèvres et un minuscule porte-monnaie, que je glisse dans ma pochette avant de me relever.

Chris Merit ramasse mes clés et se relève à son tour. Je ne suis pas petite, mais il me dépasse d'une bonne trentaine de centimètres. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si grand lorsqu'il était assis près de moi, pendant le vernissage de Ricco. Je n'avais pas non plus remarqué son odeur brute, masculine et délicieuse, que le vent porte à présent jusqu'à mes narines. Il est différent de Mark. Il n'est pas aussi sophistiqué et courtois, il est plus rustre et... oui, comme son odeur, il est brut.

Il m'adresse l'un des sourires dévastateurs dont il m'a déjà gratifiée dans la galerie et secoue les clés devant mes yeux.

— Vous aurez besoin de ça pour vous rendre là où vous semblez si pressée d'arriver.

— Merci, dis-je en les récupérant.

Ses doigts effleurent les miens et un courant électrique se diffuse dans mon bras, jusqu'à ma poitrine, me coupant le souffle. Nos yeux se rencontrent. Je devine son trouble dans les profondeurs de son regard de jade, mais je ne suis pas sûre qu'il s'agisse du même genre de trouble que le mien. Peut-être suis-je incapable de dissimuler mes sentiments, si bien qu'il sait l'effet qu'il me fait et que ça l'amuse.

— Vous partez tôt, remarque-t-il.

Il pose les mains sur ses hanches, écartant suffisamment les pans de son blazer pour que je puisse admirer son torse imposant moulé dans un tee-shirt noir. J'adhère aussitôt, tout comme le reste de la gent féminine, à n'en pas douter.

— Oui, dis-je en m'efforçant de me concentrer sur son visage, sur ses lèvres pleines qui me coupent le souffle.

En même temps, il semble que la moindre chose me coupe le souffle, ce soir.

— Je dois rentrer.

— Je vous raccompagne à votre voiture ?

Il veut me raccompagner à ma voiture. Je ne suis pas sûre de savoir pourquoi il veut faire une chose pareille. Il ne me connaît même pas. Est-il possible qu'il ait ressenti le courant qui passe entre nous, lui aussi ? Ou bien est-il amusé par mon comportement et cherche-t-il à prolonger le divertissement ? Après tout, Mark a affirmé que Chris avait un sens de l'humour particulier.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit qui vous étiez ? finis-je par lâcher, n'appréciant pas l'idée que l'on se moque de moi.

Il sourit faiblement.

— Parce que vous m'auriez affirmé que vous aimiez mon travail, même si vous le détestiez.

Ma colère s'apaise. Je ne suis pas sûre de ce que je dois ressentir, à présent.

— C'est sournois.

— Cela vous a évité de mentir de façon maladroite en affirmant que vous aimiez mon travail.

— Je n'aurais pas eu à mentir de façon maladroite. J'aime votre travail.

— Et j'aime que vous aimiez mon travail, approuve-t-il, une lueur chaude au fond des yeux. Alors... puis-je vous raccompagner jusqu'à votre voiture ?

Ma fuite est un échec, mais ce n'est peut-être pas une mauvaise chose, finalement.

— D'accord, dis-je d'une voix trop aiguë.

Je suis consternée par mon comportement. Je me souviens soudain de la raison pour laquelle je n'accepte pas de rendez-vous galants : je suis nulle en la matière. Je deviens timide et je choisis généralement le mauvais type, qui s'empresse d'utiliser cette faiblesse contre moi.

Des hommes manipulateurs, dominateurs, qui veulent me garder dans leur lit, mais pas dans leur vie. C'est génétique. Je suis presque certaine que si j'avais une sœur, elle serait aussi stupide avec les hommes que je le suis ou que ma mère l'a été.

Et même si Chris, de prime abord, ne semble ni arrogant ni manipulateur, il m'a caché son identité pour contrôler ma réaction. Non pas que je croie l'intéresser. J'analyse trop la situation et je le sais. Chris Merit peut séduire n'importe quelle femme et en fait, c'est sans doute ce qu'il fait. Il n'a pas besoin d'ajouter une cruche dans mon genre à son tableau de chasse.

— Vous connaissez mon nom, dit-il, me tirant de mes pensées. Il est normal que vous me donniez le vôtre.

— Sara. Sara McMillan.

— Ravi de vous rencontrer, Sara.

— C'est moi qui devrais dire ça. Je ne plaisantais pas lorsque j'ai affirmé que j'aimais votre œuvre. J'ai étudié vos tableaux à l'université.

— Oh, le coup de vieux...

— Ne dites pas n'importe quoi... Vous avez commencé à peindre lorsque vous étiez adolescent.

Il me lance un regard en coin.

— Vous ne plaisantiez pas. Vous avez vraiment étudié mes tableaux.

— J'ai un master d'art.

— Et que faites-vous, à présent ?

Ma gorge se serre à cette question.

— Je suis professeur.

— D'art ?

— Non. Je suis professeur d'anglais au lycée.

— Alors, pourquoi avoir étudié l'art ?

— Parce que j'adore l'art.

— Et pourtant, vous êtes professeur d'anglais.

— Qu'y a-t-il de mal à être professeur d'anglais ? dis-je, incapable de contenir une note défensive dans ma voix.

Il s'arrête et se tourne vers moi.

— Il n'y a rien de mal, à l'exception du fait que ce n'est pas ce que vous souhaitez faire.

— Vous ne me connaissez pas suffisamment pour affirmer ce genre de chose. Vous ne me connaissez pas du tout, en fait.

— J'ai vu la lueur d'excitation qui brillait dans vos yeux lorsque vous étiez dans la galerie.

— Je ne le nie pas.

Le vent souffle et je frissonne malgré moi. Je ne veux pas que l'on m'analyse. Et cet homme semble lire en moi comme dans un livre ouvert.

— Nous devrions avancer.

Il retire sa veste et, avant que je ne comprenne son intention, il la pose sur mes épaules. Son parfum brut m'enveloppe, à présent. Je porte la veste de Chris Merit et je me sens de nouveau comme une idiote. Ses mains sont restées sur les revers du blazer et il me regarde avec insistance. Mes yeux se posent sur le tatouage coloré qui couvre son bras droit. Je ne suis jamais sortie avec un homme tatoué et je n'ai jamais cru que cela pourrait me plaire, mais je me surprends à me demander s'il en a d'autres.

— Je vous ai vue parler avec Mark, déclare-t-il. Avez-vous acheté quelque chose ?

— J'aurais aimé, dis-je d'un ton morne...

Ce son disgracieux, qui m'est venu naturellement, me ramène aussitôt à la réalité. Chris et moi venons de deux mondes différents. Le sien est peuplé de rêves devenus réalité, le mien de rêves impossibles.

— Je n'aurais même pas les moyens d'acheter l'une de vos esquisses. Alors un tableau...

Il plisse les yeux.

— Vous ne devriez pas fuir ce qui vous intrigue.

Sa remarque est désagréable, mais sa voix de velours apaise mes nerfs.

Soudain, je ne suis plus tout à fait certaine que nous parlons d'art. Ma gorge est sèche. Je déglutis péniblement et, bien que je n'aie pas encore décidé si j'allais accepter la proposition de Mark, je déclare :

— J'ai accepté un job d'été à la galerie.

Il hausse les sourcils.

— Vraiment ?

— Oui.

Je sais que j'ai pris ma décision au moment où je prononce ces paroles.

— Je remplacerai Rebecca jusqu'à son retour.

Je tente de percevoir une réaction de sa part, mais il reste impassible. Son expression est indéchiffrable – ou bien suis-je trop troublée par sa proximité pour décrypter le moindre signe ?

Il tient toujours les revers de la veste et il reste longtemps immobile. Je ne veux pas qu'il bouge. Je veux qu'il... Je ne sais pas... Ou plutôt, si, je sais. Je veux qu'il m'embrasse. Cet instant est insensé et fantastique – sûrement provoqué par les journaux intimes de Rebecca – et je rougis. Je détourne le regard, avec l'impression de me consumer de l'intérieur. Je me remets à marcher vers ma voiture, choquée de constater qu'elle n'est plus qu'à quelques mètres à présent.

— Je suis ici.

Doucement, il lâche les revers de ma – ou plutôt de *sa* – veste. J’avance aussitôt vers ma voiture, priant pour ne pas faire tomber mon sac de nouveau. J’actionne l’ouverture des portes et je m’arrête au bord du trottoir avant d’ouvrir la portière. Je pivote pour le découvrir tout proche, merveilleusement proche. Son parfum est en train de me rendre folle, une chaleur incendiaire irradie mon corps.

— Merci de m’avoir raccompagnée... et merci pour la veste.

J’ôte le vêtement.

Il le récupère. J’espère et redoute en même temps que nos mains se touchent. Je suis si troublée que mes réactions sont imprévisibles.

Une lueur séductrice brille au fond de ses yeux.

— Tout le plaisir a été pour moi... Sara, dit-il doucement.

Puis il se détourne et s’éloigne, sans un mot de plus.

Plusieurs heures plus tard, je suis assise en tailleur sur mon lit, vêtue d’un short et d’un débardeur. La boîte en velours noir et un tournevis sont posés devant moi. J’ignore pourquoi le fait d’accepter ce job à la galerie me donne l’impression que je dois à tout prix ouvrir cette boîte, mais c’est le cas. Le couvercle est orné de rubis entourant un symbole abstrait gravé au centre. Le fermoir semble vieux et facile à forcer, mais il est aussi magnifique que le reste de la boîte.

— Très original, dis-je dans un murmure, en traçant le symbole du bout des doigts.

L’idée de détruire cette boîte me dérange, tout comme le fait d’envahir l’intimité de Rebecca. Alors pourquoi, pourquoi sais-je que je vais finir par l’ouvrir ? Pourquoi dois-je savoir ce qu’il y a à l’intérieur ?

— La curiosité est un vilain défaut, Sara.

Animées par leur propre volonté, mes mains se mettent au travail. Je glisse la partie plate du tournevis dans la fente entre le couvercle et la boîte et je fais levier. Le fermoir cède presque aussitôt.

L’adrénaline déferle dans mes veines et mon cœur se met à battre plus vite. J’ignore pourquoi je suis si fébrile, pourquoi je suis persuadée que cette boîte est si importante, pourquoi j’ai l’impression que tout cela est important. Doucement, je soulève le couvercle et je ne discerne tout d’abord que le luxueux tissu rouge dont l’intérieur est garni. Ma respiration se bloque quand je découvre ce qui repose dans cet écrin de velours. Mon cœur est sur le point d’exploser.

Je cligne les yeux devant le contenu inattendu de la boîte. Un pinceau et une photo déchirée, où apparaît une femme. C'est Rebecca. J'ignore pourquoi il ne m'a pas semblé étrange de ne trouver aucune photo parmi ses affaires personnelles. Le site de la galerie ne comportait aucune photo d'elle non plus. Je n'ai peut-être pas remarqué ce détail parce que je ne voulais pas savoir à quoi elle ressemblait.

Je prends la photo entre mes doigts et je l'étudie. Rebecca est jolie. Petite, de longs cheveux dorés et un sourire lumineux qui indique qu'au moment où la photo a été prise, elle était très heureuse. Je suis incapable de discerner la couleur de ses yeux. Je crois qu'ils sont verts, alors que les miens sont marron. Son image me fascine. Pourquoi a-t-elle déchiré cette photo ? Qui était à côté d'elle ? Qui était le photographe ? Mais surtout, pourquoi a-t-elle conservé cette photo après l'avoir déchirée ?

Je fronce les sourcils tandis que je me concentre sur le pinceau. Qui conserverait un truc pareil ? En même temps, qui garderait une photo déchirée ? J'attrape le pinceau et fais courir mes doigts sur les crins, dont l'extrémité est tachée de peinture jaune. Le manche en bois ne comporte aucune indication. Il s'agit d'un objet sentimental, c'est évident, et ce n'est pas si étrange, si l'on songe que Rebecca travaillait dans une galerie d'art.

L'homme du journal est-il un artiste ? Je n'ai pas avancé dans mon enquête pour découvrir son identité. Mon estomac se noue comme l'image de Chris envahit mon esprit. Je n'arrête pas de penser à lui et à ses yeux de jade.

Je remets le pinceau et la photo dans la boîte, que je dépose sur ma table de nuit. Je décide ensuite d'allumer mon ordinateur pour faire une recherche sur Chris Merit. Je clique sur la section « images ». Aussitôt apparaissent des photos de deux hommes différents. Je prends conscience que l'un d'entre eux est une version plus âgée de Chris. Son père était un célèbre pianiste qui vivait à Paris. Je ne sais pas comment j'ai pu oublier une information pareille et encore moins comment j'ai pu confondre le père et le fils, même si la ressemblance est troublante.

Je tape son nom sur Google et je tombe sur un article de Wikipédia. Il a trente-cinq ans, et non pas trente-trois, et il est sorti avec deux mannequins et une actrice. Super. On ne joue pas dans la même cour, lui et moi. Comment ai-je pu croire qu'il s'intéressait à moi ? Je me raidis en découvrant qu'il n'a jamais été marié. Les paroles de ma mère me reviennent. Il y a deux explications au fait qu'un homme de trente-cinq ans ne soit pas marié : soit il est gay, soit il a un squelette dans son placard. Ma gorge se serre à cette pensée. Seigneur, comme elle

me manque ! Comme j'aimerais pouvoir l'appeler en cet instant ! Bon, d'accord, je ne l'appellerais sans doute pas pour lui parler de mon obsession pour la vie sexuelle d'une inconnue...

Je me mordille la lèvre inférieure. Suis-je obsédée par la vie sexuelle d'une inconnue ? Non, me dis-je aussitôt, repoussant cette idée. Si je suis obsédée, c'est par sa sécurité.

Si Chris avait un secret à cacher, était-il possible que Rebecca l'ait découvert et soit devenue gênante ? Ce scénario ressemble tellement à un roman policier que je laisse échapper un rire. En plus, Chris vit à Paris. Il ne doit être en ville que pour quelques jours. Il est même sans doute déjà reparti.

Soudain, la déception m'envahit. Chris est le premier homme qui suscite mon intérêt depuis deux ans, depuis Michael Knight, le P-DG d'une grande entreprise informatique, rencontré lors d'une soirée caritative. Je me suis vite rendu compte qu'il était le genre d'homme que je trouve attirant pour les mauvaises raisons. Le genre dominateur et autoritaire qui vous donne le sentiment d'être féminine et protégée. En tout cas jusqu'à ce qu'il détruise tout ce que vous pensiez savoir de vous-même. Je ne suis toujours pas certaine de comprendre pourquoi il m'a attirée, ni pourquoi les hommes comme Mark, qui dégagent ce genre d'aura puissante, continuent à m'attirer. Je sais simplement que sortir avec des hommes qui paraissent de prime abord sensibles et attentionnés, comme je l'ai fait par le passé, ne m'apporte rien de bon. Chris, lui, n'a pas l'air d'être du genre à vouloir tout régenter, contrairement à Mark, mais je ne suis pas certaine de le revoir.

J'attrape l'un des journaux intimes et commence à lire.

Je lui ai dit que je ne voulais plus le revoir. Il m'a répondu que lui seul décidait quand et si nous nous voyions. J'aurais dû me douter que je ne pourrais pas m'en sortir aussi facilement. J'aurais dû me douter qu'il viendrait me trouver et que, faible comme je le suis, je ne serais pas capable de lui résister. Avant que je ne comprenne ce qu'il se passait, je me suis retrouvée dans la réserve au beau milieu de la journée, risquant d'être découverte à tout moment.

Il m'a plaquée contre le mur et a déchiré mes sous-vêtements. Ses lèvres pressées dans le creux de mon cou, son souffle chaud sur ma nuque.

— Tu connais les règles, tu sais que je dois te punir.

J'ai fermé les yeux, parce que je le savais, en effet. Je le savais et j'en avais envie. Voilà ce que je suis devenue, voilà ce qu'il a fait de moi. J'étais excitée, habitée par un désir douloureux et prête à tout pour l'assouvir, prête à le supplier de me... punir.

Une douleur à l'état pur m'a envahie lorsqu'il a asséné la première claque sur mes fesses, mais je n'ai pas crié. Je ne pouvais pas crier. Pas quand n'importe qui aurait pu m'entendre. Comme toujours, la douleur a fini par se muer en plaisir. J'avais envie de lui au point que ce désir me submergeait totalement. Puis il est entré en moi et j'ai à peine pu

contenir un cri, tant j'avais soif de lui. Il ne pouvait me prendre avec assez de ferveur pour me combler. J'étais soumise à son propre plaisir.

Une fois qu'il a eu terminé, il m'a retournée avant de baisser ma robe et mon soutien-gorge pour fixer des clamps à mes tétons. Il m'a alors ordonné d'endurer la douleur pendant quinze minutes, m'assurant que si je les retirais avant, il le saurait. Puis je l'ai observé s'éloigner, mon sexe palpitant encore de l'orgasme qu'il n'aurait pas dû pouvoir me donner. Mes nerfs se souviennent encore de la douleur qui irradiait dans mon postérieur et de la souffrance provoquée par la morsure des pinces sur mes seins. Je suis incapable de mettre fin à cette sensation, incapable de lutter contre le désir que j'éprouve pour lui. Je suis très excitée.

Lundi matin. Je suis dans ma salle de bains, ma seconde tasse de café posée sur la tablette à côté de moi. Je brosse mes longs cheveux bruns jusqu'à ce qu'ils forment une masse soyeuse. Il est huit heures et je ne vais pas tarder à partir pour la galerie. « Vous commencez lundi ». Cette phrase aurait dû m'inciter à poser la question suivante : « À quelle heure ? » Mais comme je n'ai pas eu la présence d'esprit de prononcer ces mots, j'ai décidé de me lever suffisamment tôt pour arriver à la galerie trente minutes avant l'ouverture.

Je peaufine mon maquillage en appliquant un peu de poudre sur mes joues et je me glisse dans ma robe fourreau vert émeraude avant d'enfiler une veste et des talons noirs. C'est ma tenue spéciale pour ce genre d'occasion. Celle que je portais le jour de mon entretien d'embauche, au lycée, il y a quelques années. Lorsque, comme aujourd'hui, le but était d'avoir l'air professionnel.

Après tout, j'aurai affaire à des adultes à la galerie, et non pas à de jeunes adolescents vêtus de jeans et de tee-shirts. Je ne porte jamais de jeans moi-même, bien que certains professeurs se l'autorisent. Mon apparence juvénile exige l'effet intimidant des talons hauts et de la jupe. Avec les lycéens, le respect est primordial.

D'un œil approbateur, j'inspecte mon reflet dans le miroir accroché derrière la porte. Ma robe n'est pas une Chanel ou une Dior, qui auraient eu la préférence de nombreux clients de la galerie, mais vu mon budget, elle devra faire l'affaire.

Après avoir terminé mon café, je sors de mon appartement et me dirige vers ma voiture. Je suis aussi nerveuse qu'une étudiante le jour de la rentrée. Je n'arrive pas à croire que je suis sur le point d'accepter ce poste. Je me sens aussi terrifiée qu'excitée à cette idée. Comme s'il y avait eu le moindre doute là-dessus, me dis-je intérieurement.

La culpabilité me noue l'estomac à l'idée que la malchance éventuelle de Rebecca pourrait se transformer en chance pour moi. Je ne suis pas sûre de pouvoir vivre avec cette pensée. Personne n'a été frappé par le mauvais sort, me dis-je pour me rassurer. Je finirai par découvrir que Rebecca se porte à merveille et je pourrai alors me complaire dans ce monde que j'adore, ne serait-ce que pour quelques semaines.

Le temps que j'arrive devant la galerie, quinze minutes plus tard, j'ai de nouveau des doutes concernant la sécurité de Rebecca. Si elle est très heureuse et qu'elle s'est retirée dans un paradis exotique de manière suffisamment définitive pour avoir abandonné tous ses effets, pourquoi le personnel de la galerie prétend-il qu'elle reviendra ?

J'ai toujours rêvé de passer mes journées entourées d'œuvres d'art délicates, et je sais déjà que le jour où j'abandonnerai ce monde pour retrouver ma vie, ce sera douloureux. Mais pour le moment, j'y suis et, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être à ma place. Le simple fait de me garer sur le parking du personnel, derrière la galerie, me donne l'impression que mon cœur va exploser.

Je traverse les quelques mètres qui me séparent de l'entrée et, après avoir essayé d'ouvrir, j'appuie sur la sonnette.

La femme – ou plutôt la jeune fille que j'ai failli serrer dans mes bras la veille m'adresse un sourire chaleureux et accueillant avant d'ouvrir la porte vitrée.

— Vous devez être Sara...

— C'est moi, dis-je en lui rendant son sourire. J'imagine que l'on vous a prévenue de mon arrivée.

— Oui, je suis vraiment ravie que vous soyez là.

Elle porte une robe rose pâle et ses cheveux sont retenus par une barrette assortie, qui lui donne l'air encore plus jeune que la veille.

— Nous manquons d'effectifs et votre arrivée est une bénédiction.

Je pénètre dans la galerie et laisse la porte se refermer derrière moi. La jeune fille n'a pas l'air de se soucier de la refermer, ce qui m'inquiète. Allure a beau être une petite galerie, elle est considérée comme l'une des plus prestigieuses de la ville, ce qui implique des œuvres d'art convoitées et de gros transferts d'argent.

— Je m'appelle Amanda, déclare-t-elle. Je suis en stage ici jusqu'à l'année prochaine et je m'occupe de la réception.

— Ravie de vous rencontrer, Amanda.

— Mark prend le petit déjeuner avec Ricco pour discuter du vernissage de la semaine dernière.

Elle m'indique une porte du menton.

— Je vais vous montrer votre bureau.

J'hésite avant de la suivre et, au risque de l'offenser, je reviens sur mes pas pour verrouiller la porte. Je lui adresse un sourire d'excuse.

— Désolée. Je suis une grande amatrice d'art et l'idée que quelqu'un puisse débarquer ici et voler un tableau suffit à me donner la nausée.

Elle pâlit.

— Merci. Mark aurait été furieux de trouver la porte ouverte.

Je suis déconcertée par la gêne et la terreur pure qui semblent l'avoir envahie. Je comprends aussitôt que le sentiment protecteur que j'ai ressenti à son égard risque de s'installer.

Je lui emboîte le pas et nous nous dirigeons vers un étroit couloir, derrière les panneaux d'exposition.

— J'en déduis que Mark n'est pas un patron facile, je me trompe ?

Elle me lance un regard fugace.

— Il est riche, beau et pour ainsi dire parfait. Il attend la même chose de ses collaborateurs. Et moi, je ne suis pas toujours très douée pour la perfection.

— La perfection des autres est une illusion à laquelle on s'accroche lorsqu'on se remet soi-même en question, lui dis-je.

Mais au fond de moi, malgré la brièveté de ma rencontre avec Mark, j'approuve la description qu'elle a faite de lui. À l'exception de l'allusion à sa richesse personnelle. J'ignore s'il possède tant d'argent, mais si c'est le cas, il ne l'a pas obtenu en dirigeant une galerie d'art.

— Hum... murmura Amanda sur un ton sceptique. Je crois en effet que je me mets en question lorsque je suis en sa compagnie, mais il est si intimidant ! Lorsqu'il me regarde, je me sens totalement empotée.

J'imagine le regard gris et intense de Mark et la simple idée de le revoir fait courir l'adrénaline dans mes veines. Inutile de chercher une raison à cette réaction, je suis bien trop perturbée pour en trouver une en ce moment. Comme je n'ai aucune intention de partager ce sentiment avec Amanda, je lui lance un sourire encourageant.

— Je parie que nous pouvons le rendre moins intimidant si nous nous serrons les coudes. Son visage s'illumine.

— J'aime bien cette idée.

Sa réponse m'enthousiasme. Avec mon âme d'enseignante et mon instinct maternel, je sais déjà que je vais devenir sa deuxième maman.

Nous tournons dans un autre couloir dont les murs sont ornés d'œuvres d'art. Je me retiens avec peine de les admirer. J'aurai tout le temps pour cela plus tard.

— Je vous présenterai aux autres membres de l'équipe lorsqu'ils arriveront, m'indique Amanda. Nous sommes sept au total, huit avec vous. Deux sont des stagiaires à mi-temps. Ils arriveront tous un peu plus tard, à cause de la dégustation que nous avons organisée hier soir.

— Qu'est-ce qui vous a valu l'honneur de venir plus tôt ?

Nous nous sommes arrêtées devant une porte qui, j'imagine, mène aux bureaux.

Elle me lance un nouveau regard en coin.

— J'ai renversé un verre de vin sur un client très important lors de la séance de dégustation. C'est ma punition.

Un frisson parcourt ma peau.

— Votre punition ?

Elle compose un code sur un panneau numérique avant de reporter son attention sur moi. Son sourire s'est évanoui.

— Mark raffole des punitions.

Elle se remet à marcher, m'obligeant à la suivre. J'ai la nette impression qu'elle ne souhaite pas me laisser l'opportunité de lui demander des détails sur ce point.

Nous passons devant plusieurs bureaux plongés dans l'obscurité avant qu'elle ne s'arrête devant l'un d'entre eux et n'allume la lumière.

— Vous occuperez le bureau de Rebecca.

Je reste figée. Je suis incapable de bouger tandis que les passages du journal intime résonnent dans mon esprit. *Tu connais les règles, tu sais que je dois te punir...*

Je pénètre dans le bureau de Rebecca et un parfum de rose envahit mes narines. Je parcours la pièce du regard. Une petite bougie est posée sur le panneau en bois de cerisier du bureau. Elle ne brûle pas, mais vraisemblablement, elle est la source de cet effluve floral. La petite touche personnelle de Rebecca, j’imagine. Cette pensée me rappelle que je suis ici pour la retrouver.

Une vague de désespoir m’envahit, alors que je devrais trouver ce détail encourageant, comme une preuve qu’elle reviendra un jour. En quête d’autres indices rassurants, j’observe les deux étagères sur ma droite, où reposent plusieurs piles de livres d’art, mais je ne trouve aucun espoir auquel me raccrocher.

— Si vous appuyez sur le bouton rouge du téléphone, vous tomberez sur mon poste, murmure Amanda.

— Génial, dis-je avant de contourner le bureau et de glisser mon sac à main dans l’un des tiroirs.

Je suis incapable de me décider à m’asseoir sur le siège de cuir rouge. Sur *son* siège.

— Quel est le numéro de mon poste ?

J’essaie de gagner du temps pour contrôler le sentiment de malaise qui menace de me submerger.

— Le quatre, répond Amanda.

Je lève les yeux et je reste hébétée à la vue du tableau accroché au mur qui me fait face. Je crois qu’Amanda ajoute quelque chose, mais je ne l’entends plus. Je suis fascinée par la peinture géniale réalisée par nulle autre que la célèbre peintre américaine Georgia O’Nay. Je comprends maintenant pourquoi l’entrée des bureaux est sécurisée par un code, et la présence de la bougie prend tout son sens. Cette peinture à l’huile représente des roses rouges et blanches. La toile doit valoir trente mille dollars et je ne peux pas imaginer qu’un faux soit accroché dans une galerie comme Allure. L’œuvre est spectaculaire et elle orne le mur que j’aurai en face de moi tous les jours. Le même mur que Rebecca a regardé chaque jour qu’elle a passé ici.

— Il vient de la collection personnelle de Mark, m’informe Amanda devant mon air ébahi. Il y a un tableau dans chaque bureau.

Je tourne la tête vers elle, pour la trouver appuyée contre l’encadrement de la porte.

— Sa collection personnelle ?

Elle hoche la tête.

— Sa famille possède plusieurs galeries d'art ainsi qu'une salle d'enchères à New York du nom de Riptide, m'explique-t-elle. D'après ce que j'ai compris, il change les tableaux tous les mois. En fait, certains clients prennent rendez-vous uniquement pour pouvoir admirer les prochaines œuvres qu'il apportera.

Surprise par cette information, je me retrouve de nouveau muette à l'évocation de l'une des plus prestigieuses salles d'enchères du pays. Riptide vend des affaires personnelles de stars tout autant que des œuvres d'art raffinées.

Amanda laisse échapper un rire sans joie, un certain malaise filtrant à travers son expression joviale.

— Tout le monde veut sa part de cet homme.

Je relève la tête pour étudier la jeune femme, notant qu'elle a insisté sur « tout le monde ».

— Y compris vous, Amanda ?

Elle balaie mes propos d'un geste de la main.

— Il est bien trop au-dessus de moi, tout comme la plupart des clients de la galerie.

Son manque de confiance en elle me bouleverse, réveillant des sentiments désagréables que je ne connais que trop bien.

— C'est faux. Il n'est pas au-dessus de vous, ni lui ni personne d'ailleurs.

— Merci, mais après avoir passé un été ici, j'ai décidé que la géologie et les fouilles archéologiques étaient plus dans mes cordes. Un peu de poussière et de soleil m'iront bien mieux que le champagne et l'art.

— Ne prenez pas cette décision parce que vous vous sentez inférieure à Mark.

Son expression devient grave, tout à coup.

— Ce n'est pas le cas. Je...

Elle semble peser ses mots, puis décide de ne pas aller plus loin et hausse les épaules.

— Et si je vous montrais la salle de repos ? Il faut que je fasse un peu de café et vous devez remplir quelques formulaires. Je pourrai vous expliquer cela pendant que je préparerai le café.

Quelques minutes plus tard, Amanda m'a montré comment préparer le café de Mark, au cas où j'arriverais la première. Je suis installée à une table en bois, en face d'elle, pendant qu'elle remplit deux tasses en céramique du breuvage. Ici, pas de gobelet en carton comme dans la salle des profs.

— Depuis quand Rebecca est-elle absente ?

Amanda s'assied en face de moi.

— Eh bien, dit-elle en réfléchissant, tandis qu'elle sucre son café et que j'opte pour du lait en poudre. J'ai commencé il y a deux mois et elle était déjà partie, donc ça fait au moins deux mois.

— Il doit s'être passé quelque chose de grave pour qu'elle reste absente si longtemps.

— Personne n'en a jamais parlé, ou du moins pas à moi. Mais je suis ravie que Mark ait jeté un coup d'œil au planning de cet été et qu'il se soit décidé à recruter quelqu'un.

Elle fait glisser un bout de papier dans ma direction.

— Voici le planning en question.

J'étudie le calendrier avec une excitation grandissante, comme je note mentalement les dégustations de vin hebdomadaires, les visites de plusieurs artistes célèbres et un certain nombre de soirées privées. Voici le monde auquel je rêve d'appartenir depuis... eh bien, en fait, depuis toujours.

— C'est un planning plutôt chargé, n'est-ce pas ? demande Amanda, en quête de ma confirmation.

— En effet, mais c'est positif.

— Pas quand Rebecca était censée être aux commandes de la plupart de ces événements. Mark le savait très bien, mais cela ne l'a pas empêché de ne retenir aucun candidat sur les quinze personnes qu'il a reçues en entretien. Enfin, jusqu'à ce que vous arriviez. J'ignore ce que vous avez fait pour le convaincre, mais Dieu merci, vous êtes là ! Je suis totalement débordée.

Pour le convaincre, me dis-je en moi-même, je n'ai rien fait, et il m'a embauchée sans me poser la moindre question. Pourquoi ? Parce que je l'ai interrogé au sujet de Rebecca ? Parce que j'ai prétendu la connaître ? Oh mince ! J'ai dit à Mark que j'avais une sœur. Voilà pourquoi je déteste les mensonges. Ils reviennent toujours vous hanter. Mon cœur se met à battre la chamade à l'idée que celui-ci soit dévoilé. Je cherche toujours un moyen de m'en sortir, une histoire à raconter, quand Amanda me fait passer un dossier.

— Voici les formulaires destinés aux nouveaux arrivants et quelques tests que Mark m'a demandé de vous faire remplir.

— Des tests ?

— Oui, des tests. Avez-vous un problème avec cela, mademoiselle McMillan ?

La voix de Mark, sombre et autoritaire, me fait lever la tête. Je suis à peine capable de reprendre mon souffle tant mon nouveau patron est saisissant. Il porte un costume gris clair qui fait ressortir l'éclat métallique de ses yeux. Sous cet éclairage, ils sont bleu pâle, et non pas gris comme je l'ai d'abord pensé. Les traits de son visage sont fins, ses lèvres pleines, sa mâchoire bien dessinée. Il est grand, athlétique, ses cheveux blonds sont coiffés à la perfection. Il est... superbe.

— Je suis enseignante, monsieur Compton, parviens-je finalement à répondre. Une petite interro est toujours la bienvenue. Je suis curieuse de savoir sur quels sujets je vais être testée.

— Nous commencerons par les bases, et je déciderai de la suite après, dit-il en lançant un bref regard à Amanda. Je vais finir de remplir ces papiers avec Mlle McMillan, Amanda.

Son ton est sec et autoritaire. Intimidant. Incroyablement sexy.

— Très bien, dit-elle en bondissant sur ses pieds comme un diable à ressort.

Elle ne plaisantait pas en affirmant que cet homme la troublait. Et maintenant que je suis en sa présence, je comprends tout à fait ce qu'elle ressent.

— Le café est prêt, au fait, lui annonce-t-elle.

Je peux sentir son angoisse, la quête de l'approbation qu'il ne lui accordera pas. Elle attrape sa tasse et se dirige vers lui. Il fait un pas sur le côté pour la laisser passer, mais son regard est braqué sur moi, impassible, indéchiffrable. Mon manque d'assurance, dont Michael profitait sans scrupules, refait surface. Une part de moi qui ressemble étrangement à Amanda. Une vague de chaleur m'envahit et je l'ignore de toute la force de ma volonté. Je pourrais si facilement me plier à l'autorité de cet homme et je suis terrifiée à l'idée de ne pas m'être débarrassée de cette faiblesse.

Tu n'es pas la même que celle que tu étais lorsque tu fréquentais Michael, me dis-je. Je ne suis pas naïve. Je suis une femme expérimentée. Je ne me laisserai pas hypnotiser par le pouvoir de cet homme, par sa présence, même si je ne suis pas indifférente à son charme. Je contrôle la situation. Et puis, il est mon patron, pas mon amant.

Il se dirige d'un pas nonchalant vers la cafetière et se verse une tasse. Sans me demander si je veux un autre café, il remplit aussi la mienne. Nos regards se croisent avant qu'il ne se retourne et je perçois l'acier de ses yeux, l'acte dominateur qui se dissimule derrière ce geste en apparence courtois. Il ne m'a pas demandé si je voulais une autre tasse de café. Il a simplement décidé que c'était le cas, comme si sa volonté suffisait à susciter mon envie. *Il va falloir que je pose des limites à cet homme, dès maintenant. Je ne toucherai pas à cette tasse.*

En quelques secondes, il a pris possession du siège en face de moi, ainsi que de toute la pièce. Sans que je puisse réagir, je me retrouve plongée dans ses yeux d'acier et je n'ose pas détourner le regard. Je me persuade qu'il s'agit d'une preuve de ma force de caractère, mais au fond de moi, je sais que je suis envoûtée, incapable de regarder ailleurs.

— Je n'étais pas sûr que vous viendriez, dit-il finalement.

— Pourquoi ne serais-je pas venue ?

Il laisse s'écouler quelques secondes puis, avec une moue désapprobatrice, il attrape le dossier et me tend un tas de papiers ainsi qu'un crayon.

— Je vous ai engagée sans vérifier vos références, en suivant mon intuition. Et j'ai de très bonnes intuitions, mademoiselle McMillan. J'aimerais que vous me prouviez que cette affirmation est exacte.

Il tend la main vers le lait en poudre.

Je baisse les yeux sur la feuille. Elle comporte dix questions et je comprends vite qu'elles sont toutes relatives à l'art médiéval.

— Commencez, ordonne-t-il d'une voix douce.

Je lève les yeux vers lui, pour le trouver appuyé contre le dossier de la chaise. Visiblement, il compte m'observer pendant que j'effectuerai le test. Il veut m'intimider et je ne le laisserai pas faire. Je serre les dents en attrapant le crayon. Je peux sentir son regard sur

moi et je suis furieuse de voir que mes mains tremblent. Les hommes comme lui ne passent pas à côté de ce genre de détail. Il sait que je tremble. Il sait qu'il me fait de l'effet.

Je m'efforce d'écarter le brouillard qui a envahi mon esprit et je me concentre sur les questions, plutôt ardues, mais tout à fait dans mes cordes. Je remplis le questionnaire et le fais pivoter à son intention.

Il est toujours adossé contre le dossier de la chaise, feignant la décontraction, m'observant à travers ses cils, son expression impassible. Il ne s'intéresse pas au test, mais son regard est braqué sur ma tasse.

— Vous ne buvez pas votre café, mademoiselle McMillan.

— J'ai atteint ma limite pour aujourd'hui.

— Les limites sont faites pour être repoussées.

— L'excès de caféine me fait trembler.

Les mots – le mensonge – m'échappent avant que je n'aie pu les retenir. D'où vient cette soudaine capacité à mentir ?

Il se penche en avant et je sens son odeur de savon mêlée à un parfum épicé.

— Partager une tasse de café, dit-il, c'est un peu comme célébrer un nouveau partenariat, vous ne croyez pas ?

Le défi qu'il vient de me lancer crépite dans l'air, ainsi qu'une mystérieuse électricité qui me serre la gorge et fait s'emballer mon cœur. Ce n'est qu'une tasse de café, mais je devine pourtant qu'il s'agit de bien plus, qu'il s'agit d'un autre test sans aucun rapport avec mes compétences professionnelles. Il cherche à me jauger, *moi*. Et j'ignore pourquoi je ressens le besoin de lui obéir, de lui faire plaisir.

Évidemment que je souhaite lui obéir ! me dis-je. Il est le genre d'homme qui s'attend à ce que les autres se plient à sa volonté. Je ne peux pas m'opposer à lui et espérer rester ici. Je me persuade que c'est la raison pour laquelle je me plie à son ordre implicite, de mon propre chef. Je me répète que je ne suis pas faible. Il ne contrôle que cette galerie et ce job, pas moi. Rassurée, je tends la main vers la tasse.

Je sirote le breuvage en observant mon nouveau patron à travers mes cils baissés tandis qu'il relit mon test. Il est puissant, cet homme, dominateur, arrogant, tout ce que je me suis juré de ne plus vouloir dans ma vie. Et pourtant, je suis en train de boire ce café froid pour lui faire plaisir. Ce serait acceptable si je le faisais uniquement parce qu'il est mon nouveau patron. Mais ce n'est pas le cas. Au fond de mon être, je sais que je suis aussi séduite par ce lieu que par son propriétaire. Je l'intéresse pour de mauvaises raisons – le genre de raisons qui finissent toujours par devenir des problèmes.

Je n'avale pas tout de suite le café pour en savourer l'amertume, comme un rappel de l'effet que ce genre d'homme a sur moi. L'acidité envahit ma bouche au point d'en devenir insupportable. Je vide la tasse.

Immédiatement, son regard croise le mien et je parviens avec peine à retenir une grimace. Un léger sourire effleure ses lèvres, ses yeux brillent d'une lueur que je ne parviens pas à déchiffrer et que je souhaiterais ne pas vouloir déchiffrer.

— Félicitations, mademoiselle McMillan. Vous avez réussi le premier test.

J'ai la nette impression qu'il ne fait pas référence au questionnaire, mais à un test d'un tout autre genre. À mon obéissance à son ordre silencieux de boire le café contre ma volonté. J'en suis presque certaine.

— Vous doutiez que j'y parviens ?

Je le mets au défi tout en me persuadant que je parle du test, et non pas du café.

— Je vous ai engagée sans même vous faire passer un entretien.

— En effet.

Soudain, mon estomac se noue. Je redoute qu'il ne m'ait embauchée uniquement parce que j'ai prétendu connaître Rebecca. Je crains qu'il ne me prenne pour une autre Rebecca, car je ne suis pas sûre que cela soit une bonne chose. En fait, je suis convaincue que c'est une mauvaise chose. Je poursuis en feignant la témérité.

— D'ailleurs, je suis étonnée. Vous n'avez pas l'air d'un homme qui prend des décisions irréfléchies.

— Pourquoi avoir accepté ce job alors que vous ne saviez même pas combien vous seriez payée et quels seraient vos horaires, mademoiselle McMillan ?

Mon cœur manque un battement, mais je refuse de battre en retraite devant cet homme, ni devant aucun autre. J'ai vécu cette expérience trop souvent dans ma vie.

— Parce que j'adore l'art et que je suis en congés tout l'été. Étant donné que j'en sais bien plus sur la galerie que vous n'en savez sur moi, cette décision n'était pas infondée. La balle est de nouveau dans votre camp, monsieur Compton. Pourquoi m'avoir engagée sans me faire passer d'entretien ?

Il n'a pas l'air amusé par ma répartie. En fait, je crois même qu'il est un peu irrité. Il m'étudie pendant un moment qui semble durer une éternité. Ses yeux gris acier sont si perçants que je sens une vague glacée et brûlante à la fois me submerger. Il est infiniment troublant. Pas question de laisser à cet homme une chance de m'atteindre.

— Vous voulez savoir pourquoi je vous ai engagée ?

— Je ne m'y attendais pas.

— Pourquoi offrir vos services si vous ne vous attendez pas à les voir acceptés ?

— Un instant de passion fugace... Et un été de liberté.

Il incline légèrement la tête, comme pour accepter cette réponse.

— J'ai ressenti votre passion. Elle m'a touché.

Une boule se forme aussitôt dans ma gorge comme le mot tombe entre nous, lourd de sous-entendus. L'air de la pièce semble se charger d'électricité. C'est forcément le fruit de mon imagination. Cet homme n'est pas pour moi. Cet endroit n'est pas pour moi. C'est le monde de Rebecca.

— Vous m'avez impressionné, mademoiselle McMillan, ajoute-t-il doucement. Et je ne suis pas facile à impressionner.

Ses paroles me coupent le souffle et je suis choquée de prendre conscience que, malgré ce que je pensais quelques secondes plus tôt, je désire obtenir l'approbation de cet homme, j'ai besoin qu'il me confirme que je ne rêve pas. Je ne veux pas désirer de telles choses. Je ne veux pas avoir besoin de cela. Pourtant, c'est le cas. J'attends quelques secondes, le temps que les battements de mon cœur s'apaisent, puis je pose la question qui me brûle les lèvres.

— Comment suis-je parvenue à vous faire un tel effet en si peu de temps ?

Ma voix n'est pas aussi posée qu'elle l'était un peu plus tôt, et il l'a forcément noté. Il est bien trop intelligent pour ne pas l'avoir remarqué.

— Comme je suis sûr que vous le savez déjà, toutes les salles de la galerie sont équipées de caméras, y compris celle-ci. Je vous ai observée tandis que vous convainquiez avec une passion indéniable ce couple d'acquiescer le Merit. Sans votre aide, ils seraient sûrement rentrés chez eux pour réfléchir.

L'idée qu'il m'ait observée à l'aide d'une caméra, aussi déconcertante soit-elle, ne suffit pas à apaiser la chaleur que suscite son compliment. Il est tout ce qu'Amanda a dit qu'il était, et plus encore. Il est brillant et il appartient à un monde qui n'est pas le mien, même si je rêve qu'il le devienne un jour. Oh oui ! Je désire tellement obtenir son approbation et je me déteste pour ça. Je me hais. C'est un terme violent, mais mon histoire justifie tout à fait l'emploi de ce mot en cette occasion.

— La connaissance et les compétences sont bien plus faciles à trouver que la passion à l'état pur, ajoute-t-il, chacune de ses paroles m'envoûtant un peu plus. Je crois que vous possédez cette passion, et c'est la raison pour laquelle je ne parviens pas à vous comprendre.

— À me comprendre ?

Je me raidis légèrement, inquiète à l'idée que ses paroles puissent faire référence à mes questions au sujet de Rebecca. À la sœur que je n'ai pas et à la vie que je ne me suis pas encore inventée.

Il s'appuie de nouveau contre le dossier de la chaise, m'observant minutieusement, les coudes sur la table, les doigts joints devant lui.

— Pourquoi une personne aussi captivée par le monde de l'art deviendrait-elle enseignante ?

— Qu'y a-t-il de mal à être enseignante ? dis-je sur le même ton que j'ai employé avec Chris Merit lorsqu'il m'a posé cette question.

— Absolument rien.

J'attends qu'il poursuive, mais il n'en fait rien. Il se contente de me fixer de ses yeux vifs, qui me donnent envie de disparaître sous la table. Tout à coup, je lâche :

— J'adore enseigner.

Il hausse les sourcils, l'air sceptique.

— Sincèrement... Mais vous avez raison, ce n'est pas ma vraie vocation.

Il ne répond pas tout de suite. Il me laisse me débattre sous son regard scrutateur.

— Dans ce cas, je vous pose de nouveau la question, dit-il finalement : pourquoi êtes-vous enseignante ?

L'espace d'un instant, je songe à lui apporter une réponse vaseuse destinée à détourner la conversation, mais je sais qu'il ne me laissera pas m'en sortir ainsi. Ma poitrine se contracte comme je m'apprête à admettre une vérité que je garde d'ordinaire enfouie au plus profond de mon esprit, là où elle ne me dérange pas. Une confidence que je n'ai encore faite à personne et que je suis pourtant sur le point de lui révéler. Peut-être est-ce libérateur. Peut-être ai-je besoin de le dire haut et fort une fois pour toutes. Je me sens si coupable de ne pas m'épanouir dans ma vie d'enseignante, alors que ce métier devrait être épanouissant.

— Parce que...

À mon grand désarroi, ma voix n'est plus qu'un filet tremblotant.

— ... l'amour de l'art ne paie pas les factures.

S'il remarque mon malaise, il n'en montre rien. Comme toujours, son expression est impassible, indéchiffrable.

— Ce qui nous ramène à ce dont nous avons déjà parlé. Pourquoi ne pas m'avoir questionné au sujet de votre salaire ?

— J'ai une idée suffisamment claire des salaires qui se pratiquent dans la profession pour savoir que cela ne pourra être autre chose qu'un job d'été.

L'irritation me gagne et je me mets sur la défensive.

— Et puis, vous avez disparu avant que j'aie eu l'occasion de vous poser la question.

Il rit et cela me surprend bien plus que tout ce qu'il a pu faire jusqu'ici.

— Je dois admettre que vous avez raison.

Son expression redevient sombre en l'espace d'un instant. Il m'observe si longuement et si attentivement que j'ai l'impression d'être à deux doigts de perdre la tête. Que pense-t-il ? Qu'est-il sur le point de dire ? Il me juge, et je le sais. Je me répète que je ne le connais pas assez pour que son opinion m'importe mais tout comme son approbation, son avis ne me laisse pas indifférente. Après tout, il appartient au monde auquel je rêve d'appartenir depuis toujours.

— Peut-être que je ne voulais pas vous laisser l'occasion de décliner mon offre.

— Je crois que vous n'êtes pas le genre d'homme qui apprécie de voir son offre déclinée, dis-je avant d'avoir pu me retenir.

Il rit de nouveau et se redresse sur sa chaise, frottant ses joues parfaitement rasées.

— Et vous, vous n'êtes pas le genre de femme à mettre des gants, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête.

— Pas aujourd'hui.

Son sourire s'élargit. Un joli et charmant sourire qui pourrait me faire fondre sur ma chaise.

— Voyons si je me trompe. Quels sont vos trois artistes italiens préférés ?

Je me redresse moi aussi, l'esprit alerte. Ma réponse est immédiate.

— Artistes contemporains : le sculpteur Marco Perego. Pino Daeni pour la douceur et le romantisme de ses personnages. Le maître italien Francesco Clemente, l'un des avant-gardistes européens les plus illustres de notre époque.

Il hausse les sourcils.

— Et Léonard de Vinci ?

— C'est un standard à lui tout seul et cette réponse prévisible ne vous apprendrait rien sur mes goûts personnels.

Son regard s'illumine et je crois qu'il est satisfait par ma réponse.

— Damien Hirst, ajoute-t-il, lâchant le nom d'un artiste célèbre.

Je suis dans mon élément et la réponse me vient facilement.

— À quarante ans à peine, il est déjà considéré comme l'un des artistes vivants les plus acclamés. Sa fortune est estimée à un milliard de dollars. En 2008, il a vendu, par l'intermédiaire de Riptide – qui est la propriété de votre famille –, l'intégralité de son exposition *Beautiful Inside My Head Forever*, comprenant deux cent vingt-trois tableaux, pour la somme de cent quatre-vingt-dix-huit millions de dollars, battant ainsi le record de l'enchère la plus élevée pour un seul artiste.

Un sourire s'attarde sur ses lèvres. Ces lèvres qui m'obsèdent ridiculement. Cette fois, je lis une lueur d'approbation dans ses yeux. De nouveau, une vague de chaleur m'envahit, je me sens énergisée. Vibrante comme je ne l'ai jamais été avant cela.

— Impressionnant, mademoiselle McMillan.

Je souris, sans même essayer de dissimuler le sentiment de fierté que suscitent ses paroles en moi.

— J'aime faire plaisir.

— Je viens de le comprendre et cela me plaît.

Sa voix est basse, sensuelle comme un bruissement de soie.

— J'adore cela.

Brusquement, l'air se met à crépiter entre nous, me coupant le souffle. Une lueur prédatrice est apparue dans ses yeux et mon corps y répond sans ma permission, vibrant d'excitation malgré ma volonté de rester impassible. Je suis frustrée d'être aussi troublée par un homme avec lequel je n'oserai jamais passer cette limite. Un homme dangereux pour moi, tout comme il a bien pu l'être pour Rebecca.

— Excusez-moi, monsieur Compton, dit Amanda depuis le seuil de la pièce, vous avez un appel.

— Prenez un message, répond-il sans me quitter des yeux.

Malgré ma promesse, je suis subjuguée par la couleur de son regard, par son intensité.

Amanda s'éclaircit la gorge.

— C'est Mme Compton, au sujet d'une enchère qui ouvrira dans une heure à Riptide.

Mme Compton ? Le sort est rompu et j'en reste bouche bée. Je sais que j'ai la bouche ouverte, mais je suis incapable d'y remédier.

Il soupire et accorde un regard à Amanda.

— Dites-lui que je la rappelle dans cinq minutes.

— Elle a été plutôt claire sur le fait qu'elle souhaitait vous parler immédiatement.

— Je la rappellerai, répète-t-il sur un ton plus dur.

— Très bien, répond Amanda, tendue. Je vais le lui dire.

Mon nouveau patron reporte son attention sur moi comme Amanda disparaît dans le couloir.

— Mme Compton est ma mère, explique-t-il sans dissimuler la lueur amusée dans son regard. Et pour être tout à fait clair, c'est la seule femme que j'autorise à me donner des ordres. Malheureusement, en tant que directrice de Riptide, elle excelle en la matière.

— Oh !

Tout à coup, il n'est plus aussi intimidant.

— Votre mère...

Je souris de nouveau. Il aime tout contrôler, je le sais déjà, mais je crois qu'il n'est pas si méchant que je le redoutais. J'ai perçu la note d'affection qui perçait dans sa voix. Il aime sa

mère. J'ai toujours pensé que cela en disait beaucoup sur un homme.

— Bien sûr, sa capacité à vous donner des ordres n'a rien à voir avec le fait qu'elle est votre mère.

Je le taquine sans l'avoir voulu. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Peut-être que si, admet-il.

Je suis agréablement surprise par cet aveu tout à fait humain, par l'infime vulnérabilité qu'il me laisse entrapercevoir par ces paroles.

Il tapote le dossier.

— Vous avez beaucoup de lecture. Amanda vous aidera à installer votre ordinateur et vous pourrez ensuite passer des tests en ligne. Faites ces tests, nous parlerons ensuite du rôle que vous occuperez ici. Si vous avez les épaules assez larges et que vous êtes capable de gérer les transactions de Riptide, je peux vous assurer que l'argent ne sera pas un problème.

Mon cœur se met à battre à toute vitesse. Est-ce bien réel ? Serait-il possible que l'on m'offre l'opportunité de vivre de ma passion ?

— Je ferai ces tests dès que possible.

Il se penche plus près de moi.

— Je perçois quelque chose de spécial en vous, mademoiselle McMillan. J'espère que vous me donnerez raison.

Sans un mot de plus, il se lève et quitte la pièce. Je reste quelques instants le regard fixé sur la porte, les dents enfoncées dans ma lèvre inférieure, la gorge nouée. Je ne suis pas parvenue à obtenir une réponse concernant mon salaire, mais je me rassure en me souvenant qu'il a fait allusion à une somme conséquente. En revanche, je suis frustrée de ne pas avoir pu l'interroger au sujet de Rebecca. Mais ce n'est qu'une question de temps, je m'en fais la promesse. Le moment venu, j'obtiendrai des réponses.

Trente minutes plus tard, j'ai pris possession de mon nouveau bureau, que j'occupe en attendant le retour de Rebecca, que je refuse d'oublier. Amanda m'a créé une session sur l'ordinateur avant de retourner à son poste. Je suis seule à présent, la porte fermée, prête à me mettre au travail.

J'ouvre ma boîte mail et je constate que j'ai reçu un message de Mark, ou plutôt de M. Compton. Je me demande pourquoi il reste si formel avec moi, alors que je l'ai entendu appeler Amanda par son prénom. Je clique sur le mail.

Bienvenue, mademoiselle McMillan,

Vous trouverez ci-joint un lien vers une série de tests. Chaque évaluation est chronométrée de façon à m'assurer que vous n'utiliserez pas Internet pour vous aider, même si je suis certain que vous n'y auriez même pas songé.

Puisse le sort vous être favorable.

Mark Compton

Je ris de la référence à *Hunger Games*, surprise, mais ravie que mon nouveau patron ait le sens de l'humour. À présent, je me sens idiote de m'être laissé intimider et troubler durant notre entretien. En toute logique, mon comportement est dû à la fascination que ce monde exerce sur moi et à mon désir brûlant d'y appartenir. Cela n'a rien à voir avec Mark. Cette attitude est liée à mon histoire, à mon passé, aux fantômes que je suis contrainte d'affronter par le simple fait de me tenir à ce bureau. Et aux journaux intimes, me dis-je tandis que l'effluve sucré des roses, que j'associe désormais à Rebecca, vient flatter mes narines.

J'ouvre les tiroirs en quête d'un briquet, que je finis par trouver. J'allume la bougie et la flamme se met à vaciller. Mon regard se pose sur le tableau coloré accroché au mur. J'imagine Rebecca installée derrière son bureau. J'ai l'impression qu'elle regarde par-dessus mon épaule. Mais cela n'a rien d'effrayant. En fait, je me sens presque rassurée, comme si la flamme dansante de la bougie était un signe qu'elle était en vie et en bonne santé. J'espère qu'elle reviendra et aussi que je parviendrai à me faire une place dans ce monde. Oserai-je poursuivre ce rêve et faire de ma passion un métier ? L'excitation et l'espoir m'envahissent à cette idée. J'en ai tellement envie que ç'en est douloureux, et même effrayant. Je connais les

raisons qui m'ont poussée à renoncer à ce rêve. L'une d'entre elles, l'argent, semble être résolue par le fait que je percevrai une commission sur mes ventes. L'autre raison, cependant, est bien plus intimidante. Si j'échoue, je devrai retourner à mon ancienne vie, et cela m'anéantira.

— Tu dois essayer, dis-je dans un murmure. Tu dois tenter ta chance.

Une détermination nouvelle me submerge et j'écarte mes peurs. Si je veux rester ici, si je peux prouver que je suis à la hauteur, il vaut mieux que je me mette au travail. Je me plonge rapidement dans les tests que Mark m'a envoyés. Les questions sont épineuses, mais je suis ravie de la facilité avec laquelle je termine les premiers. Je finis un quatrième test et je m'étire, envisageant de m'accorder une pause-café – chaud, cette fois – quand on frappe à ma porte.

— Entrez, dis-je, sans comprendre pourquoi mon estomac se noue d'anticipation à l'idée que mon visiteur puisse être Mark.

Ce sentiment n'est pas totalement malvenu. Il y a longtemps que mes journées n'ont pas été aussi palpitantes.

Un homme asiatique proche de la trentaine apparaît sur le seuil de mon bureau.

— Je suis Ralph, le mec de la compta.

— Ralph, dis-je en hochant la tête.

Ses paroles, son nœud papillon rouge et sa chemise d'un blanc éblouissant font naître un sourire irrésistible sur mes lèvres. Cet homme dégage quelque chose de sympathique, qui me plaît aussitôt.

— Oui, oui, je sais, dit-il, je n'ai pas l'air d'un Ralph. Mes parents voulaient que je rentre dans le moule américain, mais ils n'étaient pas assez américains pour savoir que Ralph n'est pas le prénom le plus branché. Quoi qu'il en soit, cela surprend les gens et ça me plaît. Généralement, ils se retrouvent désarmés et, comme vous, ils se mettent à sourire.

— Ça me plaît aussi, dis-je en souriant plus largement. Je crois que cela pourrait vous servir à vendre.

Il laisse échapper un petit rire.

— Et devoir supporter tous ces richards arrogants qui visitent la galerie ? Non merci !

Son ton se radoucit.

— Je supporte Mark, c'est déjà beaucoup.

Je ris franchement.

— Il faudra que vous me donniez votre astuce.

— Un de ces quatre, je vous paierai un café et je vous révélerai tous ses secrets.

— Je vous prends au mot.

Il me fait un signe de la main et referme la porte derrière lui. Je me plonge de nouveau dans mes tests. Une heure plus tard, le niveau est devenu redoutable et mon énergie m'a abandonnée. Je suis épuisée. Je comprends que Mark me teste sur les objets de collection,

puisque je suis censée travailler avec Riptide, mais l'œnologie, l'opéra et la musique classique ? Je ne connais rien à ces sujets et je décide qu'il est temps d'explorer le quartier pour trouver un endroit où me restaurer.

Je me dirige vers l'entrée où je trouve Amanda derrière son comptoir, en compagnie d'une grande et jolie Afro-Américaine d'à peu près son âge.

— Bonjour, Sara, m'accueille la jeune femme. Je suis Lynn. Je suis stagiaire à la galerie pour l'été.

Lynn porte un tailleur crème. Sa coiffure et son maquillage sont impeccables, mais elle a l'air décontractée et chaleureuse. Je discute avec elle et Tesse, l'autre stagiaire qui se trouvait à l'accueil le soir de l'exposition, nous rejoint. Je suis ravie de constater que les personnes avec qui je vais travailler sont sympathiques. Je me sens bien avec elles. Hélas, Mary, une vendeuse blonde et rondelette de mon âge, est tellement occupée qu'elle ne m'accorde que quelques paroles de bienvenue avant de disparaître avec un geste de la main.

— Amanda, dis-je lorsque je me retrouve seule avec elle, est-il habituel de faire passer des tests sur l'œnologie et la musique aux candidats ?

Elle hoche la tête.

— Nous organisons tant d'événements que Mark utilise ces tests pour déterminer le poste auquel nous servirons le mieux la clientèle. En fait, une dégustation de vin est prévue vendredi soir.

Mon estomac se noue à cette nouvelle. L'œnologie va-t-elle compromettre mes chances de conserver ce poste ?

— Excusez-moi, nous interrompt une femme portant des lunettes de vue cerclées de noir, quelqu'un peut-il me renseigner sur un tableau de Chris Merit ?

L'image de Chris maintenant sa veste autour de mes épaules m'envahit aussitôt, éveillant mon trouble.

— Je serais heureuse de vous aider, dis-je avec l'envie soudaine d'admirer de nouveau l'exposition de Chris.

Amanda prend un air choqué, et je devine que je ne suis pas encore autorisée à vendre des tableaux. Feignant de ne pas le remarquer, je me dirige vers la salle d'exposition.

Une heure plus tard, la femme est repartie en ayant dépensé une somme à six chiffres. Je suis ravie d'avoir conclu une telle vente.

Ralph me fait un clin d'œil comme je passe devant son bureau, qui se trouve être voisin du mien – de celui de Rebecca. Mon estomac se met à gargouiller et je prends conscience que je n'ai rien avalé. Un regard à l'horloge antique, ridiculement onéreuse mais absolument fabuleuse, m'indique qu'il est déjà deux heures de l'après-midi. Bon sang, comment le temps a-t-il pu passer si vite ?

Je fais demi-tour en direction de la réception dans l'intention de demander à Amanda si je peux sortir pour manger quelque chose quand je tombe nez à nez avec Mark. Il semble plus

grand que dans mon souvenir et je suis obligée de tendre le cou pour croiser son regard.

— Mademoiselle McMillan, dit-il d'un ton sec.

Je devine aussitôt son irritation. Pourquoi est-il fâché ? Je viens juste de rapporter une somme à six chiffres à la galerie.

— Monsieur Compton.

— Pourquoi n'avez-vous pas terminé vos tests ?

— J'étais... en train d'aider une cliente.

— Vous ai-je demandé d'aider les clients ?

Je me passe nerveusement la langue sur les lèvres et son regard se fixe sur ma bouche. C'est troublant. Il est de nouveau en train de m'intimider.

— J'ai pensé que...

— Ne pensez pas, mademoiselle McMillan, dit-il d'un ton sec. Contentez-vous d'obéir à mes ordres.

Un sentiment familier s'insinue en moi, un sentiment déplacé, le besoin de lui faire plaisir. Je suis comme un papillon irrésistiblement attiré par la lumière à laquelle il se brûlera les ailes. Je chasse ces pensées et redresse les épaules.

— J'ai effectué tous les tests auxquels j'étais capable de répondre. Je ne connais rien à l'œnologie, à l'opéra ou encore à la musique classique, mais je suis certaine que mes réponses aux tests relatifs à mon poste seront exemplaires.

— Tous les tests sont en rapport avec votre poste, rectifie-t-il. À condition que vous souhaitiez évoluer, et j'ai cru comprendre que c'était le cas. Me serais-je trompé, mademoiselle McMillan ?

Il prononce mon nom avec un accent dur, qu'il n'avait pas auparavant, et je prends soudain conscience que je suis devant le bureau ouvert de Ralph et que ce dernier peut voir et entendre le moindre détail de notre conversation.

— Non, dis-je doucement, mais fermement, vous ne vous êtes pas trompé, monsieur Compton.

Choquée, je prends conscience que j'ai prononcé son nom sur le même ton. Je me découvre un côté rebelle qui refuse de se plier à mes vieilles habitudes et j'éprouve soudain une grande fierté.

— Mais je ne peux pas être testée sur des domaines que je ne maîtrise pas.

— Ces tests me permettent de déterminer où je dois commencer votre enseignement, objecte-t-il.

— Au tout début, dis-je. La seule chose que je connais au sujet du vin, par exemple, c'est sa couleur quand il est dans mon verre.

Il hausse les sourcils.

— À ce point-là ?

— À ce point-là.

Il m'observe un moment. Il est doué pour ça, pour m'observer, pour me pousser dans mes retranchements – de manière intentionnelle, je n'en doute pas.

— Avez-vous un ordinateur portable ?

Je fronce les sourcils, sans comprendre où il veut en venir.

— Oui.

— L'avez-vous apporté avec vous ?

— Oui.

— Alors vous savez vous en servir ?

Je n'apprécie pas cette remarque moqueuse. Je baisse la voix, incapable de retenir mes paroles.

— C'est un peu comme demander à un riche et arrogant propriétaire de galerie s'il sait qu'il est un riche et arrogant propriétaire de galerie.

Une lueur amusée apparaît dans ses yeux.

— Je suis riche et arrogant, mademoiselle McMillan. J'aime être riche et arrogant. Je croyais d'ailleurs que vous aussi, vous souhaitiez être riche. Ai-je mal compris ?

Un nœud se forme dans ma gorge. Riche ? Est-il en train de plaisanter ?

— Je ne me souviens pas que l'on m'ait fait une telle offre.

— Et on ne vous la fera pas tant que vous n'aurez pas appris ce que vous devez savoir. Comme je ne peux pas être sûr que vous resterez à l'écart de la salle des ventes, je vous demande de prendre votre ordinateur et de vous rendre dans le café d'à côté. Amanda vous fournira un manuel afin de remédier à vos... points faibles.

Je plisse les yeux en le dévisageant, consciente qu'il me provoque. Je ne mordrai pas à l'hameçon.

— Bien sûr, monsieur Compton. J'y vais de ce pas.

Ses lèvres prennent un pli désapprobateur.

— Passez me voir avant de rentrer chez vous. Je vous interrogerai.

Quinze minutes plus tard, je pénètre dans *Cup O'Café*, l'établissement voisin de la galerie. Une riche odeur de café moulu envahit mes narines, mêlée au parfum caractéristique du chocolat. Si le café est aussi délicieux que cette odeur, je vais adorer ce lieu. Sans parler du décor, dans des tons chauds de brun, les fauteuils en cuir, le parquet en bois brut. Cet endroit est aussi apaisant que ses clients sont survoltés par les doses de caféine qu'ils absorbent. Et là, maintenant, j'ai besoin d'être apaisée.

Je parcours la pièce du regard et je repère plusieurs tables rondes disponibles. Les fauteuils sont orientés en direction de la vitrine à pâtisseries, de l'autre côté du café. Comme j'aime observer les gens, je choisis un siège au milieu de la pièce afin d'avoir une vision de ce qui se passe autour de moi. Non pas que je sois ici pour me détendre, il paraît que je dois

étudier. *Quelle ironie pour l'enseignante que je suis !* me dis-je en ricanant, avant de me réprimander : je ne peux plus me permettre de manquer de manières.

Il ne faut pas longtemps pour que l'adolescent derrière le comptoir prenne ma commande. Un *mocha* au chocolat blanc. Comme il est plus de deux heures et que je n'ai toujours pas mangé, je m'autorise aussi un muffin de la taille du Texas, en promettant lamentablement de manger du pop-corn allégé – ma solution spécial régime – pour le dîner.

Je retourne ensuite à ma table en attendant mon café, mordant avec ravissement dans mon délice chocolaté. J'ouvre mon notebook, regrettant de ne pas posséder celui de la marque-qui-ne-doit-pas-être-prononcée, mais avec l'espoir que je pourrai bientôt m'en acheter un.

Puis je pose un guide des vins sur la table. En le feuilletant, je découvre que l'auteur a écrit ce livre en se fondant sur l'*a priori* que ses lecteurs auraient des notions d'œnologie. J'entre l'adresse d'Amazon sur une page Internet et je tape « L'œnologie pour les nuls ». J'obtiens plusieurs réponses. Le temps que je choisisse un ouvrage et que je le télécharge, mon café est arrivé. Je prends une gorgée du breuvage sucré. Il est délicieux. Je me remonte mentalement les manches et je commence à lire.

J'ignore combien de temps je suis restée plongée dans ma lecture, mais je suis parvenue à la moitié de *L'œnologie pour les nuls*, et je me sens toujours aussi nulle en la matière, quand j'entends :

— Vous devez être Sara.

Je lève les yeux pour découvrir une jolie Hispanique d'une trentaine d'années aux grands yeux bruns. Comme elle porte un tablier, je présume qu'elle travaille ici.

— Oui, je suis Sara.

— Je m'appelle Ava, je suis la propriétaire.

Elle pose une tasse sur ma table.

— *Mocha* blanc. Mon serveur, Corey, m'a indiqué ce que vous aviez commandé. Mark nous a appelés pour nous dire qu'il paierait l'addition pour vous récompenser de vos bons résultats.

Elle rit.

— J'ai trouvé ça craquant.

Je lève les yeux au ciel.

— Si être testé sur tous les domaines, de l'art à l'opéra, est craquant, achevez-moi tout de suite !

Elle rit.

— J'aurais dû deviner. Je connais suffisamment le personnel de la galerie pour savoir qu'il les presse comme des citrons.

— Depuis combien de temps les connaissez-vous ? dis-je en pensant à Rebecca.

— Je suis ici depuis cinq ans et je connais Mark depuis tout ce temps.

Elle hausse un sourcil amusé.

— Pourquoi ? Vous voulez des potins ?

Mon intérêt s'éveille à ces mots.

— Vous avez des potins ?

— Chérie, j'ai *toujours* des potins.

À cet instant, le téléphone se met à sonner et elle lance un regard par-dessus son épaule.

— Corey est en pause, je reviens tout de suite.

Elle se précipite derrière le comptoir et je sens soudain des picotements le long de ma nuque, qui attirent mon attention vers le bar à pâtisseries, sur ma gauche. Je reste hébétée en découvrant l'homme incroyablement sexy qui se tient à quelques mètres de moi. Ce n'est pas n'importe quel homme sexy, c'est l'homme qui a hanté mon esprit presque autant que Rebecca au cours des dernières vingt-quatre heures. Chris Merit. Je n'arrive pas à y croire.

De nouveau, j'ai l'impression d'avoir des papillons dans le ventre au moment où mes yeux rencontrent les siens et que je discerne son expression amusée. Il ne se contente pas d'être là, il m'a observée pendant tout ce temps, et j'ignore depuis quand il est ici.

Pourquoi n'est-il pas venu me saluer ? Pourquoi ne vient-il pas me saluer maintenant que je l'ai vu ? Devrais-je aller vers lui ?

— Je suis de retour, déclare Ava avant que j'aie pu me décider.

Je suis incapable de détourner mon attention de Chris. Lorsque j'y parviens, je sens qu'il m'observe toujours. Je le sens dans chaque cellule de mon corps. Je suis si sensible à sa présence que je suis incapable de me concentrer sur le discours d'Ava. Dans ma tête, il n'y a plus que Chris.

La porte d'entrée tinte, mais je l'entends à peine. Mon regard est rivé sur Chris, et le sien sur moi. Ses yeux sont chauds et je le suis encore plus. J'ai rencontré beaucoup d'hommes séduisants, mais celui-ci me trouble au-delà de son apparence physique et me fait frissonner irrésistiblement.

— Il vient ici presque tous les jours, murmure Ava, me forçant à reporter mon attention sur elle.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule et constate que son employé est revenu de sa pause.

— Vous parlez de Chris Merit ? dis-je, curieuse de connaître les secrets qu'elle pourrait me révéler.

Elle hoche la tête.

— Il a quelque chose de spécial, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je sincèrement.

— Je crois que c'est son côté mystérieux. J'ai beau essayer, je ne parviens pas à l'imaginer en train de mener une conversation avec quelqu'un. Et puis, avouons-le, cet homme rend honneur au jean et au cuir. On aurait envie de le dévorer.

La porte tinte de nouveau et un groupe pénètre dans l'établissement. Ava soupire.

— Malheureusement, je dois m'occuper de ces clients. Il va falloir reporter notre petite conversation.

Je lui adresse un sourire forcé, troublée par le regard que Chris pose sur moi.

— Je suppose que je n'ai plus d'excuse pour repousser mes devoirs.

— Vos devoirs... répète-t-elle en levant les yeux au ciel. Mark me fait vraiment penser au cliché du principal qui tape ses élèves à coups de règle. J'ai de la peine pour ses employés. Ça vous dirait que nous déjeunions ensemble, dans la semaine ? Nous pourrions caler ça avant que vous partiez.

J'accepte sans hésiter.

— Ça me plairait beaucoup.

Ava semble plutôt sympa et elle connaissait sûrement Rebecca. Elle *connaît* sûrement Rebecca. Aucune raison d'employer le passé. Rebecca va bien.

Comme mon téléphone se met à sonner, Ava se précipite derrière le comptoir pour servir le groupe de clients qui a encore grossi. J'attrape mon téléphone au fond de mon sac à main et ne pense plus à rien d'autre quand je vois apparaître le numéro d'Ella sur l'écran.

— Ella ? dis-je, toute excitée.

La ligne est chargée d'interférences.

— Sara !

— Ella ?

Encore des interférences.

— Je vais bien. Voyage... suis... *road trip*... magnifique...

J'entends encore des grésillements, puis plus rien. La communication a été coupée.

Je soupire et pose le téléphone près de mon ordinateur, le fixant du regard. Pourquoi le fait d'avoir entendu la voix d'Ella, m'affirmant qu'elle allait bien, ne m'apporte-t-il pas le réconfort auquel je m'attendais ? Mon inquiétude à son sujet est disproportionnée. Tout semble si... étrange.

— Est-ce que tout va bien ?

Je lève la tête et cligne les yeux, surprise, lorsque je découvre Chris devant moi. Mes inquiétudes sont temporairement balayées. Ses cheveux blonds sont ébouriffés, comme s'il avait passé la main dedans, et il porte un tee-shirt moulant bleu foncé avec un jean. Contrairement à Mark, il n'est pas doté d'une beauté classique, mais d'une sensualité virile. Il est superbe, et à cela s'ajoute le côté sexy que son talent lui donne à mes yeux. Je suis sous le charme...

Je tente de recouvrer mon sang-froid en me rappelant que je ne me suis encore jamais ridiculisée ou humiliée devant lui. Bien que je sois presque certaine d'avoir reniflé le muffin de façon peu délicate, quelques heures plus tôt.

— Est-ce que tout va bien ? dis-je sur un ton affecté.

Je suis incapable de me détendre en présence de cet homme – ni en présence d'aucun homme d'ailleurs –, mais celui-ci bat tous les records.

— On dirait que cet appel vous a bouleversée.

— Non, non, dis-je pour le rassurer.

Non seulement il m'a observée, mais en plus, il n'a aucun scrupule à l'admettre.

— C'est une amie qui m'appelait de Paris et nous avons été coupées. Je tenais vraiment à savoir comment se passait son voyage.

Je saisis cette opportunité pour savoir depuis combien de temps il est en ville.

— Je crois avoir lu que vous viviez à Paris.

Il désigne une chaise.

— Je peux m'asseoir ?

— Oui, bien sûr, j'aurais dû vous le proposer.

— Oui, confirme-t-il en s'installant en face de moi, je possède un appartement à Paris, mais je partage mon temps entre ici et là-bas. San Francisco éveille ma créativité. Je ne reste jamais loin très longtemps.

Je suis enthousiasmée de découvrir qu'il vit ici et intriguée par sa démarche créative. Je meurs d'envie de lui poser des questions sur son travail, mais j'hésite, après ce qu'Ava m'a révélé sur son compte. Et puis, cette table est minuscule et je peux sentir son parfum viril qui m'a tant troublée la veille. L'effet est dévastateur. Ne me sentant pas capable de formuler des questions intelligentes, j'opte pour une conversation banale.

— J'ignorais que vous étiez du coin. Bon, je dois admettre que je suis restée à l'écart du monde artistique, ces dernières années.

— Mais vous êtes de retour, à présent.

— Pour le reste de l'été, dis-je en l'étudiant attentivement tandis que j'ajoute : Ou jusqu'au retour de Rebecca.

Il fronce les sourcils.

— Vous pensez qu'elle reviendra ?

— Pas vous ?

Il hausse les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je la connais à peine. Elle a été absente si longtemps que j'ai supposé qu'elle avait trouvé un nouveau job.

— Mark affirme qu'elle est en congés. D'après ce que j'ai compris, un millionnaire l'aurait enlevée pour faire le tour du monde avec elle.

— Et vous ignorez quand elle reviendra.

— Vous avez résumé l'essentiel de la situation. Je suis ici jusqu'à son retour.

Ou jusqu'à ce que j'aie prouvé que je mérite de rester malgré son retour.

— Hum, murmure-t-il, ce congé à durée indéterminée est plutôt... étrange.

— Elle doit être une employée vraiment exceptionnelle.

— En effet.

Je remarque aussitôt la pointe d'ironie qui filtre dans sa voix et je suis presque certaine qu'il n'apprécie pas plus Mark que Mark ne l'apprécie.

— Œnologie ? demande-t-il en désignant le manuel posé sur la table.

— Apparemment, connaître l'art ne suffit pas pour vendre de l'art. Je dois aussi me cultiver dans les trois domaines dans lesquels je suis totalement ignorante : le vin, l'opéra et la musique classique, Je suis en période de test et, comme je bois un verre de vin de temps en temps, ce sujet m'est apparu comme le moins intimidant des trois.

Une expression désapprobatrice apparaît sur son visage.

— Vous n'avez pas besoin de connaître autre chose que l'art pour vendre de l'art.

— Tant que je l'accepte, je suis soumise aux ordres de Mark.

Les mots de Rebecca apparaissent dans mon esprit, me prenant de court. *Tu sais que je dois te punir.* Un sentiment de malaise m'envahit et je cède une fois de plus à mon penchant pour le babillage, qui me conduit souvent à énoncer des énormités.

— Mes connaissances en matière d'opéra et de musique classique sont à peu près nulles et pour être honnête, je n'aime pas ça.

Je prends aussitôt conscience de ma bêtise et je sens mon visage s'enflammer. Son père était un pianiste célèbre spécialisé dans la musique classique.

— Oh, Seigneur, je suis désolée. Votre père...

— ... était un génie, complète-t-il avec une expression et un ton indéchiffrables. Mais comme toute chose, le goût pour la musique peut se développer. À quel point êtes-vous « ignorante » en matière d'œnologie ?

Je cille face à ce brusque changement de sujet et je suis si perturbée que je suis incapable de maîtriser mes paroles.

— Je sais pointer le nom d'un vin sur une carte et attendre que le garçon m'apporte la bouteille.

Une lueur amusée danse dans les yeux de Chris et la tension qui l'habitait un peu plus tôt disparaît.

— Et comment choisissez-vous le nom du vin que vous pointez du doigt ?

— C'est une méthode très complexe. D'abord, il y a mon humeur. Est-ce que je veux du blanc ou du rouge ? Une fois cette décision prise, je passe à l'étape de la température, frais ou pas. Finalement, la troisième étape consiste à repérer le verre le plus abordable selon les critères évoqués au préalable.

Il sourit, mais il ne se moque pas de moi. Je suis charmée et ravie.

— Vous savez que vous vivez dans une région viticole, n'est-ce pas ? se moque-t-il.

Sa voix contient une note sensuelle que j'espère ne pas imaginer.

— Il n'y a pas de vignes dans la cour de mon appartement, ni dans celle de l'école où j'enseigne. Je crois que je suis vraiment inculte, tout compte fait.

Son humeur s'assombrit.

— Vous n'êtes pas inculte, loin de là. En fait, je crois que le but de tout cela est de vous en convaincre. Mark cherche les faiblesses des gens et s'en sert pour les désarmer. Un manque de connaissances dans ces domaines n'est pas une faiblesse... à moins que vous n'en décidiez ainsi.

Je penche la tête en arrière pour mieux l'étudier.

— Vous n'aimez pas Mark, n'est-ce pas ?

— Cela n'a aucune importance, tant qu'il fait son travail.

En d'autres mots, il n'aimait pas Mark.

— A-t-il essayé de trouver votre point faible ?

— Il le fait avec tout le monde.

Il évite de répondre à la question et je suis incapable de la formuler différemment pour essayer d'obtenir une réponse.

— Je crois qu'il a trouvé mon point faible, ou plutôt mes points faibles, sans difficulté.

— Vous gagnerez plus à laisser vos clients exceller dans ces domaines et à leur poser des questions pour entretenir leur ego. Contentez-vous de maîtriser l'art et vous vous en sortirez très bien.

— C'est un plan de génie.

Il sourit légèrement.

— De génie ? Vous choisissez bien vos mots.

Je fais la moue.

— Comme si l'on ne vous disait pas à longueur de temps que vous avez du génie.

— Je n'écoute pas les compliments. Et puis, pour tout génie, il y a une critique.

Je l'étudie un moment, sa mâchoire puissante, ses yeux verts brillants d'intelligence, et je me rends compte que je ne suis plus du tout nerveuse. Je suis à l'aise à présent, si l'on tient compte du fait que Chris est parvenu à éveiller toutes mes hormones, y compris celles que j'ignorais posséder.

— J'ai vendu deux de vos tableaux aujourd'hui.

Son regard s'adoucit et se réchauffe.

— Et vous l'avez fait sans rien connaître à l'œnologie ou à l'opéra... Comment est-ce possible ?

Je me surprends à rire librement et cette sensation est très agréable. Jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais tendue à ce point, que j'étais au bord du gouffre. Je suis stupéfaite que cet inconnu soit parvenu à me désarmer aussi facilement. Nos rires s'évanouissent et l'air se charge d'une électricité qui me coupe le souffle. Nos regards sont liés et une vague brûlante m'envahit. J'ai envie de cet homme, mais nous ne jouons pas dans la même cour. Je le sais. Pourtant, mon corps semble s'en moquer. Je ne suis qu'une femme comme les autres, une enseignante qui retournera bientôt à ses salles de classe. Lui est incroyablement talentueux, il possède une fortune de plusieurs millions de dollars, il a vu des choses que je n'ai fait qu'imaginer à travers mes lectures.

— Êtes-vous l'un de ces snobs du vin ? dis-je, intriguée de découvrir ce qui peut éveiller un talent comme le sien.

Son humeur change aussitôt. Les petites rides aux coins de ses yeux disparaissent, la tension devient palpable. Je regrette aussitôt d'avoir posé cette question, même si je ne comprends pas ce qui a pu l'offenser.

— Je suis un connaisseur en la matière, concède-t-il d'un ton plat.

Puis il jette un coup d'œil à la montre au bracelet de cuir épais qu'il porte à son poignet. Une montre de motard, plutôt surprenante pour le millionnaire qu'il est. Finalement, il reporte son attention sur moi.

— J'ai rendez-vous avec votre patron. Je dois y aller.

Il m'observe un long moment. La lueur chaude a réapparu dans ses yeux et je peux presque voir les glaçons fondre dans mon *mocha*.

— N’entrez pas dans son jeu, Sara, et il ne pourra pas vous y battre.

Sur ces mots, il se lève.

— À bientôt.

— À bientôt.

Je prononce ces mots en me demandant si je le reverrai un jour. Il se dirige d’un pas nonchalant jusqu’à la table qu’il occupait et récupère son sac à dos et son manteau en cuir. Il porte des bottes de moto en cuir noir, ornées de boucles argentées. J’ai toujours préféré les hommes en costume, raffinés comme Mark. Chris n’a rien à voir avec cette image, mais il m’intrigue comme aucun homme ne m’a intriguée jusqu’alors.

Je m’attends à ce qu’il repasse devant ma table et je retiens ma respiration en cherchant une repartie amusante à lui lancer pour voir ce qu’il me répondra. Mais il disparaît par une sortie de secours, à l’arrière du café. Il est parti et je suis là, à me demander s’il reviendra, si je le reverrai un jour.

Une heure après ma rencontre avec Chris, mon téléphone sonne et Mark m’ordonne de revenir à la galerie. Comme un bon petit soldat, je réunis mes affaires et je m’apprête à obéir.

— OK, déclare Ava en surgissant à mes côtés. Il faut que nous prévoyions un déjeuner. Je n’ai jamais vu Chris Merit parler si longtemps avec quelqu’un. Je veux connaître le scoop.

Je cligne les yeux. Le scoop ? Je n’ai aucun scoop à lui fournir, et si c’était le cas, je ne lui dirais rien. Mon bref entretien avec Chris m’a donné l’impression d’une conversation intime et personnelle. Je ne tiens pas à la partager.

— Il n’y a rien à dire. J’ai vendu plusieurs de ses tableaux et il voulait me remercier.

Elle hausse les sourcils avec un air sceptique.

— Vous l’avez rendu plus riche qu’il ne l’est déjà ? Il n’y a qu’une façon d’attirer l’attention d’un homme, et on peut dire avec certitude que vous attirez son attention. On aurait dit qu’il était sur le point de vous dévorer. Je vous appelle demain pour fixer une date, à moins que vous ne passiez ici entre-temps.

Elle s’éloigne d’un pas précipité, me laissant médusée.

On aurait dit que Chris Merit était sur le point de me dévorer ? Je repasse mon entretien avec lui dans mon esprit et j’essaie d’identifier un instant torride dont Ava aurait pu être témoin. Bien sûr, j’ai cru ressentir une étincelle entre nous à certains moments, mais je ne m’aventurerai pas à croire que cela est dû à autre chose qu’à mon imagination.

Mon téléphone vibre. Je viens de recevoir un SMS de Mark. Il m’attend. Je grimace. Il est si autoritaire que je n’ai aucun mal à imaginer qu’il est l’homme du journal. Cette idée me semble érotique, mais aussi effrayante, car j’ignore où se trouve Rebecca. Au fond de moi, je suis sûre qu’elle ne reviendra pas, je suis convaincue qu’il lui est arrivé un malheur irrévocable.

Je chasse ces pensées sinistres et je me dirige vers la galerie, où je trouve Amanda derrière son comptoir, occupée à rassembler ses affaires.

— Mark vous attend dans son bureau, dit-elle.

— Qui se trouve... ?

Elle sourit.

— La porte au fond du couloir. Bonne chance. J'espère vraiment que je vous verrai demain.

Je blêmis.

— Vous espérez ?

Elle lève les mains en signe d'apaisement.

— Oh non, vous m'avez mal comprise. Je ne voulais pas sous-entendre que vous alliez vous faire renvoyer. Je voulais dire que j'espère que vous reviendrez. Je sais que vous vous moquez de ces tests.

Je me détends aussitôt.

— Je serai là demain.

Elle sourit et jette son sac sur son épaule.

— Bien. Excellent. Je serai ravie de vous faire réviser si vous avez besoin d'aide.

— Vous êtes versée dans l'œnologie, l'opéra et la musique classique ?

— Non, dit-elle, et cela ne m'intéresse pas. Mais je peux vous interroger. Je suis sûre qu'il sera bon de vous avoir dans les parages. C'est un pressentiment.

Un sourire effleure mes lèvres.

— Merci, Amanda. J'apprécie votre proposition et je pourrais bien vous prendre au mot.

— J'espère que vous le ferez, m'assure-t-elle. Je vous vois demain matin.

Elle baisse la voix.

— Bonne chance avec la Bête. C'est comme ça que nous l'appelons. Ça lui va si bien !

Cette plaisanterie tombe à pic, et je ris de bon cœur avant de me diriger avec réticence vers le couloir. J'ai l'impression de marcher sur un fil, prête à basculer dans le vide à tout moment. Je frappe à la porte du bureau qui fait l'angle et j'entends la voix rauque de Mark me dire d'entrer. Dans sa bouche, cette invitation ressemble plus à un ordre. Ce type est vraiment un maniaque de l'autorité.

Je remonte ma sacoche et mon sac à main sur mon épaule douloureuse et j'ouvre la porte, tout en regrettant de ne pas avoir déposé mes affaires dans mon bureau. À l'instant où je mets un pied à l'intérieur, j'oublie la lanière qui me mord la chair pour me laisser absorber par la vue spectaculaire qu'offre la pièce ovale. Un imposant bureau en verre trône au milieu. Je suis submergée par la beauté des tableaux accrochés sur les deux pans de murs opposés. Quelque part au fond de moi, je suis persuadée que Mark voulait que je voie cet endroit, que je l'admire dans toute sa puissance. Le roi siégeant au beau milieu de son royaume.

Mais c'est la fresque murale qui recouvre le mur ovale derrière « le roi » qui me laisse sans voix. Mes yeux caressent le dessin parfait de la Tour Eiffel et je reconnais tout de suite la technique et l'artiste. Cette œuvre porte la touche de Chris. Ces deux hommes ont été amis, un jour. Ils ont forcément été proches, même si, à présent, ils semblent à peine se supporter.

— Comment était votre café, mademoiselle McMillan ?

Je détourne les yeux du chef-d'œuvre pour les fixer sur Mark, tout en me demandant comment il parvient à être autoritaire en posant une simple question. « N'entrez pas dans son jeu, Sara, et il ne pourra pas vous y battre. » Les paroles de Chris résonnent dans mon esprit, mais je me sens prise au piège. Je ne peux pas me faire virer avant d'avoir découvert ce qui est arrivé à Rebecca.

— Le café était excellent. Merci pour la deuxième tasse. Cela m'a aidée à éclaircir mon esprit embrumé.

— Asseyez-vous et dites-moi ce que vous avez appris.

Il m'indique les fauteuils en cuir brun disposés en face de son bureau, désignant celui placé à sa droite. Mon premier réflexe est de m'installer sur celui de gauche, bien consciente que cette initiative lui déplairait. Je suis partagée au sujet de cet homme. Je veux lui faire plaisir et en même temps je ne le veux pas. Mais mon expérience avec les hommes autoritaires comme Mark prend le dessus et je décide de ne faire ni l'un ni l'autre. Plus je le provoquerai, plus il me poussera dans mes retranchements.

Comme je reste immobile, il hausse les sourcils.

— Suis-je si intimidant que vous refusez de vous asseoir, mademoiselle McMillan ?

Je relève le menton et soutiens son regard d'acier.

— Malgré vos efforts, monsieur Compton, non, vous ne l'êtes pas. Vos questionnaires, en revanche, le sont. Je préfère étudier jusqu'à ce que je puisse vous impressionner. Toutefois, je ne veux pas attendre d'y être parvenue pour commencer à vendre des tableaux.

— On n'obtient pas toujours ce que l'on veut, mademoiselle McMillan.

Son expression est insondable, mais sa voix basse est suave comme du velours. Pour la deuxième fois aujourd'hui, je ne suis pas sûre que nous parlions de mon travail.

— Chacun de mes actes est calculé et délibéré. Vous le comprendrez très vite. Nous organisons une dégustation de vin vendredi soir. Les participants ne sont pas des lycéens. Ce sont de riches et élégants clients, aux goûts raffinés. J'ai besoin que vous soyez prête à les affronter. J'ai besoin que vous soyez concentrée sur la préparation de cet événement.

« Raffinés ». Le mot m'atteint comme une insulte. Qu'elle soit réelle ou pas, l'effet est le même sur moi. J'ai soudain l'impression de ne pas être à ma place. Ce sentiment familier manque me faire défaillir. Puis la colère s'insinue en moi et je l'accueille avec soulagement.

— Dans ce cas, je ferais mieux de rentrer pour étudier.

À ma grande surprise, ma voix est tout à fait posée.

Il me scrute, le regard assombri. Je suis pratiquement sûre qu'il a conscience d'avoir trouvé l'un de mes points faibles. Je vais devoir apprendre à contrôler l'expression de mon visage.

— Avez-vous conscience que Riptide accueille une multitude de dégustations de ce genre, en collaboration avec les plus grands producteurs de vin du monde ?

Je cille.

— Non, je l'ignorais.

— Savez-vous que tous les ans, nous organisons une soirée caritative avec l'Orchestre Transsibérien ?

Je me décompose. Pourquoi ne me suis-je pas renseignée ?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien, je suis sûr que vous vous rendez compte à présent que j'essayais simplement de vous aider, Sara, conclut-il. Je vois plus loin que ce job pour vous. Mais si ce n'est pas ce que vous souhaitez, je vous en prie, sentez-vous libre de vendre autant de tableaux que vous en aurez envie.

Ma colère cède la place à la panique.

— Non, ce n'est pas ce que je veux. Je veux faire plus. Je peux faire plus.

— Alors, faites-moi confiance.

Je déglutis avec peine, déconcertée par ses paroles.

— D'accord. Je... Très bien. J'apprendrai ce que vous voudrez.

Son regard s'illumine d'une lueur approbatrice.

— Parfait. Je vous offre un répit pour ce soir. Rentrez chez vous et étudiez. Demain matin, à la première heure, je vous interrogerai afin d'évaluer vos progrès.

Visiblement, ces mots concluent notre entretien puisqu'il attrape son téléphone sans m'accorder un autre regard.

— Merci, murmuré-je avant de sortir du bureau.

Je suis déconcertée par la facilité avec laquelle j'ai laissé ce job d'été se transformer en mon unique espoir de commencer une nouvelle vie. Mais c'est le cas, et je ne ferai pas machine arrière maintenant. Travailler pour Riptide, même si je dois le faire à travers cette galerie, serait un rêve devenu réalité pour moi. Je désire l'atteindre comme je n'ai jamais rien désiré dans ma vie.

Je passe devant mon bureau et le parfum des roses me submerge. Je me fige et recule de quelques pas. J'ai laissé la bougie allumée pendant tout ce temps. Je suis pressée de fuir cet endroit et de rentrer chez moi pour tenter d'analyser ce qui m'est arrivé aujourd'hui, ce qui m'est arrivé depuis que j'ai commencé à lire les journaux de Rebecca.

J'entre dans le bureau pour souffler sur la flamme quand je remarque une enveloppe portant mon nom sur le fauteuil. Je reconnais l'écriture. J'ai suffisamment étudié sa signature pour savoir qui est l'auteur de cette lettre. Je contourne le bureau et attrape l'enveloppe,

avant de me précipiter à l'extérieur. Je ne veux pas ouvrir ce pli dans la galerie. Je veux être seule avant de céder à la curiosité.

Finally, once locked in my car, the engine running, I fix my name traced on the yellowed paper, not knowing too much what I hope. With feverish gestures, I unfasten the envelope and out comes a flying leaf. I remain stunned by my discovery.

It's a drawing of me, sitting at the coffee table, deeply concentrated. And it is signed by the artist. I have become an original of Chris Merit !

Si tu continues à penser que tu occupes la place de Rebecca, tu finiras par devenir folle ! Je tente de me raisonner tandis que je m'installe dans mon nouveau fauteuil, le matin de mon deuxième jour à la galerie. C'est une conclusion à laquelle je suis venue la veille, au terme d'une longue et pénible réflexion. Étendue sur mon lit, le regard perdu dans l'obscurité, j'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Je suis donc épuisée, mais résolue à m'approprier cet endroit. J'y suis bien obligée, sinon comment relever le défi que mon patron m'a lancé ? Si je me considère comme un imposteur, comment pourrai-je atteindre ce rêve d'une brillante carrière dans le monde artistique, que je me suis toujours crue incapable de réaliser ?

Avec le vœu de me forger une nouvelle identité au sein de la galerie, je m'enfonce dans mon fauteuil en cuir, derrière mon bureau. Devant moi trône un magnifique journal de cuir rouge que je me suis offert dans un moment d'impulsivité en passant devant le café d'Ava. J'espère qu'en écrivant mes propres pensées, je ne serai plus hantée par celles de Rebecca, ou que cela m'aidera au moins à comprendre la confusion qui semble régir ma vie, ces derniers temps.

Je m'empare du stylo rouge que je viens également d'acquérir et ouvre le journal à la première page. Sur le papier blanc, j'écris : *21 août, deuxième jour à la galerie.* La culpabilité me noue l'estomac et je pose le stylo sur le bureau. *Tu n'oublies pas Rebecca. Tu traces simplement le chemin qui te mènera à elle.*

J'inspire avant de reprendre le stylo. Je fixe la page blanche, mais je ne vois rien d'autre que le dessin de moi que Chris m'a déposé la veille. Ou plutôt le dessin d'une femme qui me ressemble tout en étant différente. Je ne suis pas le genre de femme à inspirer un artiste célèbre... Pourtant, si, hier, j'ai été cette femme.

Le vibreur de mon téléphone me fait sursauter. Je réponds sans vérifier le numéro sur l'écran.

— Sara McMillan ?

— Bonjour, mademoiselle McMillan.

Je devine le sourire de mon nouveau patron à travers sa voix et je me détends un peu.

— Bonjour, monsieur Compton.

— J'ai été appelé à New York pour une affaire urgente concernant Riptide. Je ne serai de retour que jeudi.

Le nœud qui s'est formé dans ma gorge se desserre et mes muscles se relâchent. Un peu d'espace. Oui, oui, oui.

— Ce n'est pas pour autant que vous pouvez vous faufiler dans la galerie pour vendre, dit-il d'un ton sévère, comme s'il avait cueilli cette idée dans mon esprit avant même que j'en aie conscience moi-même.

Je n'y avais pas pensé, mais je dois avouer que cela aurait fini par m'effleurer.

— Pensez à vendredi, mademoiselle McMillan. Votre objectif est de m'impressionner autant que possible. Je suis sûr que vous avez bien révisé vos leçons, hier soir.

— Bien sûr.

Je veux saisir cette chance. Je ne laisserai pas une faille en culture générale se dresser entre mon rêve et moi.

— Excellent. Dans ce cas, vous pouvez consulter votre boîte mail et cliquer sur le lien que je vous ai envoyé pour commencer les tests. Je ne vous noterai pas, du moins pour le moment. Ce n'est qu'un outil qui vous permettra de visualiser votre progression.

Que de bonnes nouvelles !

— Cela me semble parfait.

Je sais que mon sourire perce dans ma voix.

— Mademoiselle McMillan, ajoute-t-il d'une voix sèche, attendant une réponse que je ne manque pas de lui apporter.

— Oui, monsieur Compton ?

— Passez une bonne journée.

La communication est coupée.

Deux heures plus tard, il est presque midi et je suis sur le point de devenir folle. Le nom des vins, les régions viticoles, les producteurs, tout se mélange dans ma tête. Désespérée, je décide de me tourner vers la solution à tous mes problèmes : le café. C'est mon seul véritable vice, alors pourquoi ne pas me lâcher en prenant une bonne dose de caféine concentrée ? En plus, Ava a affirmé vouloir déjeuner avec moi. Elle n'était pas à la boutique lorsque je suis passée devant ce matin, et je n'ai reçu aucun appel de sa part. L'appeler maintenant ne pourra pas me faire de mal. Je suis follement intriguée par les secrets qu'elle pourrait partager avec moi au sujet du monde qui est devenu le mien. Et puis, malgré ma grande résolution de m'approprier ce bureau et ce job, je sais bien que je n'y arriverai jamais vraiment tant que je n'aurai pas percé le mystère de la disparition de Rebecca.

Je me dirige vers la réception pour échanger quelques mots avec Amanda, quand un client entre dans la galerie. Je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas me ruer sur lui. Amanda m'en dissuade en me rappelant que cela éveillerait la colère de Mark. Résignée, je sors en direction du café.

À l'intérieur, je scrute la pièce du regard et je ne peux nier ma déception lorsque je m'aperçois que Chris n'est pas là.

Optant pour la facilité, je m'installe à la même table que la veille. J'aime la routine, la normalité. Je n'hésite donc pas en commandant mon café : un *mocha* blanc.

À deux heures, ni Ava ni Chris ne sont apparus. J'ai avidement descendu deux *mochas* blancs avant de passer au café noir. À présent, il est évident que je tremble comme une feuille et que j'ai besoin d'avaler quelque chose. Retarder mon déjeuner dans l'espoir de le partager avec Ava n'était pas un choix très judicieux. Mais la bonne nouvelle, en dépit de mon esprit embrumé par cette overdose de caféine, c'est que mes connaissances en vin ont rapidement progressé.

Le serveur approche de ma table et, sans que je n'aie rien demandé, remplit de nouveau ma tasse avec un sourire.

— M. Compton a dit que votre tasse devait rester pleine.

Génial. Si M. Compton l'a dit... Je parviens à lui adresser un sourire forcé et à marmonner un merci entre mes dents, mais je ne suis pas à l'aise avec le fait que mon nouveau patron maîtrise ma consommation de café. C'est un peu comme s'il essayait de... hum, quoi ? La réponse m'apparaît aussitôt. Il essaie de me contrôler. Un tourbillon d'émotions surgit en moi et se diffuse dans tout mon corps. Cet instinct dominateur a quelque chose de très sexy, mais il me met également dans une situation inconfortable, pour des raisons que je préfère ignorer.

Le confort est un concept surfait, me crie une petite voix intérieure. Je sais que cette voix est celle de mon subconscient qui, pour une fois, exige d'être entendu. La vérité, c'est que depuis l'université, j'ai passé chaque jour de ma vie à me vautrer dans une vie ennuyeuse et prévisible. Sauf lorsque j'étais avec Michael. Je grince des dents. Mieux vaut rester prévisible que de redevenir celle que j'étais avec lui.

Je me raisonne en me disant qu'il existe des moyens de sortir de cette routine, sans que cela inclue un homme comme Michael... ou Mark. Oui. D'autres moyens. Comme, par exemple, lire les pensées intimes d'une inconnue et s'introduire dans sa vie pour mettre du piment dans mon existence. Suis-je désespérée à ce point ? Je ferme les yeux en me réprimandant. Ce n'est pas sa vie, c'est la mienne.

Je dois remplir les questionnaires. Je suis déterminée à me mettre au travail afin que ce jour compte dans ma nouvelle carrière. Je me force à rouvrir les yeux et j'attrape mon livre, renversant ma tasse au passage. Génial. Vraiment génial. Il y a du café sur la table, sur le sol et, oui, sur ma seule paire de talons noirs potable. Je sens aussitôt mes joues s'enflammer. Elles doivent être aussi rouges que mon chemisier en soie.

Je m'empare des quelques serviettes et je me mets à éponger la table avant que mon ordinateur ne soit victime de mes mains tremblantes. Tâche accomplie. Je m'accroupis alors pour m'attaquer au sol et à mes chaussures.

— On dirait que vous avez besoin de ça.

La voix familière fait courir un frisson sur ma peau et je rougis de plus belle. Non, pas ça, s'il vous plaît. Ne laissez pas cela se produire. Il s'accroupit devant moi et mon regard se pose sur ses cuisses musclées, sur ses mains posées sur ses genoux. Des mains fortes d'artiste dans lesquelles je repère un tas de serviettes. Lentement, mon regard remonte pour plonger dans deux superbes yeux verts appartenant à Chris Merit. Pour la deuxième fois, cet homme célèbre et séduisant s'est accroupi pour m'aider à réparer ma maladresse.

— Vous avez un don incroyable pour débarquer au meilleur moment, dis-je sur le ton du reproche.

Un sourire effleure ses lèvres et des éclats dorés illuminent ses yeux. Non, en fait, ses yeux scintillent littéralement.

— Je préfère me dire que j'arrive à point nommé pour vous secourir, déclare-t-il d'une voix rauque.

Il me fait un clin d'œil avant de se mettre à nettoyer mon carnage. Oh, Seigneur ! Chris Merit est devenu mon ange gardien. Et il m'a fait un clin d'œil. Je peux à peine respirer.

Il se relève et se dirige vers la poubelle, se déplaçant avec une grâce féline qui me laisse momentanément stupéfaite. Figée, je ne peux détacher mes yeux de lui, béate d'admiration. Une position qui, me dis-je en retrouvant mes sens, n'est pas avantageuse lorsque je suis en jupe et accroupie.

Je bondis sur mes pieds et entreprends de finir de nettoyer mes chaussures. Je viens à peine de fourrer les serviettes usagées dans ma tasse vide lorsqu'il s'avance de nouveau vers moi. Il est très proche, à présent. Trop proche. Son parfum viril titille mes narines, éveillant un désir irrépressible en moi. J'adore l'odeur de cet homme et je viens de me découvrir une passion éternelle pour les jeans usés et les bottes de *bikers*. J'ai beau essayer de toutes mes forces, je ne peux m'empêcher de penser qu'il porte la veste qu'il a passée autour de mes épaules, l'autre soir.

— Merci, parvins-je à articuler d'une voix qui trahit ma nervosité. Je suis gênée.

— Ne le soyez pas.

Son regard est chaleureux. Il me rappelle une étendue d'herbe couverte de rosée.

— Je vous trouve adorable, ajoute-t-il d'une voix sincère.

— Adorable, dis-je sur un ton impassible. Ce n'est pas ce qu'une femme rêve d'entendre.

C'est ce qu'un homme dirait de sa petite sœur ou d'une femme qui ne l'intéresse pas. Non pas que j'aie pensé qu'il voulait sortir avec moi. En fait, je ne sais pas ce que j'ai pensé. Je ne sais même pas ce que je pense en cet instant.

— Qu'est-ce qu'une femme rêve d'entendre, dans ce cas ?

Son ton est moqueur, tout comme son expression.

Magnifique. Sexy. Voilà ce que j'aimerais qu'il pense de moi, mais je n'oserai jamais le lui avouer, alors j'opte pour autre chose.

— Pas qu'elle est empotée, en tout cas.

— Vous êtes intéressante.

— Intéressante ?

Qu'ont-ils donc, lui et M. Compton, avec ce mot ? C'est sûrement un truc d'artiste que je suis incapable de comprendre.

— Je... Bon, j'imagine que c'est toujours mieux qu'empotée.

Je ne suis pas sûre que ce soit mieux qu'adorable, en revanche. Je n'en sais rien.

— Ce mot ne vous convient toujours pas.

— Si... c'est très bien.

— Vous m'avez inspiré.

— Une source d'inspiration adorablement intéressante et empotée, dis-je d'un ton complexé avant de regretter aussitôt ma remarque. Mais merci, je suis flattée que vous m'avez dessinée. J'ai été très surprise en ouvrant l'enveloppe.

Je ne peux contenir un sourire idiot.

— Maintenant, je possède un original de Chris Merit... À moins que vous ne souhaitiez le récupérer.

Il rit.

— Bien sûr que non, dit-il avant d'ajouter sur un ton hésitant. Vous l'aimez ?

Est-ce bien une note d'incertitude qui perce dans sa voix, qui brûle au fond de ces yeux envoûtants ? Bien sûr que non. Il a gagné des millions grâce à son travail. Il ne peut y avoir une once de doute dans ce corps impressionnant.

Je pose une main sur mon cœur, qui bat à toute vitesse.

— Je l'adore.

Malheureusement, mon cœur n'est pas le seul à s'exprimer. Mon estomac se met à gargouiller. Fort, très fort. Je ferme les yeux et sens mon visage s'empourprer de nouveau.

Un petit rire sexy s'échappe de ses lèvres.

— Vous avez faim ?

Je finis par rouvrir les yeux et feins l'ignorance.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Une simple supposition, se moque-t-il. Mais comme je suis affamé, j'espérais que vous le seriez aussi.

Il me lance un sourire plein d'espoir qui me va droit au cœur. Il me sourit, mais il ne se moque pas de moi. J'aime sa façon de me troubler par sa présence tout en me mettant à l'aise.

Mon estomac rugit de nouveau et je ris de bon cœur.

— Oh, mon Dieu ! Je crois bien que j'ai faim. Vous êtes doué pour percer à jour toutes mes faiblesses.

— Si la nourriture est une faiblesse, nous l'avons en commun. Vous aimez la cuisine mexicaine ? Le restaurant *Chez Maria et Diego* se trouve à quelques pâtés de maisons, en

descendant la rue. C'est une petite taverne mexicaine sans prétention, mais la nourriture y est divine. Je m'installe parfois sur leur terrasse, l'après-midi, pour faire quelques croquis.

— Est-ce qu'ils servent du vin ?

— Ils sont plutôt versés dans la bière et la tequila, parfois les deux ensemble.

— Parfait, parce qu'à cette heure-ci, je ne supporterai même pas de voir le nom d'un vin dans un menu.

— J'en déduis que Mark essaie encore de faire de vous une experte en œnologie.

— Si vous voulez parler de M. Compton, la réponse est oui.

Il lève les yeux au ciel.

— M. Compton... Quelle blague !

Il désigne la porte du menton.

— Alors, le mexicain, ça vous branche ?

Je hoche la tête en souriant. Il a l'air content, et même soulagé ? Non. C'est une pensée idiote. Je chasse cette idée et essaie de ne pas sourire comme une adolescente. Je vais déjeuner avec Chris Merit et je vais avoir la chance de discuter de son œuvre avec lui. Le soulagement me submerge quand je le vois se diriger vers la table à laquelle il était installé la veille pour récupérer son sac à dos. Il venait à peine d'arriver lorsque j'ai fait tomber mon café. Ma gêne aurait été encore plus grande si j'avais su qu'il avait été là à me regarder sans que je m'en rende compte.

Je glisse rapidement mon agenda de cuir rouge dans mon sac et je suis sur le point de le passer sur mon épaule lorsqu'il tend la main vers moi.

— Je vais vous le porter.

Je fais une grimace.

— Je crois sincèrement que vous devriez vous abstenir. J'ai peur qu'un sac à main ne mette un coup fatal à votre image d'artiste rebelle tout de cuir vêtu. Et puis, il n'est pas lourd. Ça ira, merci.

Avec une réticence évidente, il laisse retomber sa main.

— Si vous changez d'avis, je serai ravi de risquer mon image d'artiste rebelle tout de cuir vêtu que j'ignorais posséder.

Un sourire éclaire mon visage.

— Si cela arrive, je me tiendrai prête à filmer la scène avec mon téléphone.

Il éclate de rire et ce son viril envoie des ondes de plaisir dans tout mon corps.

Dans la rue, une brise froide venue de l'océan nous accueille. Je suis heureuse d'avoir opté pour un chemisier à manches longues. Je réprime un frisson, de peur que Chris ne m'offre de nouveau son blouson. Bien sûr, l'idée n'est pas déplaisante en soi, mais... je suis tout simplement incapable de comprendre le courant qui passe entre nous et je ne suis pas sûre de pouvoir faire preuve de lucidité s'il entre en contact avec moi.

Nous commençons à marcher en direction du restaurant. Je suis troublée par sa proximité, par son imposante carrure. Cet homme me bouleverse. Il me rend nerveuse et pourtant, je me sens tout à fait à l'aise avec lui. Il cache quelque chose, mais je n'arrive pas à comprendre quoi. Quelque chose en lui dément ses abords sympathiques et je brûle de savoir ce que c'est.

Il me lance un regard en coin.

— Comment l'enseignante s'en sort-elle à la galerie ?

— Le maître est devenu l'élève, ce qui est bien la dernière chose à laquelle je m'attendais en me lançant dans cette aventure.

— Vous ne doutez pas de vos connaissances en art, n'est-ce pas ?

— Non, je suis experte dans ce domaine. Je connais tous les artistes. Enfin, je croyais les connaître. Je ne sais pas comment j'ai fait pour vous confondre avec votre père.

Un sourire moqueur apparaît sur son visage et j'ai le sentiment qu'il savoure une plaisanterie secrète.

— Vraiment ?

Il désigne une terrasse en fer forgé qui surplombe la mer.

— Nous n'avons qu'à nous installer, ils enverront quelqu'un prendre notre commande.

Comme nous sommes au milieu de l'après-midi, il n'y a pas foule et les six tables de la terrasse sont vides. J'opte pour celle située près de la rambarde de façon que nous puissions apprécier la superbe vue sur le Golden Gate Bridge et sur l'immense étendue azur. Je ne me lasse jamais de ce spectacle, que j'évite pourtant trop souvent, même si San Francisco n'est pas une grande ville.

Je m'installe sur une chaise et le vent s'engouffre dans mes cheveux, me faisant frissonner avant que je n'aie pu contrôler ma réaction. Je lève la tête pour découvrir Chris, debout près de moi. Non, en fait, il se dresse au-dessus de moi.

— Vous avez froid.

Ce n'est pas une question.

— Non, j'adore cette vue. Je suis...

Un courant d'air me prend de court et je ne peux m'empêcher de claquer des dents.

— OK, dis-je en levant les mains en signe de reddition, j'ai froid.

À ma grande surprise, il enroule doucement ses doigts autour de mes poignets et me force à me lever. Nous sommes proches, trop proches, et j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer. Comme pour défier les frissons que le vent a fait naître sur ma peau, son contact me brûle, libérant une vague de chaleur qui déferle sur mon bras avant de me submerger tout entière. Il baisse les yeux sur moi et, malgré son expression insondable, je sens la tension monter entre nous.

Une mèche de cheveux tombe devant mes yeux et il relâche son étreinte pour l'écarter tendrement de mon visage, laissant ses doigts s'attarder sur ma joue.

— Allons nous mettre à l’abri.

Sa voix est aussi douce que sa caresse.

Il m’ouvre la porte et j’entre en évitant de croiser son regard. Je me concentre pour apaiser le rythme insensé des battements de mon cœur. À l’intérieur, une musique mexicaine joue tout bas. Sur les dix tables, une seule est occupée.

Chris désigne une petite table pour deux, placée près d’une baie vitrée. Elle est à l’abri du vent et très intime.

— C’est la meilleure table, d’après moi. Qu’en pensez-vous ?

J’approuve d’un hochement de tête.

— Du moment que l’on me sert un peu de piment pour me réchauffer, c’est parfait.

— Êtes-vous téméraire en matière de nourriture ? demande-t-il tandis que nous nous dirigeons vers la table.

— Manger est la seule chose que je fais sans la moindre inhibition.

Il tire ma chaise et ses yeux brillent d’une évidente malice.

— Manger est l’une des nombreuses choses que je fais sans inhibition.

J’écarque les yeux avant que je n’aie pu me contrôler et il se met à rire.

— Ne vous inquiétez pas, ajoute-t-il. Je ne vous donnerai pas de détails, à moins que vous ne demandiez poliment.

Je m’assieds pour ne pas saisir la perche qu’il me tend. En fait, je suis surprise de constater que je suis à deux doigts de le prendre au mot.

— Pour poser cette question, il faudrait que j’aie ingurgité une grande quantité de tequila. Et même ainsi, ça ne marcherait pas. Je serais trop éméchée pour me souvenir de vos réponses.

Il glisse mon sac à main dans ma sacoche d’ordinateur avant de les placer derrière ma chaise. Puis ses doigts effleurent mon bras. La soie n’est pas une barrière suffisante pour me protéger du contact de sa peau. Je retiens mon souffle et je plonge dans son regard pendant plusieurs secondes d’une insupportable intensité.

— Dans ce cas, nous ne prendrons pas de tequila, commente-t-il simplement, avant de s’installer à table et de me tendre un menu.

Je l’accepte avec ferveur et étudie la carte, prise de vertige face à la virilité de cet homme.

— Si vous êtes aussi téméraire que vous le prétendez, déclare-t-il, je vous recommande chaudement la *fajita* au poulet épicé.

— Je relève le défi, dis-je aussitôt.

Une serveuse mexicaine d’une cinquantaine d’années s’avance alors dans notre direction et salue Chris en espagnol. Bien que je n’aie aucune notion de cette langue – et quand je dis aucune, je suis gentille –, la façon dont le visage de la femme s’illumine me laisse penser

qu'elle adore Chris. Il est évident aussi que celui-ci lui rend son affection et que son espagnol ne se limite pas au niveau élémentaire.

Ils discutent un moment et Chris finit par retirer sa veste. Mon regard se pose aussitôt sur son tatouage, que je ne peux discerner entièrement à cause de sa manche. Je suis intriguée par le dessin aux riches couleurs. Est-ce... Oui. Je crois que c'est un dragon.

— Sara, annonce Chris en anglais, détournant mon attention des lignes complexes sur son avant-bras. Je vous présente Maria, comme le nom du restaurant. Son fils, Diego, est le chef cuisinier.

Maria se met à rire d'un rire amical et contagieux. Cette femme me plaît, tout comme cet endroit.

— Un chef ? dit-elle. Ah ! Il est cuisinier. N'allez pas lui donner ce genre d'idées fantaisistes. Il prendrait la grosse tête et voudrait développer l'affaire à travers le pays, alors que je préfère que cela reste ainsi, comme à la maison.

Elle s'incline vers moi.

— Ravie de vous rencontrer, Sara.

— Enchantée, Maria.

Chris tient toujours le menu, que j'ai à peine regardé.

— Vous suivez ma recommandation ?

Je hoche la tête avec ferveur.

— Oui, mettez-moi le feu. Ou plutôt, *sí, dame el fuego*.

Ils rient.

— Vous parlez espagnol, *señora* ? demande Maria avec une note d'espoir.

— Très mal.

— Venez ici plus souvent et nous y remédierons.

— Ça me plairait, dis-je sincèrement.

J'aime beaucoup cette femme. À cause de son côté bienveillant, qui me rappelle ma mère.

— Une Corona pour moi, Maria, commande Chris avant de se tourner vers moi. Vous en voulez une ?

— Non merci. Je ne supporte pas très bien l'alcool et je dois retourner travailler.

Je lève les yeux vers Maria.

— Je vais prendre un thé. Ou plutôt, de l'eau. J'ai ingurgité trop de caféine, aujourd'hui.

— La Corona vous calmera en un rien de temps, suggère Chris.

— Bien sûr, et je passerai de l'emportée qui renverse tout sur son passage à l'ivrogne qui ne tient plus debout. Vous n' imaginez pas à quel point je suis sensible à l'alcool. Vraiment, mieux vaut que je m'abstienne.

Maria s'éloigne pour préparer notre commande et un autre homme dépose un bol de *nachos* accompagnés de *salsa* devant nous, avant de remplir nos verres d'eau.

J'ai très envie d'en apprendre plus sur Chris, sur l'homme et sur l'artiste. Aussi, dès que nous nous retrouvons seuls, je saisis l'opportunité.

— Alors, comme ça, vous êtes trilingue ? J'imagine que vous parlez français, puisque vous vivez une partie de l'année à Paris.

— *Hablo español, francés, italiano y me gustaría mucho dibujarla una vez más. Sea mi modelo, Sara.*

L'espagnol roule sur sa langue avec une telle sensualité que je sens ma gorge s'assécher. Je suis tout excitée, soudain.

— Je n'ai aucune idée de ce que vous venez de dire.

— J'ai dit que je parlais espagnol, français, et italien.

Il se penche un peu plus vers moi et plonge son regard dans le mien.

— J'ai aussi dit que j'aimerais beaucoup vous peindre. Acceptez de poser pour moi, Sara.

Chris veut me dessiner ? Non. Il ne veut pas me dessiner, il veut me peindre, et je crois que cela implique que nous allions dans son atelier. Je suis totalement stupéfaite. Ma gorge est sèche et je suis incapable de formuler le moindre mot. Cette réaction silencieuse au stress, que je semble développer ces derniers temps, est nouvelle pour moi. Mais j'ai toujours joué dans les extrêmes. Apparemment, je suis incapable de trouver un juste milieu entre le silence et le bavardage. Muette, je fixe Chris, qui me regarde avec intensité, et je ne lis rien d'autre que l'espoir dans son expression. Il attend ma réponse. *Dis quelque chose ! N'importe quoi. Non. Pas n'importe quoi. Dis quelque chose de spirituel et charmant.*

Dieu merci, le serveur me sort de ma réflexion existentielle en apportant la bière de Chris. Un petit soupir s'échappe de mes lèvres comme ce dernier se met à discuter en espagnol avec l'homme. Je continue à chercher une réponse à sa suggestion, mais je suis mêlée à la conversation avant d'avoir pu trouver une solution.

— Sara, je vous présente Diego, déclare Chris. La deuxième moitié de *Chez Maria et Diego*.

J'essaie de me concentrer sur Diego. Il doit avoir l'âge de Chris. Il porte un petit bouc et ses yeux bruns sont chaleureux, mais je suis bien trop troublée par les longs doigts de Chris qui pressent un citron dans sa bière pour comprendre la conversation. Il n'est pas normal d'être attirée à ce point par les mains de quelqu'un, même si, comme je me le rappelle, celles-ci sont bien plus talentueuses que la plupart des autres mains. Je suis étourdie par l'effet qu'il a sur moi, sans parler du fait que je suis affamée. Alors, je me contente de prêter une oreille distraite à la discussion en grignotant de délicieux *nachos*. D'après ce que je comprends, Diego envisage de se rendre à Paris et il souhaite obtenir des conseils sur les hôtels et les lieux à visiter. Chris lui fournit ces informations avec plaisir. Je suis troublée par la façon dont Chris, un artiste richissime et célèbre, se comporte comme s'il n'était ni l'un ni l'autre.

Notre serveur, le vrai, apparaît alors avec nos plats et Diego se retire pour le laisser nous servir.

— Désolé, dit Chris, je ne l'ai pas vu depuis que je suis revenu de Paris, il y a trois semaines.

Il désigne mon plat.

— Ça a l'air comment ?

Je respire les arômes épicés et me réjouis d'avance.

— L'odeur est absolument divine, en tout cas.

Il prend la tranche de citron posée dans son assiette et pointe du doigt la mienne.

— Ce n'est pas aussi bon sans citron, dit-il en pressant la tranche au-dessus de son plat.

— Je n'ai jamais mis de citron sur mes *tacos*, mais je suis partante pour essayer.

Je suis son exemple, soulagée que son attention soit fixée sur la nourriture, et non pas sur son désir de me voir poser pour lui.

— Avant que vous ne vous jetiez sur votre plat, je dois vous avertir qu'épicé veut dire épicé. Très épicé. Alors, si vous n'êtes pas sûre de pouvoir supporter...

J'ai trop faim pour me montrer prudente. J'attrape mon *taco* et j'ouvre la bouche, les papilles excitées par les effluves appétissants.

— Attendez, dit-il.

Même si j'avais envisagé de l'écouter – ce qui n'est pas le cas –, il est trop tard pour que je m'arrête.

Aussitôt, une chaleur incendiaire envahit ma bouche et descend le long de ma gorge. Je tousse et m'étouffe presque. Oh, mon Dieu ! Je leur ai demandé de me mettre le feu, mais je parlais au sens figuré. Je laisse tomber le *taco* dans mon assiette et serre les doigts autour de la serviette posée sur mes genoux tout en portant une main à ma gorge.

Chris me tend sa bière et je n'hésite pas une seconde. Je la porte à mes lèvres et prends plusieurs longues gorgées de la boisson fraîche. J'arrive à peine à respirer. Lorsque la brûlure finit par s'apaiser, je suis essoufflée.

— Je n'aurais jamais dû leur demander de me mettre le feu.

Je prends une autre gorgée, et l'amertume du liquide apaise la brûlure. Je retrouve la raison et fixe la bouteille à moitié vide avant de lever les yeux sur Chris. Je viens de boire sa bière, juste après m'être ridiculisée et en plus, je me suis presque étouffée. Je lui tends la bouteille.

— Désolée...

Pourquoi faut-il systématiquement que je me retrouve dans des situations gênantes lorsque je suis avec cet homme ?

Il sourit et prend une gorgée. Mes lèvres s'entrouvrent et mes doigts se crispent de chaque côté de la table tandis que j'observe sa glotte monter et descendre. Je suis bouleversée par cette intimité. Nous partageons une boisson, mes lèvres se sont posées exactement au même endroit que les siennes. Il repose la bouteille presque vide, le regard plongé dans le mien. Le voile qui trouble ses yeux me laisse penser qu'il partage mon sentiment.

— Vous avez vraiment un don pour assister à mes pires exploits, dis-je d'une voix rendue rauque par les épices – ou par la présence de cet homme incroyable en face de moi.

— Je vous l'ai dit, je préfère penser que j'ai le don de voler à votre secours.

Voler à mon secours. C'est la deuxième fois qu'il prononce ces paroles, mais leur effet est toujours le même. Une vague de chaleur irradie en moi, jusqu'au plus profond de mon être, et un sentiment longtemps contenu s'éveille au fond de mon cœur. Je n'ai pas besoin d'être

secourue, n'est-ce pas ? Au plus profond de mon âme, où ce mot résonne, une part de l'ancienne Sara crie : *Si, tu as besoin d'être secourue. Tu veux être secourue. Tu veux que l'on s'occupe de toi.*

Je redresse les épaules et croise les mains sur mes genoux. En silence, je mène une lutte intérieure. Non. Je ne veux pas être secourue. Je n'en ai pas besoin. Plus maintenant. Plus depuis longtemps. Plus jamais.

Chris lève la main.

— Diego, appelle-t-il. Est-il possible d'avoir un *taco* non épicé pour Sara ?

Ils échangent quelques phrases en espagnol avant que Chris ne reporte son attention sur moi. Il m'observe avec insistance et je devine qu'il tente de déchiffrer l'émotion qui doit certainement transparaître sur mon visage. *Bonne chance !* me dis-je avec ironie. Je suis moi-même incapable de savoir ce que je ressens en ce moment.

— Comment va votre bouche ?

J'humecte mes lèvres enflammées et son regard suit le mouvement de ma langue tandis que son expression s'assombrit. Un frisson parcourt ma peau. Je suis à bout de nerfs.

— Bien, mais je ne vous dis pas merci. Vous auriez dû m'avertir que c'était si épicé.

— Je me rappelle parfaitement vous avoir avertie.

— Vous auriez dû vous montrer plus convaincant. Vous saviez que je mourais de faim.

— Vous avez employé le passé. Cela vous a-t-il coupé l'appétit ?

— Ma langue gardera sans doute des séquelles à vie de cette expérience, mais non, cela ne m'a pas coupé l'appétit.

— Moi non plus, ajoute-t-il. Je suis affamé, en fait.

Ma gorge s'assèche. Un vrai désert. Bien pire que les fois précédentes. L'air se charge d'électricité, le courant semble crépiter autour de nous, si bien que je suis convaincue que des étincelles vont finir par apparaître. Cet homme me fait un effet incroyable alors qu'il n'a même pas posé la main sur moi. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été aussi troublée par un homme. J'espère que cette sensation n'est pas due à mon imagination débordante, même si je ne suis pas certaine d'avoir assez confiance en moi pour sortir avec Chris Merit. Je pensais être passée au-dessus de ces remises en question perpétuelles, mais en fait, je n'en suis plus si sûre.

Désireuse d'échapper à ce courant qui passe entre nous et menace de me consumer, je cherche à détourner la conversation.

— Vous devriez commencer avant que votre plat ne refroidisse.

— *Señora.*

Diego apparaît à mes côtés et prend mon assiette.

— Ça va ? Notre piment est vraiment fort.

Il lance un regard désapprobateur à Chris.

— Je pensais que *señor* Merit vous avait avertie.

Chris lève les mains.

— Hé ! Je l'ai avertie.

— Une fois que j'ai eu mordu dans mon *taco*, oui ! dis-je, saisissant l'occasion de lui faire passer un sale quart d'heure avec l'appui de Diego.

Ma gêne diminue légèrement.

— *Avant* que vous ne mordiez dedans, corrige-t-il.

Diego lui dit quelque chose en espagnol sur le ton de la frustration, puis se tourne vers moi.

— Il aurait dû vous prévenir. Je suis désolé, *señora*.

— Ne vous inquiétez pas et cessez de vous excuser, lui dis-je. Vraiment, je vais très bien et j'irai encore mieux lorsque vous arrêterez de me regarder comme si j'étais sur le point de prendre feu, tous les deux.

Un serveur surgit alors avec une nouvelle assiette qu'il pose devant moi avant de prendre le plat des mains de Diego.

— Je leur ai dit de vous mettre deux sauces à part pour que vous puissiez goûter, explique Diego. La sauce verte est légère, la rouge est moyennement épicée. Aucune ne vous brûlera les lèvres.

Je hoche la tête avec gratitude.

— *Gracias*, Diego. J'aurais dû goûter la sauce avant de mordre dans mon *taco*, mais mon plat était si appétissant et il sentait si bon que je n'ai pas pu résister.

Ses joues s'enflamment sous le compliment, mais cela ne l'empêche pas de s'inquiéter encore un peu avant qu'il ne se décide à partir. Je suis désormais seule face au regard scrutateur de cet artiste brillant et sexy qui n'a pas touché à son plat pour m'attendre.

— Je vous en prie, mangez, lui dis-je tout bas. Votre plat va vraiment finir par refroidir.

— Goûtez d'abord.

— Oh non ! Je ne prendrai pas le risque de me ridiculiser une nouvelle fois pendant que vous me regardez.

Il prend un air malicieux.

— J'aime vous observer. Vous éveillez mon côté créatif.

Mon estomac se noue à l'évocation du dessin qu'il a fait de moi.

— Vous ne pouvez pas me regarder tout en mangeant.

— Je pourrais vous prouver le contraire, mais comme je tiens à ce que vous mangiez, je vous propose que nous commençons en même temps.

Ses dernières paroles sont lourdes de sous-entendus, ou bien est-ce une illusion ?

— Très bien, dis-je. Ensemble, alors...

Les yeux dans les yeux, nous prenons nos *tacos* et ne baissons le regard que lorsque nous plantons nos dents dans la galette. Cette fois, les délicieux arômes épicés explosent dans ma

bouche, et je gémiss de plaisir. Soit cette nourriture est délicieuse, soit je suis tellement affamée qu'elle me semble divine.

Chris avale sa bouchée épicée sans ciller et me lance un regard que je ne peux que qualifier d'affamé.

— J'en déduis que cela vous plaît.

Je m'enflamme de nouveau, mais cette fois, cela n'a rien à voir avec la nourriture. Cet homme déclenche des sensations incroyables dans des zones totalement inappropriées de mon corps, compte tenu du fait que nous sommes dans un lieu public.

— Que puis-je répondre ? finis-je par articuler. Assouvir sa faim, c'est assez agréable comme sensation.

Je plonge une petite cuiller dans la sauce verte.

— Et ça aussi. J'aime beaucoup.

Il me tend sa bière pour m'offrir une gorgée et je suis convaincue qu'il le fait pour me rappeler le moment d'intimité que nous venons de partager. Je fixe la bouteille, visualisant ses lèvres sur le goulot que j'ai porté aux miennes, puis je me force à relever les yeux.

— Non, merci.

Il m'étudie longuement, une expression indéchiffrable sur le visage, puis porte la bouteille à ses lèvres et prend une gorgée. Encore une fois, j'observe les muscles de sa gorge se contracter tandis qu'une sensation brûlante s'éveille au cœur de mon être. Qu'est-il en train de me faire ?

Il repose la bière et je m'empresse de baisser un regard coupable sur mon assiette. Chris m'imitte et je me mets à penser à toutes les questions que je rêve de lui poser. Quand peint-il ? Où peint-il ? Quelles sont ses sources d'inspiration ? Son tableau favori ? Des questions qu'il a dû entendre un million de fois et auxquelles il ne souhaite sans doute pas répondre. Je décide donc de me retenir.

— L'emplacement de cette table est stratégique pour observer les gens, commente-t-il.

Je suis son regard et je scrute l'activité de la rue en songeant à ma vie en noir et blanc alors que je rêve d'une vie en couleurs. Un silence étonnamment naturel s'installe entre nous tandis que nous observons les passants. Un homme et une femme, bras dessus bras dessous. Une femme se démenant pour convaincre un petit garçon d'enfiler son manteau. Une autre qui serre sa veste autour d'elle, le visage larmoyant.

Chris pose un regard songeur sur moi.

— Tout le monde a une histoire. Quelle est la vôtre, Sara McMillan ?

Sa question me prend de court, et je réprime la réponse qui me vient à l'esprit. Je n'ai pas d'histoire, en tout cas aucune que je souhaite raconter.

— Je ne suis qu'une fille simple qui vit son rêve le temps d'un été.

— Dites-moi quelque chose que je ne sache pas déjà à votre propos.

— Je n'ai aucun talent artistique, donc je dois me contenter de vivre à travers vous.

— Laissez-moi vous peindre et vous vivrez à travers moi.

Je me mords la lèvre, nerveuse.

— Je ne sais pas.

— Qu'y a-t-il à savoir ?

— C'est intimidant de poser pour quelqu'un comme vous, Chris. Vous devez vous en douter.

— Je ne suis qu'un homme avec un pinceau, Sara. Rien de plus.

— Vous n'êtes pas qu'un homme avec un pinceau.

Mon regard descend sur une petite cicatrice, le long de sa mâchoire. Je ne l'avais encore jamais remarquée et je me demande ce qui lui est arrivé. Quel homme se cache derrière l'artiste ? Mon regard dans le sien, je sonde les profondeurs émeraude de ses yeux qui m'ont déjà conquise depuis longtemps.

— Quelle est votre histoire, Chris ?

— Mon histoire est sur mes toiles, où je voudrais vous faire apparaître.

Pourquoi se montre-t-il si insistant ?

— Est-ce que... je peux y réfléchir ?

— Tant que je peux continuer à essayer de vous convaincre d'accepter.

Je saisis l'occasion de poser une question dont je brûle de connaître la réponse.

— Jusqu'à quand êtes-vous en ville ?

— Jusqu'à ce que je ressente le besoin de partir.

— Alors vous allez et venez entre San Francisco et Paris comme bon vous semble ?

— Je bouge en fonction de mes humeurs, à une seule exception près : tous les ans, en octobre, je suis à Paris pour participer à un événement caritatif au Louvre

— Où est exposée *La Joconde*.

Ma voix contient une note de mélancolie que je n'essaie même pas de déguiser. Je serais prête à tout pour admirer ce tableau.

— Oui. Vous l'avez déjà vue ?

— Je ne suis jamais sortie des États-Unis, alors vous imaginez bien que je n'ai jamais visité ce célèbre musée parisien. En fait, à l'exception de mon enfance dans le Nevada, je n'ai jamais voyagé.

— C'est inacceptable. La vie est trop courte et le monde trop vaste et débordant d'art pour ne pas être exploré.

— Ce qui est bien avec l'art, c'est qu'il permet de découvrir une part du monde ou une histoire qui ne sera jamais la nôtre, par les yeux d'un autre. J'ai donc découvert Paris par vos yeux.

Je pense aussitôt à la fresque qui orne le mur du bureau de Mark, mais j'écarte cette pensée. Je ne tiens pas à plomber le ton léger de notre conversation.

— On dirait que vous essayez de vous convaincre que vous n’avez pas besoin de voyager quand vous mourez d’envie de le faire.

Aïe. Je tressaille presque. Il est doué pour mettre le doigt où ça fait mal. D’abord, sa remarque sur le fait que j’enseigne au lieu de travailler dans le monde de l’art et maintenant, ça.

— Nous ne sommes pas tous riches, célèbres et libres de parcourir le monde à notre guise.

— Aïe, dit-il, répétant le mot que je n’ai pas osé prononcer tout haut. Ça fait mal.

— Tant mieux, parce que me faire remarquer que vous pouvez explorer le monde alors que je ne le peux pas n’était pas très délicat de votre part, monsieur le célèbre et richissime artiste.

Il hausse les sourcils.

— Vous oubliez « tout de cuir vêtu ».

— Et en quoi cela plaide-t-il en votre faveur ?

— Je peux vous proposer de vous faire découvrir Paris.

Je cille. Vient-il de suggérer que je lui rende visite à Paris ? Non. Je rêve.

— Vous voyez grand. J’ai décidé de commencer mon exploration par New York, parmi la multitude d’endroits que je voudrais visiter.

— Y a-t-il une raison à cela ?

— Une opportunité. Mark semble penser que je pourrais travailler avec Riptide. C’est pour cela qu’il me force à apprendre toutes ces choses sur le vin, l’opéra et la musique classique.

L’expression de Chris demeure impassible, mais la tension semble soudain emplir la pièce.

— Mark vous a dit qu’il vous trouverait un job à Riptide ?

— Eh bien, en fait, il y a simplement fait allusion.

— C’est-à-dire ?

— Il m’a dit qu’il voyait au-delà d’un simple job d’été pour moi. Mais pour mériter ces grandes choses dont il a parlé, je dois être prête à gérer le type de clientèle qu’attirent les événements organisés par Riptide.

Je fronce les sourcils en prenant conscience que Chris tape nerveusement des doigts sur la table.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

À cet instant, mon téléphone se met à sonner et, sans détourner mon regard du sien, je l’attrape au fond de mon sac. Je baisse la tête et tressaille en reconnaissant le numéro de Mark sur l’écran. Je lève de nouveau les yeux vers Chris.

— C’est...

Ma voix s'évanouit. J'ai l'impression que ce n'est pas le bon moment pour prononcer le nom de Mark.

— Je dois répondre.

J'appuie sur le bouton « décrocher » et la voix de Mark résonne aussitôt dans le combiné.

— Avez-vous quitté votre poste sans m'avertir, mademoiselle McMillan ?

Je baisse la tête pour ne pas trahir la nervosité que le ton agité de mon nouveau patron fait naître en moi. Je prie pour que les battements de mon cœur retrouvent un rythme normal.

— Je prends un déjeuner tardif. Il était plus de deux heures et je n'avais rien avalé de la journée.

— Il est plus de trois heures, maintenant.

Je mords ma lèvre. Comment le temps a-t-il pu passer aussi vite ?

— Je rentre tout de suite.

— Tout de suite, en effet, mademoiselle McMillan. Amanda a besoin de vérifier quelques détails avec vous avant la soirée de vendredi. Appelez-moi lorsque vous serez à la galerie.

— Oui, bien sûr, je...

La communication est coupée. Je lève les yeux vers Chris.

— C'était Mark, devine-t-il.

Je hoche la tête, gênée.

— Je devrais être de retour au travail.

Il sort son portefeuille de la poche de son jean et pose un billet de cent dollars sur la table, pour une note que j'estime à environ quarante dollars. Il enfle sa veste, prêt à partir, et j'ouvre mon sac en hâte pour payer ma part.

— N'y pensez même pas, dit-il.

Ses airs décontractés l'ont complètement déserté. Mes mains se figent sur mon sac et j'ouvre la bouche pour protester, avant de renoncer. Il est nerveux et... furieux ? Bien sûr que non. Pourquoi serait-il furieux ?

— Merci, dis-je en passant mon sac sur mon épaule.

Il se lève et se dirige vers la porte d'entrée. Je l'imité.

— Vous n'êtes pas obligé de me raccompagner.

Ses yeux brillent d'un éclat dur en parfaite harmonie avec l'expression de son visage.

— Je vous raccompagne, Sara.

Son ton est ferme et presque aussi tranchant que celui de Mark, quelques secondes plus tôt. Gênée, je me dirige vers la sortie, vacillant sur mes talons hauts tandis qu'il me tient la porte. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ? Pourquoi est-il passé du feu à la glace aussi soudainement ?

Nous entamons notre marche, plus rapide cette fois, et le vent froid n'a rien à voir avec la tension qui s'est créée entre nous. Il ne décroche pas un mot et j'ignore comment rompre ce

silence, ou même si je devrais essayer de le rompre. Je lui lance plusieurs regards en coin, luttant contre le vent qui fait voler mes cheveux dans mon visage, mais il ne m'accorde aucune attention. Pourquoi ne me regarde-t-il pas ? À plusieurs reprises, j'ouvre la bouche pour parler, mais les mots refusent de franchir mes lèvres.

Nous sommes presque arrivés à la galerie. Un nœud s'est formé dans ma gorge à la perspective de lui dire au revoir dans ces conditions, lorsqu'il saisit brusquement mon bras pour m'entraîner dans un renforcement. Avant que je ne saisisse ce qui se passe, je suis contre le mur, à l'écart de la rue, et il est face à moi, m'emprisonnant dans cette minuscule enclave. Je lève les yeux pour croiser son regard brûlant et j'ai bien peur de fondre. Son parfum, sa chaleur, son corps ferme contre le mien... Il ne me touche même pas. Je veux qu'il me touche.

Il presse ses mains contre le mur de chaque côté de ma tête, quand je voudrais qu'il les pose sur mon corps.

— Ce monde n'est pas le vôtre, Sara.

Les mots sont inattendus, comme un coup en pleine poitrine.

— Comment ? Je ne comprends pas.

— Ce job n'est pas bon pour vous.

Je secoue la tête. Ce monde n'est pas le mien ? Venant de Chris, un artiste établi, ces paroles me donnent l'impression d'être inférieure, rejetée.

— Vous m'avez demandé pourquoi je ne suivais pas mon cœur, pourquoi je ne poursuivais pas mon rêve. C'est ce que je suis en train de faire.

— Je ne pensais pas que vous le feriez dans cet endroit.

Cet « endroit ». Je ne sais pas ce qu'il cherche à me dire. Veut-il parler de la galerie ? De la ville ? Juge-t-il que je ne suis pas assez bien pour faire partie du cercle de ses intimes ?

— Écoutez, Sara.

Il hésite et lève la tête en l'air, comme s'il luttait pour trouver ses mots, avant de poser un regard inquiet sur moi.

— J'essaie simplement de vous protéger. Ce monde dans lequel vous avez pénétré est empli de sombres connards arrogants et déséquilibrés qui joueront avec vous et vous utiliseront jusqu'à ce que vous ne vous reconnaissiez plus.

— Faites-vous partie de ces sombres connards arrogants et déséquilibrés ?

Il baisse la tête vers moi et je reconnais à peine les traits durs de son visage, l'éclat de ses yeux. Son regard balaie ma bouche et s'y attarde. Le désir enfle aussitôt en moi, dévastateur. Il passe son pouce sur ma lèvre. Mon corps lui répond instantanément et l'envie de le toucher, de prendre sa main m'envahit. Mais quelque chose m'en empêche. Cet homme me rend folle, je suis perdue dans son regard, comme emportée dans un sombre tourbillon de... quoi ? De désir, de torture ? Les secondes s'égrènent et le silence s'éternise. Je veux me blottir contre lui, empêcher ce qui est sur le point de se passer, mais j'en suis incapable.

— Je suis pire encore.

Sur ces mots, il s'éloigne. Il est parti. Je suis seule, appuyée contre le mur, soumise à une brûlure qui n'a rien à voir avec le repas que nous venons de partager. Je cligne les yeux en portant la main à mes lèvres, qu'il a caressées de son pouce. Il m'a conseillé de me tenir éloignée de Mark, de la galerie, de lui, mais il a échoué. Je ne peux pas faire machine arrière, maintenant. Je suis ici et j'ai bien l'intention d'y rester.

Jeudi 12 janvier 2012

Il y a des roses partout dans ma chambre, et j'ai l'impression d'être une princesse qui aurait trouvé son prince charmant. D'accord, il ne correspond pas au prince charmant de mon enfance, mais la vie change votre façon de voir les choses. Je viens de compter les vases pour la énième fois, je suis incapable de m'en empêcher. Il y en a douze, contenant chacun douze magnifiques boutons odorants. De nouveaux boutons prêts à s'épanouir. Et la carte. J'en soupire de contentement. Cette carte est tellement parfaite. Je ne peux détacher mes yeux des mots.

« Ils sont délicats et prêts à s'épanouir, comme toi, petit être. »

Comme moi. Je sens que ces roses sont comme moi. Je me sens sur le point d'éclorre, prête à le suivre n'importe où. Il est dur parfois, exigeant, mais il me donne le sentiment d'être protégée. Il me donne l'impression d'être spéciale. Je crois que je suis prête à laisser ma peur de côté pour faire ces choses qu'il me demande et pour passer à l'étape suivante. L'idée qu'il devienne mon « maître » est incroyablement excitante. Il est si... puissant.

Je sais que j'ai laissé la peur me freiner. Je ne sais pas au juste de quoi j'ai peur. De ces sentiments inconnus ? De ce qu'il me fera si je le laisse prendre le contrôle ? Ses désirs sont étranges et il est effrayant de penser à y contribuer. Et s'il m'attachait pour me faire des choses que je n'aime pas ? Pourquoi l'idée d'être soumise à lui me trouble-t-elle à ce point ? J'ai peur de cette part de moi que je ne comprends pas, mais je sais que je ne peux plus échapper à ce désir, que je ne peux plus lui échapper. J'ai besoin de lui. À tel point que la douleur que je ressens à l'idée de le perdre est bien plus intense que celle qu'il pourrait m'infliger durant nos petits jeux. Je peux...

— Je suppose que vous êtes prête pour l'événement de ce soir, mademoiselle McMillan.

Mon cœur manque un battement et je lève les yeux du premier journal de Rebecca – du moins, du premier des trois que j'ai en ma possession.

Mark se tient sur le seuil de mon bureau. Il porte un costume noir rayé. Ses larges épaules et son corps sculpté occupent tout l'espace, et son aura semble envahir la pièce. Nous sommes vendredi soir et c'est la première fois que je le vois depuis son retour de New York.

Diverses raisons me font réagir intensément à sa présence. Le silence de Chris, entre autres. Les appels inexistantes d'Ella. Même Ava, la propriétaire du café, qui m'a appâtée avec

les potins de la galerie, est inscrite aux abonnés absents. Je nage seule au milieu des requins, ce qui me ramène à ma réaction face à l'apparition soudaine de Mark, le plus gros d'entre eux.

Je suis plus convaincue que jamais qu'il est l'homme du journal. Les preuves sont accablantes. Les roses et leur lien avec la collection d'art de Mark. Sa personnalité dominatrice et l'argent, auquel Rebecca fait référence plus d'une fois dans son journal. « Maître » doit forcément être Mark, et j'ai du mal à ne pas rougir tandis que je me souviens de la scène intime que j'ai lue et dans laquelle il jouait son rôle de dominateur.

Non. Ce n'est pas le fait de savoir que cet homme est le Maître qui me bouleverse. C'est la façon dont ma réaction face à lui se rapproche de celle de Rebecca. Le désir qu'elle avait de céder le contrôle à quelqu'un d'autre, y compris sur son propre désir et – oui – sur sa douleur. Ce désir de faire confiance.

— Votre silence me rend nerveux, mademoiselle McMillan, dit-il d'une voix grave et exigeante. Êtes-vous prête pour ce soir ?

Mes joues s'enflamment comme je réalise que je suis restée muette à le regarder, la bouche ouverte.

— « Oui » est la bonne réponse, n'est-ce pas ?

Je suis incapable de dissimuler l'appréhension dans ma voix. Je ne préfère pas imaginer ce que doit refléter mon visage. Je suis plus que nerveuse au sujet de cette dégustation et je redoute de me ridiculiser devant les experts que je vais côtoyer.

— « Oui » est la bonne réponse, en effet, mademoiselle McMillan, en particulier quand la dégustation doit débiter dans une heure.

J'humecte mes lèvres et ses yeux se fixent sur ma bouche. Alors que le regard de Chris a provoqué une vague de chaleur en moi, l'attention de Mark me perturbe.

— Oui, dans ce cas.

— Vous ne m'avez pas convaincu.

Je pose les mains à plat sur mon bureau et je m'enjoins de me battre pour mes convictions, pour revendiquer le contrôle de mes sentiments et ne pas le lui abandonner. Je ne suis pas Rebecca.

— Mark...

Ses sourcils se froncent et l'irritation envahit son visage. Je me reprends aussitôt.

— Désolée, monsieur Compton. Je dois être honnête avec vous. Je n'aime pas faire semblant d'être une experte dans un domaine quand ce n'est pas le cas. Et croyez-moi, ce n'est pas le cas.

Il ne peut que me donner raison. Il m'a harcelée de mails, de coups de téléphone et de tests en ligne pendant plusieurs jours d'affilée sans que je fasse de grands progrès. Il reste pourtant silencieux.

— J'ai peur que ce manque d'expertise ne nuise à ma crédibilité lorsque nous en viendrons au sujet que je maîtrise le mieux : l'art.

Il m'étudie, un masque insondable sur son visage bien trop séduisant, les muscles de la mâchoire contractés. Je suis incapable de deviner ce qu'il pense et un long moment s'écoule avant qu'il ne prenne la parole.

— Voulez-vous que je vous confie un petit secret, mademoiselle McMillan ?

Le mot « secret » évoque une multitude de scènes auxquelles il prendrait part, mais en cet instant, je ne peux penser à une autre image que celle de Mark en train de fesser Rebecca dans la réserve et de lui attacher des pinces aux tétons. Je l'imagine en train de la punir, je devine son désir de me punir. Je me vois à la place de Rebecca, plaquée contre le mur, son corps pressé contre le mien. C'est illogique, car je ne désire pas Mark, mais mon esprit semble hors de contrôle, entraîné dans un tourbillon de pensées sombres que je ne maîtrise pas.

— Quel genre de secret ? finis-je par articuler.

À la lueur qui brille dans ses yeux, je comprends que le silence qui a précédé ma réponse ne lui a pas échappé, pas plus que le son rauque de ma voix. Il est ravi de ma réaction et la situation me frappe soudain de plein fouet. Le journal est ouvert sur mon bureau. Pourquoi n'ai-je pas pensé qu'il pourrait le reconnaître et savoir que c'est celui de Rebecca ? Pourquoi n'ai-je pas pensé qu'il pourrait comprendre que je lis son histoire, dans laquelle il tient le rôle principal ? Je pense... je pense qu'il sait. Et je crois qu'il veut que je le sache.

— Prête à partager ce secret, Sara ?

Sara... Il m'a appelée Sara. Instinctivement, je devine que cela n'implique pas un changement dans notre relation. C'est sa façon de me dire qu'il peut m'appeler comme il le souhaite, tandis que je suis contrainte de rester formelle avec lui. Il me rappelle qu'il est le patron et que je ne suis que sa subalterne.

Je déglutis pour tenter de chasser le nœud qui s'est formé dans ma gorge et hoche la tête.

— Oui.

En dépit de ma faible réponse, le son de ma voix me donne l'impression d'avoir repris du pouvoir. Au moins, il ne m'a pas rendue muette. Je ne suis pas soumise à la volonté de cet homme. Mais mon rêve de travailler ici l'est, me rappelle mon subconscient, et le ressentiment m'envahit face à l'indéniable vérité contenue dans cette pensée malvenue.

— Je n'ai jamais espéré que vous seriez prête à parler avec des experts comme si vous en étiez une vous-même, lâche Mark.

Je cille, confuse.

— Je ne comprends pas. Vous avez dit qu'il fallait que j'étudie et que je sois prête pour ce soir.

— Je vous ai défiée pour voir ce que vous valiez. Si vous n'aviez pas fourni tous les efforts possibles pour relever ce défi, pourquoi aurais-je considéré que vous pourriez devenir plus qu'une simple vendeuse ?

La réaction de Chris lorsque je lui ai parlé de la carotte que Mark agitait devant moi – l’opportunité de travailler à Riptide – me revient à l’esprit. Mark prévoit-il vraiment de m’aider à devenir plus qu’une simple vendeuse ? Ou est-il simplement en train de me manipuler ? Est-il... en train de jouer avec mes rêves ? À moins que Chris ne m’ait mis cette idée en tête et que je ne sois en train de devenir folle ?

— Vous vous en êtes très bien sortie, cette semaine, poursuit Mark. Ce soir, vous avez ma permission d’avouer votre manque d’expérience à mes clients. Contentez-vous de les laisser vous exposer leur savoir. Ils vous mangeront dans la main et je suis certain que vous me ravirez par vos excellentes ventes.

J’arrive à peine à croire qu’il me donne le même conseil que Chris quelques jours plus tôt. Mes émotions sont confuses. Je ne sais pas comment réagir et je réponds par automatisme, comme un soldat soucieux de plaire à son nouveau capitaine.

— Je ferai de mon mieux.

La satisfaction envahit son visage.

— J’ai hâte de voir ce dont vous êtes vraiment capable, mademoiselle McMillan.

Il m’adresse un sourire.

— J’ai le sentiment que nous discuterons d’une récompense dès demain.

— Et si j’échoue ? Serai-je punie ?

J’ignore d’où cette audace est venue, mais la question m’a échappé sans que je puisse la retenir.

Il m’étudie avec attention.

— Voulez-vous être punie ?

Sa voix est basse et rauque. Il n’est pas agacé par ma question, au contraire, je devine une allusion sexuelle dans sa réponse. Mais peut-être que je me fais des illusions à cause des avertissements de Chris et de mon obsession pour les journaux de Rebecca.

— Non, dis-je sans hésiter. Je ne veux pas être punie.

— Alors, continuez à me satisfaire, Sara, conclut-il sur un ton suffisant et moralisateur à la fois.

Ses paroles semblent annoncer une autre scène, durant laquelle il me dira : « Je vous avais prévenue, vous savez que je dois vous punir. »

— Au cas où vous n’auriez pas été informée, je mets des taxis et des limousines à la disposition de mes clients et de mon personnel, par mesure de précaution. Vous devrez laisser vos clés de voiture à l’accueil.

— Comment récupérerai-je ma voiture demain ?

— Vous prendrez un taxi.

Ses yeux gris s’assombrissent.

— Une moindre dépense si l’on considère que c’est pour votre sécurité. Je prends soin des personnes placées sous ma protection, mademoiselle McMillan.

Sur ces mots, il s'éloigne sans attendre ma réponse.

Trois quarts d'heure plus tard, je suis dans la salle principale de la galerie, occupée à aligner minutieusement les couverts sur l'une des nombreuses tables installées devant une baie vitrée ovale donnant sur la cour. Pour le moment, la lumière est tamisée et le silence règne dans la pièce. Lorsque les portes s'ouvriront, un violoniste jouera pour les clients.

Près de moi, Mary, l'unique vendeuse de la galerie et la seule personne qui ne se soit pas montrée très sympathique avec moi, discute avec les stagiaires. Elles ne semblent pas aussi nerveuses que moi, qui m'évertue à me tenir occupée. Je suis à bout de nerfs. Même si Mark m'a libérée de la pression de devoir maîtriser l'œnologie, je sais lire entre les lignes. Ce soir, je passe un test auquel je ne peux me permettre d'échouer. Je lance un regard au groupe de stagiaires, toutes vêtues de somptueuses robes de gala qui contrastent avec ma jupe noire toute simple et mon chemisier en soie bleu clair.

— Vous avez l'air d'être sur le point de sauter du Golden Gate Bridge.

Ralph surgit à mes côtés. Je dispose une dernière fourchette avant de pivoter, pour découvrir qu'il a remplacé son nœud papillon noir par un rouge.

— Les compliments m'aident toujours à apaiser mes nerfs, dis-je avec ironie.

Mais au fond, j'adore l'humour et la franchise de cet homme.

— Je croyais que vous étiez du genre à rester derrière votre bureau.

— Si le patron veut m'abreuver de boissons hors de prix et me payer mon trajet de retour, pourquoi m'y opposerais-je ? Vous apprendrez à apprécier ces événements. Un peu d'alcool et les gens ouvrent leur portefeuille en un clin d'œil. Cela met la Bête de bonne humeur.

Il m'observe avec insistance.

— Dites-moi tout. Pourquoi êtes-vous si stressée ?

Je redresse son nœud papillon.

— Visiblement, on ne m'a pas mise au courant du *dress code* de la soirée.

Son regard se pose sur Mary, à quelques mètres de nous. Elle est en pleine conversation avec Mark. Il reporte ensuite son attention sur moi.

— Elle est chargée de préparer l'équipe depuis que Rebecca a disparu.

— Disparu ? dis-je, alarmée.

— Mary pensait que le congé de Rebecca serait l'occasion pour elle d'attirer l'attention du patron. Mais elle n'y est pas parvenue.

Il hausse les épaules.

— Elle est amère et redoute la concurrence.

Il me désigne du doigt.

— Et vous lui faites de l'ombre, ma chère.

— Êtes-vous en train de me dire qu'elle a le béguin pour Mark, ou bien qu'elle veut être à la tête de la galerie ?

— Elle a le béguin pour Mark, pour son argent et pour ce travail. Mark fait à peine attention à elle, alors que Rebecca était une véritable star, ici. Elle s'occupait des transactions avec Riptide.

La déception m'envahit. J'aurai beau remplir mon devoir avec brio, je resterai une remplaçante.

— Pourquoi Mary ne travaille-t-elle pas avec Riptide ? Pourquoi Rebecca et pas elle ? Pourquoi moi et pas elle ?

— J'ai pourtant l'impression que Mary est douée pour vendre.

— Les vendeurs se trouvent à la pelle et ils sont facilement remplaçables par une horde de stagiaires rêvant d'intégrer le secteur et prêts à travailler pour une poignée de dollars. Mary n'est rien d'autre qu'une vendeuse aux yeux de Mark.

Ralph pose un doigt sur son menton en me considérant.

— Vous, en revanche, c'est différent. Mark voit quelque chose en vous.

Il sourit.

— Mary en est consciente et je suis convaincu qu'elle serait prête à vous écraser comme un vieux mégot si elle en avait l'occasion.

J'écarquille les yeux.

— M'écraser comme un vieux mégot ? dis-je, inquiète pour moi-même, mais surtout pour Rebecca.

Il lève les yeux au ciel.

— Vous a-t-on déjà dit que vous aviez le goût du drame ?

— Non, dis-je.

En même temps, je n'ai jamais vécu la vie de quelqu'un d'autre.

— Et vous ?

Il grimace.

— Tout le temps. Pour vous rassurer, la pire chose dont Mary soit capable, c'est de ne pas vous prévenir du *dress code*. Au fond, elle n'est rien d'autre qu'un petit animal soumis.

— Et moi, je suis quoi ? dis-je tout en pensant qu'un animal domestique pourrait convenir aux critères de Mark.

Un animal soumis, bien sûr.

— Vous, vous êtes un superbe papillon audacieux, commente-t-il en formant des ailes avec ses doigts.

— Je n'ai rien d'un papillon, dis-je en riant de son imitation ridicule. Et depuis quand les papillons sont-ils audacieux ?

Un serveur passe alors près de nous, avec un plateau chargé de verres, et Ralph en attrape deux.

— Depuis que vous en êtes un, répond-il en glissant un verre dans ma main. Avalez ça. Vous êtes bien trop tendue, vous avez besoin de vous relaxer.

Un frisson parcourt ma peau tandis que je cherche Mark du regard. Tout à coup, je ressemble plus à une biche effrayée prise dans les phares d'une voiture qu'à un papillon audacieux. Mark fixe mon verre en haussant les sourcils, puis un léger sourire effleure ses lèvres. Il hoche la tête comme pour me signifier son approbation. Son approbation. Je l'ai satisfait. Je ne serai pas punie. Je suis choquée par la tournure qu'ont prise mes pensées. Je suis certaine qu'il sait ce que je ressens et qu'il savoure le pouvoir qu'il exerce sur moi.

Ralph émet un sifflement.

— Vous tenez cet homme par les couilles.

Je blêmis.

— N'importe quoi. Je ne le tiens pas par les... Non. Je...

— Nous ouvrons ! lance Amanda depuis la réception.

Je vide mon verre de vin et le tends à Ralph.

Une heure plus tard, je suis en compagnie d'un sexagénaire, ancien P-DG d'une grande banque. Je discute avec lui du vernissage de Ricco Alvarez, auquel il a également assisté.

Une cinquantaine de personnes ont envahi la galerie et les serveurs circulent au milieu de cette masse de robes et costumes luxueux pour offrir aux clients une sélection des meilleurs vins. J'ai déjà vendu deux tableaux pour une somme coquette. Aucun des deux n'était de Chris, principalement parce que je m'applique à éviter la salle où sont exposées ses œuvres pour des raisons que je refuse d'approfondir.

Ma tête bourdonne après les quelques verres de vin que j'ai avalés. En cet instant, je remercie Mark d'avoir insisté pour que tout le monde laisse ses clés à l'accueil.

— Alors, ma chère, poursuit l'ancien banquier, je suis intéressé par les tableaux d'Alvarez, mais je ne suis pas certain d'avoir vu celui qu'il me faut dans cette salle. Y a-t-il un moyen d'organiser une rencontre privée afin que j'admire ses pièces les plus précieuses ?

— Certainement, je vais voir ce que je peux faire, lui dis-je, sans avoir la moindre idée de mes possibilités en la matière. Je suis sûre que vous savez que les ressources de la galerie sont infinies.

— Et vous, mademoiselle McMillan, vous êtes sans aucun doute son tout dernier atout.

Il sort une carte de visite de la poche intérieure de sa veste.

— Appelez-moi lundi, ma chère.

Sa façon de prendre congé me fait sourire, tout autant que la perspective d'admirer la collection privée d'Alvarez avec lui.

— J'en déduis que tout s'est bien passé.

La voix familière résonne en moi et je me mets presque à trembler. Je me retourne et trouve Chris, fidèle à son image de rebelle vêtu de jean et de cuir au milieu des costumes

noirs. Son apparition soudaine me fait bien plus d'effet que celle de Mark. Je savoure les sensations délicieuses qu'il éveille en moi, tout en constatant que je ne suis pas la seule affectée par sa beauté. Deux femmes passent près de nous en braquant un regard admiratif sur lui, avant de se mettre à échanger des commentaires à voix basse.

— Que faites-vous ici ?

Oui, il y a du reproche dans ma voix. Bizarrement, je suis furieuse après lui et je suis incapable de comprendre pourquoi. Mais si, bien sûr. Il m'a dit que je n'appartenais pas à ce monde et malgré cela, j'ai continué à espérer que je le croiserais toute la semaine.

Il plonge son regard dans le mien. S'il remarque mon humeur, il n'en montre rien.

— Je suis venu vous apporter un soutien moral.

— Pourquoi voudriez-vous me soutenir ?

Je le défie, luttant contre la joie qui menace de m'envahir à l'idée qu'il soit venu pour moi.

— Vous avez dit...

— Croyez-moi, je sais ce que j'ai dit et j'essayais de vous protéger.

Sa voix, douce et ferme à la fois, fait naître des ondes de plaisir sur ma peau.

Mon ventre se noue et je repousse le maelström d'émotions gênantes que ses mots ont éveillées en moi. Je suis bien trop sensible à sa présence pour comprendre ce que je ressens. Ma voix se transforme en murmure.

— Vous ne me connaissez même pas.

Son regard s'assombrit et la lumière tamisée se reflète dans les profondeurs dorées de ses yeux.

— Et si je voulais apprendre à vous connaître ?

Je ne m'attendais absolument pas à ces mots, mais au fond, j'espérais les entendre. Je suis à la fois choquée, ravie et incrédule. Plus encore, je suis troublée. La foule, le brouhaha des voix qui nous entourent, le tintement des verres, tout semble s'évanouir autour de nous. Je suis captive de son regard. Non, je suis captive de cet homme, de cet artiste, de cet inconnu, qui prétend vouloir apprendre à me connaître. Et je veux le connaître, moi aussi. En fait, je veux tout de lui.

— Tu sais qu'il s'agit d'une soirée chic, n'est-ce pas ?

La voix de Mark me fait l'effet d'un seau d'eau glacée. Je pivote brusquement pour le découvrir en train de dévisager Chris, une lueur dure dans son regard argenté. Mon patron est très agité, tandis que Chris semble totalement indifférent à son dédain.

Chris se tourne vers lui, les mains ballantes.

— Expression artistique. Ce n'est pas ce que tu aimes chez moi ?

Les lèvres de Mark ne sont plus qu'une ligne amère.

— Je préférerais que tu limites ton expression à tes toiles.

— Ou à ton compte en banque, se moque Chris.

Son ton est celui de la plaisanterie, mais je devine la tension qui perce à travers ses mots, identique à celle que je lis dans le regard d'acier de Mark.

— Excusez-moi...

Une femme d'une quarantaine d'années et son mari, avec lesquels j'ai eu une conversation tout juste polie un peu plus tôt, nous interrompent. Leur intérêt pour Chris est évident. La femme en est presque étourdie d'excitation.

— Êtes-vous Chris Merit ? demande-t-elle.

Seigneur, elle en fait des tonnes alors que quinze minutes plus tôt, elle s'est montrée hautaine et presque grossière avec moi.

Chris continue à fixer Mark pendant quelques secondes tendues, sans que le couple semble s'en apercevoir, puis il se tourne vers ses admirateurs.

— Je réponds à ce nom, en effet, répond-il en leur offrant l'un des sourires dévastateurs dont il a le secret.

— Oh, mon Dieu ! s'épanche la femme en écartant une mèche rousse de ses yeux avant de tendre la main à Chris. J'adore vos tableaux !

Évitant le regard de Mark, avec la sensation qu'il ne manquera pas de me reprocher... quelque chose, j'observe Chris en train de discuter avec le couple. Le mari parvient finalement à lui serrer la main, avant de serrer celle de Mark.

— Vous avez vraiment le don pour surprendre vos invités de la meilleure façon, n'est-ce pas, monsieur Compton ? Vous avez sans doute fait de belles affaires, ce soir.

Chris croise le regard de Mark et, même de profil, je peux dire qu'il a du mal à retenir un sourire.

— J'étais plus que ravi de répondre à l'invitation, commente Chris, mais j'ai émis une condition à ma présence ici.

Le couple est suspendu aux lèvres de Chris et, bien que Mark reste impassible, je suis persuadé qu'il l'est, lui aussi.

— On m'a dit que j'aurais de la Corona.

Il retire sa veste en cuir pour indiquer à Mark qu'il compte rester, et un serveur s'empresse de l'en débarrasser.

— Mark sait qu'il me faut ma bière.

Le couple éclate de rire, ce que je n'ose pas faire, et se tourne vers Mark dans l'attente de sa réponse. Je me demande ce qui affecte le plus Mark. L'emploi de son prénom ou le fait que Chris ait demandé une bière.

— Oh, s'il vous plaît, plaide la femme, amenez-nous une Corona, à nous aussi. Nos amis n'en reviendront pas lorsque nous leur dirons que nous avons bu une bière en compagnie de Chris Merit lors d'une dégustation de vin !

— Malheureusement, répond Mark, prouvant ainsi sa capacité à encaisser les coups, la bière ne nous a pas été livrée comme prévu.

Il fait un signe en direction d'un serveur, qui se précipite aussitôt vers nous.

— Mais je peux vous offrir du vin.

Chris n'insiste pas pour obtenir la bière, dont je ne pense pas qu'il avait vraiment envie et bientôt, nous levons tous nos verres pour porter un toast.

— Au tableau de Chris Merit que je vais acheter, déclare la femme.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez demandé une bière, dis-je tout bas lorsque Chris récupère mon verre.

Ses yeux scintillent de malice.

— Croyez-le, Sara. Je suis un rebelle qui défend une cause.

Il donne nos verres à un serveur.

— Et quelle est cette cause ? dis-je, tandis que Mark et le couple continuent à discuter.

— En ce moment ? C'est vous.

Je reste stupéfaite par sa réponse, mais je n'ai pas le temps de réagir. L'agitation a attiré l'attention et nous sommes tout à coup assaillis par une foule désireuse de rencontrer Chris. Il bavarde gentiment avec les clients, et je suis surprise et ravie qu'il me présente à chacun de ses interlocuteurs.

Une bonne heure s'écoule et Chris m'accorde autant d'attention qu'aux invités. À ce stade, il se charge de réaliser toutes les ventes, mais la dégustation de vin continue. Et plus elle se poursuit, plus je me dis qu'il va falloir que j'apprenne à ne pas boire lors de ces soirées. Je vacille et j'ai besoin de manger.

Mark rejoint le petit groupe avec lequel nous discutons, et Chris l'interpelle.

— Tu as une minute ?

Mark incline la tête.

— Toujours, pour l'artiste de la soirée...

Bien que cette affirmation soit vraie – Chris est bel et bien l'artiste de la soirée –, son ton est trop mielleux pour être honnête.

Mark pivote et s'éloigne, et je m'attends à ce que Chris le suive. Au lieu de ça, il prend ma main et m'entraîne avec lui.

Je suis bien trop troublée par les doigts de Chris, intimement mêlés aux miens tandis que nous suivons Mark ou plutôt, tandis qu'il me traîne derrière lui. Son geste a quelque chose de possessif et j'ai l'impression d'être un jeton qu'ils utilisent pour se livrer bataille. À présent, c'est moi qui suis furieuse. En fait, je suis terrifiée et mon cœur est sur le point d'exploser.

— Que faites-vous ? dis-je en tentant de me libérer.

Il continue à marcher en me lançant un bref regard.

— Ce que je suis venu faire ici : je vous protège.

Je reste sans voix face à cette réponse ridicule. Pourquoi cet instinct protecteur ? Si je ne le tire pas par le bras, si je n'exige pas des explications, c'est uniquement parce que nous sommes en public. Mon esprit est en ébullition tandis que je cherche un autre moyen de lui échapper avant de me retrouver piéger dans l'un des bureaux, entre eux deux.

Mark me surprend en interrompant sa course au milieu de la salle, à l'écart de la quinzaine d'invités qui déambulent encore dans la galerie. Chris s'arrête à côté de lui et je n'ai d'autre choix que de l'imiter, puisque ma main est toujours prisonnière de la sienne.

— Je suis venu pour soutenir Sara, annonce Chris sans préambule. Je veux qu'elle touche les commissions sur mes ventes.

Quoi ? Je hurle intérieurement. *Oh, mon Dieu, dites-moi que je rêve !*

— Mlle McMillan et moi-même discuterons de sa compensation financière en privé, répond Mark sur un ton glacial.

Son refus de m'accorder un regard est accablant. Mon cœur se serre. Je crois bien que je suis virée.

— Ça me va, déclare Chris, si tu me garantis qu'à l'issue de votre conversation, tu lui accorderas vingt-cinq pour cent de mes ventes de ce soir.

Mon ventre se noue face au chiffre prodigieux et à la requête de Chris. La peur me consume au moment où je comprends ce dont il est question. Chris voulait que je me tienne éloignée de la galerie. Il m'a dit de partir. Je ne l'ai pas écouté, alors il fait en sorte que l'on me chasse. Pourquoi ? Pourquoi cela lui importe-t-il tant ?

Le regard de Mark se fait glacial quand il se pose sur moi. Je suis convaincue qu'il va me virer immédiatement ou qu'il prévoit de le faire dans un futur proche. Au lieu de cela, il me choque en déclarant :

— Vingt-cinq pour cent, mademoiselle McMillan. Mais sachez qu'à l'avenir, votre prime sera négociée entre vous et moi, sinon rien. C'est compris ?

Je le regarde en cillant, hébétée, mais je parviens tout de même à calculer la somme que représentent vingt-cinq pour cent des deux cent mille dollars que Chris a vendus ce soir. Mark vient d'accepter de me verser cinquante mille dollars !

— Mademoiselle McMillan, répète-t-il d'un ton tranchant, est-ce clair ?

— Oui, balbutié-je. Oui, je... Bien sûr. C'est compris.

Mark reporte son attention sur Chris.

— Si tu as fini, je dois m'occuper de mes clients, tout comme Mlle McMillan.

Il n'attend pas de savoir si Chris a vraiment fini. Il pivote sur ses talons et s'éloigne, me laissant bouleversée par ce qui vient de se passer. L'adrénaline déferle en moi et je sens la colère m'envahir.

Je me tourne vers Chris et je dois faire preuve de toute ma volonté pour me souvenir que des gens nous regardent.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? dis-je en m'efforçant de contenir ma voix.

Mon ton est tranchant et je tente de lui arracher ma main tremblante avec toute la discrétion dont je suis capable. Mais il la retient.

— Je m'assure que personne ne vous retient prisonnière.

— En me faisant virer ?

Je tente de lui enlever ma main de nouveau.

— Lâchez-moi, Chris.

— Vous ne vous ferez pas virer, Sara.

— Lâchez ma main, dis-je entre mes dents.

Il serre les lèvres et, avec une réticence évidente, relâche son étreinte.

— Vous n'allez pas...

Je m'éloigne sans l'écouter. Je tourne sur ma gauche, vers le couloir qui mène aux toilettes, effrayée à l'idée de m'abandonner à l'inacceptable en pleurant en public. Je ne pleure pas facilement. Je n'ai jamais pleuré facilement, mais Chris vient de détruire mon rêve. J'ai cru que je pourrais rester là, appartenir à ce monde. J'ai cru plaire à un célèbre et séduisant artiste, alors qu'il essayait juste de me détruire. Je suis gênée et blessée. Je souffre. C'est très douloureux. Chris m'a blessée au plus profond de moi-même.

J'entre dans le couloir et Chris surgit soudain dans le passage étroit, me plaquant contre le mur, ses cuisses puissantes contre les miennes.

Instinctivement, je presse ma main contre son torse. Aussitôt, l'intimité de ce contact me bouleverse, tout comme la réaction de mon corps à l'homme qui vient de me trahir.

— N'espérez pas m'intimider en me plaquant contre un mur, Chris.

— Je n'essaie pas de vous intimider. Je vous protégeais, Sara.

Il fait glisser ses mains sur ma taille. Ses doigts me brûlent et ma réaction à sa caresse est immédiate. Je couvre ses mains des miennes pour tenter de contrôler ses gestes, mais cela n'aide pas. À présent, mes mains sont sur les siennes, et ses mains sont sur mon corps.

— Appelez ça comme vous voudrez, dis-je, mais vous n'aviez aucun droit de faire ce que vous avez fait.

— Il fallait qu'il sache qu'il ne pouvait pas vous manipuler. L'argent et les nombreuses ressources dont je dispose ont contribué à le lui faire comprendre.

Ses mots apaisent aussitôt ma colère. J'ai le souffle coupé et je me sens perdue. Ses actes et ses paroles ne cessent de se contredire.

— Pourquoi voudriez-vous m'aider ? Vous avez dit que je n'appartenais pas à ce monde.

— Parce que je refuse de le voir vous dévorer et vous détruire.

Je me rappelle ses paroles et je comprends qu'il veut m'éloigner de cette galerie, et non pas de la profession.

— Parce que Mark est un connard arrogant et déséquilibré qui jouera avec moi et m'utilisera jusqu'à ce que je ne me reconnaisse plus, c'est ça ?

— C'est ça.

— Mais vous avez dit que vous étiez pire que lui.

Il se raidit et détourne les yeux, comme s'il livrait une lutte intérieure, avant de poser un regard agité sur moi.

— Je suis encore pire, Sara, et c'est la raison pour laquelle vous devriez vous éloigner de moi le plus vite possible. Et la raison pour laquelle je devrais m'écarter et vous laisser partir.

— Alors pourquoi êtes-vous encore là ?

Il plonge son regard dans le mien et ce que j'y vois, la profondeur de son désir, me submerge. Il pose sa main sur mon ventre et je tremble sous la caresse. Il en a forcément conscience.

— Parce que...

Sa voix est rauque, séductrice, tandis que sa main glisse sur mon chemisier.

— Je ne cesse de penser à vous, à toutes les choses que je rêve de vous faire, à toutes les caresses que je veux vous infliger.

Sa main remonte entre mes seins et j'ai tellement envie qu'il me caresse que c'en est douloureux. Son audace éveille la femme sensuelle et sombre en moi, la femme qui défie l'enseignante choquée par la tournure que prennent les événements. J'ai envie de lui. J'ai envie de lui ici et maintenant, de toutes les manières possibles.

Lorsque ses yeux se posent sur ma bouche et s'y attardent, je sais qu'il pense à m'embrasser. Je n'ai jamais autant désiré être embrassée de ma vie.

— Vos lèvres sont-elles aussi sucrées que je l'imagine ? demande-t-il.

Il n'attend pas ma réponse. Soudain, il enfouit ses doigts dans mes cheveux et presse ses lèvres contre les miennes. Je suis totalement soumise à son étreinte, abandonnée à l'instant présent, à cet homme. Je me fonds en lui, j'accueille son corps ferme pressé contre le mien. Quand sa langue force la barrière de mes lèvres en une longue et irrésistible caresse, je goûte sa faim, son désir. Ce baiser est possessif, tout comme ses mains sur mon dos, me plaquant

contre lui. Je suis envahie par cette douleur qu'est devenu mon désir pour cet homme, cet inconnu auquel je ne peux résister. Il dit qu'il me protège. Il dit qu'il est dangereux. Je suis soumise à un conflit intérieur. Je sais que je devrais être furieuse après lui, mais je suis incapable de me rappeler pourquoi.

Au loin, je perçois des voix qui ont l'air proches de nous et je suis vaguement consciente que nous pourrions être surpris. Mais je suis trop troublée pour m'en soucier. Je ne veux pas que ce baiser prenne fin. Quand Chris écarte ses lèvres des miennes pour les presser dans mon cou, je suis à bout de souffle. Il me caresse les cheveux, son souffle chaud faisant naître des frissons sur ma peau.

— Revenons à l'intérieur avant qu'on nous voie.

La tendresse de sa voix éveille un sentiment étrange en moi.

Il me pousse vers la porte des toilettes, sa main sur ma taille, son torse plaqué contre mon dos, et je sens sa puissante érection. Je manque de défaillir quand il embrasse ma nuque.

— Je me moque que l'on sache ce que nous faisons, mais je ne veux pas vous embarrasser.

Le son des voix est plus distinct à présent, je perçois les bruits des pas sur le carrelage. La réalité me frappe de plein fouet et je me précipite vers les toilettes sans lui accorder un regard.

Je me rue dans une cabine, contrainte de me cacher jusqu'à ce que les femmes entrées après moi s'en aillent. Assise sur les toilettes, je sais que je devrais me réprimander pour ce comportement dévergondé et m'inquiéter pour mon travail. Au lieu de cela, je presse mes cuisses l'une contre l'autre, bien trop consciente de l'effet que Chris a sur moi. Je rejoue notre baiser, les caresses de sa langue sur la mienne. Cela prouve à quel point Chris me trouble. Il me protège, a-t-il affirmé. Mais ce qu'il a fait ressemblait plus à une démonstration de virilité. Sa façon de me prendre la main face à Mark, sa requête. Le fait qu'il m'ait suivie jusqu'à l'entrée des toilettes et qu'il m'ait plaquée contre le mur. Ses lèvres sur les miennes...

Cinq bonnes minutes s'écoulent. Les femmes discutent entre elles, puis finissent par partir. Je sors de ma cachette et observe mon reflet dans le miroir, reconnaissant à peine la femme qui me fait face. Mes cheveux ne sont plus qu'une masse indisciplinée et mes lèvres sont gonflées. Mes yeux sont assombris par un désir inassouvi.

— Ava.

— Sara ! s'exclame celle-ci en me serrant dans ses bras et en m'entraînant à l'extérieur. J'espérais arriver à temps pour vous voir.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, à la recherche de Chris, mais il a disparu. Son absence me contrarie, mais je me convaincs qu'il est toujours là. Il se fait simplement discret.

Ava relâche son étreinte et je fais un pas en arrière, notant les jolies boucles soyeuses que forment ses cheveux noirs autour de son visage ainsi que sa robe fourreau rouge.

— Vous êtes superbe.

— Merci. Ces soirées me donnent un prétexte pour m’habiller, mais j’ai eu peur de ne pas pouvoir venir ce soir. Je viens de rentrer.

— Oh... Où étiez-vous ?

Elle m’adresse un sourire coquin.

— Une escapade romantique de dernière minute. C’était fabuleux. Écoutez, je ne veux pas que Mark soit furieux contre vous à cause de moi. Je sais que vous devez être disponible pour les clients. Pourquoi ne pas déjeuner ensemble lundi ?

Mark. Elle l’a appelé Mark, alors que personne d’autre n’ose le faire.

— Ce serait super, dis-je tout en me souvenant qu’elle ne travaille pas à la galerie et qu’elle n’a donc aucune raison de se montrer formelle avec lui.

Quelques minutes plus tard, nous sommes convenues d’un lieu où nous retrouver et je me dirige vers la galerie. Je parcours nerveusement la salle à la recherche de Chris, mais je ne le vois nulle part. Mary est en train d’aider un client. Amanda et les autres semblent avoir pris racine devant la porte d’entrée, où ils souhaitent une bonne nuit aux personnes sur le départ.

Je repère rapidement les quelques clients restants, tout en essayant de ne pas penser à Chris. Mais je n’y parviens pas. Il est parti. Il s’est servi de moi pour rendre Mark furieux, il m’a embrassée, puis il est parti. Je suis blessée et – oui ! – furieuse, de nouveau. Mon dernier client est un amateur de vin et je me jette aussitôt à l’eau. Je vais me faire virer. J’ai été usée et utilisée, entraînée dans un couloir où je n’aurais jamais dû m’abandonner à ce comportement dépravé. Un taxi me raccompagnera chez moi. Alors, oui, je vais boire un peu de vin.

Quand le dernier invité a quitté la galerie, je récupère mon sac à main et mon manteau tandis que le personnel se rassemble à l’entrée pour les taxis. À ce stade, j’ai la tête qui tourne et je me sens un peu nauséuse. Je n’ai envie de parler à personne, et surtout pas à Chris ou à Mark. Chris n’est plus là, de toute façon. En revanche, je ne vais pas pouvoir éviter Mark, puisqu’il se tient à la porte, en pleine conversation avec Ava. Le ton semble tendu ou bien le vin déforme ma perception, ce qui est possible. Il se peut qu’ils soient juste en train de bavarder. Non... Mark n’est pas le genre de type avec qui on échange joyeusement. Il est plus du genre « cravache et menottes ». *Fais-moi crier, bébé*. Oh, bon sang ! Le vin me monte à la tête et mon esprit semble engagé dans un marathon de la pensée la plus ridicule. Mon ivresse me donnant du courage, je me sens comme un papillon audacieux et je décide qu’il est temps de rentrer à la maison avec des réponses à mes questions.

D’un pas chancelant – mais je n’ai plus rien à perdre, n’est-ce pas ? –, je me dirige vers Mark. Il lance un regard à Ava, un ordre silencieux dans les yeux, et elle s’en va après m’avoir

fait un signe de la main. Décidément, le monde entier semble se plier à la volonté de cet homme. Le monde entier, à l'exception de Chris.

— Suis-je virée ? dis-je en m'assurant que personne ne nous écoute.

Si cette soirée avait été sobre, le fait de ne pas avoir de témoins n'aurait pas suffi à me décider à poser cette question. Mais là, je me sens plutôt bien dans ma peau.

Il croise les bras sur son large torse et m'étudie avec – quoi ? – intérêt ? irritation ? Cet homme est indéchiffrable.

— Pourquoi seriez-vous virée, mademoiselle McMillan ?

— À cause de Chris.

— Chris nous a rapporté beaucoup d'argent ce soir, à tous les deux. Et rapporter de l'argent n'est pas un motif de licenciement. En revanche, vous servir de Chris pour me manipuler afin d'obtenir de l'argent serait une raison valable. Mais vous ne feriez jamais cela, je me trompe ?

— Non, dis-je.

Je m'autorise alors à m'aventurer sur un terrain que je n'aurais jamais osé fouler en temps normal. Mais après tout, rien n'est normal ces derniers jours.

— Et je ne veux pas participer à votre petite guéguerre. Je n'aime pas les combats de coqs. Je veux simplement faire mon travail et le faire bien.

Il rit et je crois bien que c'est la première fois que j'entends ce son dans sa bouche. Je ne suis pas sûre de savoir ce que je ressens face à l'effet de ma témérité sur cet homme si difficile à déridier.

— Une décision intelligente, mademoiselle McMillan. Une fois dégrisée, après une bonne nuit de sommeil, je vous conseille de reprendre vos révisions. Je vous testerai lundi.

J'ouvre la bouche pour protester et il hausse les sourcils. En quelques jours, j'ai appris que ce tic était un avertissement.

— Je serai prête, dis-je.

Avec le peu de rébellion qu'il me reste, je ne m'encombre pas d'un « bonne nuit » et me dirige vers la porte.

— Mademoiselle McMillan...

Je me fige et lui lance un regard par-dessus mon épaule, redoutant de ne pas lui avoir échappé aussi facilement que je le pensais.

— Un Doliprane et une bouteille d'eau avant de dormir, ordonne-t-il.

Mon patron me prescrit un traitement anti-gueule de bois et je viens d'utiliser le terme « combat de coqs » pour désigner son conflit avec l'homme qui a failli me prendre au beau milieu d'un couloir. Décidément, je suis entrée dans une dimension parallèle.

— Oui, monsieur Compton, dis-je avant de poursuivre mon chemin.

La nuit est froide et étoilée. Dans la rue, je retrouve Ralph et plusieurs stagiaires qui montent dans un taxi. Je retiens mon souffle, espérant qu'ils ne me remarqueront pas.

Puisque je ne suis pas virée, ma décision de boire plus que de raison compromet l'image professionnelle à laquelle je tiens. La portière se referme derrière Ralph et je soupire de soulagement quand soudain, mon attention est attirée sur la gauche.

Je suis stupéfaite de découvrir Chris, vêtu de sa veste en cuir, appuyé contre une voiture de sport noire que je sais être une Porsche 911. Je le sais parce que, ironiquement, mon père ne jure que par ce modèle. Néanmoins, je dois admettre que Chris rend la Porsche sexy comme jamais je ne l'aurais cru possible.

Il sourit et ses yeux embrassent ma silhouette. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'il est là pour moi. Il a affirmé être venu à la galerie pour moi. Toutefois, lui et Mark sont lancés dans une bataille de pouvoir, dont je suis devenu un pion, ce soir.

Je commence à marcher vers lui, faisant de mon mieux pour ne pas vaciller sur mes talons. Pourquoi ai-je pensé que boire serait une bonne idée, quand je ne tiens pas l'alcool? Cela me dépasse.

Chris observe le moindre de mes pas et son regard est comme une caresse brûlante sur mon corps. Le souvenir de ses mains sur moi, de sa bouche sur la mienne m'envahit, éveillant des sensations troublantes au creux de mes cuisses. J'ai envie de lui. Il le sait. Mais on s'est assez servi de moi pour la soirée. Non, pour toute une vie.

— Vous êtes parti...

Je m'arrête devant lui. Le vent porte jusqu'à moi son parfum viril et mes jambes chancellent de plus belle. Je bascule vers lui et ses mains se posent sur ma taille pour me soutenir. Nos yeux se croisent et l'air se charge d'électricité. Je suis perdue. Au temps pour ma décision de ne plus me laisser faire.

— Je suis là maintenant, dit-il d'une voix douce.

Je devrais le repousser, mais j'ai envie de le toucher moi aussi. Je crispe les doigts sur mon sac pour me contrôler. La peur que j'ai ressentie en découvrant qu'il avait déserté la galerie ne m'a pas totalement quittée.

— J'ai cru que vous étiez parti.

— Je me suis dit que vous ne voudriez pas monter sur ma moto en jupe.

— Nous n'avons jamais parlé du fait que vous me raccompagniez. Nous n'avons parlé de rien, en réalité.

— J'avais prévu de vous convaincre. Je serais revenu plus tôt si, dans ma hâte de vous retrouver, je ne m'étais pas fait arrêter pour excès de vitesse. Le policier ne s'est pas montré clément, mais j'espère que vous le serez.

Ma colère s'évanouit aussitôt. Non seulement il est rentré chez lui récupérer sa voiture pour moi, mais en plus, il a violé les limitations de vitesse tant il était pressé de me retrouver. Prise de vertige, je porte une main à mon front.

— Vu l'état dans lequel je suis, je crois que je dois vous remercier d'avoir renoncé à la moto.

Je laisse retomber ma main sur son torse. Je sens son cœur battre sous mes doigts. Est-ce mon contact qui lui fait cet effet ? Est-il aussi troublé que moi ?

Je lève les yeux vers lui et la lueur intense qui brille dans son regard me confirme ce que je pensais. Je le trouble autant qu'il me trouble. Cet artiste rebelle et sûr de lui est affecté par ma présence.

— J'imagine que vous avez deviné que j'ai bu quelques verres de plus après votre départ.
— L'idée m'a effleuré, en effet.

Il s'écarte de la voiture, les bras enroulés autour de ma taille pour me maintenir. Je suis consciente de chaque partie de son corps en contact avec le mien.

— Allons manger quelque chose. Je connais une bonne pizzeria, si vous aimez les pizzas. Je suis soulagée par la simplicité de sa proposition.

— Pas de menu compliqué. Pas de carte des vins. J'achète !

Une fois que je suis installée sur le siège en cuir souple côté passager, Chris me surprend en s'accroupissant à mes côtés. Il pose une main sur ma cuisse.

— La ceinture est parfois difficile à mettre.

Il se penche sur moi pour fixer ma ceinture, son corps intimement appuyé contre le mien. Nous échangeons un regard, les ombres dansant sur nos visages.

— Il ne faudrait pas que vous vous blessiez.

Si je reste avec lui, je serai forcément blessée. Après tout, il m'a conseillé de me tenir éloignée de lui. Je crois qu'il pense lui aussi qu'il me blessera, mais quelque chose a changé entre nous, comme si nous étions conscients d'avoir passé la limite, d'être allés trop loin pour faire machine arrière.

Il caresse ma joue avant de se relever et de fermer ma portière. L'obscurité m'engloutit. Je m'enfonce dans le cuir molletonné, priant pour que ma tête et mon estomac ne ruinent pas ma soirée.

Quand Chris se glisse à mes côtés, j'observe son profil en me demandant ce qu'il pense de moi et de mon ébriété.

— Cela ne me ressemble pas. Je ne fais jamais d'excès.

— Ne dites jamais « jamais », ma belle, réplique-t-il avant de tourner la clé dans le contact.

Le ronronnement du luxueux moteur s'élève dans la nuit.

Ses paroles résonnent dans ma tête tandis que je fixe un regard absent sur le pare-brise. Rebecca a fait des choses qu'elle s'était promis de ne jamais faire pour son maître. Si je pouvais parler avec elle, serait-elle d'accord avec Chris ? Affirmerait-elle qu'il ne faut jamais dire « jamais » ?

Chris engage la Porsche dans l'allée d'un bel immeuble situé à seulement quatre pâtés de maisons de la galerie. Avant que je puisse m'interroger sur l'étrange situation de la pizzeria, un majordome vient ouvrir ma portière.

— Je fais le tour pour vous aider à sortir, dit Chris en me touchant le bras.

Il descend du véhicule avant que j'aie pu répondre.

Je suis à la fois charmée et gênée qu'il croie que mon excès de vin m'a ôté toutes mes défenses. Pire, cette supposition n'est pas complètement injustifiée, et je me rappelle soudain pourquoi je ne m'autorise jamais à perdre le contrôle. Cela finit toujours par se retourner contre moi.

Je détache la ceinture de sécurité au moment où Chris apparaît devant moi. J'ajuste ma jupe avant de glisser les jambes dehors, tout à fait consciente du regard brûlant qu'il pose sur mes cuisses.

Sa main se présente et je retiens ma respiration, me préparant à son contact avant de poser ma paume sur la sienne. Il m'aide à sortir de la voiture et nous nous retrouvons sur le trottoir, sous un auvent. Ses doigts sur ma taille sont possessifs. Un désir irréprouvable envahit mes reins. Aucun homme n'a jamais éveillé une telle réaction chez moi.

J'entends la portière se refermer et le moteur rugir, puis la Porsche s'éloigne.

— Cet endroit ne ressemble pas à une pizzeria, dis-je.

Mais cela m'importe peu. Mon attention est totalement absorbée par Chris.

— Le restaurant est à deux pâtés de maisons. Nous pouvons y aller, si vous le souhaitez.

Ou monter chez moi.

Chris vit ici, du moins lorsqu'il est aux États-Unis. Ses paroles sont très claires.

Ses longs doigts s'enroulent autour de ma nuque, sous mes cheveux, et il presse ses lèvres au creux de mon cou.

— Soyez avertie, Sara. Je ne suis pas un saint. Si vous montez avec moi, je vous déshabillerai et je vous prendrai comme j'en rêve depuis notre première rencontre.

Ses paroles osées résonnent en moi et l'excitation m'envahit aussitôt. Je serre les cuisses. Il veut me faire l'amour depuis notre première rencontre. Je veux qu'il me fasse l'amour. Je veux lui faire l'amour. Oui. Je veux qu'il me prenne. Je veux m'autoriser à oublier les bonnes manières, à prendre et à me laisser prendre. Une passion torride, sauvage et incontrôlable, sans appréhension ni regret. Je ne me suis jamais permis de ressentir ce genre de choses. Je

n'ai jamais connu ce genre d'expérience. Aucun homme ne m'a jamais fait penser que je pourrais ressentir cela.

Je presse mes seins contre son torse et je rejette la tête en arrière pour trouver son regard.

— Si vous essayez de m'effrayer, c'est un échec.

— Pas encore, dit-il, les traits de son séduisant visage empreints d'une sombre certitude. Rien ne semble pouvoir se mettre en travers de notre désir, à présent.

— Pas du tout, dis-je encore.

Il ne répond pas tout de suite et son expression est un masque de froideur. Les muscles de sa mâchoire sont contractés, son visage tendu. Lentement, ses doigts glissent de mon cou et dessinent une ligne sur mon bras avant de se mêler aux miens.

— Ne dites jamais « jamais », Sara, murmure-t-il avant de s'éloigner en m'entraînant à sa suite.

L'anticipation fait courir des frissons sur ma peau tandis que nous nous dirigeons vers les portes automatiques, où nous accueille un homme vêtu d'un costume noir. Il porte une oreillette et ses cheveux sont rasés.

— Bonsoir, monsieur Merit, dit-il avant de me regarder. Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, Jacob, répond Chris. Nous attendons une pizza. Évitez de fouiller le livreur.

— À moins qu'il ne s'agisse d'une livreuse, monsieur, commente Jacob.

J'ai aussitôt le sentiment que ces deux-là se montrent bien plus familiers que ne le veut la simple politesse.

Je tends la main à Jacob.

— Bonsoir.

— Madame.

Je perçois un changement subtil dans son attitude, même si je suis certaine qu'il a tout fait pour que je ne le remarque pas. Il est surpris par ma présence et j'en déduis que je ne ressemble pas aux femmes que Chris a l'habitude d'amener chez lui. Il n'est pas difficile d'imaginer que Chris aime plutôt les blondes pulpeuses. Alors que je me sentais sûre de moi il y a peu, je commence soudain à douter. Je suis furieuse contre moi-même d'éprouver ce sentiment alors que je me suis promis de ne plus me remettre en question. Et que je me languis de la liberté que j'ai touchée du doigt quelques instants plus tôt.

L'ascenseur se trouve au bout du somptueux hall d'entrée, derrière le poste de sécurité. Chris appuie sur le bouton d'appel et les portes s'ouvrent aussitôt. Je le suis à l'intérieur et l'observe tandis qu'il compose un code. Puis les portes se referment et il m'attire à lui.

Mes mains se posent sur son torse musclé, sous les pans de sa veste, et une vague de chaleur déferle en moi.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il.

Ses mains sont sur mes hanches. Ma poitrine est lourde, mes seins pointent sous mon chemisier.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Au contraire, Sara, vous le savez très bien. Vous avez besoin de réfléchir ?

Je suis furieuse qu'il lise en moi si facilement.

— Voulez-vous que je réfléchisse ?

— Non. Je veux vous emmener dans mon appartement et vous faire jouir encore et encore.

Oh... Oui, s'il vous plaît.

— D'accord, dis-je dans un murmure, mais je crois que vous devriez d'abord me donner à manger.

Un sourire apparaît sur son visage et ses yeux semblent emplis d'or en fusion.

— Ensuite, vous apaiserez ma faim.

Une sonnette retentit et les portes s'ouvrent. Chris m'entraîne aussitôt à l'extérieur et je suis surprise de découvrir un magnifique salon plutôt qu'un couloir. Chris possède un ascenseur privé. Je suis sur le point de découvrir son monde, un monde très différent du mien.

Il lâche ma main et je lis un message silencieux dans son regard rivé au mien. Il me laisse entrer de moi-même, sans me presser. Au fond de moi, je sais qu'une fois à l'intérieur de cet appartement, ma décision changera ma vie. Elle me changera profondément, si profondément que je suis incapable d'en appréhender toutes les conséquences. À voir l'expression de Chris, je crois qu'il sait ce que je pense. Comment peut-il lire en moi de cette façon ?

Il a eu tort de douter de moi en cet instant, tout comme il a douté de moi à la galerie. Je devine son incertitude dans ses yeux, je ressens avec force la tension qui s'installe tout à coup entre nous. Je refuse de laisser son manque de confiance en moi, ou le manque de confiance de n'importe qui, me dicter ce que je peux ou ne peux pas faire. Plus jamais. J'ai déjà commis cette erreur et je me suis retrouvée au bord du gouffre, sur le point de sombrer. Je m'en suis sortie et je viens de comprendre que me couper du monde n'avait pas été une solution. En fait, je me suis cachée pendant tout ce temps. Alors, qu'importe ce qui se passe à la galerie, je ne me cacherai plus jamais.

Je relève le menton et j'affronte le regard de Chris tandis que je sors d'un pas assuré de l'ascenseur.

Mes talons claquent sur le magnifique parquet couleur pâle. Je reste immobile, admirant le paysage à couper le souffle qui s'offre à moi. Au-delà du superbe canapé en cuir qui trône au milieu du salon en contrebas, face à une imposante cheminée, une vue spectaculaire s'étend devant moi. Une baie vitrée occupant tout un pan de mur offre un somptueux panorama de notre ville.

Hébétée, j'avance vers la baie, enchantée par le scintillement des lumières et le brouillard qui enveloppe le Golden Gate Bridge. Je me souviens à peine d'avoir descendu les quelques marches qui mènent au salon et je n'ai pas accordé un seul regard aux meubles. Après avoir laissé tomber mon sac sur la table basse, je me positionne devant la vitre, les paumes contre le verre.

Nous sommes au-dessus de la ville, intouchables, dans un palais au milieu des cieux. Comme cela doit être merveilleux de vivre ici et de se réveiller face à ce spectacle tous les matins ! Les lumières clignent, comme si elles communiquaient entre elles, comme si elles se moquaient de moi tandis qu'elles se fauillent jusqu'aux tréfonds de mon âme, réveillant le sentiment qui s'est emparé de moi dans l'ascenseur.

Je déglutis péniblement en entendant la chanson *Broken* du groupe Lifehouse emplir la pièce. Chris ignore ce que cette chanson signifie pour moi. *Je suis sur le point de m'effondrer. Je respire à peine. Je me retiens à toi.*

Ces paroles, cet endroit me mettent le cœur à vif. Il est exposé, comme s'il saignait. Qui essayais-je de duper en prétendant que je ne voulais plus me cacher ? C'est pour cela que je me suis cachée pendant toutes ces années. Le passé reprend peu à peu vie et l'émotion menace de me submerger. Je refuse d'enregistrer les paroles de la chanson et je les écarte. Je ne veux pas me souvenir. Je ne peux pas me le permettre. Je ferme les yeux, m'efforçant d'oublier ces vieilles blessures, prête à tout pour ne plus ressentir cette douleur.

Soudain, Chris est derrière moi. Il me caresse les épaules par-dessus ma veste. Son contact éveille des sensations bienvenues et lorsqu'il glisse son bras autour de ma taille avant de presser son corps contre le mien, j'oublie les sentiments que cette chanson ravive en moi.

Je me laisse aller contre lui et ses muscles noueux m'enveloppent. Il dégage une force, une confiance en lui que je lui envie. Il éveille la femme qui se cache en moi.

Ses doigts, ses doigts talentueux et célèbres, écartent mes cheveux de ma nuque. Ses lèvres se posent sur mon cou et un frisson parcourt ma peau. Je contrôle avec peine mes émotions.

Comme s'il devinait que j'ai besoin de plus – plus de je ne sais quoi –, il me fait pivoter face à lui et glisse ses doigts dans mes cheveux, sans délicatesse. La légère douleur est agréable et d'autres sentiments m'envahissent, changeant mon état d'esprit.

— Je ne suis pas le gendre parfait, Sara.

Ses lèvres sont proches des miennes, son parfum viril m'enveloppe.

— Il faut que vous le sachiez. Il faut que vous sachiez que cela ne changera pas.

La musique s'évanouit et un autre titre du groupe Lifehouse, *Never Damage*, envahit la pièce. Il a dû mettre l'album. *Je vois à travers tes vêtements, où se cachent tes blessures. J'essaie de ne rien ressentir...*

Les mots m'arrachent un rire amer et Chris s'écarte pour m'observer. Je ne suis pas aveugle, je vois bien ce qui se cache dans les profondeurs de ses yeux verts, ce que j'ai

ressenti jusqu'alors sans pouvoir le comprendre. Il est aussi torturé que moi. Nous avons trop de mauvaises choses en commun pour que notre relation aille au-delà du sexe, et cette soudaine prise de conscience me frappe comme une libération.

Je pose mes doigts sur sa barbe de trois jours, savourant le contact rugueux contre ma paume, et je lui fais une confidence que je n'ai encore jamais prononcée tout haut :

— Ma mère est morte et je déteste mon père, alors ne vous inquiétez pas. Vous échapperez aux repas de famille, tout comme moi. Tout ce que je veux, c'est cet instant, ici et maintenant. Je vous en prie, ne me faites pas la conversation. Contrairement à ce que vous avez l'air de penser, je ne suis pas une rose délicate.

La stupéfaction envahit son visage avant que je ne pose mes lèvres sur les siennes. Il me récompense d'un gémissement rauque qui déchaîne un désir brûlant en moi, encore attisé par le contact de sa langue sur la mienne. Il approfondit notre baiser, m'embrassant avec une férocité que je n'ai connue chez aucun homme avant lui. Mais après tout, Chris ne ressemble à aucun homme que j'ai connu.

Sa langue me soumet à une torture insupportable et je lui rends la moindre de ses caresses, le corps arqué contre lui, prête à lui prouver que je suis ici, avec lui, et nulle part ailleurs. En réponse à ma déclaration silencieuse, il prend mes fesses en coupe et me plaque fermement contre son érection. J'accueille ce contact intime avec plaisir, brûlante de le recevoir en moi. Je glisse mes mains entre nos deux corps pour caresser son sexe dur.

Chris m'arrache ses lèvres, me plaquant contre la baie vitrée. Je sais que je l'ai déstabilisé. Moi. La petite enseignante Sara McMillan. Nos yeux se rencontrent et les flammes semblent danser entre nous, comme un défi incompréhensible.

Je ne peux m'empêcher de penser que je suis appuyée contre du verre, et que le verre, par définition, peut se briser. Chris en est conscient, je le devine à la lueur sombre dans ses yeux, et il veut que je m'en inquiète. Il me pousse, il me teste, il essaie de me faire craquer. Parce que je suis parvenue à me glisser sous son masque de sang-froid ? Parce qu'il croit vraiment que je ne suis pas à la hauteur ? C'est peut-être le cas d'habitude, mais pas ce soir. Ce soir, comme le dit la chanson, je suis brisée et, sans doute pour la première fois de ma vie, je ne nie pas mes failles. Je les assume.

Je relève le menton pour qu'il voie la rébellion dans mes yeux. Ses doigts glissent jusqu'à mon décolleté avant de s'enrouler sur les pans de mon chemisier. D'un geste vif, il tire sur le tissu et les boutons cèdent aussitôt, tombant dans toutes les directions. Je halète, consumée par le désir que je ressens pour cet homme.

Il me fait pivoter contre la vitre et mes mains se plaquent contre le verre. Sans perdre de temps, Chris détache mon soutien-gorge et découvre mes seins en quelques secondes. Il est de nouveau derrière moi, sa puissante érection pressée contre mes reins.

— Place les mains au-dessus de la tête, ordonne-t-il, en maintenant mes mains en hauteur, son corps enveloppant le mien. Reste comme ça.

Les battements de mon cœur s'accroissent et l'adrénaline court dans mes veines. On m'a déjà donné des ordres pendant l'amour, mais de façon clinique, du genre « penche-toi et donne-moi ce que je veux ». À l'époque, j'essayais de me convaincre que c'était excitant, mais ça ne l'était pas. Je détestais chaque seconde, chaque position, et j'endurais le sexe. Cette fois, c'est différent. Cette situation est érotique à un point que je n'aurais jamais imaginé, comme une excitante promesse. Mon corps est sensible, excité, chaud aux endroits où Chris me caresse et froid ailleurs.

Lorsqu'il semble satisfait de ma docilité, Chris se met à faire glisser ses mains le long de mes bras, puis sur mes hanches, pour remonter vers mes seins. Il n'est pas pressé, contrairement à moi qui me languis de sentir ses mains sur ma poitrine. Lorsqu'il presse mes seins sans ménagement avant de titiller mes tétons, je me sens soulagée. La sensation électrisante me coupe le souffle. Il ne s'arrête pas, éveillant chaque fois une vague de plaisir qui frise la douleur. Le son de la musique finit par s'évanouir, tout comme le passé. *Il y a du plaisir dans la douleur.* Les mots envahissent mon esprit et trouvent une toute nouvelle résonance en moi.

Soudain, ses mains ne sont plus sur moi. Je gémiss de désespoir, essayant de les retenir.

Chris capture mes bras et me force à plaquer de nouveau les paumes sur la vitre, son souffle chaud contre mon oreille, son corps brûlant contre mon dos.

— Bouge encore une fois et j'arrêterai ce que je suis en train de faire, aussi plaisant que cela puisse être.

L'ordre érotique fait courir un frisson sur ma peau et je suis surprise de constater l'effet que me fait ce petit jeu auquel nous nous livrons.

— Souviens-toi simplement que je prendrai ma revanche, dis-je, haletante, avide de sentir de nouveau ses mains sur moi.

Il plante ses dents dans mon épaule.

— J'ai hâte de voir ça, bébé, murmure-t-il d'une voix rauque. Plus que tu ne peux l'imaginer.

Il fait descendre la fermeture Éclair de ma jupe avant de la faire glisser sur mes hanches.

— Fais un pas sur le côté, ordonne-t-il, déclenchant une vague de plaisir au creux de mes jambes.

Soumise, je fais un pas sur le côté. À présent, je suis appuyée contre la baie vitrée, offerte à lui, uniquement vêtue d'un tanga, d'une paire de bas et de mes talons. Les possibilités vers lesquelles cette petite scène pourrait nous conduire me rendent folle. Je n'ai jamais été aussi excitée de ma vie, je n'ai jamais tant désiré être caressée par un homme. Ce n'est pas logique. J'ai horreur que l'on me donne des ordres, malgré un passé qui pourrait laisser croire le contraire. Mais avec Chris, tout semble différent. Au plus profond de mon être, je sais que ces journaux ont éveillé mon intérêt pour des raisons que j'ai préféré ignorer. Jusqu'à ce soir. Jusqu'à ce que Chris ouvre une porte que je croyais avoir scellée à tout jamais.

— Magnifique, murmure-t-il d'une voix rauque, chargée d'un désir contenu.

Ses mains se plaquent sur mes hanches, ses paumes explorent la chute de mes reins, ses doigts tracent la ligne de soie de mon tanga sur mes fesses, ralentissant avant de se glisser entre mes cuisses. Il tire sur le tissu qui cède aussitôt. J'ouvre la bouche, surprise, le souffle coupé. Je me penche en avant et mes tétons se pressent contre le verre froid, une sensation douce-amère, à la fois apaisante et insupportable.

Il pose une main sur mon dos, me maintenant en place, et – Seigneur ! – son autre main entame une danse envoûtante entre mes jambes.

— C'est ça, bébé, murmure-t-il en m'écartant les cuisses tout en poursuivant la torture de ses doigts experts. Chaude et humide, prête à m'accueillir. C'est comme ça que je te veux.

Sa main gauche glisse sur mes côtes et remonte jusqu'à mes seins pour caresser mes tétons.

Je suis perdue, submergée par les sensations. Il presse ses lèvres sur ma nuque, son souffle faisant naître des frissons sur ma peau et ses mains – oh ! ses mains – soumettent mes seins, mon sexe à une caresse si délicieuse que je me sens sur le point de basculer dans un abîme de plaisir alors qu'il n'a même pas retiré son tee-shirt.

Il mord le lobe de mon oreille et la sensation se diffuse jusqu'à mon sexe, où je le veux si terriblement. Je suis presque désespérée de le sentir en moi.

— Je ferai courir ma langue sur chaque parcelle de ton corps avant le petit matin, Sara, dit-il dans un murmure séducteur. Je suceraï les pointes de tes seins jusqu'à ce que tu sois folle de désir, puis j'écarteraï tes cuisses pour te lécher jusqu'à ce que tu jouisses. Et je

recommencerais toute la nuit. Je vais te prendre si fort que ce mot aura une toute nouvelle signification après ce soir.

Je gémiss sous l'effet de ses paroles, face à l'audace de cet homme, à la facilité avec laquelle il peut bouleverser mon monde et me faire perdre la raison. L'orgasme menace de me submerger. Je vais et viens contre sa main, le corps arqué pour mieux savourer le plaisir qu'il éveille en moi. Soudain, il se déplace sur le côté et se met à genoux.

Il glisse deux doigts en moi, m'emplissant, me soulageant, comme s'il savait ce dont j'avais besoin. Une vague de désir me pousse à écarter un peu plus les cuisses, mes hanches se balançant au rythme entêtant de ses caresses. Je soupire bruyamment, très bruyamment même, mais je m'en moque. La tension grandit en moi et l'orgasme explose en un spasme si violent que j'en tremble de façon incontrôlable.

Chris enroule un bras autour de ma taille, m'ancrant à lui, et je suis sûre que s'il n'était pas là, je m'effondrerais sur le sol. Le temps s'écoule lentement, les sensations déferlent en moi et Chris me fait découvrir un autre plaisir, ses caresses se faisant plus douces. Lorsque mon corps finit par se détendre, il fait glisser sa langue sur ma hanche, frottant sa joue contre ma peau en une friction délicate et érotique qui réveille les spasmes à peine apaisés. Je suis hébétée par son habileté à se montrer tout à tour exigeant et tendre.

— Ne bouge pas, ordonne-t-il avant de se relever pour se poster derrière moi, ses mains sur mon dos, ses lèvres pressées sur mon oreille. Maintenant, je vais te prendre, Sara, vite et fort, dans cette position. Tu vas rester où tu es et me laisser faire.

— Il était temps, dis-je entre mes dents.

Un rire grave emplit l'air, chatouillant mon oreille et éveillant des sensations incroyables au creux de mon ventre. Mais l'instant d'après, je suis furieuse de le sentir s'éloigner, rompant le contact de nos corps, presque comme s'il me défiait, me provoquait volontairement. Je suis sur le point de me retourner, de reprendre le contrôle, d'exprimer mes propres requêtes, mais je sais qu'il ne mentait pas quand il a promis de tout arrêter si je décollais mes mains de la vitre.

Le soulagement m'envahit lorsque j'entends un bruissement de tissu et le bruit d'un papier que l'on déchire. Un préservatif, j'en suis certaine. Bientôt. Bientôt, il sera en moi. Ses mains glissent sur mes hanches et son membre s'immisce entre mes cuisses. Il enfonce ses doigts agiles en moi, me préparant à le recevoir alors que je suis prête depuis longtemps.

— S'il te plaît, Chris, gémiss-je, me languissant d'obtenir ce que je veux.

— Doucement, bébé, répond-il.

Oh oui, je le sens entre mes jambes, épais et dur, exactement ce dont j'ai besoin.

Mais il continue à retarder mon plaisir, me provoquant, caressant mon sexe chaud et humide de son gland. Il ne peut pas en avoir envie autant que moi, sinon il ne parviendrait pas à résister à cette torture. Je me jure de me venger, très vite.

— La vengeance...

Il me pénètre d'un coup de reins et laisse échapper un gémissement rauque. Je gémiss avec lui et halète lorsqu'il remonte mes hanches pour me pénétrer plus profondément encore. Je n'ai pas le temps de me réjouir de le sentir en moi, comblant les besoins de mon corps. Il se retire et me pénètre de nouveau, m'entraînant dans une danse frénétique. Ses mains sont partout sur mon corps, son sexe me remplit. Il me comble. Dans un petit coin de mon esprit, je pense à la vitre, au poids de nos deux corps appuyés dessus. À la possibilité qu'elle se brise, mais cela m'est indifférent désormais. Si je dois mourir, je veux mourir avec cet homme en moi.

Je lutte contre la vague qui menace de déferler de nouveau en moi, refusant de quitter l'état de béatitude qui précède l'explosion des sens. Mais Chris continue son va-et-vient, ses caresses, et je suis trop faible pour résister. Je me raidis, incapable de bouger, et le plaisir s'abat sur moi, impitoyable. Je plaque mon corps contre le sien, en proie à un orgasme d'une intensité presque insupportable.

Un son rauque lui échappe et il s'enfonce dans mon corps tremblant, frémissant lui-même sous la force de son plaisir. Je veux aller à sa rencontre, le faire jouir comme il m'a fait jouir, mais je suis toujours soumise aux frissons et à la violence de mon orgasme.

L'espace d'un instant, le monde n'existe plus et nous ne sommes que deux bêtes sauvages perdues dans un acte primitif, où seul compte l'assouvissement de notre désir. Lorsque je reprends finalement mes esprits, les lumières de la ville scintillent contre la toile d'encre de la nuit. Chris est toujours en moi, son corps penché sur mon dos, ses mains plaquées sur la vitre, près des miennes.

Il enfouit son nez dans mon cou.

— Que dirais-tu d'une pizza, à présent ?

Je souris.

— Je dirais même deux pizzas.

— Si ça te donne l'énergie de recommencer ce que tu viens de faire, je t'en achèterai une douzaine.

Il se retire et une vague de plaisir m'envahit à ses paroles.

Libérée de ma peur de passer à travers la baie, je pivote et m'appuie contre la vitre pour le regarder retirer le préservatif et le jeter dans une poubelle près du canapé. Son jean est déboutonné, descendu sur ses hanches, mais il est tout habillé. Il a même gardé ses bottes. Ma joie s'estompe. Soudain, je suis plus que consciente de ma nudité.

— Tu ne t'es jamais déshabillé, en fait.

Il est de nouveau devant moi et me prend dans ses bras, avant d'écartier une mèche de mon visage.

— Parce que tu m'as fait perdre le contrôle, Sara, et cela n'arrive jamais.

Ma poitrine se contracte au son tourmenté de sa voix et je pense... je pense que durant cet instant volé, il a besoin de moi. Et sans doute ai-je besoin de lui, moi aussi. Je caresse sa

joue du bout de mes doigts.

— J'étais celle qui avait les bras au-dessus de la tête, plaquée contre la vitre qui pouvait se briser à tout moment. En fait, je suis toujours appuyée contre cette vitre.

— *Nous* sommes appuyés contre la vitre, me fait-il remarquer. Elle résiste aux ouragans, nous ne craignons rien.

Ma main posée sur son torse, je sens les battements de son cœur contre ma paume. Sans que je sache pourquoi, cela me donne l'impression d'être plus vivante. Il me donne l'impression d'être plus vivante. Je veux faire la même chose pour lui, chasser les pensées sombres qui ont soudain obscurci son humeur, comme il l'a fait pour moi.

— Tu sais, Chris, je me fixe quand même quelques limites.

Il hausse les sourcils, me scrutant de son regard envoûtant.

— À quelles limites fais-tu référence ?

— Je ne rentrerai pas chez moi en soutien-gorge, avec mon chemisier grand ouvert. Tu as déchiré mon haut.

Je suis récompensée par l'un de ses sourires sexy, le même que celui qu'il m'a adressé devant la galerie, lorsqu'il se tenait près de sa Porsche.

— Je ne t'ai pas entendue te plaindre sur le moment.

— Tu venais de ruiner mon chemisier. Il fallait bien que je m'assure que ça en valait la peine.

Son regard s'illumine d'une lueur malicieuse et il me mordille la lèvre inférieure.

— Je serai ravi de t'en racheter un pour que nous puissions recommencer.

— Je préférerais t'emprunter un tee-shirt dans l'immédiat. Je ne mangerai pas en talons et en bas.

— Pourtant, j'adorerais ça.

— Non, dis-je en souriant avant de retirer mes chaussures pour appuyer mon refus. Ça n'arrivera pas.

— La prochaine fois, conclut-il avec un clin d'œil.

L'idée qu'il pourrait y avoir une « prochaine fois » ne devrait pas me plaire, pour les raisons que j'ai déjà évoquées, en plus du fait qu'il retournera bientôt à Paris. J'ignore tout de ses blessures. Je sais qu'il en a, comme moi, et je sais que nous ne pouvons que nous faire du mal. Une « prochaine fois » ne serait bonne ni pour lui ni pour moi, à moins que... nous n'ayons besoin de plus qu'une nuit.

Chris s'écarte de la baie vitrée, de moi, et me surprend en faisant passer son tee-shirt par-dessus sa tête. Oh... Oui, ses abdos sont parfaits. Je savais qu'il était séduisant, je savais qu'il possédait un corps d'athlète, mais à ce point... Chaque partie de son corps est ferme et sculptée. Seuls des gènes avantageux et une pratique régulière du sport peuvent donner un tel résultat. Les lignes complexes de son tatouage, qui couvre tout son bras droit, celui que j'ai

tant désiré admirer de plus près, me laissent bouche bée. Le dragon est majestueux, dessiné avec tant de détails et de talent que Chris pourrait en être l'auteur.

— Est-ce que je passe l'inspection ? demande-t-il avec douceur.

Je tends la main pour toucher son bras, uniquement pour le voir me capturer le poignet.

— Si tu poses la main sur moi alors que tu me regardes de cette façon, tu n'auras pas ta pizza.

Il fait un pas en avant et me met son tee-shirt. J'inhale le parfum sexy qui imprègne le vêtement, savourant le contact du tissu sur ma peau, regrettant que ce ne soit pas lui.

— Je ne suis plus si sûre de vouloir une pizza.

— Pas question que tu t'évanouisses dans mes bras.

Ses doigts glissent sous mon menton et il relève ma tête pour me regarder dans les yeux.

— À présent, nous sommes tous les deux à moitié nus.

Il baisse la voix et ajoute :

— À égalité.

Égalité. C'est bien la dernière chose à laquelle je m'attendais de la part d'un homme qui m'a totalement dominée quelques minutes plus tôt. Cela n'a aucun sens. Le pouvoir, c'est prendre, et non pas donner. Comment peut-il faire les deux à la fois ?

— À égalité, cela voudrait dire que je dois te plaquer contre la vitre et t'interdire de bouger tandis que je te provoque impitoyablement.

Son regard s'assombrit, les ombres se mêlant aux éclats dorés de ses yeux de jade.

— Si je pensais que tu es prête à aller où cela nous mène, je te laisserais faire.

Il me laisserait faire ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, Chris ?

Il caresse ma lèvre inférieure de son pouce. Une caresse tendre, en dépit de l'intensité à peine contrôlée que je devine sous la surface, et que je commence à connaître.

— Il y a tant de choses que je pourrais t'apprendre, Sara, mais je ne tiens pas à ce que tu t'enfuires.

Ses mots contiennent une pointe de regret et de fatalité.

Je réagis aussitôt à l'appel de son corps en enroulant mes doigts autour de son bras et en me lovant contre lui.

— Qui a dit que je m'enfuirais ?

— Tu le ferais, dit-il.

Pense-t-il que je ne supporterais pas d'aller au-delà de ce que nous venons de vivre ? Ne voit-il pas que j'ai besoin de plus que ça ? J'ai besoin de m'évader.

— Tu te trompes.

Il secoue la tête.

— Non, je ne me trompe pas.

J'ouvre la bouche pour argumenter, mais son téléphone se met à sonner. Sa sonnerie est un air de piano, et je suis prête à parier toutes mes économies que c'est son père qui l'a composé. Je lui ai dit que je détestais mon père. Qu'est-ce qui m'a pris ? Visiblement, Christien le sien en grande estime.

Il sort son portable de la poche de son jean taille basse et je suis presque sûr qu'il décroche pour mettre un terme à notre conversation.

— Très bien, dit-il. Pour moi, ce sera comme d'habitude et... attends une seconde.

Il se tourne vers moi.

— Quelle pizza veux-tu ?

La pizzeria lui téléphone pour prendre sa commande ? Mais qui est donc cet homme ?

— Peu importe, tant qu'il y a du fromage.

— Mets-moi ma pizza habituelle, en grand format, ajoute-t-il à l'attention de son interlocuteur. OK, merci.

Il raccroche.

— La pizza arrive !

— C'est ce que j'appelle du service...

— La pizzeria est sur le point de fermer et comme Jacob y allait pour lui, il a appelé pour savoir si j'avais déjà passé commande.

— C'est bien ce que je dis, ça, c'est du service.

— Je connais le propriétaire depuis dix bonnes années et comme il possède aussi la boutique de motos que je fréquente, il m'aime bien. Je lui envoie pas mal de clients.

Il tend la main vers moi et m'entraîne vers le canapé.

— Mets-toi à l'aise. Je vais aller nous chercher des boissons et des assiettes. Nous pourrons manger ici.

Il sourit.

— À moins que tu ne te sois lassée de la vue.

Je secoue la tête et m'installe sur le canapé. Le cuir brun est souple et froid. Je frissonne.

— C'est une très mauvaise blague.

Il attrape une télécommande et le foyer de la cheminée prend vie.

— Je suis doué pour les mauvaises blagues.

— Oui, dis-je en posant un plaid marron sur mes jambes, je sais. *L'Homme à la chaussure rouge* ?

— Tu n'aimes pas Tom Hanks ?

— C'est un vieux film.

— Je suis un fan de classiques.

Il s'assied à côté de moi et s'empare d'une autre télécommande. Un imposant écran plat descend du plafond pour se positionner au-dessus de la cheminée. Il me tend l'appareil.

— La clé de mon château, à votre disposition.

Je suis charmée. Je me sens à l'aise avec cet homme, comme je ne crois pas l'avoir jamais été avec un autre.

— Et *L'Homme à la chaussure rouge* est un classique ?

— Tout comme *Austin Powers*.

— *Austin Powers* ? Oh non, ne me dis pas que tu es fan d'*Austin Powers*.

— Tu l'as déjà vu ?

— Eh bien, non, admetts-je, mais ça a l'air tellement débile...

— C'est le but, mon cœur. C'est un moyen d'échapper à la réalité.

Il se relève.

— Je vais nous chercher à boire. Un peu de vin ? propose-t-il avec un sourire moqueur.

— Surtout pas !

— De la Corona ?

— Non, je ne veux pas d'alcool.

— Dans ce cas, tu as le choix entre de l'eau et une boisson énergétique.

— De l'eau, dis-je. Je ne bois jamais les calories que je peux manger. Ça laissera plus de place pour la pizza.

— Je vois, commente-t-il, l'air amusé. Un excès de pizza, ça fait toujours du bien. Je reviens tout de suite.

Je m'enfonce dans le canapé en le regardant s'éloigner vers l'imposante cuisine ouverte qui donne sur le salon. Il bouge son corps élancé et ses muscles sinueux avec une grâce incroyablement virile. Il réunit tout ce qu'une femme peut désirer. Il est drôle, charmant, dénué de l'ego qu'il pourrait s'autoriser. Mais il y a autre chose chez lui. Il est l'homme qui a affronté et dominé le plus narcissique des êtres, Mark Compton. L'homme qui m'a plaquée contre une baie vitrée pour me prendre avec une sombre passion venant du plus profond de son être, d'un endroit torturé de son âme. L'homme qui m'a affirmé qu'il pourrait m'apprendre des choses, mais qu'il avait peur de me faire fuir. Je brûle de comprendre la signification de ces mots, de découvrir ce qui se cache sous le masque de Chris Merit.

Pour la deuxième fois ce soir, je pense que nous sommes deux personnes torturées destinées à se détruire l'une l'autre, mais je suis incapable de prendre la fuite. Non, en fait, je n'ai aucune envie de fuir.

Chris vient à peine de déposer deux assiettes et deux bouteilles d'eau sur la table quand une vibration étrange se met à résonner dans la pièce. Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ma sonnette, dit-il avec un sourire de petit garçon qui contraste totalement avec l'homme sombre et passionné qui m'a soumise à une exquise torture. Si un visiteur parvient à trouver le code de l'ascenseur, je peux encore l'intercepter en bloquant l'ouverture des portes.

— Ça ne peut pas être la pizza, si ? Ils ont appelé il y a à peine dix minutes.

Il baisse les yeux sur sa montre. L'argent grossier et l'épais cuir noir du bijou sont presque devenus érotiques pour moi.

— En effet, confirme-t-il, mais j'imagine qu'ils avaient préparé ma pizza habituelle avant de m'appeler.

Il se lève en essuyant ses mains puissantes sur son jean.

— Où est la salle de bains ? dis-je en l'imitant.

Il m'indique une porte près de la cheminée et se dirige vers l'ascenseur. Je le regarde, essayant d'imaginer comment je réagirais si j'étais une livreuse et que Chris me recevait torse nu. Son tatouage. Je ne croyais pas être le genre de fille à aimer les hommes tatoués, mais le sien est très sexy. C'est peut-être même la chose la plus sexy que j'aie jamais vue. Ou bien est-ce Chris qui me fait cet effet ?

Il tape un code sur un panneau digital, près de l'ascenseur. D'où je suis, je ne peux pas voir si une livreuse rougissante se tient de l'autre côté des portes, mais j'entends la voix de Jacob et le rire rauque de Chris. Ce son déclenche d'étranges sensations en moi, le genre de drôles de sensations associées à des émotions malvenues. Oh, mon Dieu ! *Ne t'aventure pas sur ce terrain, Sara ! Ne commence pas à craquer pour Chris. Ceci n'est qu'un moment suspendu en dehors de la réalité.*

Il pivote et revient vers moi, les bras chargés de deux boîtes à pizza. Soudain, je n'ai qu'un désir : être pressée contre la vitre tandis qu'il me soumet à ses caresses osées. Il est définitivement le seul homme à pouvoir éveiller tous ces sentiments en moi. Je refuse de gâcher cet instant en cédant à mes émotions et en pensant au lendemain. Chris a su repousser mes limites, me laissant totalement soumise aux sensations qu'il faisait naître en moi. Je suis affamée tout à coup, mais cette faim n'a rien à voir avec la pizza. J'ai envie de lui, je me languis de ressentir de nouveau ce plaisir incroyable.

— Il en a pris deux. Si tu veux aller à la salle de bains, vas-y maintenant. Crois-moi, ces pizzas sont les meilleures du monde lorsqu'elles sont chaudes.

Je souris.

— Du monde ?

— Sérieusement, et pourtant, je suis allé plusieurs fois en Italie.

En riant, je pénètre dans la salle de bains. Lorsque j'allume la lumière, le luxe de la pièce me saute aux yeux. À côté, ma salle de bains ressemble à des toilettes de chantier. Il y a même une baignoire creusée dans le sol. Tout à coup, je sens ma poitrine se serrer et je m'appuie contre la porte, oubliant ma faim et ma hâte.

Cette vie, la vie de Chris, le luxe qui m'entoure ressemblent bien trop à la vie que j'ai connue dans mon enfance. Le passé me submerge. Une part de moi regrette toutes ces choses, les baignoires fantaisistes, les parfums, les savons, et je me rappelle aussitôt que toutes ces choses ont un prix. Pour Chris, c'est différent. Il gagne sa vie, il s'est acheté tous ces objets lui-même et il les mérite. J'ai envie de l'imiter, de posséder moi aussi une infime part de cet univers qui m'attire.

Je chasse ces pensées et procède à une rapide toilette, tout en inspectant mon reflet dans le miroir. Mes lèvres sont gonflées et mes cheveux forment une masse indisciplinée autour de mon visage. Sans surprise, j'ai l'apparence d'une femme qui vient de se faire prendre, il y a longtemps que je ne me suis pas trouvée aussi radiieuse. Oui, Chris ne m'a pas fait l'amour, il m'a prise. Je souris à mon reflet. J'aime la liberté de cette nouvelle femme. Je la trouve très sexy. Chris est sexy. Je me sens plus sexy que jamais.

— Femme, dépêche-toi !

Je ris et sors de la salle de bains.

— Pourquoi les femmes sont-elles incapables de se presser ? demande Chris tandis que je le rejoins sur le canapé.

— Pourquoi les hommes sont-ils incapables de se montrer patients ?

Le parfum appétissant du pain cuit au four, des épices et de la sauce tomate envahit mes narines.

— Parce que vous nous avez enseigné l'impatience.

Je ricane.

— Parce qu'il est possible d'enseigner quelque chose à un homme ? Je ne crois pas.

Il ouvre le couvercle de l'une des boîtes, découvrant une pizza gratinée qui me met l'eau à la bouche.

— Ça a l'air délicieux. Je ne te laisserai pas compter le nombre de parts de pizza que je peux engloutir.

Il me tend une assiette avec un sourire.

— Je ne crois pas que tu puisses en manger plus d'une ou deux.

— Tu sais parler aux femmes, surtout après les avoir vues nues.

Je souris, très à l'aise, alors que cet homme sexy et célèbre devrait m'impressionner.

— Mais je t'assure que je peux faire plus.

Je plante mes dents dans la part en gémissant.

— Hum.

— C'est bon, pas vrai ? demande-t-il en croquant dans la sienne.

— C'est trop bon, dis-je en attrapant une serviette. Je courrai quelques kilomètres de plus cette semaine, mais ça en vaut la peine.

— Tu cours ?

— Oui. Ce qu'il y a de bien avec la course à pied, c'est qu'elle peut se pratiquer n'importe où. Je ne suis pas fan des activités collectives et je déteste les salles de sport.

— Il y a une salle de sport privée au quatrième étage. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi cet immeuble.

— Puisque tu possèdes tout l'étage, je suis étonnée que tu n'aies pas une salle de gym bien à toi.

— J'ai installé mon atelier dans l'appartement. Je te le montrerai après le dîner.

Je vais avoir le privilège de visiter l'atelier de Chris Merit. Cette pensée me rappelle qu'il est une superstar.

— Tu ne te comportes pas comme quelqu'un de célèbre.

Je finis ma part de pizza et repose mon assiette, suffisamment repue pour m'intéresser de nouveau à lui. Je ramène mes jambes sur le canapé.

— Pourtant, tu l'es. Tu dois bien savoir que tu l'es.

Il hausse les épaules et se sert une nouvelle part de pizza, qu'il me propose de partager avec lui.

— Je suis moi, c'est tout, dit-il en me tendant mon assiette.

Plongée dans mes pensées, je m'en saisis.

— Tu es l'un des peintres vivants les plus jeunes au monde. Tu es brillant, Chris.

— Et comme je sais que tu admires vraiment mon travail, cela m'importe. Crois-moi, lorsque tu es sous le feu des projecteurs, une multitude de personnes souhaitent se rapprocher de toi pour les mauvaises raisons.

Je croque un bout de ma pizza en le considérant. Il a déjà fini la sienne et en prend une autre.

Il plante ses dents dans la part avec appétit avant de hausser les sourcils lorsqu'il prend conscience de mon regard insistant.

— Pourquoi me regardes-tu de cette façon ?

— Tu n'aimes pas que les gens sachent que tu es célèbre.

— Disons que je ne le crie pas sur les toits.

Je fronce les sourcils en essayant de mettre le doigt sur quelque chose qui m'échappe.

— Attends une seconde. Utilises-tu une photo de ton père sur les forums publics ?

Un léger sourire effleure ses lèvres tandis qu'il repose son assiette.

— Tu en veux encore ?

Je pose mon assiette.

— Pas pour le moment. Tu n'as pas répondu à ma question.

Il se tourne vers moi et se frotte la joue, avec l'air d'un homme qui vient de se faire piéger.

— Oui, il m'arrive de remplacer ma photo par la sienne.

Il grimace.

— Tu t'es laissé avoir, n'est-ce pas ?

— Ton père doit avoir la quarantaine sur la photo. J'ai pensé que tu avais mal vieilli.

— En d'autres termes, je t'ai eue.

Je fais la moue avant de céder.

— Oui, tu m'as eue.

Nous nous faisons face et soudain, le ton léger de la conversation disparaît. L'air s'épaissit entre nous, lourd de la tension qui nous pousse l'un vers l'autre. Notre interlude contre la fenêtre n'a rien fait pour apaiser notre désir, au contraire, il l'a attisé.

Tandis que je l'observe, je confirme officiellement ce que j'ai pensé un peu plus tôt. Je ne doute pas que Chris soit un homme léger et amusant, mais je sais que cela lui demande un effort. Il dissimule quelque chose qu'il ne souhaite pas me montrer. Cet homme est bien plus complexe que ce qu'il veut bien laisser paraître et cela m'intrigue.

Mon regard se pose sur son bras, sur le dragon rouge, bleu et jaune. Je me rapproche de lui, mes jambes entrent en contact avec les siennes, faisant aussitôt courir un frisson sur ma peau.

Je déglutis avec peine et tends la main vers lui, traçant les lignes de son tatouage du bout des doigts. Ses muscles se contractent sous mon toucher et je me sens incroyablement puissante à l'idée que je lui fais de l'effet.

Mon regard rencontre le sien. Ses yeux sont obscurcis par le désir, comme de l'ambre en fusion.

— C'est très... sexy.

Je suis surprise que les mots soient sortis si facilement. D'habitude, je ne suis pas douée pour flirter, mais cet homme semble me transformer.

— Je suis ravi que tu le penses.

Je laisse glisser ma paume sur son avant-bras et il attrape ma main.

— Pourquoi un dragon ?

— Le dragon représente le pouvoir et la richesse, deux choses que je désirais ardemment lorsque j'étais très jeune.

— Tu rêvais d'argent et de pouvoir quand tu étais jeune ?

— Oui.

Je brûle de lui demander pourquoi, mais je ne veux pas avoir l'air inquisiteur.

— Et maintenant ?

— Je possède les deux, et la sécurité qui va avec.

Je repense à la façon dont il a utilisé ce pouvoir sur Mark, à la face obscure qu'il m'a révélée ce soir. Il aime le pouvoir, mais pas de façon abstraite, comme Mark. Il incarne ce mot à la perfection.

— Mes premiers tableaux représentaient des dragons. Ils font partie de ma collection personnelle. Je n'en ai jamais vendu aucun. Je n'ai même jamais essayé.

— Ici ? dis-je avec ferveur. J'adorerais les voir.

— À Paris.

— Oh...

Bien sûr. C'est à Paris qu'il vit. J'observe de nouveau son tatouage.

— L'artiste est très doué, en tout cas.

— Elle est très douée, en effet.

Ma poitrine se contracte. Il a laissé une femme exprimer son art sur son propre corps et il s'en est inspiré pour peindre certains de ses tableaux.

Avec tendresse, il repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille et je contiens avec peine un frisson.

— Que veux-tu savoir ? demande-t-il.

Je veux qu'il m'en dise plus sur elle.

— Tu ne me diras que ce que tu veux bien me dire.

Une lueur surprise apparaît dans ses yeux.

— Tu es vraiment imprévisible, Sara McMillan.

— Comme toi.

Sa voix se radoucit.

— Cette femme m'a mis dans une situation très difficile.

Sans savoir pourquoi, je retiens mon souffle.

— Elle appartient au passé, ajoute-t-il. Toi, tu es là, maintenant.

Mon souffle est haché. Je crois qu'il a voulu être gentil, mais le mot « maintenant » ne me rassure pas. J'ignore pourquoi l'emploi de ce mot me gêne ou pourquoi mon ventre est noué, tout à coup. Ici et maintenant, c'est tout ce qui importe. Je pense trop. Je ne veux pas penser. Je grimpe sur ses genoux et il pivote pour s'appuyer contre le dossier du canapé. Avec audace, je le chevauche, mes mains posées sur ses épaules.

— Je suis là, maintenant. Que vas-tu faire de moi ?

Il reste immobile pendant plusieurs secondes. Il ne me touche pas. La tension irradie de son corps pour s'immiscer en moi. Il ne réagit pas et pour la première fois de la soirée, je me sens gênée.

Soudain, il enroule ses doigts autour de ma nuque et m'attire à lui, ses lèvres à quelques centimètres des miennes.

— Sais-tu ce qui arrive quand tu pousses un dragon en dehors de ses limites ? Il te brûle vivante, bébé. Tu joues avec le feu.

Je pose mes mains sur ses joues, toute gêne évanouie, oubliée.

— Je n'ai pas peur de ce dont tu parles, même si j'ignore où tu veux en venir. Je crois que tu persistes à vouloir m'effrayer parce qu'au fond, c'est toi qui as peur.

Ses doigts se crispent dans mes cheveux et je suis surprise par la fermeté de son étreinte.

— C'est tout ce dont tu es capable ?

Tandis que je prononce ces paroles, je suis choquée de découvrir à quel point je désire qu'il aille plus loin. À quel point je désire qu'il me montre ce qu'il cache sous cette apparence. Je n'ai pas peur. Je suis excitée. Je suis prête.

Ses yeux sondent les miens ; son expression est dure, intense.

— Je croyais que tu étais une gentille petite enseignante.

— Tu me dévergondes, dis-je, et apparemment, j'aime ça.

J'ai à peine le temps de finir ma phrase qu'il me fait taire en pressant ses lèvres sur les miennes avec une passion déchaînée et brûlante. Je goûte la part de lui que je veux découvrir, la part de lui qui l'effraie, et je brûle d'en savoir plus. Il a peut-être raison. Je joue avec le feu, mais je suis incapable de m'arrêter. Au mépris de toute logique, je le pousserai à se révéler à moi, entièrement.

Je m'abandonne à son baiser, gémissant sous les caresses audacieuses de sa langue, qui me font perdre la tête. Ses mains glissent sur mon dos en remontant mon tee-shirt et je lève aussitôt les bras pour l'aider à le faire passer au-dessus de ma tête. Avant même que j'aie pu les baisser, il prend mes seins en coupe. Dieu me vienne en aide, ses lèvres sont sur ma poitrine, suçant et léchant impitoyablement mes tétons. J'enfonce mes doigts dans ses cheveux et il lève les yeux vers moi. Il me regarde tout en traçant des cercles du bout de sa langue autour de la pointe de mes seins. Je mords ma lèvre inférieure pour contenir le plaisir qui déferle en moi. Il se penche en avant et pose ses lèvres à l'endroit où mes dents se sont plantées, plaquant mes seins nus contre son torse.

Ses mains glissent sur ma nuque. Il aime me maintenir captive. Je crois même qu'il adore ça. Le pire, c'est que moi aussi.

— Tu ne sais pas ce qui t'attend, Sara...

— Mais je veux le savoir, dis-je dans un murmure.

Je n'ai jamais été aussi sincère depuis longtemps. Je fais glisser mes paumes sur ses côtes. Sa peau est chaude, ferme, ses muscles sinueux.

Sa bouche réclame de nouveau la mienne, exigeante et... menaçante ? Peut-être. Probablement. Mais ce constat ne fait qu'intensifier mon désir, ma faim de lui. Je contiens l'envie de lui tirer les cheveux. Ses mains parcourent mon corps, me possédant. Oh oui, comme je veux être possédée par cet homme !

— Allonge-toi, ordonne-t-il, la main sur ma taille pour me pousser en arrière jusqu'à ce que je sois étendue sur la table, derrière moi.

La pointe de mes seins est dure et Chris me regarde d'un air affamé. Je soupire quand il glisse ses doigts entre mes cuisses pour me caresser.

— Tu es si humide...

Sa voix est rauque, chargée de désir.

— Si excitée...

Il m'explore, me provoque. Ses doigts s'immiscent en moi et j'arrive à peine à respirer. C'est différent de tout à l'heure, quand je ne pouvais pas le voir. Il m'observe et je vois l'homme qu'il est, la passion, la lueur charnelle qui brillent dans ses yeux et me rappellent que je ne suis pas à la hauteur. Mais je m'en moque.

Il se penche sur moi et mordille mes tétons, et je prends conscience qu'en fait, rien n'a changé par rapport à tout à l'heure. Une fois de plus, je suis sa prisonnière. Je ne peux pas le

toucher sous peine de tomber. Il glisse un autre doigt en moi et recommence à mordiller mon téton jusqu'aux portes de la douleur, une merveilleuse et érotique douleur.

— Chris... dis-je, le souffle coupé, sans savoir ce que je compte lui demander.

— Je t'ai dit que je ferais courir ma langue sur chaque parcelle de ton corps avant le petit matin, tu t'en souviens ? susurre-t-il en traçant une ligne entre mes seins du bout de la langue, puis sur ma poitrine gorgée de désir et avide de sentir de nouveau la caresse de ses lèvres.

— Oui...

Il se met à caresser mon clitoris de son pouce, augmentant encore mon excitation.

— Veux-tu que je te lèche ici ? demande-t-il en faisant glisser une main sur mon ventre tandis que son autre main me soumet à une délicieuse torture, ses doigts allant et venant en moi.

Je ferme les yeux et laisse retomber ma tête en arrière.

— Regarde-moi, Sara, exige-t-il d'une voix tranchante qui me pousse aussitôt à relever la tête.

— Veux-tu que je te lèche ici ?

Je suis trop proche. La vague de l'orgasme est sur le point de déferler en moi.

— Oui, mais... Je ne... pense pas que je puisse le supporter. Pas maintenant.

Je halète et il interrompt brutalement sa caresse pour me redresser sur la table. Avant que je ne puisse retrouver l'usage de mes sens, je suis assise sur le canapé, les jambes sur ses épaules. Sa bouche se pose sur mon sexe et une chaleur insupportable m'envahit. Je ne suis plus consciente de rien sinon des sensations qu'il éveille en moi, l'une après l'autre. Bientôt, je suis emportée par le tourbillon de l'extase. Je tente de me contenir, mais j'en suis incapable. Cet homme brillant, sexy, sombre, passionné m'embrasse de la façon la plus intime qui soit après avoir affirmé qu'il ferait courir sa langue sur tout mon corps. Je suis incapable de respirer, mon corps se raidit, et soudain j'atteins l'orgasme. Ses doigts glissent en moi, comblant mon corps, m'emplissant parfaitement.

Lorsque je parviens enfin à inspirer, un long frisson parcourt ma peau, apaisant les flammes qui me consomment. Aussitôt, Chris m'enveloppe de son corps imposant et m'embrasse. Je sens le goût épicé de mon sexe sur sa langue et je comprends qu'il le fait intentionnellement. Je sais que je n'exerce aucune pression sur lui. Je reste dans les limites qu'il a fixées. Comme pour confirmer ma pensée, il s'écarte avant de s'éloigner, me laissant tremblante de désir. Il contrôle tout, il me contrôle.

Il se tient au-dessus de moi tandis qu'il retire ses bottes. Les battements de mon cœur s'intensifient quand je réalise qu'il est en train de se déshabiller. Je me tiens droite, les yeux fixés sur lui, la bouche rendue sèche par l'excitation. Il ôte son jean en un quart de seconde, et son caleçon avec. À moins qu'il n'en porte pas. Mais je m'en moque. Il est nu et excité, son sexe épais dressé devant lui, palpitant de désir. Pour moi. Je veux le caresser, mais avant que

j'aie pu bouger, il pivote et récupère son jean. Il enfonce la main dans l'une des poches et j'entends bientôt un bruissement de papier, que j'identifie à peine tant je suis fascinée par le spectacle de son dos puissant. Je le fixe toujours lorsqu'il laisse tomber son jean pour s'asseoir près de moi.

Il me tend le préservatif, un défi silencieux dans le regard.

— À présent, je suis soumis à ta volonté. Que vas-tu faire de moi ?

Je saisis le préservatif et glisse sur mes genoux sans cesser de le regarder. Je suis troublée par sa capacité à se montrer autoritaire lorsqu'il s'agit de mon plaisir, et si doux lorsqu'il s'agit du sien. On m'a déjà donné des ordres, mise à genoux, imposé de faire des choses que je ne voulais pas faire. J'abhorre ces souvenirs dont je ne tire aucune excitation. Mais Chris pourrait bien me demander de faire n'importe quoi, je crois que je lui obéirais avec plaisir. Je veux prodiguer mille et une caresses à cet homme. Les fantasmes osés qui envahissent mon esprit suffisent à me conduire au bord du gouffre.

Je me sens puissante, incroyablement sexy. J'aime cette sensation. Je baisse les yeux sur son sexe avant de plonger de nouveau mon regard dans le sien.

— Veux-tu que je t'enfile ça maintenant, ou préfères-tu que je te suce avant ?

Son regard s'assombrit.

— Ah, ma jolie petite enseignante ! Je commence à me demander qui est en train de corrompre qui dans cette histoire.

Je ne suis pas plus en train de le corrompre qu'il n'est soumis à ma volonté. Moi, en revanche, je suis totalement à sa merci. En fait, je ne suis pas sûre de pouvoir un jour prendre le contrôle avec cet homme. Pourtant, au fond de moi, je sais que c'est l'unique façon de mettre à nu ce qu'il essaie de me cacher. Le désir de lui prouver que je suis capable de relever ses défis s'immisce en moi.

Je laisse tomber le préservatif sur le canapé et je pose une main sur sa cuisse, surprise par le contact érotique de ses poils contre ma paume. Bien sûr, après l'orgasme qu'il m'a fait connaître, mon corps est ultrasensible et prêt à basculer à tout moment dans l'abîme. J'enroule mes doigts à la base de son ventre, appréciant le contact de la peau incroyablement douce qui contraste avec l'acier de son sexe. Je me penche vers lui et lèche son gland du bout de la langue, savourant son goût musqué. Il soupire, ce qui suffit à embraser mon désir. Je trace de petits cercles sur son sexe avant de le prendre entre mes lèvres.

Je sens les muscles de sa cuisse se contracter sous ma main et je suis fascinée par mon habileté à le satisfaire. Mais je veux qu'il touche ma tête. Je veux qu'il soit si fou de désir que l'idée de me voir m'interrompre lui soit insupportable. Animée par cette détermination, j'entame un ballet enflammé, montant et descendant sur toute la longueur de son sexe, tandis qu'il accompagne mon mouvement de ses hanches. Je peux presque ressentir son envie de poser les mains sur ma tête, mais il n'en fait rien. J'intensifie le rythme tout en me rapprochant de lui, pressant intentionnellement mes seins contre sa jambe.

Un long soupir s'échappe de ses lèvres.

— Assez, ordonne-t-il en m'attirant sur ses genoux.

Non, crié-je dans ma tête, déterminée à le pousser dans ses retranchements, mais il est trop tard. Il est trop fort pour que je lutte. Je suis déjà plaquée contre son torse, ses doigts sont emmêlés dans mes cheveux, ses lèvres sont sur les miennes. *Il était mortel, comme une drogue...* Quelque part, au fond de mon esprit embrumé par le désir, les mots du journal résonnent. Chris est en train de devenir mon addiction, une drogue dont je ne me lasserai jamais.

Il me fait pivoter dos à lui et je sens son érection contre mes reins. Je glisse les mains dans mon dos pour le caresser tandis qu'il taquine mes seins, mes tétons.

— Prends le préservatif, mon cœur.

— Nous n'en avons pas besoin, dis-je dans un soupir, si pressée de l'accueillir en moi que cela en devient douloureux. Je prends la pilule.

Il interrompt brusquement ses baisers. Je me tourne vers lui et presse mes paumes contre sa poitrine. J'ignore qui a le cœur qui bat le plus vite. Sa réaction éveille une peur soudaine en moi et je saisis aussitôt ce qu'il pense. Je m'écarte et plante mon regard dans le sien.

La colère et la déception se mêlent en moi.

— Tu penses que je prends la pilule pour coucher à droite à gauche... Je n'y crois pas ! Eh bien, pour ton information, je n'ai pas eu de relation sexuelle depuis... très longtemps. Et visiblement, ce n'est pas ce soir que je mettrai un terme à cette période d'abstinence.

Je tente de me dégager de son étreinte, mais il me retient.

— Lâche-moi, Chris.

— Pas question !

Il fait remonter une main sur mon dos jusqu'à ma nuque, me soumettant à sa volonté. Cette fois, je n'apprécie pas.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas te faire fuir et je le pensais.

— Laisse-moi !

Je me consume littéralement, et la colère n'est pas la seule responsable. À présent, je suis furieuse contre moi-même.

— Je ne suis pas si compliqué que ça, Sara. Je me protège. Je fais l'amour aux femmes et j'aime qu'elles me fassent l'amour. Je suis comme ça. Je te l'ai déjà dit.

Ses mots durs déferlent sur moi comme une vague glacée. Je baisse les yeux avec la sensation que je suis sur le point de m'effondrer. Il a raison. Je suis émotive et il serait stupide de ne pas nous protéger. Comment ai-je pu m'aventurer sur ce terrain ? Ceci n'est qu'un exutoire, une histoire de sexe.

Ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux, ses mains se posent sur mes joues tandis qu'il me force à le regarder dans les yeux. La lueur trouble et tourmentée qui agite son regard, en totale contradiction avec ses propos tranchants, me coupe le souffle.

— Bon sang, femme ! dit-il, qu'es-tu en train de me faire ?

Il presse son front contre le mien et sa voix est rauque lorsqu'il ajoute :

— Je n'ai pas pensé au sexe lorsque tu as dit que tu prenais la pilule. J'ai voulu savoir qui était l'homme qui avait eu la chance de t'avoir et qui t'avait perdue, alors que je n'ai aucun droit de me poser cette question. Je ne veux pas me la poser. Je ne veux pas savoir.

Mais cela l'intéresse, c'est ce qu'il est en train de me dire. Je parviens à respirer de nouveau.

— Il appartient au passé, dis-je en reprenant les mots qu'il a utilisés pour parler de sa mystérieuse tatoueuse.

— C'est-à-dire, Sara ? Depuis combien de temps n'as-tu pas connu d'homme ?

— Es-tu sûr de vouloir le savoir ?

Mon cœur bat la chamade.

— Crois-moi, tu vas...

— Combien de temps ?

Ma gorge se serre.

— Cinq ans. J'ai continué à prendre la pilule parce que... C'est comme ça, c'est tout.

Il s'adosse contre le canapé et m'étudie.

— Pas un seul homme en cinq ans ?

Je détourne le regard.

— Je n'ai pas envie d'en parler. Il s'agit du passé et toi, tu es le présent.

Ses mains glissent sur mon visage tandis qu'il me fixe du regard. Les secondes semblent être des heures. Je redoute qu'il me croie incapable d'assumer une relation sans attaches.

— Tu as raison, mon cœur, murmure-t-il finalement. Je suis le présent.

Il m'embrasse, sa langue entamant un ballet érotique avec la mienne, puis il reprend ses caresses pour m'entraîner vers un lieu où – Dieu merci – penser n'existe pas.

Ses mains sont plaquées sur la chute de mes reins et le contact de sa peau me bouleverse comme jamais. Je me sens incroyablement vivante.

— Je veux être en toi, me susurre-t-il d'une voix rauque.

Son souffle chaud caresse mon cou, puis ses lèvres apaisent la brûlure.

Mon corps s'éveille à ces mots. Aussi impossible que cela puisse paraître après les orgasmes que cet homme m'a fait connaître, en cet instant, je suis bien plus excitée que je ne l'ai jamais été.

— Oui, s'il te plaît.

Il me retourne et m'empale sur son sexe, les mains pressées sur ma taille. Je halète en le sentant entrer en moi, fouillant les profondeurs de mon être au-delà de la raison. Chris me touche profondément, intensément, complètement.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est bon !

Sa voix est grave et son excitation contagieuse. Encore une fois, je me dis que je suis à l'origine de son désir. Cette idée est jouissive.

L'une de ses mains descend sur mon dos, en un geste possessif, tandis qu'il intensifie le rythme de mes hanches. Je me cambre pour mieux apprécier la sensation de son sexe allant et venant en moi avec sensualité.

Il mordille ma lèvre inférieure avant de calmer la douleur de sa langue.

— Tu as le goût du miel, murmure-t-il.

Puis, alors que cette scène est sans doute la plus passionnée que j'aie jamais vécu, il sourit et ajoute :

— Et de la pizza.

Je ris et lèche à mon tour sa lèvre inférieure.

— Tu as le goût de...

— ... ton sexe, finit-il à ma place, faisant naître une sensation étrange au creux de mon ventre. J'ai encore ton goût sur les lèvres, Sara.

L'air s'épaissit et le lien que j'ai senti entre nous depuis notre première rencontre semble se transformer en une entité bien vivante. Il nous contrôle. Il exige que nous lui donnions tout. Nous ne sommes plus nous-mêmes, nous ne sommes plus les créatures torturées et pensantes capables de se maîtriser. Nous sommes simplement deux corps coupés du monde et abandonnés à cet instant puissant et passionné.

Nos lèvres se joignent, nos langues entament une danse audacieuse, un baiser chargé d'émotion qui ne ressemble à rien de ce que nous avons partagé jusqu'alors. Je ressens ce baiser au plus profond de mon corps et une émotion inconnue envahit ma poitrine. Au fond de moi, je sais qu'il est dangereux de me laisser aller à de tels sentiments avec cet homme. Tomber amoureuse de lui est une erreur que je ne voulais pas et que je ne veux pas commettre, mais je suis incapable de lutter contre les émotions qui me submergent. Je ne peux échapper aux sensations dévastatrices qu'il fait naître en moi, même si j'admets ne pas avoir vraiment essayé.

Nous bougeons sur le même rythme, une danse sensuelle et passionnée, nous soumettant l'un l'autre à de torrides et avides caresses. Je voudrais pouvoir me glisser sous la peau de cet homme. Mes caresses, mes baisers ont quelque chose de désespéré, tout comme ma façon de me presser contre lui. Une vague de chaleur prend source au cœur de mon intimité pour déferler en moi, excitant la moindre de mes terminaisons nerveuses. Je veux aller là où elle m'emporte, soumise à un désir mêlé d'amertume alors que je tente de savourer cette expérience, incapable d'y mettre fin.

L'orgasme explose en moi trop vite. Je m'accroche à Chris, mon visage dans son cou. Il gémit tandis que je me contracte autour de son membre et intensifie le va-et-vient de mon corps sur lui. Ses bras sont enroulés autour de moi, me maintenant avec fermeté lorsque le plaisir l'envahit à son tour.

Quand nous reprenons nos esprits, le vin et le plaisir m'ont laissée engourdie. Chris s'étend sur le canapé et m'attire dans ses bras. J'entends son cœur battre sous mon oreille. La cheminée diffuse une chaleur agréable autour de nous. Mes paupières sont de plus en plus lourdes...

Ce soir, j'ai l'impression de l'avoir retrouvé. Il était différent. Nous étions différents. Il n'y avait que lui et moi, seuls dans la salle de jeu. J'étais si soulagée, si lasse qu'il me partage... Je souffre lorsqu'il me partage, lorsqu'il me fait ressentir que je ne lui suffis pas. Il dit que ce n'est pas le cas. Il dit que j'incarne tous ses fantasmes. Que je suis une soumise parfaite.

Je me souviendrai de cette nuit toute ma vie. Seules mes mains étaient liées et je me tenais au milieu de la pièce, sur l'estrade. Il était nu et autoritaire, et dans ces moments-là, je suis prête à tout pour satisfaire cet homme. J'étais excitée, je me languissais de ses caresses. Finalement, ses doigts ont effleuré mes joues avant de descendre vers mon cou, puis mes seins et mes tétons. J'ai frissonné sous la caresse. Voilà à quel point il contrôle mon corps.

Ses doigts se sont posés sur mes lèvres.

— Suce, a-t-il ordonné.

Aussitôt, j'ai pris son doigt dans ma bouche et j'ai fait courir ma langue dessus. Son regard s'est enflammé et...

Soudain, j'ouvre les yeux, reprenant mes esprits. Je cille, encore dans ma bulle de plaisir. Je rêvais. Je crois... Je crois que j'ai rêvé de l'un des extraits du journal encore une fois. Je déglutis péniblement, la gorge sèche. Une douleur agréable irradie entre mes cuisses. Soudain, je prends conscience de la réalité. Oh, Seigneur ! Je ne suis pas chez moi, je suis chez Chris et je viens de faire un rêve érotique. Et si j'avais parlé à voix haute ou – pire ! – gémi dans mon sommeil ? Je me redresse précipitamment.

Une couverture que je ne me souviens pas d'avoir posée sur moi tombe sur ma taille au moment où j'aperçois Chris. Il est debout et me tourne le dos. Il porte un vieux jean et un tee-shirt marron, alors que moi, je suis complètement nue. Une main posée sur la fenêtre du salon, il observe le superbe lever de soleil qui teinte l'horizon de rouge, d'orange et de jaune. Malgré la beauté du spectacle, je ne suis pas en mesure d'apprécier la vue. Pas quand l'effrayant « lendemain matin » est arrivé et que j'ignore si je viens de partager sans le vouloir mon rêve érotique.

Chris semble sentir que je suis réveillée et commence à se tourner. Par réflexe, me sentant exposée au-delà de ma nudité, je ramène mes genoux contre ma poitrine et remonte

la couverture jusqu'à mon menton.

La gêne ne diminue en rien la réaction de mon corps à cet homme. Il est vraiment superbe. Je m'abreuve du spectacle qu'il m'offre comme je boirais du bon vin, savourant le moindre détail. Il porte les bottes de *biker* qu'il portait la dernière fois au café et son tee-shirt est orné d'un logo Harley Davidson. Il ne s'est pas rasé et sa mâchoire s'ombre d'une fine barbe qui lui donne un air super sexy. Ses cheveux blonds et longs, un peu humides, encadrent son beau visage. Et ces yeux si vifs, émeraudes teintées d'or à la lumière du soleil...

Il me fixe lui aussi, l'expression dure et indéchiffrable. Je voudrais qu'il parle, qu'il me lance l'une de ses remarques légères et pleines d'esprit que je trouve si rassurantes. Mais il n'en fait rien et je suis à deux doigts de me mettre à débiter des absurdités, alors que j'étais déterminée à me défaire de cette habitude.

— Salut, dis-je alors que le silence menace de me rendre folle.

Eh ! Je me suis contentée d'un mot. Il y a du progrès.

Il s'appuie contre la baie vitrée, ne s'inquiétant pas de la voir se briser sous son poids, contrairement à moi, la veille. Enfin, cette inquiétude a vite disparu. J'ai oublié mes peurs dès qu'il a posé la main sur moi. Je m'enflamme au souvenir de son corps me plaquant contre cette même vitre et les images de la nuit passée me reviennent avec une clarté fiévreuse. Ses mains, ses doigts, sa bouche... Mes seins sont lourds, soudain, mes tétons sont douloureux. Le feu me monte aux joues.

Chris, de son côté, reste impassible. La tension qui se dégage de lui devient palpable, emplissant la pièce, au point que j'ai l'impression de suffoquer. Dans ces conditions, mes vieilles habitudes constituent ma seule défense. Alors je cède aux divagations.

— Ah, c'est le matin ! Mais tu le sais déjà puisqu'il fait jour et... on dirait que je ne suis pas rentrée chez moi.

Plusieurs secondes interminables s'écoulent et je serais prête à jurer que j'entends le tic-tac de sa montre avant qu'il ne prenne la parole.

— Voulais-tu rentrer, Sara ?

Sa question me prend de court et je ne sais pas quoi répondre. Je suis une véritable cruche. Voulais-je rentrer ? Eh bien, non. Il m'a profondément comblée et j'ai sombré dans un sommeil béat. Serais-je rentrée si je m'étais réveillée plus tôt ? Non. Je n'étais pas pressée de quitter Chris, mais j'ai peur que M. Je-ne-suis-pas-le-gendre-parfait ne réagisse de façon excessive à cet aveu.

— Je ne sais pas.

— Moi, je ne le voulais pas.

Sa voix est calme. Il se frotte la joue, l'air bouleversé par cette déclaration, avant de se contredire en plongeant son regard dans le mien et en répétant clairement :

— Je ne voulais pas que tu rentres chez toi, Sara.

Je suis troublée et heureuse de l'apprendre, mais... Attendez. Je ne devrais pas être heureuse. Si ? Ceci est une liaison, une aventure sans lendemain. Bientôt, il s'envolera pour Paris et notre histoire appartiendra au passé. Je suis censée vivre l'instant présent, apprécier ce que l'on m'offre, maintenir la distance.

— Tu ne voulais pas que je rentre ?

Je suis incapable de m'empêcher de lui demander confirmation, incapable de ne pas désirer plus de cet homme. La question étant : qu'est-ce que je souhaite de plus ? Plus de plaisir, me dis-je pour me rassurer. Ce n'est qu'une question de plaisir.

Il m'observe pendant un long moment, si bien que je crains de me mettre à bavarder de nouveau, mais Dieu merci, il nous épargne en reprenant la parole.

— Je n'ai jamais invité aucune femme chez moi, Sara, m'informe-t-il sur un ton dur, presque furieux. Je n'ai jamais de relation non protégée et je ne questionne jamais mes maîtresses sur leur passé. Surtout, je n'évoque jamais le mien.

De toutes les choses qu'il a dites, je m'accroche à celle qui a le moins de conséquences pour moi, compte tenu du fait que je suis censée considérer notre liaison comme une aventure érotique. Malgré cela, je ne peux m'empêcher de froncer les sourcils. Insinue-t-il réellement qu'il m'a parlé de son passé ? Parce que si c'est le cas, je n'en ai pas le souvenir.

Je l'observe et la gêne m'envahit peu à peu. Il a l'air furieux, comme si... comme s'il me reprochait de l'avoir forcé à faire des choses qu'il ne voulait pas faire. Oui. Je peux le voir sur son visage. Oh, mon Dieu ! Il m'en veut. Je sens mon cœur se serrer.

Je pose les pieds au sol, la couverture étroitement enroulée autour de mon corps.

— Je ferais mieux d'y aller.

— Non, s'il te plaît...

Sa voix est basse, mais la vulnérabilité qui perce à travers ses mots me paralyse. Une vraie détresse se peint sur son beau visage, tout comme elle doit transparaître sur le mien.

— Tu me perturbes, Chris.

— Nous sommes deux, mon cœur, dit-il avant de s'éloigner de la baie vitrée. Donne-moi un instant.

Sur ces mots, il passe à côté de moi et monte les quelques marches qui mènent au salon, me laissant seule.

Quoi ? Que fait-il ? Je pivote et le vois disparaître dans un couloir. Les sourcils froncés comme jamais, j'entreprends de retrouver mes vêtements, en vain. Son tee-shirt est introuvable lui aussi. Je m'effondre sur le canapé. Je suis prisonnière. Je ne peux pas partir. En ai-je envie ? Je crois que ce serait préférable. Ou peut-être pas. Cet homme me plonge dans un tourbillon de... sentiments ? d'émotions ? De passion. Voilà un mot sûr. Quoique...

J'entends un bruit de pas derrière moi. Chris se précipite dans les escaliers et surgit devant moi. Il se tient accroupi, tout près. Son parfum boisé et frais m'envahit. À ma grande surprise, il glisse une robe de chambre bleu marine qui fait trois fois ma taille autour de mes

épaules. Ce geste a quelque chose de protecteur et je ne suis pas sûre de m'être déjà sentie aussi féminine qu'en cet instant. Jamais je n'ai autant éprouvé le sentiment d'être protégée qu'avec cet inconnu, pas même avec l'homme dont j'ai failli devenir la femme. La justesse de son geste et la certitude de m'être enfin débarrassée de mon passé résonnent en moi. Cette décision m'a conduite ici.

Je suis toujours cramponnée à la couverture. Chris baisse le regard puis le remonte sur mon visage, me demandant silencieusement de desserrer mon étreinte. Une chaleur sourde envahit mon ventre avant de se diffuser dans tout mon corps. J'ai envie de lui. J'ai envie de lui comme je ne pensais pas en être capable.

Nos regards se rencontrent et je distingue les ombres qui hantent le sien. Il me donne l'autorisation de pénétrer son univers. Éperdue, je laisse la couverture glisser et je suis nue devant lui, mais j'ai l'impression qu'il est aussi nu que moi. Il n'invite jamais aucune femme chez lui. Il y a quelque chose entre nous et je prie pour m'être trompée, la nuit dernière. Je prie pour que nous ne soyons pas deux êtres torturés sur le point de s'anéantir mutuellement. Une part de moi a besoin de Chris. Peut-être avons-nous besoin l'un de l'autre.

Les secondes s'égrènent avec lenteur, sans que nous bougions ou parlions. Puis il pose sur mes seins un regard sensuel.

— Seigneur, tu es magnifique, murmure-t-il d'une voix rauque et tourmentée, qui me touche bien plus que son compliment.

Je tremble sous l'effet de l'émotion. Oui. Oh oui. Il y a bien quelque chose entre nous, une promesse teintée d'une souffrance à venir, mais je m'en moque. Je glisse mes doigts dans ses cheveux, le pressant de venir à moi, d'être avec moi.

— Enfile cette robe de chambre, mon cœur, ordonne-t-il.

Je devine le combat intérieur qu'il se livre pour ne pas me toucher. Je lui obéis.

Lorsque je croise de nouveau son regard, il a dissimulé ses émotions. Ses yeux sont malicieux, son humeur plus légère.

— Je vais faire une omelette. Tu as faim ?

Son changement d'humeur ne me perturbe pas plus que ça. J'ai déjà constaté cette tendance chez lui et je commence à m'y faire. Le faire sourire provoque un plaisir incomparable en moi.

— Tu es toujours en train de me nourrir.

— Et pourtant, nous semblons incapables de finir un repas.

Il pivote pour désigner les boîtes à pizza sur la table, derrière lui.

— Nous n'avons pas fait honneur à ces pizzas.

— Non, mais tu avais raison, elles étaient très bonnes.

— Pour notre défense, nous avons autre chose en tête.

Il ne me laisse pas le temps de rougir. Étonnamment, après la nuit torride que j'ai passée avec cet homme, j'en aurais encore été capable. Il se relève et m'entraîne avec lui, me

dominant de son imposante stature. J'avais oublié à quel point il était intimidant. Pas étonnant que les manches de sa robe de chambre dissimulent entièrement mes bras.

— Je cuisine et tu fais le café ?

— Marché conclu. À condition que je retrouve mes mains.

Il rit avant d'entreprendre de rouler l'une des manches de la robe de chambre.

— Tu es en train de fondre. Raison de plus pour te nourrir. Comment va ta tête ?

— Si tu veux parler du vin, apparemment, je vais bien.

Je ne peux résister à l'envie de le taquiner.

— Et j'imagine que tu n'as eu aucun scrupule à profiter de moi alors que j'étais dans un état second.

Contrairement à ce que j'espérais, il ne rit pas. Ses mains se figent sur le tissu de la robe de chambre et son regard plonge dans le mien.

— Je ne suis pas un saint, Sara, tu le sais bien.

— En effet. Tu me l'as dit, à plusieurs reprises.

— Mais tu refuses de m'écouter.

— J'ai entendu tout ce que tu avais dit.

— Je devrais peut-être le répéter encore une fois.

— Tu n'as rien dit de particulier, si ce n'est « reste à distance » et « ne pars pas ».

Ses sourcils se froncent avant qu'un sourire n'éclaire son visage.

— Tu n'es pas du genre à mâcher tes mots, n'est-ce pas ?

— Pas avec toi. Ni... quand j'ai bu.

Je grimace au souvenir de la soirée de la veille.

— Le vin m'a poussée à faire un grand show après ton départ, hier soir. J'ai marché droit vers Mark et je lui ai dit que je ne voulais pas être impliquée dans vos... eh bien...

Je presse mes doigts sur mon front.

— Je ne peux pas croire que j'ai dit ça.

Chris hausse les sourcils.

— Tu excites ma curiosité...

Je laisse retomber ma main et répète les paroles qui ne me ressemblent pas.

— Je lui ai dit que je ne voulais pas me retrouver au milieu de votre combat de coqs.

Chris éclate de rire.

— J'aurais adoré voir sa tête lorsque tu lui as lâché ça.

Il fait un geste en direction de la cuisine.

— Viens. Il faut que je te nourrisse, femme.

Puis il attrape les boîtes de pizza, ne comptant visiblement ni expliquer ni nier cette histoire de combat de coqs. Pourquoi ? Qu'est-ce qui oppose ces deux-là ?

— Je vais dans la salle de bains, dis-je en désignant la porte de la pièce que j'ai utilisée la veille. Je te rejoins.

Il m'attrape par le bras et m'attire à lui. Je sens son souffle chaud sur ma peau.

— Que les choses soient claires, Sara, il n'y a pas d'entre-deux.

L'air se charge d'électricité et je suis sûre qu'il va m'embrasser. Je brûle de sentir le goût de ses lèvres sur les miennes. Mon corps en frémit d'impatience. *S'il te plaît. Maintenant. Embrasse-moi.*

Je suis sur le point de défaillir lorsqu'il me tourne face à la salle de bains avant de m'assener une tape sur les fesses. Je crie de surprise et rougis en pensant qu'il a fait exactement la même chose sur mes fesses nues, la veille. Ses lèvres se posent sous mon oreille.

— Vas-y, maintenant. Il n'est pas judicieux de laisser attendre un homme affamé, Sara. Tu ferais mieux de t'en souvenir.

J'inspire avec difficulté et, sans comprendre pourquoi, je me précipite vers la salle de bains, comme si je suivais son ordre, m'arrêtant pour attraper mon sac posé au sol. Chris est toujours derrière moi, à m'observer, à suivre le moindre de mes mouvements. Mon corps entier frémit sous son regard brûlant, ses paroles, ses caresses. Pourquoi le contact de sa main sur mes fesses est-il si érotique ? Comment Chris a-t-il pu redéfinir tout ce que je sais de moi en l'espace de quelques jours ? Et qu'a-t-il bien pu vouloir dire lorsqu'il a affirmé qu'il n'y avait pas d'entre-deux ?

Une fois dans la salle de bains, je m'enferme et je m'appuie contre la porte en soupirant, tandis que la mise en garde murmurée de Chris résonne dans mon esprit. « Il n'est pas judicieux de laisser attendre un homme affamé, Sara. » Une autre de ses mises en garde empreinte d'une promesse sensuelle, celle d'un châtiment érotique si je ne me dépêche pas... Je ne sais pas en quoi consisterait la punition, mais je suis bien déterminée à le faire attendre pour le découvrir.

Un sourire effleure mes lèvres. Il n'est vraiment pas doué pour m'effrayer. Mark, lui, est un expert de la punition. Tout à coup, ma gorge se serre comme les mots d'Amanda me reviennent à l'esprit. Pour la première fois depuis le coup d'audace que j'ai infligé à mon nouveau patron, une onde glacée court sur mon corps, anéantissant la chaleur que Chris a allumée en moi. Bien que Mark ait affirmé que je gagnerais beaucoup d'argent et que je ne risquais pas de me faire renvoyer, je suis inquiète. Va-t-il me punir ? Ai-je anéanti mes chances de travailler à Riptide ? Ai-je détruit l'opportunité de ma vie pour une aventure sans lendemain ?

La confusion s'empare de moi. Chris a fait en sorte que je possède suffisamment d'argent pour me construire un avenir dans mon domaine de prédilection, mais il a également failli compromettre cet avenir sous mes yeux. Comment le remercier – car je lui dois un merci – tout en m'assurant qu'il ne franchisse jamais plus cette ligne rouge ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je suis incapable de trouver les mots pour faire les deux en même temps, alors que je suis dans son appartement, enveloppée dans sa robe de chambre, et que je rêve d'être de nouveau nue contre son corps chaud. Il ne me reste donc qu'une seule option : savourer mon petit déjeuner, préparé pour moi par ce peintre sexy et brillant, et attendre le bon moment pour aborder le sujet. Il faut à tout prix que je trouve l'occasion de lui en parler, car je dois le remercier pour la commission qu'il m'a assurée.

J'inspire et expire lentement, aux prises avec le sentiment profond que j'ai souvent tendance à repousser. Même si je me suis résignée à vivre modestement, l'opportunité de gagner un peu d'argent, de poursuivre mes rêves est excitante. Je redoute presque d'y croire tant que je n'ai pas l'argent en main. Et Chris... Chris a fait ça pour moi. Je lui dois bien plus qu'un simple merci et j'ai une foule d'idées sur les différentes façons dont je pourrais lui témoigner ma gratitude. À condition qu'il me laisse faire. Pour quelqu'un qui a l'air chaleureux et sympathique, le vrai Chris se montre prudent et réservé.

Soudain, j'ai hâte de rejoindre mon artiste torturé – même s'il n'est mien que pour un moment. Je lance un coup d'œil dans le miroir. Oh, Seigneur ! On dirait une créature de film d'horreur. Mes cheveux sont en bataille et mon maquillage a disparu, à l'exception de mon mascara qui a coulé sur mes joues. Super. Je suis en compagnie de l'homme le plus sexy que j'aie jamais rencontré et je ressemble à une sorcière. En plus, j'ai passé trop de temps à réfléchir dans la salle de bains. Chris va finir par venir me chercher.

Je fouille dans mon sac en quête de ma brosse et je me fige à la vue de l'un des journaux de Rebecca. Je déglutis avec peine en me souvenant de l'extrait qu'il contient, celui dont j'ai rêvé avant de me réveiller, ce matin. Non, je n'ai pas rêvé, c'était plutôt comme si je revivais la scène. La gêne m'envahit à l'idée que j'aie pu transformer le monde d'une autre femme en fantôme, alors que Chris se tenait tout près et qu'il entendait peut-être mes soupirs, mes gémissements...

Avec un profond soupir, j'attrape le journal et le pose sur le bord du lavabo, le regard fixé sur la couverture en cuir, réprimant avec difficulté un désir soudain de relire l'extrait en question. Chaque fois que je relis ces pages, leur contenu prend plus de sens et les pièces de l'énigme Rebecca se mettent en place. Chassant cette pensée, j'attrape ma brosse.

Rapidement, je la fais glisser dans mes cheveux. J'envisage de me maquiller, avant de me raviser. Je me contente de me laver le visage et d'appliquer une crème hydratante. Si je me maquille, j'aurai l'air d'en faire trop. Je repense au baiser que j'ai tant désiré un peu plus tôt et que Chris m'a refusé. Je décide de me brosser les dents. Désespérée, j'utilise mon doigt et un peu d'eau, mais cela ne sert à rien. Je n'ai pas de dentifrice. J'attrape une serviette et entreprends de me frotter les dents avec avant de me rincer de nouveau la bouche.

Je finis par abandonner et je quitte la salle de bains. Je m'arrête près de la table basse où je laisse tomber mon sac à main. Puis je débarrasse les verres et les assiettes que nous avons laissés là la veille et me dirige vers la cuisine. Pour le moment, aucune odeur appétissante ne s'en échappe.

Je pénètre dans la pièce et je ne vois Chris nulle part. Au milieu de la cuisine trône un îlot massif de forme rectangulaire, en marbre anthracite. De jolies étagères en bois gris sont disposées au-dessus et en dessous de l'îlot. En poursuivant sur ma droite, je découvre que la pièce est en forme de L. Un coin repas occupe un renforcement ovale bordé d'une baie vitrée allant du sol au plafond et offrant une autre vue incroyable sur la ville. J'adore cette cuisine. En fait, j'adore cet appartement.

Je me dirige vers le fond de la cuisine et je découvre un plan de travail équipé d'un évier en inox. De l'autre côté, un autre plan de travail, une gazinière et un frigo. Le propriétaire des lieux est là, plus sexy que jamais, occupé à rassembler le sel, le poivre et différents autres ingrédients qu'il dépose sur le plan de travail.

— Cette cuisine est digne d'un grand chef ! dis-je en déposant les assiettes sales dans l'évier.

— Je ne l’ai pas choisie, alors ne va pas t’imaginer que je suis un grand cuisinier.

Il ouvre le luxueux frigo à double porte et pose du fromage et des œufs sur le comptoir.

— Si je connais tous les restaurants du coin, c’est qu’il y a une raison.

Je m’appuie contre le comptoir qui lui fait face pour l’observer. Il casse des œufs dans un saladier. Mon regard est attiré par ses mains. Je ne peux m’empêcher de penser à la manière dont il m’a caressée, à la manière dont il manipule le pinceau. À sa manière de me maintenir au bord du gouffre avant de me faire basculer.

Il lève les yeux sur moi et j’ai l’impression qu’il devine mes pensées. Une part de moi brûle de céder au désir que je ressens pour lui, mais l’ancienne Sara – ou bien la vraie Sara – s’empresse de dissimuler mes sentiments.

— Mes connaissances en cuisine se limitent à faire les courses au rayon surgelés de mon supermarché. Ma mère était... Nous... ne cuisinions pas à la maison, dis-je.

Il fouette les œufs dans le saladier avant d’y ajouter un peu de lait, du sel et du poivre.

— Ta mère était-elle trop occupée pour cuisiner, ou bien n’aimait-elle pas cela ?

Comment ai-je pu lancer cette conversation ?

— Mon père n’aimait pas qu’elle cuisine, donc elle ne cuisinait pas.

Chris pose une main sur le plan de travail.

— C’était lui qui s’en chargeait, alors ?

— Oh non, mon père n’effectuait aucune tâche ménagère.

Chris allume la gazinière et verse un peu d’huile dans une poêle.

— Qui cuisinait, dans ce cas ? Toi ou l’un de tes frères et sœurs ?

— Je suis fille unique et je ne cuisine pas.

Il m’observe avec une expression étrange, et je sais pourquoi. Je transforme une question simple en un sujet compliqué, parce que lorsqu’il s’agit de mon père, tout devient compliqué.

— Nous avons un cuisinier.

La surprise qui envahit son visage me fait regretter cet aveu. Je m’approche de la cafetière, soucieuse de changer de sujet.

— J’ai failli oublier ma mission.

Chris hésite un moment. Je crois qu’il aimerait insister pour obtenir plus d’informations, mais par chance, il change d’avis.

— C’est le deal : je cuisine, tu fais le café.

— Oui, mon capitaine !

Je prends la boîte à café et mon regard se pose sur l’affichage lumineux de la cafetière noire et argentée. La montre indique qu’il est à peine sept heures trente du matin. Bien trop tôt pour que je sois contrariée à cause d’un aveu que je n’ai jamais eu l’intention de faire.

J’ôte le couvercle et l’arôme du café taquine mes narines. L’image d’Ava envahit mon esprit un instant. Elle sentait le café lorsque je l’ai serrée dans mes bras, la veille. Ou bien est-

ce le vin qui m'a joué des tours ? Après tout, j'ai bien reproché à mon patron de se livrer à un combat de coqs. Si ma bouche m'a trahie, mon nez a très bien pu en faire de même.

— Ça sent comme... *Cup O' Café*.

— Ça m'étonnerait, dit Chris en s'approchant de moi.

Son épaule frôle la mienne et je suis bouleversée par l'effet que ce simple contact provoque en moi. Heureusement, cette sensation balaie le nœud qui a commencé à se former dans ma gorge. Nos peaux se touchent à peine, mais cela suffit à me mettre dans tous mes états.

Il sent le café avant de tendre la boîte vers moi pour que je l'imite.

— C'est un café Malongo. J'en ramène de Paris. J'adore ça.

— J'ai hâte de goûter, dis-je sincèrement.

Il aime le café, les pizzas et Tom Hanks. J'aime qu'il soit passionné par tant de choses. Est-il passionné par moi ? Du moins, pour le moment ? Je décide que oui. Sa passion est contagieuse.

— Quatre doses pour une cafetière, m'indique-t-il.

Je hoche la tête et me mets au travail, tandis que deux poêles grésillent sur le feu. Je suis en train de verser de l'eau dans la cafetière lorsque je suis frappée par le caractère imprévu de cette expérience domestique avec Chris. En m'avouant qu'il n'avait jamais fait entrer une femme chez lui, il m'a aussi avoué qu'il se trouvait en territoire inconnu, lui aussi. *Jamais* ? Il a sans doute voulu dire « rarement », n'est-ce pas ?

Je lance un regard aux omelettes. Elles sont appétissantes.

— Ça m'a l'air digne d'un chef.

Il se tourne vers moi avec bonne humeur.

— Arrête, tu vas me mettre la pression.

Je ricane.

— Je ne pense pas que tu sois du genre à te mettre la pression.

Un sourire effleure ses lèvres, mais il ne nie pas. Il a confiance en lui. Quoi qu'il cache sous son air jovial, quoi qu'il ait enduré, cela n'a pas entamé son assurance.

Il jette quelques légumes sur les omelettes.

— Oignons et poivre ?

— Pourquoi pas. Je n'ai pas de brosse à dents, alors au point où j'en suis...

Il rit. Un rire rauque et viril qui me serre la poitrine. J'ai faim de lui.

— Appelle la réception, si tu veux, suggère-t-il. Ils fonctionnent un peu comme un hôtel. Demande-leur ce que tu veux, ils te l'obtiendront.

— Oh !

Je suis surprise, mais soulagée.

— Comment puis-je les appeler ?

Il tend son bras vers la gauche.

— Le téléphone sur le mur, derrière le frigo, est directement relié à la réception.

Ravie à l'idée de me brosser les dents, je m'apprête à saisir le combiné quand je suspends mon geste.

— De quelle manière suis-je censée me présenter ?

Chris abandonne les fourneaux et se dirige vers moi. Son corps superbe et imposant enveloppe le mien, ses hanches sont pressées contre les miennes. L'excitation me submerge aussitôt, mais je crois bien que c'est une fatalité lorsque je suis avec cet homme.

— De quelle manière veux-tu te présenter ?

Le défi que contiennent ses mots est évident.

Oh, bon sang, encore une de ses sautes d'humeur ! De nouveau, nous nous engageons sur un terrain dangereux. À ce rythme, je vais perdre la tête.

Mes doigts se posent sur son torse chaud et puissant. Il me teste et je refuse d'entrer dans son jeu. S'il y a bien une chose que j'ai apprise en coupant les ponts avec mon père – et avec Michael –, c'est que je ne suis nulle autre que moi. Je ne peux être personne d'autre et je ne compte pas changer pour Chris, aussi séduisant soit-il.

— Je n'ai pas envie de me présenter, dis-je. Cela ne les regarde pas.

Il m'observe avec une expression insondable, mais j'ai le sentiment d'être dans l'œil du cyclone. Pourtant, lorsqu'il reprend la parole, je comprends que je me suis trompée du tout au tout.

— Lorsque je t'ai dit que je n'avais jamais invité une femme chez moi, Sara, je voulais vraiment dire jamais.

Encore une remarque sortie de nulle part. J'imagine que cela a un rapport avec l'appel que j'étais sur le point de passer, mais je ne comprends pas. J'ai l'impression de me débattre dans une mer agitée et je me demande si je ne ferais pas mieux de rejoindre la rive, c'est-à-dire mon appartement.

— Oui. Tu me l'as déjà dit. Et si tu continues à le répéter, je vais finir par croire que tu veux que je parte.

— Je te le dis parce que je veux que tu comprennes à quel point j'ai envie que tu sois là.

— Oh...

Il veut que je sois là. Bien sûr, je le savais d'une certaine façon, mais l'entendre le dire me surprend et me ravit bien trop à mon goût.

— Je veux que tu aies envie de rester, ajoute-t-il.

Encore plus surprise, je devine une note de vulnérabilité dans sa voix. Je lève la tête et étudie son visage. Oui. Il doute et j'ai l'impression qu'il n'y est pas habitué.

— J'en ai envie aussi, dis-je dans un murmure. Je veux être ici, avec toi.

— Bien.

Il fait glisser ses doigts sur ma joue et repousse mes cheveux derrière mon oreille, faisant naître un frisson sur ma peau. Submergée par les sensations, je sens mon corps trembler.

Aucun homme n'a jamais eu cet effet sur moi et je tente de comprendre ce qui peut bien être différent chez lui. J'ai connu des hommes séduisants. J'ai connu des hommes talentueux, doués et puissants. Mais je n'ai jamais connu un homme comme lui. Aussi compliqué, attirant au-delà de toute raison.

— Tu n'aimeras pas tout ce que je suis, Sara, murmure-t-il d'un ton grave.

— Encore un avertissement ? le prévins-je. Tu as dépassé le quota.

— Ce n'est pas un avertissement. Si j'avais continué à te donner des avertissements, tu ne serais pas ici.

— Je me rappelle t'avoir entendu en prononcer quelques-uns depuis hier soir.

— Oui, avoue-t-il. Je suppose que oui. Alors je ferais peut-être mieux de t'en donner un autre.

— Le dernier ?

— Pas vraiment.

— Le dernier de la journée, alors ?

Il ignore ma question chargée d'espoir.

— Rien n'a changé, Sara. Je ne suis toujours pas le prince charmant des contes de fées.

— Dieu merci !

— Je suis aussi loin du prince charmant que tu peux l'imaginer. Tôt ou tard, tu découvriras des choses qui te déplairont en moi.

Je fais lentement glisser mes doigts sur ses muscles puissants avant d'écartier ma main.

— Es-tu en train de m'inviter à les découvrir par moi-même ?

Il ferme les yeux, semblant lutter pour trouver une réponse avant de plonger son regard dans le mien.

— Contre tout bon sens, et parce que je semble incapable de garder mes distances avec toi.

Chris Merit est incapable de garder ses distances avec moi ?

— Ce qui se passe entre nous reste entre nous, Sara, déclare-t-il avant que je ne puisse répondre. J'ai besoin d'être sûr que tu le comprends. Je suis fondamentalement réservé. J'ai mes raisons pour cela et elles ne changeront pas. Ne te laisse pas tromper par mes amitiés dans le voisinage et par cet immeuble luxueux doté d'un room service. Je choisis de révéler ce que je veux à qui je veux, et le personnel de cet immeuble contribue à maintenir la situation en l'état.

Je me demande s'il a été blessé autant que moi pour avoir laissé entrer des personnes malveillantes dans sa vie, ou s'il est simplement plus intelligent que je ne l'ai été. N'a-t-il jamais donné une chance à quiconque ?

— J'aime que tu sois réservé. En fait, si tu ne l'étais pas, je ne serais pas ici, Chris.

Nous nous regardons en silence. Ses yeux sont si intenses que j'ai l'impression qu'il s'immisce en moi, qu'il fouille mon âme pour s'assurer que je dis la vérité. Qui l'a rendu si

méfiant ? Qui l'a blessé à ce point ? Est-ce important ? Je suis liée à lui au-delà de ce que je pensais. Je le comprends sans même qu'il ait parlé.

Je lui caresse la joue.

— Ce qui se passe entre nous reste entre nous.

Ma voix est rauque. Je suis troublée par cet homme, à tel point que je suis incapable de comprendre mes sentiments.

Il plisse les yeux, puis son expression se radoucit et la tension quitte son visage, tandis que les éclats dorés reprennent vie dans son regard de jade. L'atmosphère change brutalement et je reconnais le désir familial qui enfle dans mon ventre, menaçant de me consumer. Tout à coup, une puissante vague de panique me submerge. Je ne veux plus prendre mon petit déjeuner, je ne suis plus intéressée par ces quelques minutes de normalité que nous venons de vivre.

Ses mains se plaquent sur ma taille, me brûlant à travers le coton épais. À son expression, je devine qu'il est lui aussi conscient de ma nudité sous la robe de chambre.

Son regard glisse sur mon décolleté et mes seins durcissent aussitôt, au point d'en devenir douloureux.

— Sais-tu à quel point j'ai envie de toi ? demande-t-il en faisant glisser ses doigts sur le V de la robe de chambre et en écartant lentement les pans du vêtement.

J'ai envie de lui. J'ai besoin de lui, mais une voix me crie d'attendre. Pas encore. Pas tant que nous n'avons pas pris notre petit déjeuner. J'attrape les revers de la robe de chambre et la referme, avant de presser ma main sur son torse pour le repousser.

— Oh non, rien de tout ça avant d'avoir absorbé ma dose de caféine et de m'être lavé les dents.

Sur ces mots, j'attrape le téléphone accroché au mur.

— Les œufs ne sont-ils pas en train de brûler ?

— J'ai éteint le feu, dit-il laissant échapper un rire rauque et sensuel qui se mêle à la sonnerie du téléphone.

Il se penche sur moi et dépose un baiser sur mon oreille, son souffle chaud balayant la peau de mon cou.

— J'espérais te dévergondier. J'imagine que je devrai me montrer plus convaincant après le petit déjeuner.

Il s'écarte de moi comme une voix de femme se fait entendre au bout du fil.

— En quoi puis-je vous aider, monsieur Merit ?

J'observe les épaules larges de Chris, qui s'est remis aux fourneaux. Il m'a laissée le souffle court, folle de désir. Pourquoi ai-je pensé que le petit déjeuner était si important ?

— Monsieur Merit ? répète la femme, me tirant de mes pensées.

— Oui, bonjour. M. Merit aimerait qu'on lui apporte une brosse à dents et du dentifrice, s'il vous plaît.

— Bien sûr, répond la femme. Je vous envoie cela tout de suite.

Je repose le combiné à sa place et me dirige vers la cafetière. Je prends deux tasses dans le placard du dessus et je lance un regard à Chris, qui dépose les omelettes sur deux assiettes. Il me sourit, ses yeux débordant de malice et d'humour. Il est tout à fait conscient de m'avoir laissée frustrée et il adore cela.

— Ma robe de chambre te va très bien, dit-il avant d'ajouter avec un clin d'œil : Mais je te préfère sans.

Une chaleur soudaine s'abat sur moi. Il est si charmant et sexy.

— J'aurais meilleure allure si j'étais douchée et habillée comme toi.

— Je crois que c'est une question de point de vue.

Je rayonne. Comment une femme pourrait-elle ne pas rayonner après un compliment de Chris Merit ?

— Comment aimes-tu ton café ?

— Avec beaucoup de lait. Il y en a dans le frigo.

Je ris.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Je m'attendais à ce que tu me dises que tu prenais ton café noir. Tu sais, pour respecter ton personnage de *biker* et d'artiste rebelle. Je pensais que tu aimais le café fort, le genre qui te fait pousser des poils sur le torse.

— Je suis déjà bien fourni à ce niveau, comme je suis sûr que tu l'as remarqué, et j'aime prendre mon poison avec du sucre.

Cette remarque est étrange, et comme souvent avec Chris, j'ai l'impression que ces paroles ont un sens caché. Restera-t-il suffisamment longtemps pour que je parvienne à le comprendre ? Je me rends compte que je l'espère. Déjà, ma promesse de me contenter de l'instant présent se mue en un désir de me projeter dans l'instant d'après.

Il avait raison. Il est dangereux. Ou peut-être n'est-ce pas le mot qu'il a employé. Je ne suis pas sûre de savoir pourquoi il a tenté de me maintenir à distance, mais je peux en deviner la cause. Il est dangereux et je n'ai jamais autant désiré vivre dangereusement.

Bientôt, la brosse à dents et le dentifrice nous sont envoyés par une sorte de passe-plats dans le mur, à côté du frigo. Je disparaiss aussitôt pour me laver les dents avant de manger, ce qui semble beaucoup amuser Chris.

Quelques minutes plus tard, je suis assise en face de lui à la table de la cuisine, une tasse de café agrémenté d'une touche de lait aux noisettes devant nous. Apparemment, il n'est pas facile de s'en procurer à Paris, mais Chris adore ça.

— Je n'ai jamais goûté de lait aux noisettes, dis-je sur le ton de la confession. Je suis plutôt du genre conventionnel, je crois.

Cette déclaration ridicule m'échappe avant que je n'aie pu la contenir.

Chris a un sourire malicieux.

— Dans ce cas, j'aspire à briser tes habitudes conventionnelles.

Il désigne ma tasse du menton.

— Goûte.

Il a fallu qu'il saisisse la perche que je lui ai tendue, forcément. Je me demande ce qu'il entend par conventionnel. Moi contre la baie vitrée du salon ? Était-ce conventionnel, selon lui ? Pas pour moi. Je suis restée conventionnelle pendant si longtemps. Enfin, je m'autorise à attendre plus de la vie.

— Ou alors, dis-moi à quoi tu penses, suggère-t-il.

— Oh...

Je cille en prenant conscience que ses paroles m'ont plongée dans une réflexion un peu trop profonde.

— Non, je préfère ne pas partager ces pensées.

Il a l'air intrigué, mais je l'ignore et commence à siroter le breuvage chaud au goût de noisette.

— C'est bon. Très bon.

L'approbation envahit son expression et sa voix est lourde de sous-entendus lorsqu'il reprend la parole.

— Je sais que tu abandonnerais le conventionnel facilement.

Mes joues s'enflamment à cette remarque.

— Et elle rougit comme une gentille petite enseignante, commente-t-il. Tu es pleine de contradictions, Sara, tu le sais ?

Il a raison, bien sûr. J'ai l'impression de nager entre deux rivages – l'un représentant ma vie simple et monotone, l'autre une existence sombre et érotique. Mais je suis incapable d'atteindre l'un ou l'autre. Je hausse les épaules.

— Je crois que oui.

Une électricité sensuelle s'élève entre nous tandis que nous commençons à manger. Je suis plus affamée que je ne le pensais, et la première bouchée met mes papilles en extase.

— Tu mérites une note digne d'un grand chef. Mon omelette est délicieuse.

— En même temps, il est difficile de ne pas réussir une omelette.

— Tu n'as jamais goûté les miennes, dis-je, provoquant un rire de sa part.

Je m'étire et observe la vue qui s'offre à nous. La ville forme une toile éclairée par le ciel bleu. L'eau à perte de vue et la ligne déchiquetée des montagnes et des immeubles qui se dessinent à l'arrière-plan forment un paysage parfait.

— J'ai l'impression d'être sur le toit du monde, intouchable...

Je pose un coude sur la table et pose mon menton dans ma main, avant d'ajouter avec envie :

— Rien à voir avec la vue somptueuse de mon appartement sur le parking.

Je lève les yeux sur Chris.

— Ton atelier offre-t-il une aussi belle vue ?

— Oui. Je te le montrerai après, si tu en as envie.

Un frisson parcourt ma peau à l'idée de découvrir l'endroit où il travaille.

— J'adorerais ça.

— En réalité, j'ai acheté cet appartement à cause de la vue qu'offre l'atelier. C'est une source infinie d'inspiration pour mon travail. J'adore cette ville. C'est ma ville et elle le restera.

— Quand as-tu déménagé à Paris ?

— Mon père nous a fait quitter San Francisco quand j'avais treize ans.

Je fronce les sourcils en essayant de me souvenir d'un détail que j'aurais lu sur sa famille, à l'exception de son père, mais rien ne me vient à l'esprit.

— Et ta mère est...

— ... morte.

— Oh...

Je me raidis sur ma chaise. Ce simple mot en dit bien plus que toutes les histoires qu'il aurait pu me raconter.

— Je suis désolée.

Sa voix s'est adoucie et je devine une note sombre derrière ses mots.

J'observe son visage, tentant de déchiffrer son expression impassible. J'ai tellement envie de comprendre cet homme que j'ose m'aventurer sur un terrain que je ne devrais pas sonder.

— Quel âge avais-tu lorsqu'elle est morte ?

Je retiens mon souffle, attendant une réponse que je ne suis pas sûre d'obtenir. Après tout, il m'a fait part de sa réticence à partager les détails personnels de sa vie avec les femmes qu'il... fréquente ? Ou avec lesquelles il couche ? Je n'en suis pas sûre. En fait, il y a bien trop d'incertitudes dans ma vie, ces derniers temps.

— Elle est morte dans un accident de voiture, quand j'avais cinq ans.

Il lâche cette information sans hésiter, comme s'il racontait l'histoire de quelqu'un d'autre, mais je ne suis pas dupe. Il s'agit d'un mécanisme d'autodéfense que je ne connais que trop bien. On apprend à réprimer ses sentiments, à les gérer, sous peine de s'effondrer.

— J'avais vingt-deux ans lorsque j'ai perdu ma mère, dis-je, sans prononcer de paroles de compassion.

Je sais qu'elles ne seraient d'aucune utilité.

— Elle a eu une crise cardiaque foudroyante le jour de ma remise de diplôme.

Il plonge son regard dans le mien et nous partageons un instant de compréhension mutuelle, conscients qu'il n'y a rien d'autre à ajouter. Nous avons tous deux vécu des moments difficiles. Nous redoutons tous deux les paroles de condoléances des personnes qui apprennent notre perte. Nous nous comprenons, tout simplement.

Les secondes s'écoulent et j'ai le sentiment d'avoir bien plus partagé avec cet homme que je ne connais que depuis quelques jours qu'avec n'importe qui d'autre, à l'exception de ma mère, peut-être. La complicité qui existe entre nous est rare.

C'est Chris qui rompt le silence, en attrapant sa fourchette et en désignant mon assiette.

— Mange avant que mon plat gastronomique ne refroidisse.

Nous mangeons en silence, tous deux plongés dans nos pensées. Il y a tant de choses que j'aimerais lui demander, mais je ne le ferai pas. Je voudrais lui poser des questions personnelles sur sa famille, mais ce n'est pas le bon moment, et je ne suis pas sûre qu'il y aura un bon moment un jour. Il a déjà partagé bien plus que ce à quoi je m'attendais, tout comme je me suis ouverte à lui. Mais après cette révélation au sujet de sa mère, je suis plus désireuse que jamais d'en apprendre plus sur cet homme.

— Pourquoi as-tu choisi la peinture ? Pourquoi pas un sport ou le piano, comme ton père ?

Les muscles de sa mâchoire se contractent imperceptiblement. Je me demande pourquoi. Quelle blessure ai-je réveillée avec ces mots ?

— Mon père fréquentait une artiste assez célèbre qui a décidé que j'avais besoin d'évacuer la colère que j'exprimais en me bagarrant sans arrêt dans la cour de l'école.

— Attends. Tu te battais ? Tu n'as pas l'air d'un bagarreur.

Même si, je dois l'admettre, il a aplati Mark en quelques mots, alors que ce dernier semblait intouchable.

— J'étais adolescent. Je venais d'arriver dans une nouvelle ville et je ne parlais pas la langue. J'étais un étranger pour les autres enfants. C'était me battre ou être battu. Je n'aime

pas être battu. Le problème, c'est qu'une fois que j'ai commencé à me bagarrer, je cherchais le moindre prétexte pour recommencer. J'étais furieux d'être à Paris et je voulais revenir ici. Au final, j'ai été renvoyé de l'école.

— Aïe... Qu'a fait ton père ?

— Il ne l'a jamais su. La femme qu'il fréquentait à l'époque – l'artiste dont je t'ai parlé – a débarqué au collège et a fait en sorte d'annuler mon renvoi. Puis elle m'a pris entre quatre yeux pour m'expliquer que j'étais en colère et que je devais trouver un exutoire. Elle m'a mis un pinceau entre les mains et m'a dit de dessiner quelque chose qui en vaudrait la peine.

— Et qu'as-tu dessiné ?

Il rit.

— Freddy Krueger, des *Griffes de la nuit*. L'un de mes meilleurs tableaux, je dois dire. J'essayais de la provoquer.

Je ris à mon tour.

— Toi, provocateur ? Non, jamais.

— Tu crois que je suis provocateur ?

— Tu as commandé une bière à une dégustation de vin.

— Tu dois avouer que la gêne de Mark en valait la peine.

Bien que je meure d'envie de saisir cette opportunité d'aborder les événements de la veille, je décide de me taire pour en apprendre davantage sur lui.

— Je ne prendrai pas parti dans cette lutte entre toi et Mark. Que s'est-il passé lorsque tu lui as montré ton dessin de Freddy ?

— Elle m'a dit que j'avais encore de la colère en moi, mais aussi beaucoup de talent. Elle a ajouté que si je ne m'en servais pas, elle se transformerait elle-même en Freddy Krueger.

— C'est comme ça que tout a commencé, dis-je dans un souffle.

Une chaleur étrange m'envahit et je me demande qui est l'artiste qui l'a aidé. Toutefois, je ne lui pose pas la question. Je commence à comprendre que Chris ne fait rien au hasard. S'il n'a pas cité le nom de l'artiste en question, c'est qu'il ne souhaite pas me le dire.

— Alors, Sara, commence-t-il. Dis-moi, à quel point ton père est-il riche ?

Je prends une inspiration et repousse mon assiette. Il m'a fait plus de confidences que je ne le pensais, plus qu'il n'en fait habituellement, d'après lui. Je ne peux pas refuser de lui répondre et je sais qu'il n'est pas intéressé par l'argent, tout comme moi.

Je remonte les genoux contre ma poitrine, la grande robe de chambre formant une sorte de cape autour de mon corps.

— Il est le P-DG de Neptune Technologies.

Il hausse les sourcils.

— La chaîne du câble ?

— Oui.

Il s'appuie contre le dossier de sa chaise pour m'étudier.

— Et tu vis dans un appartement modeste avec un salaire d'enseignante ?

— Oui.

— Tu le détestes à ce point.

Ce n'est pas une question, je ne réponds donc pas. Je me lève et vais chercher la cafetière avant de regagner la table. Il me tend sa tasse, que je remplis.

— Merci, souffle-t-il en me lançant un regard pénétrant.

Je verse du café dans ma propre tasse avant de me rasseoir. J'ajoute un peu de lait à mon café et m'étire, évitant le regard scrutateur de Chris.

— Es-tu en contact avec lui ? insiste-t-il, sans se soucier de dépasser les limites que nous nous sommes fixées, contrairement à moi.

Je prends une gorgée du breuvage, peu pressée de lui répondre.

— Non, et je ne parle jamais de lui, Chris.

Je reprends ses propres mots pour ponctuer mes propos.

— Jamais.

Il ignore ma demande de changer de sujet.

— Quand l'as-tu vu ou lui as-tu parlé pour la dernière fois ?

— J'ai dit adieu à mes parents le jour des funérailles de ma mère.

Je prends une nouvelle gorgée de café, regrettant que ce ne soit pas du chocolat. Chris ne m'a pas quittée des yeux lorsque je repose ma tasse.

Il a l'air perplexe.

— Ta mère est morte d'une crise cardiaque, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

— Alors pourquoi ai-je l'impression que tu reproches sa mort à ton père ?

— Je lui reproche de lui avoir fait mener une existence misérable.

Une lueur de compréhension envahit son regard.

— Tu n'as pas pris un centime, tu t'es contentée de partir.

— Oui.

Un nœud se forme dans ma gorge.

— Ce qui me ramène à la nuit dernière. Je ne sais pas ce qui se passe entre toi et Mark, mais...

— Il ne s'agit pas d'un combat de coqs !

Je devine qu'il tente de détendre l'atmosphère et grimace au souvenir des paroles que j'ai prononcées.

— Je n'arrive toujours pas à croire que j'aie dit ça.

— Nous ne sommes pas des ennemis, ajoute-t-il, répondant à la question que j'étais sur le point de formuler. C'est juste que je le connais et je sais comment il travaille. Je ne le laisserai pas te manipuler.

— Je suis une employée qui essaie d'obtenir un poste permanent, plus lucratif qu'un job de stagiaire.

— Et il sait que tu es prête à tout pour y arriver. Tu ne dois pas lui donner les moyens de te manipuler. S'il pense que tu as quelque chose à offrir, il te donnera cette opportunité à Riptide, sans essayer de jouer avec ton esprit.

— Mon père est le roi des manipulateurs et je m'en sors très bien avec lui. Je peux gérer Mark, Chris.

— Tu n'as rien pris à ton père, Sara. Je n'appelle pas ça « s'en sortir bien ». N'importe quel père digne de ce nom prendrait soin de sa fille, aussi têtue soit-elle. Tu mérites d'être protégée.

La colère m'envahit brusquement et je me lève.

— Tu n'as aucun droit...

Il se lève à son tour, me dominant de sa haute taille.

— Et si je veux en avoir le droit ?

— Tu n'es pas le genre d'homme avec lequel on entretient une relation, Chris, et c'est pour cela que je suis ici. Je ne suis pas le genre de femme avec laquelle on entretient une relation. Pas de conte de fées, tu te rappelles ? Tu as insisté sur ce point et nous étions d'accord. Par conséquent, tu peux coucher avec moi, mais tu ne peux pas t'immiscer dans ma vie. Ceci est une chance pour moi de prouver que je peux réaliser mes rêves comme tu as réalisé les tiens. J'apprécie de toucher cette commission, vraiment. Plus que tu ne l'imagines, mais cela ne change rien. L'argent ne me suffit pas. Si c'était le cas, je serais derrière mon père à l'heure qu'il est, en train de profiter de sa fortune.

Mon cœur est sur le point d'exploser dans ma poitrine.

— Il faut que je m'habille et que je rentre.

Je commence à m'éloigner.

— Tu prends déjà la fuite ? Es-tu si facile à effrayer ?

Je me fige, la poitrine en feu.

— Je ne m'enfuis pas, dis-je en pivotant pour lui faire face.

— Pourtant, ça y ressemble. Je dis une phrase qui ne te plaît pas et tu te refermes comme une huître.

— Quelques orgasmes ne te donnent pas le droit de contrôler ma vie.

— Tu sais, mon cœur, je suis tordu. Mais si tu crois que l'homme qui te protège essaie de contrôler ta vie, tu es encore plus tordue que moi. Fuir ton père, ce n'est pas gérer la situation. C'est fuir.

Il a touché tous mes points faibles, comme s'il se défoulait.

— Mais tu veux que je m'éloigne de la galerie et de Mark. Tu n'appelles pas ça fuir ?

Son visage s'assombrit et il se rue sur moi, me plaquant fermement contre son corps, les doigts enfouis dans mes cheveux.

— Mark veut coucher avec toi, Sara, et moi, je ne partage pas. Tu es avec moi ou tu ne l'es pas. Prends ta décision.

J'arrive à peine à respirer. Il est jaloux. Chris est jaloux. C'est dur à concevoir, et je le désire encore plus après cette révélation, ce qui veut probablement dire qu'il a raison : je suis tordue. Mais je le savais déjà. En revanche, il a tort de croire que je suis sans volonté. J'ai eu mon lot d'expériences et j'en ai tiré des leçons.

— Si tu veux être avec moi, Chris, tu dois accepter mon travail et me soutenir.

— Que crois-tu que j'essayais de faire en empêchant Mark de te manipuler, hier soir ? Bon sang, Sara, dis ce que je veux entendre. Dis-moi que tu ne veux pas de lui.

— Je ne veux pas de lui. Il n'y a que toi.

Soudain, sa bouche est sur la mienne, sa langue se glisse entre mes lèvres, entamant une danse érotique qui me fait perdre l'esprit. Emportés par la passion qui brûle entre nous, nous nous caressons, nous nous embrassons, et je remarque à peine que la robe de chambre tombe au sol.

— Bon sang, tu me rends fou, grogne-t-il en me plaquant contre le mur. Ses doigts caressent mes seins, titillant mes tétons, sa bouche dévore de nouveau la mienne.

Je sens qu'il retire son jean.

— Vite, dis-je sur le ton de la supplication, j'ai besoin...

Il m'embrasse.

— Moi aussi, bébé, moi aussi.

Tout à coup, il est en moi. Oh, Seigneur ! Oui. Il est en moi, épais et dur. Je ne suis plus contre le mur, il me maintient de ses bras puissants, mes jambes sont enroulées autour de sa taille. Il va et vient en moi. Parfois, j'ai l'impression que je vais tomber en arrière, mais il me serre fermement contre lui. Son corps puissant mène la danse, son regard intense est braqué sur mes seins... Il me possède. Il ne me laissera pas tomber, et cette certitude, venue du plus profond de mon être, m'incite à me laisser aller. Je me noie dans les sensations merveilleuses qu'il éveille en moi, sans penser. Je m'abandonne à cette passion, à cet instant, au plaisir de le sentir en moi, explorant mon intimité. C'est presque insupportable. L'orgasme explose avec une puissance incroyable et je m'accroche à lui. Il pousse un gémissement rauque, un son incroyablement excitant. Je sens bientôt la chaleur de sa jouissance. J'ai esprit assez clair pour apprécier la beauté de son visage soumis au plaisir que je lui procure. Je reste muette face à ce spectacle, ne perdant aucun détail, observant la tension qui crispe ses traits, très vite remplacée par un intense soulagement.

Il m'attire un peu plus contre lui et enfouit son visage dans mon cou, m'étreignant pendant de longues secondes, sans changer de position. Mon regard se pose sur la fenêtre et je contemple la mer azur et la beauté de la ville qui s'étale sous nos pieds. Je savoure ce sentiment d'être dans un sanctuaire, même si cela ne doit durer que quelques instants. Un sentiment que je n'ai ressenti nulle part ailleurs.

Lentement, Chris me laisse glisser au sol et me tend une serviette, que j'accepte en rougissant, me sentant soudain timide. Il n'a pas tort, je suis très contradictoire, ces derniers temps. Chris remet son jean avant d'attraper la robe de chambre dont il m'enveloppe.

— J'aimerais t'emmener quelque part et te montrer quelque chose que tu vas aimer, j'en suis sûr, dit-il. Nous pourrions partir pour le week-end, si tu peux ?

Un week-end avec Chris ? Cette idée m'excite plus qu'elle ne le devrait. Je me répète que ceci n'est qu'une liaison torride. Je dois en profiter tant que je le peux. Je ne dois pas m'attacher. Je ne dois pas tomber amoureuse de lui.

— Où ?

— Est-ce un « oui » ?

Je hoche la tête.

— Dans ce cas, c'est une surprise, mais tu vas adorer, je te le promets.

Il jette un coup d'œil à l'horloge murale.

— Si nous voulons faire tout ce que j'ai prévu de faire, il faut nous dépêcher.

— Il faut que je passe chez moi pour me doucher et prendre des vêtements. Je n'ai même pas un tee-shirt.

— Tu peux te doucher ici et je m'occuperai des vêtements.

— Chris...

Il me prend dans ses bras et je pousse un cri.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'emmène à la douche. Moi, Tarzan. Toi, Jane. Fais ce que je dis.

Je ris de sa bêtise tout en pensant qu'il est lui-même très contradictoire. Il peut à la fois jouer les hommes virils et sombres et les gros nounours.

— Attends, j'ai besoin de mon sac, dis-je alors qu'il passe devant la table basse.

Il fait quelques pas en arrière et se baisse suffisamment pour que je puisse attraper mon sac.

— Ma jupe...

— Je vais te trouver des vêtements, dit-il en montant les quelques marches qui mènent à l'ascenseur, avant de s'engouffrer dans un couloir que je n'avais pas remarqué et de monter une volée de marches conduisant à sa chambre. La pièce est spectaculaire. Un lit imposant trône au milieu, devant une vue incroyable que j'ai à peine le temps d'admirer. Il me dépose sur le sol en marbre d'une salle de bains de la taille de ma chambre.

— Je te laisse ici et je ferme la porte derrière moi, parce que si je te rejoins, nous ne sommes pas près de partir.

J'ouvre la bouche pour protester, mais il est trop tard. Il dépose un baiser fugace sur mes lèvres et sort en refermant la porte derrière lui. Je suis seule dans la salle de bains de Chris Merit et je ne peux m'empêcher de sourire bêtement.

J'utilise le savon et le shampoing de Chris. Un parfum de santal m'enveloppe, un effluve musqué qui me rappelle son odeur et me fait regretter qu'il ne soit pas avec moi, sous la douche. Les images de ce que nous avons fait ensemble, les conversations que nous avons partagées envahissent mon esprit tandis que l'eau chaude glisse sur mon corps. Chris me trouble profondément. Ou peut-être suis-je perdue, ces derniers temps. Jusqu'à la semaine dernière, j'ai vécu en tentant de me convaincre que j'avais pris ma vie en mains. Ai-je laissé mon père prendre le dessus en laissant tout derrière moi ? Une part de moi refuse de le croire. Je me suis enfuie pour préserver mon identité. Je me suis battue pour défendre ce en quoi je croyais. Aux yeux de mon père, mon amour pour l'art était comme celui de ma mère, une passion frivole, mais pas une carrière. Mon rôle aurait été le même que celui de ma mère, une vie de servitude envers l'homme que j'avais choisi, Michael.

Une autre part de moi me souffle pourtant que je me suis enfuie pour ne pas avoir à affronter mon père et à lui faire accepter celle que j'étais et non pas celle qu'il voulait que je sois. J'ai toujours espéré que ma mère se battrait pour elle-même, et qu'ai-je fait ? Je me suis contentée de partir. Je me suis enfuie. Chris a raison. Pas étonnant qu'il m'ait mise dans une telle fureur. Il m'a ouvert les yeux sur l'amère vérité. Il m'a fait regretter de ne pas m'être montrée plus courageuse, il m'a fait comprendre que j'avais perdu cinq ans de ma vie, envolés à tout jamais.

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas revoir mon père. Je ne veux pas de son fric. Si j'étais restée, je ne peux pas être sûre que je penserais la même chose, mais je me serais battue pour mon rêve au lieu de me cacher de tout. N'est-ce pas la raison pour laquelle je suis partie ? Pour être moi-même ? Je prends une profonde inspiration avant d'exhaler lentement mon souffle. Moi-même ? Je ne me connais même pas.

Le ventre noué, je ferme le robinet. Je me suis bel et bien enfuie, inutile de le nier. Je suis furieuse contre moi-même. Mais à présent, on m'offre une chance de reconstruire ma vie et ma carrière, et je suis bien décidée à la saisir. Une puissante détermination s'ancre au plus profond de mon âme, où je n'ai rien ressenti depuis longtemps... jusqu'à ce que je rencontre Chris. Je profiterai de tous les moments qui m'attendent, y compris ce week-end avec Chris. Il est mon exutoire. Mon nouveau travail est mon espoir.

J'ouvre les portes vitrées et je m'enveloppe dans une serviette molletonnée trouvée dans un placard. Il me faut des vêtements. Chris va peut-être me trouver un haut, mais j'aurai besoin de plus pour le week-end. Il faudra que nous passions par chez moi et cette idée

m'ennuie. Chez moi, dans ce petit appartement de la taille de la chambre de Chris. Cela ne devrait pas m'importer, mais c'est le cas.

Je me plante face au miroir placé au-dessus du lavabo. Je trouve sans difficulté le sèche-cheveux, posé sur le meuble d'un blanc immaculé. J'ai aussi besoin de produits pour dompter ma chevelure. J'ouvre l'armoire à pharmacie dans l'espoir d'en trouver à l'intérieur. J'aperçois le rasoir électrique de Chris ainsi que plusieurs produits de beauté, dont une eau de Cologne et une crème pour le visage. Hélas, il n'y a rien pour les cheveux. Pourtant, Chris a de très beaux cheveux, longs jusqu'au menton, il doit bien utiliser du gel pour les coiffer.

Je m'apprête à refermer l'armoire, puis j'hésite. J'attrape l'eau de Cologne et en vaporise dans l'air, savourant l'odeur familière de Chris, chaude, merveilleuse et puissante. Jamais un parfum ne m'a fait un tel effet. « Si tu crois que l'homme qui te protège essaie de contrôler ta vie, tu es aussi tordue que moi. » Oui, c'est le cas. Je suis tordue. Lui aussi. Nous ne pouvons que nous détruire en restant ensemble. Il est une drogue, comme Rebecca décrit son amant dans le journal, et je suis déjà complètement accro.

Je secoue la tête pour chasser cette pensée et repose le flacon de parfum dans l'armoire. À défaut d'avoir trouvé des produits pour les cheveux, je décide de me concentrer sur mon maquillage. J'attrape mon sac et en sors le journal intime, que je pose sur le bord du lavabo. Je fixe mon regard dessus, comme s'il s'agissait d'une bombe prête à exploser à tout moment.

— Où es-tu ? dis-je dans un murmure, sans vraiment savoir si je m'adresse à elle ou à moi-même.

Je suis perdue dans la vie de Rebecca et je ne suis pas sûre de vouloir en sortir. Et elle, souhaite-t-elle être retrouvée, où qu'elle soit ? S'est-elle enfuie pour commencer une nouvelle vie, comme moi ?

Sans détacher mes pensées de Rebecca, je m'efforce d'appliquer un maquillage naturel et léger sur mon visage. Je finis par du gloss. Puis j'allume le sèche-cheveux, regrettant amèrement de ne pas avoir de sérum pour lisser mes mèches rebelles. Dix minutes plus tard, mes cheveux sont secs et très volumineux. Je tuerais pour avoir un fer à lisser.

Je laisse tomber la serviette au sol et attrape la robe de chambre que j'enfile aussitôt pour aller récupérer mes vêtements. Une fois devant l'armoire à pharmacie, je l'ouvre une nouvelle fois. Je prends de nouveau le parfum de Chris et en vaporise sur tout mon corps. Son odeur boisée m'enveloppe et je souris. J'aime porter son parfum.

J'ouvre lentement la porte de la salle de bains, mais Chris n'est plus dans la chambre. Mes pieds nus entrent en contact avec le parquet en bois brut et mon regard se pose sur le grand lit, au milieu de la pièce. Sept ou huit sacs sont posés dessus, provenant tous des boutiques de luxe voisines de son immeuble. Au sol, je distingue une valise Louis Vuitton, dont l'étiquette indique qu'elle coûte deux mille cinq cents dollars.

La gorge serrée, je m'approche du lit et inspecte le contenu des sacs. Ils sont remplis de vêtements, de chaussures et même, oui, de produits de beauté et d'un fer à lisser. Un fer à

lisser très cher.

Je suis restée environ quarante-cinq minutes dans la salle de bains et entre-temps, il semble avoir été pris d'une véritable fièvre acheteuse. En réalité, il a sûrement appelé la réception pour que le personnel se lance dans une partie de shopping digne d'un marathon. Ces objets sont coûteux, il y en a pour plusieurs milliers de dollars.

Mon cœur se met à battre plus vite. Je faisais mon shopping dans ces boutiques avant. J'adorais ces marques. Bien sûr, j'ai renoncé à l'argent de mon père, mais il n'a pas été facile de m'habituer à vivre modestement. J'ai fini par trouver un moyen de contenir mes envies ainsi que tout ce qui est associé à mon passé. Je me suis convaincue que je m'en sortais bien, que je n'avais pas besoin de ces choses. Que je m'en moquais. Mais face à ces superbes vêtements, une douleur profonde se réveille en moi, qui me rappelle tout ce que j'ai laissé derrière moi. Cette vie m'a oubliée bien vite, même si moi, je n'en ai jamais vraiment fait mon deuil.

— Si quelque chose ne te plaît pas, nous pourrons le rapporter à notre retour en ville.

Je me retourne pour trouver Chris sur le seuil de la pièce, une épaule appuyée contre l'encadrement de la porte, sexy et viril.

— Je ne peux pas accepter, Chris.

Il s'approche de moi.

— Bien sûr que tu peux.

— Non, je ne peux pas.

Je sens la panique grandir en moi.

Il approche d'un pas lent.

— Sara...

— Je veux simplement passer chez moi récupérer des affaires.

— J'ai fait des réservations dans un endroit très spécial. C'est à plus d'une heure de route. Il faut que nous partions tout de suite.

— Chris...

Je ne peux contenir la note de désespoir dans ma voix.

— Je ne peux pas accepter ces vêtements.

— Sara, mon cœur, si c'est à cause de l'argent, ce n'est pas un problème. Je tiens à te les offrir.

Il prend mon visage en coupe.

— Tu as passé cinq ans à te priver des jolies choses avec lesquelles tu as grandi. Laisse-moi t'offrir ces vêtements. J'y tiens.

— Chris...

— Tu ne peux pas me dire que ces choses ne te manquent pas.

— Je m'en sors très bien en vivant simplement.

— Ce n'est pas la question. Ces choses doivent te manquer, non ?

Je suis sur le point de nier, mais il me regarde avec attention et il est bien trop intelligent pour ne pas voir la vérité.

— Loin des yeux, loin du cœur. C'est ma façon de tenir le coup.

Il passe une main dans mes cheveux. Il est tendre et je dois lutter pour ne pas m'appuyer contre lui, consciente que cela affaiblirait ma position.

— Tu penses que je vais t'habituer à toutes ces jolies choses et partir ?

— Je sais que ce sera le cas, Chris.

Il presse son front contre le mien en me caressant la joue.

— Je te l'ai déjà dit. C'est toi qui partiras, pas moi.

Moi ? Quitter Chris ? Il ne cesse de le répéter et en cet instant, cela me trouble encore plus. Il a l'air de prétendre qu'il souhaite que notre relation dure et pas moi. Ses paroles sont en contradiction avec son comportement, et un besoin profond naît en moi. L'idée d'une relation avec Chris, au-delà du sexe, s'immisce dangereusement en moi. Je ne veux pas tomber amoureuse de lui. Je ne veux pas me convaincre qu'il y a autre chose que cette attirance charnelle entre nous.

— Chris...

Il m'embrasse. Un baiser long, profond, envoûtant, qui me laisse haletante.

— Habille-toi, bébé.

Il enfouit son visage dans mon cou avant de s'écarter brusquement, surpris.

— Est-ce que tu portes mon parfum ?

La lueur érotique qui brûle dans ses yeux balaie mes objections au sujet des cadeaux qu'il vient de me faire.

— Oui... J'aime sentir ton odeur.

Ses magnifiques yeux verts s'illuminent d'un éclat doré.

— J'aime que tu sentes mon odeur.

Il m'embrasse de nouveau, caressant ma langue de la sienne en un baiser profond et séducteur avant de m'écarter de lui.

— Habille-toi avant que je ne t'en empêche.

Sur ces mots, il fait volte-face et sort de la pièce, refermant la porte derrière lui.

Je reste un moment sidérée. Avec lui, la confusion qui m'habite est permanente. Je me rends compte qu'il veut vraiment que j'accepte ces vêtements. J'ai même le sentiment qu'il veut que je les accepte pour me faire plaisir, et non pas pour lui plaire. Même si j'ai étouffé ce sentiment lorsque j'ai vu les sacs, j'ai d'abord redouté qu'il n'essaie de me rendre présentable avant de m'emmener dans un endroit public. J'ai déjà vécu ce genre de situation, j'ai déjà vécu dans un monde où je devais respecter certains codes pour apparaître au bras d'un homme.

Mais non. Je ne crois pas que Chris veuille que je corresponde à une certaine image pour marcher à son bras. J'ai ressenti son désir sincère de faire cela pour moi. L'émotion me

submerge. Depuis le décès de ma mère, c'est la première fois que j'ai la sensation que l'on prend soin de moi. C'est important pour moi. Il faut que j'accepte ces cadeaux.

Je baisse les yeux sur les sacs. Peut-être ai-je besoin de ces objets. Ils me motiveront à étudier pour gagner ma place à Riptide. Ce n'est pas comme avant, quand je n'avais aucun espoir de percevoir plus d'argent. Oui. Cette idée me convient. Chris essaie juste de me motiver.

Néanmoins, mon ventre se noue tandis que j'examine le contenu des paquets pour faire ma valise. Je découvre plusieurs robes, des bottes, de nombreuses paires de chaussures à talons, de la lingerie et des produits de beauté. La lingerie est magnifique et très coûteuse, et une chaleur soudaine m'envahit à l'idée de porter ces sous-vêtements pour Chris. Comme nous allons voyager et que j'ignore notre destination, j'opte pour une tenue décontractée qui s'associera au style de Chris.

Après avoir essayé plusieurs tenues et sélectionné mes préférées, je décide de porter un jean slim noir et un chemisier camel en soie orné de sequins. Je complète la tenue par une paire de bottes à talons. En dessous, je porte un soutien-gorge couleur crème orné de pierreries et un string, dont l'étiquette indiquait un prix exorbitant.

Le fer à lisser me sauve la vie. Je le branche en hâte tout en remarquant que Chris a également acheté un fer à friser, dont je me servirai plus tard. Pour le moment, grâce à la qualité indéniable de l'appareil et à quelques produits que j'ai dénichés dans les sacs, je lisse mes cheveux qui retombent en mèches soyeuses sur mes épaules. J'étudie les deux bouteilles de parfum, mais je décide finalement de continuer à porter celui de Chris.

Enfin, je suis prête et je me dirige vers le salon en tirant ma nouvelle valise Vuitton à roulettes. Chris est installé dans un fauteuil en cuir. Il porte un pantalon ample et tient un carnet à croquis dans les mains. Lorsqu'il m'aperçoit, il pose le carnet et se lève.

— Tu es magnifique, Sara.

— Merci. Je ne savais pas comment m'habiller.

Il s'avance vers moi, de sa démarche sexy.

— Tu aurais été parfaite dans n'importe quelle tenue. Tu es parfaite.

Personne ne m'a jamais dit ça, à l'exception de ma mère. Le fait que Chris le dise maintenant, la lueur appréciatrice qui brille dans son regard me réchauffent le cœur au-delà des mots.

Il fait passer une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, un geste auquel je commence à m'habituer, et je frissonne sous la tendresse de ce contact.

— Tu es prête ?

— Oui. Où allons-nous ?

Un sourire effleure ses lèvres. Seigneur, elles sont magnifiques !

— Je te l'ai dit, mon cœur, c'est une surprise.

L'émotion que j'ai ressentie un peu plus tôt dans la salle de bains enfle de nouveau en moi.

— Chris...

— Ne me remercie pas. Sois avec moi, c'est tout ce que je te demande, Sara.

— Je suis avec toi. Je veux être avec toi.

Il sourit franchement, cette fois.

— Parfait, dit-il en m'entraînant vers l'ascenseur. Dans ce cas, allons-y.

Il porte un sac noir en cuir à l'épaule. L'excitation mêlée d'une énergie primitive emplit l'air autour de nous. Nous échangeons un regard en souriant. Je n'ai jamais connu ce genre de complicité avec personne. Je me sens soudain légère et libre. Ceci est une aventure. Chris est une aventure.

Nous sortons dans le parking et je remarque aussitôt trois Harley Davidson. Je me fige.

— Elles sont toutes à toi, n'est-ce pas ?

Il sourit.

— Ouais. Tu es déjà monté sur une Harley ?

Je secoue la tête.

— Il faudra y remédier rapidement.

Il presse un bouton sur ses clés et les phares d'une Porsche se mettent à clignoter.

Nous approchons de la voiture, à côté de laquelle est garée une superbe Mustang restaurée.

— Est-elle à toi également ?

— J'adore restaurer les vieilles Mustang.

— Combien en as-tu ?

— Cinq.

Je cille. Je sais qu'il a de l'argent. Je sais qu'il a vendu beaucoup de tableaux. Mais quand même...

— À quel point es-tu riche, Chris ?

Il éclate de rire, les yeux brillants. Il sait que j'ai repris les mots qu'il a employés un peu plus tôt pour m'interroger sur la fortune de mon père.

— Mon père était un musicien talentueux et son talent a largement été récompensé. Ma mère était Danielle Wright – la fondatrice de la gamme de cosmétiques qui existe encore aujourd'hui.

Bon sang ! Il a hérité d'une fortune en plus des revenus qu'il gagne lui-même.

— Possèdes-tu la gamme de cosmétiques Danielle Wright ?

— Je ne suis pas fait pour siéger dans un conseil d'administration. J'ai vendu l'entreprise il y a plusieurs années et j'ai réinvesti cet argent dans des projets de plus grand intérêt.

Le mot « stupéfaction » est trop faible pour décrire ce que je ressens.

— Tu es excessivement riche, n'est-ce pas ?

— Tout dépend de ce que tu entends par excessivement, mon cœur, répond-il en riant.

Il ouvre la portière côté passager.

— Tu n’as pas l’air d’être si riche. Je veux dire, il est évident que tu as de l’argent, mais tu ne te comportes pas comme si c’était le cas.

— Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment ou une insulte.

Mais il n’a pas l’air de se sentir insulté. Au contraire, il semble amusé.

Je l’observe un long moment, essayant de déceler quelque chose qui m’aurait échappé chez lui. Une ressemblance avec mon père ou avec Michael – qui collait aux basques de mon père et se comportait comme s’il avait remporté son succès par lui-même. Mais je ne vois rien. Il ne traite pas les gens comme s’ils étaient inférieurs à lui. En fait, lorsqu’il m’a offert ces vêtements, il a agi comme si les porter était une faveur que je lui faisais, et non pas un honneur qu’il m’accordait.

Je me mets sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur ses lèvres sexy et parfaites.

— C’est un compliment, Chris. Bien plus que tu ne le crois.

La surprise envahit son visage alors que je m’installe sur le cuir confortable du siège passager. Il a dit que j’étais imprévisible. Il est imprévisible, lui aussi. Lorsqu’il se glisse derrière le volant et démarre le moteur puissant de la Porsche 911, je ne fais pas le moindre lien avec mon père. J’admire à quel point Chris a l’air viril et sexy tandis qu’il manœuvre le superbe véhicule en direction de la sortie.

Nous traversons plusieurs petites rues et Chris allume la radio. Une chanson d’AC/DC, *Black in Black*, emplît l’habitacle. Je me mets à rire.

— Tu aimes le vieux rock ? J’imagine que cela va de pair avec ton obsession pour les Mustang.

— J’écoute de la musique lorsque je peins. Celle-ci me rappelle un tableau bien particulier que j’ai créé récemment.

— Chacun de tes tableaux est lié à une musique ?

Je suis excitée à l’idée de découvrir les dessous de sa créativité.

— Pour certaines œuvres, je passe la même chanson en boucle. Pour d’autres, j’utilise une *playlist*.

— Et à quel tableau correspond cette chanson ?

— *Nuit de tempête à San Francisco*, un tableau que j’ai vendu aux enchères l’année dernière.

Nous traversons Bay Bridge et je suis de plus en plus curieuse au sujet de notre destination. Toutefois, Chris m’intrigue encore plus.

— Une mer d’encre, dis-je, visualisant parfaitement le tableau dont il parle.

Il me lance un regard en coin.

— Tu connais ton sujet sur le bout des doigts, n’est-ce pas ?

Je souris et m'enfonce dans mon siège en me demandant si j'aurai la chance de le connaître lui sur le bout des doigts.

— Ce tableau s'est vendu pour une somme stupéfiante, Chris.

Une somme à sept chiffres.

— Oui, confirme-t-il, c'est vrai.

Je me tourne vers lui pour étudier son profil.

— Quel effet cela fait-il de voir des gens dépenser des sommes folles pour son œuvre ?

— C'est un peu comme si on validait mon travail.

Ce n'est pas la réponse à laquelle je m'attendais.

— Tu n'as certainement plus besoin de voir ton travail validé.

Il engage la voiture sur l'autoroute.

— Je crée dans la solitude avant d'exposer mes tableaux au monde entier. Tous ne se vendent pas à des prix aussi importants. Une grande partie ne se vend pas du tout, d'ailleurs.

— Tu vends des tableaux pour plusieurs millions de dollars chaque année, Chris. Ce sont des sommes très importantes.

— Cela n'a rien à voir avec l'argent. J'en donne la majeure partie.

— Tu donnes les recettes de ton art ?

— Oui.

— À qui ?

— Il y a quelques années, on m'a convaincu d'assister à un événement à l'hôpital pour enfants de Los Angeles. C'était bouleversant. Tous ces adorables enfants aux portes de la mort, et leurs parents... J'ai alors su que je devais faire mon possible pour les aider et c'est ce que je fais depuis.

Il donne son argent pour sauver des enfants ! Cet homme est si complexe, sombre et merveilleux à la fois. Je sais qu'il est torturé. Je sais que ce besoin d'aider les enfants doit venir d'une part de lui qui saigne. Mais laquelle ?

— As-tu deviné où nous allons ? demande-t-il avant que je ne puisse trouver les mots pour lui exprimer mon admiration.

Je regarde autour de moi et je me rends compte que nous roulons sur l'autoroute 29 en direction du nord.

— Napa Valley ?

Tout à coup, l'évidence me frappe. Il m'emmène dans un vignoble pour me soutenir dans ma carrière.

— Y es-tu déjà allée ?

Je ris.

— Non. Je ne plaisantais pas lorsque je t'ai dit que je ne connaissais rien au vin. Bon, je crois que maintenant, je peux dire que j'ai quelques notions.

— Nous allons y remédier, promet-il.

Je souris. Pour la première fois, je vais visiter un vignoble. J'ai toujours pensé que ce serait un truc génial à faire.

— Je suis tout excitée, Chris. Merci.

Il prend ma main et y dépose un baiser en me lançant un regard espiègle.

— Je ne fais ça que dans l'espoir que tu t'enivreras et que je pourrai profiter de toi.

Je mords ma lèvre inférieure.

— Ta galanterie te tuera.

— Tu n'as pas beaucoup dormi, commente-t-il. Tu devrais peut-être fermer les yeux pour être en forme lorsque nous arriverons. Je veux que tu profites de notre escapade.

— Et toi ? Tu as dormi moins que moi.

— J'ai suffisamment dormi. Repose-toi, mon cœur. C'est le seul moment du week-end où je te laisserai fermer les yeux.

Je souris.

— Je crois que je vais faire une sieste, dans ce cas.

Je ferme les yeux et me laisser bercer par le ronronnement. Avec Chris au volant, je me sens bien plus détendue que je ne l'ai été depuis très longtemps.

— Réveille-toi, mon cœur, nous sommes presque arrivés.

Je cligne les yeux en sentant la main de Chris sur mon bras.

— Où ?

— À l'hôtel.

— Je me souviens à peine d'avoir fermé les yeux, admetts-je. Combien de temps ai-je dormi ?

— Une demi-heure. Tu as sombré.

Je soupire et me redresse. Mon estomac grogne tandis que je m'étire en admirant le paysage. Je reste muette devant l'étendue de montagnes verdoyantes et de prairies.

— C'est magnifique. Absolument spectaculaire.

— Ce sont les montagnes Mayacamas. Elles sont superbes, en effet.

— Je suis surprise qu'elles n'apparaissent jamais dans tes tableaux.

— Je ne suis pas fan de paysages, comme tu le sais. Je ne peux pas croire que tu ne sois jamais venue ici. Tu vis à San Francisco depuis que tu es entrée à l'université, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

— Oui. J'ai juste... C'est ma théorie « loin des yeux, loin du cœur ».

Et ma paie d'enseignante, me dis-je en apercevant la somptueuse propriété qui se dresse devant nous. AUBERGE D'UNE NUIT, indique la pancarte. Un hôtel pour les gens riches et célèbres, comme Chris. Je me souviens d'avoir lu un article sur cet établissement dans un magazine. Je l'ai jeté presque aussitôt car je ne supportais pas de voir toutes ces choses qui me restaient inaccessibles.

— Je compte bien battre en brèche cette théorie, mon cœur. Tu verras.

Il engage la voiture sur une longue allée et je choisis d'ignorer la tension que ses mots ont éveillée en moi. Pas question de penser à la façon dont je me remettrai de son départ. Pour une fois, je vis l'instant présent et le rêve de toute ma vie.

À l'instant où la Porsche pénètre sous l'auvent, devant l'entrée, un portier en costume noir impeccable ouvre ma portière. Je descends du véhicule, aussitôt imitée par Chris.

— C'est un plaisir de vous voir, monsieur Merit, lance le portier en guise de bienvenue.

Chris contourne la voiture et lui tend les clés.

— Pas de folle virée, Rich.

— Non, monsieur, répond Rich en souriant.

Chris lui glisse un billet dans la main et je suis presque sûre qu'il s'agit d'un billet de cent dollars. Un sixième de mon salaire hebdomadaire pour garer une voiture...

— Les bagages sont dans le coffre.

— Je vous les fais monter immédiatement, monsieur, lui assure Rich. La galerie organise-t-elle une exposition dont je n'aurais pas eu connaissance ?

— Non, répond Chris, pour une fois, je suis ici pour le plaisir.

Sur ces mots, il mêle ses doigts aux miens et fait un signe à Chris de l'autre main.

Nous nous dirigeons vers la réception.

— Une exposition ? dis-je, incapable de contenir ma curiosité.

— L'hôtel possède une galerie.

Mes yeux s'illuminent.

— On dirait que le vin et l'art vont de pair.

— Un peu trop à mon goût, marmonne-t-il.

Ce n'est pas la première fois qu'il me donne l'impression de ne pas apprécier cette association.

La réceptionniste nous traite comme des rois, ou du moins Chris est traité comme un roi. Je suis charmée par sa façon de rester près de moi, de me toucher, comme s'il était incapable de s'éloigner plus de cinq secondes.

Après quelques minutes, nous marchons vers l'ascenseur pour nous rendre dans l'appartement-suite qu'il a réservé. Il s'appuie contre la paroi et m'attire à lui, mes hanches plaquées contre les siennes. Je fonds comme du beurre entre ses bras. C'est l'image ridicule qu'Ella a employée pour me décrire son premier rendez-vous avec son docteur, et je dois dire qu'elle convient parfaitement à la situation. Elle me manque, j'aimerais avoir de ses nouvelles, mais quand Chris fait glisser sa main sur mon dos, me serrant un peu plus contre lui, ces pensées nostalgiques s'évanouissent.

Il enfouit son visage dans mon cou.

— Je rêve de t'avoir pour moi tout seul.

Mes mains se plaquent sur son torse ferme et je lève les yeux vers lui.

— Je croyais que tu avais réservé quelque chose ?

— En effet.

Il prend mon lobe entre ses lèvres. Il doit forcément y avoir des caméras dans l'ascenseur, me dis-je.

— C'est pour ça que je vais te prendre vite et bien. Nous aurons tout le temps pour le faire lentement après.

Ses paroles crues me laissent sans voix et mon sexe réagit aussitôt, envoyant des ondes de désir dans tout mon corps. Vite et bien. Oh oui ! S'il te plaît.

Un ding résonne et les portes s'ouvrent. Chris me prend la main et me tire littéralement dans le couloir. La distance qui nous sépare de la chambre me semble interminable. Puis il

glisse une carte dans la serrure d'une porte et nous pénétrons dans la suite. Avant que je n'aie pu ciller, il me plaque contre le mur, pressant son corps contre moi de façon délicieuse, sa puissante érection contre mon ventre, sa bouche dévorant la mienne.

Je gémissais sous son baiser. Ses lèvres ont le goût du désir, il a faim de moi. C'est ce qui m'excite le plus, en dehors de ses mains sur mon corps, mes seins, mes tétons. La façon dont je devine son désir pour moi, son besoin.

— Personne ne m'a jamais fait perdre le contrôle comme toi, Sara.

Il scelle cette confession d'un autre baiser torride et je me sens fondre.

Soudain, on frappe à la porte.

— C'est le portier.

— Merde, grommelle Chris, une main plaquée contre le mur.

Je devine les efforts qu'il déploie pour reprendre contenance et soudain, je ressens le besoin désespéré de l'empêcher de recouvrer son sang-froid. Tout à coup, je suis convaincue que ma seule chance de connaître réellement cet homme est de prendre le dessus.

— Revenez plus tard, dis-je avant de presser mes lèvres sur la main de Chris tout en faisant glisser mes mains sur ses hanches, puis sur son sexe dur, le caressant à travers le tissu de son jean.

Il laisse échapper un grognement sourd et m'arrache ses lèvres, le regard hanté par une passion tumultueuse. Il est furieux. Merde. Il m'en veut.

— Perdre mon sang-froid et te laisser prendre le contrôle sont deux choses différentes, Sara. Je ne te laisserai jamais me diriger.

Il s'écarte et siffle en direction de la porte pour attirer l'attention du portier.

Figée contre le mur, je suis en état de choc. Le sombre Chris, l'homme dangereux et torturé dont j'oublie souvent l'existence, est de retour. Qu'est-ce qui a bien pu le contrarier à ce point ? Et pourquoi ce comportement m'excite-t-il à ce point quand il devrait me mettre hors de moi ?

Le portier réapparaît en quelques secondes avec nos valises. Je n'ai toujours pas bougé. Je sens son regard sur moi. Je sais que je dois avoir l'air échevelé. Je tourne la tête et, malgré mon état, je ne peux qu'admirer la beauté de la pièce. Le plafond voûté lui donne un style particulier. À ma droite, je distingue un salon et une cuisine équipée. Un immense lit se tient sur ma gauche, en face d'une cheminée en stuc. Au-delà, je découvre un patio privé donnant sur les montagnes.

La porte se referme et Chris la verrouille. Mon cœur bat la chamade. Je suis incapable de croiser son regard. Je crois qu'il ne veut pas que je le regarde. J'ignore pourquoi. C'est juste une impression.

Il fait rouler ma valise jusqu'au centre de la pièce et l'ouvre, avant d'en sortir une paire de talons couleur crème et une robe en mousseline jaune pâle qu'il étend sur le dessus du sac après l'avoir refermée.

— Mets-les.

Je me force à croiser son regard.

— Tu veux que...

— Oui.

J'humecte mes lèvres sèches. D'accord. Il veut que je m'habille. Ça m'a l'air d'une bonne excuse pour m'échapper et reprendre mes esprits, et Dieu sait combien j'en ai besoin en cet instant. J'avance pour attraper la robe, avec l'intention de me diriger vers la salle de bains, où qu'elle soit.

— Ici, dit Chris. Je veux te voir.

Je me tourne vers lui.

— Tu veux que je...

— Oui.

Il s'installe sur le lit et je comprends qu'il a l'intention de me regarder me déshabiller et enfiler les nouveaux vêtements. Il veut me prouver qu'il est le maître, et pas moi. Il en a besoin. Il en a besoin et je ne compte pas m'opposer à son désir. Pour des raisons que j'ignore encore, laisser Chris prendre le contrôle de la situation ne me pose pas de problème. Pourtant, au fond de mon cœur, je sais que cela maintient une distance entre nous. C'est le mur derrière lequel il se retranche, le fossé qu'il creuse entre nous. Je commence à me demander si je parviendrai un jour à abattre cette barrière. Pour l'heure, toutefois, je suis heureuse de le laisser conquérir du terrain.

Je déglutis péniblement, ma gorge est très sèche, mon corps humide et hanté par un désir fou. Je suis excitée par cette situation et par tout ce que fait Chris. J'attrape la robe.

— Non, ordonne-t-il. Commence par te déshabiller.

J'acquiesce et m'appuie contre le mur pour défaire mes bottes avant de les retirer. Il fixe mes orteils aux ongles vernis. Seigneur, ce simple regard suffit à m'exciter encore plus ! Je porte les mains à la ceinture de mon pantalon et la défais avant de le faire glisser sur mes hanches puis sur mes jambes. Je ne garde que le string couleur crème orné de pierreries.

Mon chemisier rejoint les autres vêtements au sol. À présent, je me tiens devant Chris, uniquement vêtue de mes sous-vêtements.

Il laisse errer sur mon corps son regard lourd de désir. Ses yeux sont sombres sous ses paupières mi-closes.

— Enlève tout.

Je blêmis.

— Mais...

— Tout. Je veux pouvoir te caresser dès que l'envie m'en prendra. Et nous savons tous les deux que mon désir peut s'éveiller à tout moment, n'importe où.

Une vague de chaleur déferle en moi quand je prends conscience de ce qu'impliquent ses paroles. Il veut parler de sexe en public. Je devrais être choquée. Je devrais refuser. Au lieu

de cela, le désir que je ressens pour lui me rend incroyablement faible. Je glisse mes doigts dans l'élastique du string et je le fais glisser jusqu'au sol.

Chris suit le mouvement des yeux, son regard courant sur ma peau, si torride que j'ai l'impression qu'il me touche. Je fais un pas sur le côté, mais je n'ai pas l'intention de rester plantée là à attendre son prochain ordre.

Je défais mon soutien-gorge et le lui lance au visage.

— Content, maintenant ? le défié-je.

Il hausse les sourcils et je crois qu'il se retient de sourire, mais je n'en suis pas sûre. Non, en fait, il ne sourit pas.

— Ne me teste pas, Sara. Tu n'aimeras pas le résultat.

— Peut-être que si.

Peut-être pourrai-je lui faire perdre le contrôle ? Pénétrer son cœur et briser la forteresse dont il s'entoure ?

— Non, crois-moi.

Ses mots sont durs et bien trop catégoriques pour me rassurer.

Il se lève et je dois presque retenir un cri de joie. *Touche-moi. Je me moque de la façon dont tu le feras, fais-le, c'est tout.* Il avance d'un pas nonchalant et s'arrête à quelques centimètres de moi, hors de portée. Il attrape la robe, embrassant mon corps du regard. La pointe de mes seins durcit sous son examen, le désir enfle en moi et je prie pour qu'il pose ses lèvres sur ma peau le plus tôt possible.

Il me tend le vêtement.

— Mets-la.

« Mets-la » ? Sans qu'il me touche ?

— Maintenant ?

— Maintenant.

Tu sais que je dois te punir. Les mots du journal de Rebecca me reviennent. Il est en train de me punir. En fait, il me torture carrément. Il me fait payer le prix de mon audace. Il m'en veut d'avoir essayé de prendre le contrôle de la situation. Mais au fond de moi, je suis parvenue à une conclusion : il a eu peur que je parvienne à briser les remparts qu'il érige autour de lui. Si ce n'était pas le cas, il ne réagirait pas ainsi. C'est cette idée qui rend cette torture supportable.

Je saisis la robe et je remarque qu'il prend garde de ne pas me toucher. Je fais passer le vêtement en mousseline par-dessus ma tête et la soie tombe sur ma peau en une caresse insupportable. Je suis sensible à l'extrême. Je crois que je pourrais jouir s'il posait à peine ses lèvres sur l'une de mes zones érogènes. Et je crois qu'en cet instant, n'importe quelle partie de mon corps peut être considérée comme érogène.

Chris ne me quitte pas du regard.

— Les chaussures...

Je les enfile et il me contourne, m'inspectant minutieusement avant de se placer de nouveau devant moi.

— Magnifique, mon cœur. Tu es éblouissante.

Je relève le menton.

— Pas assez pour que tu me fasses l'amour ?

— Bien sûr que si, mais pas maintenant.

Il se penche et dépose un baiser dans mon cou, soucieux de ne pas entrer en contact avec une autre partie de mon corps.

— Lorsque je te prendrai, tu seras si excitée et humide que tu seras prête à te plier au moindre de mes caprices. Et crois-moi, mon cœur, je suis très capricieux.

— Tu me punis.

Il m'observe et son regard s'adoucit tandis qu'il caresse mon épaule du bout des doigts. Un frisson court sur ma peau.

— Est-ce que ça ressemble à une punition ?

Je dirais plutôt que cela ressemble à l'extase.

— Non.

— Alors, tu as ta réponse.

Lorsque nous sortons dans le couloir, Chris me prend la main et ses yeux croisent les miens. Je sais qu'il lit le soulagement qui m'envahit au moment où il me touche. Ses yeux verts brillent d'une chaleur ambrée et il me conduit vers l'ascenseur ; le moindre de ses mouvements est empreint de sensualité masculine et de puissance à l'état brut. Je suis folle de cet homme. Il sait comment me faire tourner la tête. Chaque seconde que je passe avec lui, je me sens plus vivante.

Un autre couple attend l'ascenseur et nous les suivons à l'intérieur. Adossé à la paroi, Chris m'attire à lui, mon dos contre son torse. Je m'appuie contre lui et ses doigts se referment autour de ma taille, où ils entament une lente caresse. Mes tétons pointent contre le tissu fin et je suis plus consciente que jamais de ne pas porter de sous-vêtements.

L'homme qui nous fait face baisse les yeux et le regard qu'il pose sur mes seins me donne envie de le gifler. Je pivote dans les bras de Chris, offrant mon dos à l'inconnu.

— Où allons-nous ?

— Au vu des événements des derniers jours, j'ai pensé qu'il était préférable de manger avant de visiter le vignoble.

— Oui, c'est une bonne idée.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et nous laissons le couple nous précéder. Chris prend ma main pour m'entraîner à l'extérieur, mais je presse le bouton de l'ascenseur afin de maintenir les portes ouvertes.

— Je dois remonter.

Je baisse les yeux sur ma robe. Mes seins pointent sans aucune discrétion.

Il sourit.

— J'ai déjà demandé au personnel de l'hôtel de t'apporter un châle et un manteau assorti, au cas où la soirée se rafraîchirait.

Le soulagement m'envahit.

— Merci.

— Laisse-moi m'occuper de tout, ce soir.

Il passe un bras autour de mes épaules et je le suis dans le hall d'entrée. Laisser Chris s'occuper de tout est une idée à la fois excitante et dangereuse, que je ne peux m'empêcher de désirer ardemment.

On nous escorte jusqu'à une salle à manger privée. Chris tient ma chaise tandis que je m'installe près d'une fenêtre ovale donnant sur les montagnes verdoyantes qui se découpent sur un splendide ciel bleu. Je glisse mon sac sous la chaise sans pouvoir détacher mes yeux de ce spectacle, littéralement émerveillée.

— C'est sublime.

Chris s'assied en face de moi et ôte la veste en cuir qu'il porte depuis que nous avons quitté la chambre.

— Attends de goûter la nourriture. Toutefois, comme je t'emmène dans un vignoble spécial qui sert ses millésimes avec des fruits et du fromage, je suggère que nous mangions léger. J'ai pensé que nous pourrions venir prendre le brunch ici avant de partir, demain midi. Qu'en penses-tu ?

— C'est une très bonne idée.

Je suis ravie par le romantisme de l'endroit et par les attentions de Chris, mais je m'enjoins de ne pas m'emporter. Ceci n'a rien d'une romance. Il s'agit d'une histoire de sexe. Après tout, je ne porte pas de sous-vêtements.

— Tu vois quelque chose qui te plaît ? demande Chris après m'avoir laissée étudier le menu pendant un moment.

— Tout me plaît. Je meurs de faim.

Il est presque trois heures de l'après-midi et nous n'avons rien mangé depuis l'aube.

Un serveur apparaît et Chris me lance un regard interrogateur.

— Tu as choisi ?

— Oui. Ce sera une salade de chou pour moi.

Chris tend nos menus au serveur.

— Et un hamburger pour moi, cuisson à point. Amenez-nous une bouteille de votre vin du jour – le zinfandel Robert Craig.

Le serveur fait une discrète révérence.

— Tout de suite, monsieur Merit.

— Tu ne prends pas de bière ? dis-je lorsqu'il nous laisse seuls.

— Il n'est jamais bon de mélanger les alcools et j'ai quelques amis dans le coin qui me feraient la peau si je choisissais de la bière plutôt que du vin.

Je suis frappée par le fait que tout le monde connaisse Chris ici, et que le serveur et le portier l'aient appelé par son nom. Un sentiment désagréable s'empare de moi. Il n'a jamais

emmené une femme chez lui. Les emmène-t-il ici à la place ? Leur fait-il boire du vin et savourer des plats gastronomiques jusqu'à ce qu'elles se soumettent à lui corps et âme ?

— Viens-tu souvent ici ?

— Deux fois par an.

Il me scrute de son regard malicieux et je suis presque certaine qu'il lit en moi comme dans un livre ouvert. Je déteste être aussi transparente, sentir ce nœud dans ma gorge, réagir de la sorte. J'ai bien peur d'être en train de m'attacher à Chris et je ne veux pas être blessée.

Chris fait glisser une brochure jusqu'à moi.

— Voici la raison de mes visites.

Je baisse les yeux sur ce qui ressemble à une publicité pour la galerie de l'hôtel, où figure une liste d'artistes, incluant Chris. J'ai tiré des conclusions hâtives et il l'a compris aussitôt.

— Et pour être clair, Sara, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais amené une femme ici.

Je lève les yeux vers lui.

— Jamais ?

— Jamais.

— Alors pourquoi suis-je ici ?

— À toi de me le dire. Pourquoi es-tu venue ?

— Parce que tu m'as invitée.

— Je suis certain que d'autres hommes ont essayé de t'enlever pour une escapade de ce genre, qu'ils ont pris soin de toi et que tu les as pourtant repoussés.

C'est vrai. Depuis l'université, je n'ai eu que quelques rendez-vous galants qui ont tous viré au désastre.

— Et je suis certaine qu'une foule de femmes ont rêvé d'en obtenir plus de toi.

Il m'observe un long moment.

— Pourquoi cinq ans, Sara ?

La question inattendue me met sur les nerfs.

— Je croyais que tu ne posais jamais de questions personnelles ?

— J'ai dérogé à pas mal de règles ces derniers jours.

— Pourquoi ?

— À cause de toi.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— Moi non plus, mais j'espère bien le découvrir.

Un sentiment étrange s'éveille en moi. L'émotion. Je ne veux pas ressentir cette émotion, mais Chris l'attise sans que je ne puisse rien faire pour l'en empêcher.

— Si tu y arrives, tu me le diras ?

Il sourit, un sourire séduisant qui balaie peu à peu ma nervosité.

— Tu seras la première à le savoir.

Puis, tout à coup, son visage redevient sérieux.

— Qui est cet homme, Sara ?

— Quel homme ? dis-je tout en sachant pertinemment à qui il fait référence.

— L'homme qui t'a détruite au point de te pousser à rester célibataire pendant cinq ans.

Le serveur arrive alors, m'épargnant une réponse délicate. Je n'ai aucune envie de parler de Michael. Je ne veux pas me souvenir de lui. Il appartient au passé.

Le serveur dispose deux verres à pied devant nous avant d'extraire une bouteille de vin frais d'un seau argenté. Il s'emploie ensuite à ouvrir la bouteille, mais Chris l'ignore. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise en m'observant de son regard intense et scrutateur.

Une fois la bouteille ouverte, le serveur verse quelques gouttes de vin dans le verre de Chris. Ce dernier porte le verre à son nez, puis à ses lèvres.

— Excellente sélection, dit-il à l'attention du serveur. Présentez mes compliments à votre sommelier.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Merit.

Le serveur remplit nos verres, s'incline légèrement et s'en va.

Je prends une petite gorgée de vin et mes papilles explosent sous la saveur acidulée des fruits agrémentée d'une pointe de chêne. Chris ne me quitte pas des yeux.

— Qui est cet homme ?

Sa voix est basse, tendue.

Je prends une inspiration nerveuse et repose mon verre.

— Il appartient au passé. N'en parlons plus.

— Pas question.

— Chris...

— Qui est cet homme, Sara ?

— Le fils que mon père n'a jamais eu.

La confession m'échappe sans que j'aie pu la retenir.

— Combien de temps es-tu restée avec lui ?

— Six mois.

— Était-ce sérieux ?

— Nous étions fiancés.

La surprise envahit son regard.

— C'était plutôt sérieux, alors.

Je pose les doigts sur mes tempes et cette fois, je ne réponds pas.

— Est-ce que tu l'aimais ?

— Non, dis-je sans hésiter en laissant retomber mes mains. Je m'étais entichée de lui. Il avait cinq ans de plus que moi, il était brillant et sûr de lui. Il était... tout ce que mon père voulait pour moi.

— Et ta mère ?

— Elle voulait ce que mon père désirait. Je connais peu de personnes qui n'auraient pas tout fait pour... lui plaire.

Je ne peux me résoudre à prononcer le nom de Michael. Bien sûr, cela n'éveille aucune émotion en moi, mais je déteste me souvenir de ce qu'il a fait de moi, ou plutôt de ce que je l'ai laissé faire de moi.

— Tout ?

Je hoche la tête, tendue.

— Même lorsque je le détestais de me faire faire ces choses.

— Sommes-nous en train de parler de sexe, Sara ?

Je ferme les yeux, m'efforçant de reprendre une respiration normale.

— Dans tous les domaines.

— La réponse est donc oui. Il t'a poussée à faire des choses que tu ne voulais pas faire.

Ce n'est pas une question.

Je rouvre les yeux.

— Parce que c'était lui et qu'il me traitait comme si j'étais sa propriété, venue sur Terre pour assouvir le moindre de ses désirs.

Chris m'étudie longuement, une expression impassible sur le visage.

— Comment te sens-tu avec moi ?

— Vos plats sont prêts, annonce le serveur avec zèle au pire des moments.

On dépose devant moi une gigantesque salade et devant Chris un hamburger. Je prends une nouvelle gorgée de vin. La fraîcheur du liquide m'aide à apaiser la chaleur qui me consume.

— La carte des vins est impressionnante, commente Chris, et il y a un professeur d'œnologie parmi le personnel. Si tu le souhaites, je pourrais lui demander de passer un peu de temps avec toi demain matin.

— J'adorerais, dis-je, consciente de ses efforts pour me prouver qu'il me soutient dans mon travail.

Ce genre de détail compte. Chris ne cesse de faire des choses qui comptent.

Nous commençons à manger avec appétit et Chris se lance dans des anecdotes autour du vin en rapport avec la région. C'est bien plus intéressant que les listes de grands crus et de vignobles que j'ai étudiées toute la semaine.

— Pour comprendre l'œnologie, il faut aussi comprendre la région où le vin est produit. Le vin italien est révérend en raison du sol et du climat de l'Italie. Napa est l'un des rares endroits en mesure de rivaliser avec ce pays dans ce domaine, du moins selon moi. Ici, le climat est considéré comme méditerranéen. Ajoute à cela de longs étés et un hiver tempéré, et les grappes de raisin poussent toute l'année.

— Cela permet aux grappes de pousser plus facilement, mais est-ce que ça influe sur le goût du vin ?

— Tout à fait. Il y a dix millions d'années, la collision des plaques tectoniques et une multitude d'éruptions volcaniques ont créé ces montagnes et conféré une qualité particulière au sol de la région. Le résultat, c'est qu'il existe une multitude de sols différents, qui donnent chacun une saveur et une texture différentes au produit.

Impressionnée par son savoir, je l'assaille de questions tandis que nous mangeons.

— Comment as-tu appris tout cela ?

L'air se charge soudain d'une étrange tension.

— Mon père était un grand connaisseur en vin et, comme tu l'as remarqué, en dépit de ce que j'en pense, le vin et l'art sont souvent associés.

Son père... Il se raidit chaque fois que l'on évoque son souvenir et je suis presque certaine que cela a un lien avec le fait que Chris préfère la bière au vin.

— Votre voiture est là, monsieur Merit, annonce le serveur.

— Nous serons dehors dans un instant, répond Chris. Mettez la note sur notre chambre.

Je suis surprise par cette nouvelle.

— Tu ne conduis pas ?

— J'apprécie plus le vin quand j'ai un chauffeur sobre pour me ramener à l'hôtel.

Chris se lève et s'approche de moi pour m'aider à en faire de même. Soudain, je me retrouve pressée contre lui, sa main plaquée dans mon dos tandis qu'il ajoute à voix basse :

— Et je t'apprécierai davantage également.

Lorsque nous sortons du restaurant, je me rends compte que deux heures de route peuvent complètement changer le climat. Alors qu'en cette fin de mois d'août, San Francisco bénéficie de la brise fraîche de l'océan, à Calistoga, il fait encore très chaud.

Une limousine est garée devant la porte et je ne suis pas surprise d'apprendre qu'elle nous attend. Je n'ai jamais participé à une dégustation, mais je pense que la balade en limousine à travers les vignobles est plutôt commune. Ce qui n'a rien de commun, en revanche, c'est que le portier me tende un châle couleur crème orné de perles.

— Au cas où vous auriez froid, madame. J'ai cru comprendre que vous avez également besoin d'un manteau pour votre retour à San Francisco. Il vous attend dans votre chambre. Il peut faire frais en ville.

— Merci.

Savoir que ce vêtement est à ma disposition me soulage, en dépit de la température excessive. J'imagine que les caves seront climatisées et mon absence de dessous pourrait attirer des regards indésirables.

Chris sourit en voyant l'expression de mon visage et je relève le menton avec un air de défi tandis que j'enroule le châle autour de mes épaules. Je ne tiens pas à ce que les autres participants s'aperçoivent de ma nudité.

— Tu es prête ? demande-t-il une fois que je suis bien couverte.

— Oui.

Le portier m'invite à entrer dans le véhicule et je me glisse jusqu'à la fenêtre opposée, étonnée de constater que nous sommes seuls à l'intérieur. Chris s'installe près de moi et la portière se referme derrière lui.

— D'autres personnes vont-elles se joindre à nous ?

— Non, nous sommes seuls, m'informe Chris.

Comment ai-je pu imaginer le contraire ? Il a de l'argent et il ne m'a pas caché son goût pour l'intimité.

La fenêtre qui nous sépare du conducteur descend lentement, mais de ma place, je suis incapable de voir son visage. Je halète alors que la main de Chris se glisse sous ma robe pour se poser sur ma cuisse nue, ses doigts enroulés autour de ma jambe.

— Je suis Eric, monsieur Merit, déclare l'homme. Je serai votre guide aujourd'hui. Souhaitez-vous toujours faire le tour du vignoble, monsieur ?

— Oui, répond Chris. J'ai très envie de montrer à Mlle McMillan comment le Château Cellar produit un vin capable de rivaliser avec les plus grands crus français.

Il me lance un regard brûlant, alors que sa réponse est plutôt formelle.

— Château Cellar a beaucoup contribué au développement de l'industrie viticole de Napa. Lors d'un test à l'aveugle qui s'est tenu à Paris en 1976, les dégustateurs français ont primé un vin de ce domaine en pensant qu'il s'agissait de l'un des leurs.

Un plateau descend devant nous, mais je suis incapable de penser à autre chose qu'à la caresse sensuelle des doigts de Chris sous ma robe. Une bouteille de vin et deux verres à pied surgissent de nulle part et Eric explique :

— C'est un cabernet sauvignon, Château Cellar 2002, l'un de nos produits phares. Un cadeau des propriétaires pour vous et Mlle McMillan, monsieur Merit, en remerciement de votre précieux soutien.

Chris se penche en avant et remplit nos verres, sans retirer sa main gauche de sous ma jupe.

— Je ne manquerai pas de les remercier.

Sur ces mots, il lève son verre et prend une gorgée de vin avant de le porter à mes lèvres.

— Goûte.

Il écarte doucement mes jambes et le vin devient la dernière de mes préoccupations.

Le moteur de la limousine démarre et le véhicule se met à avancer. Les battements de mon cœur se sont accélérés.

— Chris... dis-je sur le ton de la supplication.

Je ne suis pas sûre de savoir si je le supplie de continuer ou d'arrêter. Les deux, je crois.

— Bois, Sara, ordonne-t-il à voix basse, sur un ton intransigent.

Il a le contrôle de la situation. Il continue à m'en faire la démonstration. Le chauffeur est tout proche, si proche, et Chris a clairement l'intention d'aller plus loin que je le souhaite. Il

me pousse dans mes retranchements, il me teste de nouveau. Il passe son temps à me tester et j'ai depuis longtemps arrêté de compter les points.

Je pose mes lèvres à l'endroit où Chris a posé les siennes et savoure le goût de prune du vin. Les doigts de Chris caressent mon sexe et je parviens à peine à déglutir.

— Comment le trouves-tu ? demande-t-il.

— C'est bon, dis-je dans un murmure.

— Sans plus ? me défie-t-il tandis qu'il intensifie le mouvement de ses doigts. Prends une autre gorgée.

Cette situation a un goût de danger. Le chauffeur pourrait nous surprendre à tout moment. Je n'ai jamais rien fait de tel en public et je suis effrayée, mais le plus choquant, c'est que je suis également excitée.

J'avale un peu de liquide écarlate et les doigts de Chris glissent en moi. Mon regard se fixe sur le siège du chauffeur, mais je ne peux pas le voir, tout comme il ne peut pas me voir. Pourtant, j'ai l'impression du contraire.

Chris prend une nouvelle gorgée de vin avant de le porter à mes lèvres.

— Encore, ordonne-t-il à voix basse.

Il ne me laissera pas quitter cette voiture tant que je ne lui aurai pas donné ce qu'il souhaite. J'en suis convaincue. Je ne veux pas qu'il arrête. Je ne veux pas être celle qui ne sait pas vivre l'instant présent. Avec lui, je me sens vivante, comme je le lui ai dit. Je lui prends le verre des mains et le vide.

Il laisse échapper un rire vif.

— Tu te donnes du courage ?

— Oui, admets-je.

— Le vin est-il correct ? demande Eric.

Chris repose le verre, sans cesser de me torturer de ses doigts.

— Le vin est-il correct, mademoiselle McMillan ?

Je lui lance un regard noir, luttant contre l'orgasme qui menace de m'emporter.

— Il est... exceptionnel, dis-je d'une voix rauque.

— Excellent, approuve Eric d'un ton jovial. Nous approchons de l'entrée du vignoble.

Puis il se met à nous raconter l'histoire de la région. Je ne comprends que la moitié des mots, bien trop occupée à contenir mes gémissements tandis que Chris taquine mon clitoris de son pouce tout en glissant un deuxième doigt en moi. La douleur délicieuse s'épanouit, prête à exploser. Je suis sur le point d'avoir un orgasme dans une limousine alors que le chauffeur est quasiment en train de nous observer. Cela n'est pas possible...

— Si vous regardez à votre droite, vous verrez une pièce importante de l'histoire du château, mademoiselle McMillan, continue Eric. Vous voyez l'étang ?

— Oui, parvins-je à articuler d'une voix haletante, sans regarder.

Mon corps se contracte brusquement autour des doigts de Chris et je suis balayée par les spasmes de l'orgasme. Mes dents se plantent dans ma lèvre inférieure et je tourne la tête vers la fenêtre pour dissimuler mon visage, de peur qu'Eric ne décide de jeter un coup d'œil dans son rétroviseur juste à ce moment-là. Il est en train de me raconter une anecdote, mais je ne pense qu'aux tremblements qui agitent mon corps.

— N'est-ce pas une histoire merveilleuse ? demande Eric.

— Si, parviens-je de nouveau à dire, c'est délicieux.

— N'est-ce pas ? ajoute Chris avec une sombre lueur malicieuse dans le regard tout en retirant discrètement sa main de sous ma robe.

Son regard plonge dans le mien tandis qu'il porte ses doigts à ses lèvres pour les lécher lentement.

— Délicieux, murmure-t-il.

Je sens un ultime spasme me traverser face à ce geste effrontément sensuel.

— Je suis vraiment ravi que vous appréciiez le vin, lance Eric.

Chris et moi échangeons un regard avant d'éclater de rire. J'ignore comment nous avons pu passer de cet instant de sombre passion à cette complicité légère, mais suis certaine d'une chose : je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

En quarante-cinq minutes de visite à travers les vignobles, j'ai eu le temps de boire un verre de vin entier et j'ai l'esprit un peu embrumé. Une chaleur intense s'est emparée de moi, et cela n'est pas uniquement dû au comportement débauché de Chris. J'ai apprécié cette promenade grâce à laquelle j'ai bien plus appris au sujet du vin que lors de mes interminables lectures.

La limousine passe la grille du château, qui date du XIX^e siècle. Les vignes vertes grimpent sur la façade de pierre. Les imposantes portes en bois voûtées sont presque aussi hautes que le bâtiment.

— Il a été restauré dans les années 1970, nous apprend Eric, et les deux cent cinquante-six hectares ont été entièrement convertis en une entreprise viticole moderne.

Je m'apprête à sortir du véhicule derrière Chris quand Eric se tourne vers moi. Je distingue son visage pour la première fois. Il a la cinquantaine, des cheveux argentés et des yeux bleus perspicaces.

— Merci pour cette merveilleuse visite, Eric.

Il incline la tête.

— Ce fut un plaisir.

Je grimace en entendant ce mot, car sous ses airs collet monté, cet homme est bien trop vif pour ne pas être conscient du plaisir que j'ai pris sur le siège arrière de sa limousine.

— J'espère que la visite du château vous plaira, mademoiselle McMillan.

Chris a retiré sa veste depuis longtemps et il la dépose sur la banquette arrière. Je le suis et comprends aussitôt pourquoi il ne l'a pas prise avec lui. En cette fin d'après-midi, il fait toujours très chaud à l'extérieur, bien que le soleil décline lentement à l'horizon. Cela contraste avec la fraîcheur marine qui règne à San Francisco et que j'ai fini par apprécier.

Je glisse ma main dans celle de Chris et le laisse m'aider à sortir de la voiture. Je suis stupéfaite par le courant qui remonte le long de mon bras à ce simple contact. Mon regard rencontre le sien et je sais qu'il ressent la même chose que moi. Je suis presque certaine que lui aussi est surpris par l'effet que nous produisons l'un sur l'autre. En même temps, il est normal que deux âmes perdues en quête d'une échappatoire se comprennent aussi bien.

Je tire légèrement sur ma robe avant de me lever. Un sourire balaie les lèvres de Chris et je sais qu'il pense à ce que nous venons de faire à l'arrière de cette voiture. Moi aussi.

Il prend mon bras et nous nous dirigeons vers l'imposante porte en bois qui semble tout droit sortie d'un conte de fées. Nous pénétrons dans la fraîcheur de la salle principale aux

murs de pierre, sous un haut plafond.

Une employée nous accueille, une jolie femme d'une vingtaine d'années avec de longs cheveux blonds et un joli visage mis en valeur par le rose pâle de son tailleur. Son regard s'attarde sur Chris avec admiration. J'ai un problème avec les blondes. Ça a toujours été le cas. Enfin, depuis le collège, quand ma meilleure amie, qui avait des ancêtres suédois, attirait le regard de tous les garçons avec ses longs cheveux blonds naturels et ses courbes parfaites. J'étais jolie, elle était belle...

— Je suis Allison, monsieur Merit, annonce-t-elle en lui tendant la main, qu'il s'empresse de serrer. Quel honneur de vous recevoir ici. Je suis chargée de vous faire visiter le château.

Elle pose son regard sur moi, mais ne me tend pas la main.

— Bienvenue dans notre établissement.

Chris glisse un bras autour de ma taille, comme s'il devinait mon sentiment d'insécurité.

— Merci, Allison. Voici Sara. C'est pour elle que je suis ici aujourd'hui. Je veux qu'elle découvre pourquoi cet endroit est si spécial.

Sa main sur ma taille est possessive, protectrice. Ce comportement me bouleverse. J'ai l'impression que plus personne n'existe lorsque je suis avec Chris. Aucun homme ne m'a jamais fait ressentir ce genre de choses. Ma crainte de paraître moins belle qu'Allison s'évanouit.

Nous commençons la visite et nous faisons halte dans différentes salles aux murs de pierre réservées à la dégustation. Nous finissons le tour du château par les chais, où l'air est frais. Soudain, je prends conscience de ma nudité sous ma robe en mousseline.

Allison nous conduit jusqu'à l'escalier, mais Chris me retient, faisant écran entre elle et moi.

— Tu as froid ? demande-t-il en m'attirant contre lui, les mains posées sur mes côtes, sous mon châle, puis sur mes seins, sur mes tétons.

— Plus maintenant, admet-je, le souffle coupé.

— Tu es superbe ce soir, Sara. Je ne peux m'empêcher de penser à toutes les choses que je te ferai dès que l'occasion se présentera.

« Dès que l'occasion se présentera », a-t-il dit, et non pas lorsque nous rentrerons à l'hôtel. Le contrôle. Tout est une question de contrôle avec lui et j'ai bien failli prendre le dessus un peu plus tôt dans la journée. Il n'a pas apprécié et il tient à me prouver que je suis à sa merci. Bien que je comprenne à quel point il a besoin de maîtriser la situation, et que ce côté de sa personnalité m'excite, une part de moi proteste avec véhémence pour m'empêcher de renoncer à ce que j'ai conquis au terme de cinq ans de lutte : la conduite de mon existence.

— Tu devrais peut-être penser à ce que je te ferai, moi, dis-je d'un air de défi.

Son regard s'assombrit et il me surprend en me murmurant à l'oreille :

— J'y pense depuis notre première rencontre.

Je m'attendais à un jeu de pouvoir et ses paroles suffirent à attiser mon désir. Les battements de mon cœur s'accéléraient et la chaleur envahit mes veines. Lorsqu'il s'écarte et reprend ma main dans la sienne pour m'entraîner vers les escaliers, je ne discerne plus que la puissance virile qui irradie de lui et mon désir brûlant pour cet homme. Oui. Il a le contrôle et j'ai hâte de le laisser me conquérir encore plus. Ceci est une lutte et il l'a gagnée haut la main.

Lorsque nous atteignons le haut de l'escalier, nous sommes accueillis par un couple d'une soixantaine d'années. La femme porte une robe fourreau bleue toute simple et l'homme un pantalon noir et une chemise blanche.

— Chris, mon garçon ! Je suis si heureuse que tu sois ici, dit la femme. Il y a trop longtemps que je n'ai pas vu mon filleul.

Elle serre Chris dans ses bras comme une mère qui retrouverait son fils après plusieurs mois de séparation. Il est évident que cette femme et lui sont très proches.

L'homme étreint Chris à son tour.

— Nous ne te voyons pas assez souvent, mon garçon.

Chris lui tapote le dos avant de s'écarter de lui.

— Je sais. Je vais essayer d'y remédier.

Il entoure ma taille de son bras.

— Mike et Katie Wickerman, je voudrais vous présenter Sara McMillan.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Sara, me lance Katie avec un large sourire en me tendant la main.

Elle est jolie, avec ses cheveux gris soyeux et son sourire avenant.

— Merci, dis-je en glissant ma main dans la sienne.

Sa poignée de main est chaleureuse, tout comme elle. Je décide aussitôt que je l'aime bien.

— Je suis si heureuse d'être ici !

— Bienvenue, Sara, dit Mike avec ferveur. Il était temps qu'il nous présente une femme.

Je rougis et lui serre la main, mais il m'attire à lui et me serre dans ses bras. Puis il s'éloigne pour m'étudier.

— Laissez-moi vous regarder. Non. Vous ne m'avez pas l'air d'une innocente en matière de vin.

Mes joues s'enflamment un peu plus et je ris.

— J'imagine que l'excellent cabernet que j'ai bu dans la limousine y est pour quelque chose.

— On vous a volé votre innocence, alors ?

Je me joins au rire de Chris, qui a glissé un bras autour de mes épaules pour me murmurer à l'oreille.

— Je crois que je suis le seul coupable.

— Mike ! gronde Katie. Elle ne te connaît pas suffisamment pour comprendre ton sens de l'humour déplacé.

Elle nous fait signe de la suivre.

— Nous avons préparé une salle de dégustation spécialement pour vous.

Nous emboîtons le pas au couple.

— Ils t'aiment bien, chuchote Chris.

— Tu es leur filleul ?

— Ils étaient de très bons amis de mes parents et ils n'ont jamais eu d'enfant.

Ma respiration se bloque à cette annonce. Je suis bouleversée de découvrir que Chris a fait bien plus que m'emmener dans un endroit où il n'a jamais emmené d'autres femmes. Ce lieu fait partie d'un passé dont je n'aurais cru qu'il me le dévoilerait. Il m'a ouvert son monde, du moins une infime partie de son monde.

Mon pas est moins assuré quand nous pénétrons dans une pièce où trône une énorme table en bois de plusieurs mètres de long, entourée d'une douzaine de chaises. Des fruits et des plateaux de fromages sont disposés à l'une des extrémités.

Chris et moi nous asseyons côte à côte tandis que Katie et Mike prennent place en face de nous. Katie m'observe avec intérêt et je serre un peu plus le châle autour de mes épaules, redoutant d'anéantir l'image virginale qu'ils se sont faite de moi en leur montrant mes tétons dressés.

— Chris nous a dit que vous aviez récemment commencé un nouveau travail dans une galerie de la ville ? s'enquiert Katie.

— Oui. La galerie Allure, dans le centre-ville, où Chris expose une partie de ses œuvres. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés.

— Je connais bien Allure, commente Katie. Avant cela, vous étiez enseignante, n'est-ce pas ?

Je suis étonnée que Chris ait partagé toutes ces informations avec elle.

— En effet, je l'étais. Enfin, je suis enseignante. Mais je suis diplômée en art, et c'est ma véritable passion. Nous verrons de quelle manière se déroule le reste de l'été. Mon patron fonde de grands espoirs en moi, mais il a l'air de penser que je dois améliorer mes connaissances en matière de vin pour m'en sortir dans le monde de l'art.

Miles frappe du poing sur la table.

— Et il a bien raison ! Tout le monde devrait avoir des connaissances en matière de vin.

— Chris pense le contraire, ai-je l'audace de remarquer.

Le regard de Katie se pose sur son filleul.

— Alors pourquoi la galerie locale sert-elle du vin ?

— Parce que nous sommes à Napa Valley.

— Tu n'as pas tort, concède-t-elle. Le vin et l'art s'associent à merveille.

Mike fait signe au serveur.

— Je crois qu’il est temps de commencer la dégustation. Cela détendra l’atmosphère.

Il me fait un clin d’œil.

— Le vin permet de connaître vraiment une personne.

Chris a l’air amusé.

— Heureusement que je tiens bien l’alcool.

Il me pousse gentiment.

— Pour toi... c’est différent. Vas-tu nous révéler tous tes secrets après avoir bu quelques verres de cabernet ?

— Choisissez un bon cru, ma chérie, murmure Katie sur le ton de la conspiration. Faites-le payer pour vos révélations.

Je lance un regard à Chris. Il sourit.

— Donne-moi une année et je me ferai un plaisir de payer le prix qu’il faudra.

— Je ne suis pas la seule à avoir des secrets, lui dis-je. On devrait peut-être te commander un pack de bière.

— Vous ne trouverez pas de bière ici, assure Katie.

— Il me faudrait bien plus qu’un pack de bière.

Oui, me dis-je. En effet. Je me suis ouverte à lui, mais il n’a pas fait un pas vers moi. Pourtant, je suis là, en compagnie de sa seule famille et encore une fois, j’ai le sentiment que cela compte. Je refuse de penser aux raisons pour lesquelles je suis passée de l’envie de m’abandonner à cette escapade torride à la volonté de comprendre où tout cela me mène.

Le temps semble s’arrêter tandis que je goûte vin après vin tout en grignotant du fromage. Mike et Katie me racontent leurs débuts. Je suis à peine étonnée d’apprendre qu’ils ont rencontré le père de Chris à l’occasion de la grande dégustation de 1976, à Paris, qui a vu Napa Valley et leur vignoble prendre leur essor.

— Les parents de Chris nous accompagnaient dans nos voyages pour nous soutenir moralement, explique Katie. Danielle – la mère de Chris – était comme un ange gardien. Je vous assure que cette femme avait un don pour faire sourire les autres. Même les Parisiens, qui ne voulaient pas de nous, Américains, dans la compétition, ne pouvaient résister à son charme.

Comme il est à ma droite, j’ai du mal à jauger la réaction de Chris à l’évocation de sa mère. J’aimerais pouvoir observer son visage en cet instant. Trop rapidement, d’autres échantillons de vin arrivent et la conversation s’oriente sur un autre sujet. Ma fenêtre sur la vie familiale de Chris s’est refermée. Du moins pour le moment.

À chaque vin que nous goûtons, j’entends une nouvelle histoire sur la façon dont Mike et Katie ont exploité le terroir californien et développé leur vinification. Ils m’abreuvent d’histoires sur les personnages riches et célèbres qui sont venus visiter le château et acheter une bouteille de chaque cuvée.

— Mais Chris reste notre star préférée, déclare Katie.

Chris ricane et prend une gorgée de vin.

— Je suis simplement...

— Un artiste célèbre, finis-je pour lui avant de déposer un baiser sur sa joue.

Il fait courir sa main dans mes cheveux et m'embrasse le front.

— Je suis moi, dit-il en me fixant du regard. Tout simplement.

Je souris, sentant soudain l'effet du vin.

— Hum... Oui, tu es toi.

Il hausse les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un serveur approche et Katie et Mike se mettent à discuter avec lui. Je baisse la voix.

— J'aime que tu sois toi.

Le regard de Chris s'assombrit.

— Vraiment ?

— Oui.

— Il est exactement comme sa mère, explique Katie, nous ramenant à la conversation.

Un parangon de modestie. Elle ne disait jamais qu'elle était l'héritière d'un empire, pas plus que Chris ne dit qu'il est un artiste acclamé.

— Mais son père était un sale con arrogant, marmonne Mike, même si je l'adorais.

Sur ces mots, il se lève.

— Mon garçon, cela me rappelle que j'ai quelque chose que je souhaite te donner.

Je lève les yeux vers Chris, sondant son expression pour déceler sa réaction au commentaire de Mike sur son père. Il répond aussitôt à ma question silencieuse.

— C'était bel et bien un sale con arrogant, mon cœur.

Il caresse ma joue.

— Sois sage. Je reviens.

— Je ne bougerai pas d'ici. Je me contenterai d'interroger Katie pour qu'elle me révèle tes secrets les plus sombres.

Son visage se crispe.

— Elle n'aura pas les réponses à tes questions.

— Oh, je dois bien avoir quelques potins à partager, renchérit Katie avec humour.

Chris n'a pas l'air amusé, mais il se lève en marmonnant une réponse au commentaire de Mike à propos des femmes avant de suivre son parrain.

Katie pose son menton sur sa main.

— Vous êtes parfaite pour lui.

— Vraiment ?

— Oui. Ce garçon est si réservé que cela a fini par m'inquiéter, mais il est différent avec vous. Il est détendu. Je suis soulagée de constater que vous êtes parvenue à briser ses

barrières. Il a eu une enfance difficile, mais je suis sûre que vous le savez déjà.

Cette précieuse information attise ma curiosité. J'ouvre la bouche pour demander des détails quand Allison pénètre d'un pas pressé dans la pièce et murmure quelque chose à l'oreille de Katie.

— Oh, mon Dieu ! Sara, ma chère, j'ai un problème à régler. Je reviens tout de suite.

La déception m'envahit. Katie est la seule personne que je connaisse qui soit susceptible de partager les secrets de Chris. Soudain, je me retrouve seule avec un plateau de fromages, une corbeille de fruits et plusieurs verres de vin.

Quinze minutes plus tard, j'ai vidé tous les verres et je sais que c'était une erreur. La tête me tourne. J'engloutis plusieurs tranches de fromage, car, apparemment, la boisson me pousse à manger sans me soucier des conséquences. En fait, à ce stade, je suis presque sûre que le vin annule les calories.

Je sens que Chris est de retour avant de l'apercevoir. Le frisson qui court sur ma peau, et que le vin ne parvient pas à atténuer, est éloquent. Mon regard se lève vers la porte comme il pénètre dans la pièce, suivi de Mike, qui a l'air troublé.

— Où est Katie ?

— Elle a eu une urgence avec un visiteur, je crois.

Mike prend un air contrarié.

— Depuis quand est-elle partie ?

— Tout de suite après vous.

— Oh, mince ! grommelle-t-il. Je ferais mieux d'aller voir ce qui se passe.

Chris n'a pas prononcé un seul mot et je suis incapable de deviner ce qu'il ressent. Mon esprit est bien trop embrumé. Il s'approche de moi d'un pas nonchalant et s'accroupit à mes côtés, déplaçant ma chaise pour que je lui fasse face.

Il pose une main sur ma cuisse.

— Tu as besoin de prendre l'air ?

— Ce serait bien.

Il m'aide à me lever et je scrute son visage, me maudissant d'avoir bu autant de vin. Sa bonne humeur s'est envolée et je devine une tension en lui qui n'était pas là quelques instants plus tôt. J'ignore de quoi Mike et lui ont parlé, mais mon artiste au cœur léger a disparu.

Je caresse sa joue.

— Que se passe-t-il ?

Il m'attire contre lui et ses mains glissent sur ma nuque, menaçantes. Le côté obscur de Chris revient en force.

— Tu vois trop facilement en moi, Sara.

— Et toi, Chris, tu ne m'en laisses pas voir suffisamment.

Il ne répond pas, et reste immobile. Nous sommes tous les deux figés et je me perds dans son regard tourmenté, son humeur agitée me gagnant peu à peu. Lorsqu'il prend ma main

pour me guider vers une porte à l'arrière de la pièce, mon pas est chancelant. Le vin et Chris ne vont pas bien ensemble. Je m'accroche à cette pensée tandis que nous sortons dans les jardins. Pourquoi ? Je compte bien le découvrir.

Malgré le vin qui obscurcit mes pensées, et la main de Chris qui tient fermement la mienne, je sens qu'il se referme, érigeant des barrières autour de lui tandis que nous sortons par une porte latérale. Nous traversons une allée menant à un pont au-dessus d'un grand étang. Il fait nuit. Les lanternes orangées suspendues aux branches des arbres percent l'obscurité, les étoiles parsèment la toile d'encre du ciel. J'inspire l'air chaud. La brise fraîche que j'avais espérée pour éclaircir mes idées est inexistante. L'atmosphère est étouffante, tout comme la tension qui émane de Chris.

Il m'entraîne vers le pont de bois, sous un belvédère, et le parfum des roses envahit mes narines. Ces fleurs me hantent où que j'aille. Les branches des arbres nous surplombent, ornées de délicats bourgeons prêts à éclore. Je me sens prête à éclore moi aussi, prête à le suivre où qu'il m'emmène. C'est ce que Rebecca ressentait pour l'homme du journal. C'est ce que Chris me fait ressentir.

Au milieu de l'allée, je trébuche et Chris me rattrape de son bras puissant. Je pose une main sur son torse.

— Ça va ?

— Oui, je vais bien.

Je refuse de croiser son regard. C'est la seconde fois en deux jours qu'il doit assurer ma démarche titubante et cela commence à devenir embarrassant. Je n'ai pas bu autant depuis les funérailles de ma mère.

Une fois sous le belvédère, il s'appuie contre la rambarde et je m'attends presque à ce qu'il me repousse. Le soulagement me submerge quand il m'attire dans ses bras et me presse contre lui. Je pose mes mains sur son torse et je sens les battements sourds de son cœur sous ma paume. Le bourdonnement qui hante mon esprit m'agace, atténuant ma capacité à jauger l'humeur de Chris.

— Qu'est-ce qui t'a contrarié ?

— Qui a dit que j'étais contrarié ?

— Moi.

— Comme je te l'ai dit, tu vois trop bien en moi.

J'ignore son commentaire.

— Mike avait l'air pressé de te donner quelque chose. Je pensais que tu reviendrais content, et non pas grincheux comme un ours.

— Grincheux comme un ours ?

Je souris légèrement.

— Oui, grincheux comme un ours.

Il m'observe un moment, les paupières lourdes, ses cils épais dissimulant ses yeux. Il est magnifique à la lueur des étoiles. Soudain, je prends conscience que le vin – ou Chris lui-même ? – a balayé mes inhibitions.

Je tends la main vers lui pour caresser ses lèvres pleines et sensuelles, qui peuvent à la fois punir et ravir. Mes doigts parcourent son visage, traçant ses pommettes saillantes pour descendre sur la ligne carrée de sa mâchoire. J'imagine le contact de sa barbe de trois jours sur ma peau nue. Je suis envoûtée par sa beauté, par son talent, par son intelligence... par son corps. Mais je veux le connaître.

— Parle-moi, Chris...

Il prend ma main dans la sienne et y dépose un baiser.

— Ce n'est pas facile lorsque tu me touches.

Il repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Surtout lorsque tu as bu et que je ne peux pas profiter du fait que tu ne portes pas de culotte pour te faire tout ce que j'ai prévu de te faire.

Un sourire étire lentement mes lèvres.

— Et je ne porte pas de soutien-gorge non plus.

— Merci de me le rappeler, mais je ne compte pas profiter de toi alors que tu as trop bu.

Profiter de moi ? Il plaisante. J'aimerais savoir ce que cela veut dire.

— Qu'est-il arrivé à M. Je-ne-suis-pas-un-saint ?

— Apparemment, il a des limites, qui sont aussi les tiennes.

Je suis presque sûre qu'il ne parle plus du vin que j'ai bu et les traits durs de son visage me confirment que j'ai raison.

— Mes limites ne sont pas aussi étroites que tu le penses.

— Je crois que cela reste à définir.

Je fronce les sourcils. Il est aussi taquin que d'habitude, mais je sens une tension sous-jacente en lui, qui refuse de disparaître.

— Que s'est-il passé avec Mike ?

— Tu me donnes le tournis, mon cœur. Tu changes de sujet sans prévenir.

— Et toi, tu cherches à esquiver ma question.

— Pour quelqu'un de saoul, je te trouve très insistante.

— J'ai utilisé le terme « combat de coqs » la dernière fois que j'ai trop bu. Alors oui, l'alcool a des effets surprenants sur moi.

Il sourit.

— Ah oui, comment ai-je pu l'oublier ?

— Que s'est-il passé avec Mike ?

— Il m’a donné un objet qui appartenait à mon père. Il pensait que je serais content de le récupérer.

Je suis choquée qu’il ait finalement répondu. J’essaie d’obtenir plus d’information.

— Mais tu n’en voulais pas ?

— Non.

— Le lui as-tu dit ?

— Non.

— De quoi s’agissait-il ?

Il enfonce une main dans sa poche et en sort une petite carte plastifiée qu’il me tend. J’étudie ce qui semble être une carte de juré pour un concours de vin, établie au nom de son père.

Je lève les yeux vers Chris. Sa mâchoire est contractée et je devine la douleur qui le consume, l’agitation et le chagrin mêlés en lui.

— Pourquoi n’en voulais-tu pas ?

— Parce que Mike et Katie ignorent que le vin était la drogue de prédilection de mon père. C’était sa façon d’oublier qu’il était derrière le volant quand ma mère est morte dans cet accident de voiture.

Sa révélation me coupe le souffle.

— Il conduisait ?

— Oui. Il conduisait et il ne s’est jamais pardonné de l’avoir laissée mourir. Il se cachait derrière les soirées de dégustation et son rôle de juré. L’alcool l’a tué à petit feu.

J’ai l’impression d’avoir reçu un coup en pleine poitrine. Chris n’a pas seulement perdu sa mère de façon tragique, il a aussi perdu son père.

— Oh, Seigneur, Chris ! Je suis désolée.

La colère l’envahit soudain.

— Je t’en prie, Sara, tu sais mieux que quiconque que je ne veux pas entendre ça.

— Tu as raison.

Maudit soit ce bourdonnement qui m’empêche de communiquer. Cette confession est une grande avancée. Je lutte désespérément contre la brume qui envahit mon esprit. Je tente de lui montrer que je suis là pour lui.

— Si c’est le sombre secret qui est censé me faire fuir, tu t’es trompé. Je n’irai nulle part.

Il laisse échapper un rire amer et me plaque contre la rambarde, ses mains sur mes épaules, son corps à distance du mien. Le sombre Chris est de retour et il est plus dur et plus tourmenté que jamais. Il baisse la voix et ses mots sont tranchants comme la lame d’un couteau.

— Si tu penses que ceci est mon plus sombre secret, cela me prouve que tu n’as aucune idée de ce que peut être la vie.

— Comment peux-tu le savoir si tu n’essaies pas ?

— Tu ne le supporteras pas, lâche-t-il. Point final. Et tu n’auras pas l’occasion de me prouver que j’avais raison. J’ai transgressé mes règles pour toi, des règles importantes que j’ai suivies toute ma vie, et c’est toi qui en paieras le prix. Je ne laisserai pas cela se produire. Je n’aurais jamais dû t’amener ici.

Il s’écarte.

— Nous partons.

Il attrape ma main et lorsqu’il voit la carte entre mes doigts, il la jette dans l’étang. Mon estomac se noue tandis que je me précipite vers la rambarde pour voir le petit bout de papier disparaître au fond de l’eau. Mon talon s’accroche à une planche et je trébuche une nouvelle fois.

Chris me rattrape aussitôt.

— Et arrête de boire trop de ce foutu vin !

Choquée par sa réprimande, je me mets aussitôt sur la défensive.

— C’est toi qui m’as donné ce vin, espèce de... salaud !

Ses doigts se resserrent sur mon bras et il m’attire à lui.

— Tu as fini par comprendre ce que je te disais. Oui, je suis un salaud. Le genre de salaud qui ne te mérite pas.

Il me tire derrière lui et, comme le salaud qu’il affirme être, il accélère le pas, rendant ma démarche encore plus incertaine.

Nous contournons le château sans repasser par l’intérieur et nous nous dirigeons vers la limousine, garée le long de l’allée. Il ouvre brutalement la portière.

— Monte.

— Et Katie et Mike ?

— Monte, Sara.

Ma gorge se serre d’émotion et j’envisage un instant de refuser, mais le monde semble tourner autour de moi, et pas uniquement à cause du vin. Je me glisse dans la voiture jusqu’à la fenêtre opposée. Eric se réveille en sursaut et se redresse aussitôt.

— Est-ce que tout va bien, monsieur ? demande-t-il comme Chris s’installe sur la banquette arrière.

— Nous sommes prêts à retourner à l’hôtel, se contente-t-il de répondre.

Il claque la portière et cette fois, il ne fait aucun geste pour se rapprocher de moi.

Nous sommes dans deux mondes séparés.

Le trajet du retour est bref, mais il suffit pour que la colère enfle en moi au point d’exploser. J’ai laissé Chris mettre ma vie sens dessus dessous en à peine une semaine. C’est dingue. J’avais promis de ne plus recommencer.

Lorsque le véhicule s’arrête, j’ouvre ma portière et sors sans un mot. Eric s’empresse de m’imiter.

— Merci, Eric, pour la visite.

Je pivote sur mes talons pendant qu'il referme la portière.

Chris m'attend, une lueur prédatrice dans les yeux, une lueur chaude et affamée. Cela me met hors de moi. Je ne suis pas une proie. Je ne suis pas un pion que l'on peut utiliser selon sa volonté. Je serre le châle sur mes épaules et je croise les bras, ne lui laissant aucune chance de prendre ma main, avant de me diriger vers l'entrée de l'hôtel.

Il m'emboîte le pas, exprimant l'évidence.

— Les gens nous regardent. Ils voient bien que tu es furieuse.

— Comme c'est perspicace de leur part.

Je continue à marcher en direction de l'ascenseur et je sais que ma démarche est chancelante. Je suis ivre et cela m'énerve encore plus. Cela signifie que j'ai fait confiance à Chris pour prendre soin de moi. Mais je n'ai pas besoin que l'on prenne soin de moi. Je ne veux pas que l'on prenne soin de moi.

Nous pénétrons dans l'ascenseur et il s'appuie contre la paroi opposée en m'observant. Je lui rends son regard. Ses yeux descendent le long de mon corps en une caresse brûlante. Maudit soit-il ! Je déteste désirer autant qu'il me touche. Je déteste le pouvoir qu'il exerce sur moi.

Il ne dit rien. Je ne dis rien. L'air crépite d'une tension charnelle, mais je m'accroche à la colère. « Tu ne le supporteras pas », a-t-il dit. Je suis épuisée d'entendre les hommes me dire ce que je peux ou ne peux pas supporter.

Les portes s'ouvrent et je sors dans le couloir en vacillant. Les mains de Chris glissent sur ma taille et mon cœur semble être sur le point d'exploser.

— Arrête, dis-je sans le regarder. Ne m'aide pas et ne me touche pas.

Il laisse retomber ses mains et nous reprenons notre marche. Le couloir est long et j'ai l'impression qu'il se passe une éternité avant que Chris ne glisse la carte dans la serrure de la porte.

Dès que je mets un pied dans la chambre, toute la colère que j'ai contenue au cours de la dernière demi-heure explose. Je lance mes chaussures dans un coin pour plus de stabilité et je jette mon sac, que je ne me souvenais plus d'avoir apporté, au sol.

Je me tourne vers Chris avant même que la porte n'ait claqué et je me défoule.

— Tu me rends folle, Chris. Pas de conte de fées, pas de confession à propos du passé, puis tu me poses des questions sur mon histoire et tu me présentes à ton parrain et à ta marraine, qui vont forcément me parler de ton passé. Je n'attendais rien de toi à l'exception de cette liaison et de ces parties de jambes en l'air avant que tu ne repartes pour Paris. J'étais d'accord avec ça. Je n'avais pas fait l'amour depuis cinq ans, j'avais besoin de sexe, mais pas de cette... relation insensée dans laquelle tu m'entraînes.

Avant que je n'aie pu cligner les yeux, sa main glisse dans mes cheveux, approchant mon visage du sien tandis que son autre main caresse mes seins, mes tétons.

— Tu veux que je te prenne ? C'est ce que tu attends de moi, Sara ?

— Oui, dis-je dans un murmure, tout en sachant que cela ne me suffira plus, pas avec Chris. Je veux...

Soudain, je sens la nausée monter et je presse mes mains sur son torse.

— Oh, mon Dieu !

Je le pousse sur le côté et il me laisse passer, tandis que je cherche désespérément la salle de bains. Chris me guide et je me rends à peine compte qu'il me fait entrer dans une petite pièce où il allume la lumière. Je ne vois qu'une seule chose : les toilettes.

Je tombe à genoux devant la cuvette et ce qui suit n'est pas joli à voir. Chris approche. Je lui fais signe de partir.

— Va-t'en ! Je ne veux pas que tu me voies dans cet état.

— Pas question.

Il met un genou au sol.

— C'est à cause de moi que tu es dans cet état, donc je prendrai soin de toi jusqu'à ce que tu ailles mieux.

Il me tend une serviette dont je m'empare aussitôt. Je ne suis pas capable d'argumenter plus avant. Je suis prise de haut-le-cœur qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter. Chris me tient les cheveux et me caresse le dos, jusqu'à ce que je m'écroule sur une surface brillante que j'imagine être la baignoire.

Chris m'aide à en sortir et me serre dans ses bras.

— Il faut que nous te retirions cette robe, elle est dans un sale état.

Il remonte la robe. Je suis complètement molle et j'ai à peine la force de lever mes bras pour l'aider à faire passer le vêtement au-dessus de ma tête.

Je suis nue sur le sol de la salle de bains et Chris m'emporte dans ses bras, comme un prince charmant. Je commence à recouvrer mes esprits. J'ai fait confiance à Chris pour prendre soin de moi, et c'est ce qu'il fait, mais l'ironie de la situation me donne le vertige.

Il ouvre le lit et m'installe entre les draps avant de remonter les couvertures sur mon corps. Puis il s'agenouille près de moi.

— Je vais t'apporter un peu d'eau.

J'attrape sa main avant qu'il ne puisse partir.

— Chris... Être dans cet état après ce que tu m'as dit...

— Tu n'as rien fait de mal ce soir. C'est moi qui suis coupable.

— Non.

Je proteste, étrangement convaincue que le fait qu'il se sente coupable est un problème.

— Chris...

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Je suis trop malade et trop faible.

— Je... Nous...

— Repose-toi, Sara. Je serai là si tu as besoin de moi.

La question étant : sera-t-il là demain matin ? Et dois-je espérer que ce sera le cas ? Mais ce que je devrais vouloir n'a plus aucune importance. Je veux simplement être avec Chris.

Je cligne les yeux, aveuglée par le soleil levant, et déglutis péniblement tant ma gorge est sèche. Les souvenirs envahissent mon esprit en même temps qu'un terrible mal de tête, suivi d'un goût horrible dans ma bouche. Puis je sens un poids chaud contre moi. Je suis nue, sous une couverture, et le bras de Chris est enroulé autour de mon corps.

L'espace d'un instant, je reste étendue là, à examiner les implications et les complications de ma relation avec Chris, tandis que je me rappelle notre dispute explosive. L'étreinte de Chris me fait oublier l'intensité de notre querelle. « Mike et Katie ignorent que le vin était la drogue de prédilection de mon père. » Mon pauvre artiste à l'âme torturée ! Il a traversé tant d'épreuves... Mike pensait bien faire en lui donnant cette carte. À la place, il a anéanti Chris et l'a bouleversé. J'ai assisté à la scène qui s'en est suivie et, à cause du vin, j'ai très mal géré la situation.

La culpabilité noue mon estomac vide et je me revois au-dessus des toilettes, en train de vomir sous les yeux de Chris à cause d'un excès de la boisson qui a détruit son père. Et pourtant, il a tendrement pris soin de moi.

— Tu es réveillée.

Sa voix grave et rauque du matin éveille aussitôt mon désir et je suis stupéfaite de la facilité avec laquelle il me trouble.

— Et gênée...

Il enfouit son nez dans ma nuque.

— Tu n'as pas à être gênée.

— Si.

Il essaie de me tourner vers lui, mais je lui résiste et m'assieds, remontant le drap jusqu'à mon menton.

— Je suis radioactive. Il est dangereux de m'approcher tant que je ne me suis pas douchée et brossé les dents.

Je fronce les sourcils en remarquant qu'il porte les mêmes vêtements que la veille. Une barbe de trois jours ombre ses joues. Il a l'air très sexy avec ses cheveux en bataille.

— Tu es tout habillé.

— Parce que tu ne l'es pas et que je ne voulais pas me montrer grossier après t'avoir vue aussi malade.

— Oh...

Pouvait-il vraiment avoir envie de moi après m'avoir vu en train de vomir ? Non, impossible.

— Oh, répète-t-il en se moquant de moi.

J'humecte mes lèvres sèches et une douleur lancinante envahit ma tête. Je presse mes doigts sur mes tempes en laissant échapper un gémissement de douleur.

— Seigneur, j'ai la gueule de bois. Est-ce que ça va s'arrêter un jour ?

Chris se penche au-dessus de moi et attrape une bouteille d'eau ainsi qu'une boîte de comprimés.

— J'ai appelé la réception pour qu'on m'apporte de l'ibuprofène hier soir. Mais tu t'es endormie avant que je n'aie pu t'en donner.

Émue par sa prévenance, je caresse sa joue, savourant le contact rugueux de sa barbe sous mes doigts.

— Merci.

Je laisse retomber ma main et une vague de tendresse m'envahit.

— J'imagine que tu n'es pas tout le temps un salaud.

Il mordille mes doigts et me lance l'un de ses sourires qui ont le don de me faire craquer.

— Je te laisse le soin de me prévenir quand je le suis.

J'avale un comprimé.

— Tu peux compter sur moi.

Mon estomac rugit. Je dois avoir le teint verdâtre.

— Je n'ai pas eu de gueule de bois depuis...

Je me retiens avant de dire « cinq ans », ce qui aurait appelé d'autres souvenirs.

— ... depuis de nombreuses années. S'il faut boire pour appartenir à ce monde, je crois que je ne suis pas faite pour ce boulot.

La désapprobation se lit sur son visage. Il se met sur le côté.

— Il n'est pas nécessaire de boire ou de s'y connaître en vin pour évoluer dans le milieu de l'art. En revanche, ce monde a besoin de gens passionnés, comme toi. J'ai horreur que Mark te fasse croire le contraire et c'est l'une des raisons pour lesquelles je préfère t'aider à saisir d'autres opportunités.

— Riptide me permettrait de gagner un très bon salaire, Chris. J'en ai besoin si je compte faire de l'art mon métier.

— Je peux t'obtenir un très bon salaire ailleurs.

Un maelström d'émotions contradictoires me submerge. Si je m'autorise à dépendre de Chris aujourd'hui, de qui dépendrai-je lorsqu'il ne sera plus là ?

— J'apprécie ton aide, vraiment, mais je dois le faire par moi-même.

— C'est le cas, Sara. Je ne t'aiderais pas si je ne croyais pas en toi.

— Savoir que tu crois en moi signifie plus à mes yeux que tu ne peux l'imaginer, c'est comme si tu venais de me révéler ton tout dernier tableau. Mais m'en sortir seule me donnera

l'assurance que je peux continuer à le faire à l'avenir.

— Lorsque je serai parti.

Une sombre douleur s'immisce dans ma poitrine.

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais tu l'as pensé.

Avec réticence, je finis par admettre qu'il a raison.

— Je suis seule, Chris, et c'est le choix que j'ai fait, mais ce choix implique de prendre les bonnes décisions.

— Sais-tu combien de personnes sauteraient sur l'occasion d'utiliser mes ressources et mon argent ?

— Tu veux dire des personnes qui t'utiliseraient ?

Je n'attends pas sa réponse. C'est inutile. Michael était l'une de ces personnes.

— Oui, je le sais.

— Tu continues à me surprendre, Sara.

Il hésite et je crois qu'il va ajouter quelque chose, mais à la place, il demande :

— Comment te sens-tu ?

— Nauséuse.

— C'est bien ce que je pensais.

Il lance un coup d'œil au réveil posé sur la table de nuit.

— Il est déjà onze heures. Nous devrions nous lever, je commanderai du thé et des biscuits. Nous verrons si tu arrives à manger.

— Onze heures ?

Je suis choquée.

— Je ne peux pas croire que nous ayons dormi aussi tard.

Je regrette d'avoir perdu ces précieuses heures avec Chris dans cet endroit magnifique, tout ça à cause du vin.

— N'étais-je pas censée rencontrer le professeur d'œnologie ? Est-ce que je lui ai posé un lapin ?

— Son nom est Meredith et je la connais depuis des années. Je me suis réveillé vers huit heures et j'ai annulé votre rendez-vous. Elle m'a dit qu'elle pourrait te rencontrer à midi et quart si tu le souhaites.

— Oui, mais... le cours inclut-il une dégustation ? Je ne suis pas sûre de pouvoir boire une seule goutte.

— Non, dit-il en riant avant de rouler sur lui-même pour sortir du lit.

Quand il se lève, je ne peux m'empêcher d'admirer son corps sinueux. Seigneur ! Malade ou pas, je ne peux pas rester indifférente à la beauté de cet homme.

— Tu ne boiras rien du tout.

— Je ne suis pas sûre de vouloir en savoir plus sur le vin.

— Parce que tu as la gueule de bois. Tu regretteras d'avoir manqué cette opportunité lorsque tu iras mieux. Et puis, Meredith est experte en vin, mais je ne l'ai jamais vue avec un verre à la main lors des expositions à la galerie. Tu pourrais lui demander son secret.

— Elle ne boit pas le vin dont elle parle ?

Il croise ses bras sur son torse imposant.

— Je lui ai posé cette question avant de réserver le stage et sa réponse a été qu'elle ne peut pas boire et travailler en même temps.

Soudain, je suis enthousiasmée par cette rencontre.

— Elle m'a l'air d'une femme bien.

Brusquement, une scène de la nuit dernière me revient à l'esprit et malgré les circonstances, je me sens blessée.

— Hier... tu as dit que tu n'aurais pas dû m'amener ici.

Il garde une expression impassible, mais sa voix est douce lorsqu'il me répond.

— Je dis et fais beaucoup de choses que je ne devrais pas lorsque je suis en ta compagnie, Sara.

— Dans ce cas, annule le stage et ramène-moi chez moi.

— Pas question !

Il lance un regard au réveil.

— Et si tu veux te doucher et avoir le temps de manger avant ton stage, tu ferais mieux de te lever.

— Alors, nous n'allons pas en parler.

— Pourquoi ne pas en parler sur le trajet du retour ?

— Je préférerais en parler maintenant.

Laisser la situation en l'état, sans savoir si je le reverrai, ne me ressemble pas.

Chris laisse retomber ses épaules et s'assied près de moi, prenant ma main dans la sienne.

— Écoute, mon cœur, nous étions aussi tendus l'un que l'autre hier soir. L'alcool et les émotions ne font pas bon ménage.

Je revois la carte de son père sombrer dans la mare et le visage crispé de Chris lorsqu'il m'a dit de ne pas boire trop de ce foutu vin. Les émotions. Il était submergé par les émotions à cause de cette carte. Une nouvelle inquiétude s'insinue en moi. Regrette-t-il que j'aie été témoin de ce moment de faiblesse ?

— Tu m'as dit que je te rendais folle, hier soir, me rappelle-t-il, me ramenant à la réalité.

— C'est le cas, Chris.

— Eh bien, tu me rends fou, toi aussi.

— Est-ce censé me rassurer ?

— Il ne s'agit pas de te rassurer, il s'agit de la vérité. Sara, mon cœur...

Il caresse ma joue.

— Cette folie est la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps. Je ne compte pas te laisser partir. J'ignore ce que tu es en train de me faire, Sara, mais je t'en prie... ne t'arrête pas.

Il ne compte pas me laisser partir. Je m'accroche à ces mots et à l'idée qu'il sera près de moi à l'avenir.

— Tu me perturbes encore une fois, Chris, dis-je dans un murmure. S'il n'est question que de sexe, contentons-nous de ça et laissons le reste en dehors de cette histoire.

— Pourquoi ne pas laisser le temps faire les choses et savourer l'instant présent, Sara ? Nous tirerons les choses au clair ensuite.

Laisser du temps au temps... Pourquoi cela me semble-t-il impossible ? Je veux passer du temps avec lui et à la fois, je ressens le besoin d'être seule, chez moi, où je pourrai réfléchir. Peut-être parviendrai-je alors à éclaircir la situation et à savoir ce que je veux.

— Oui, d'accord.

— Parfait.

Il sourit et regarde de nouveau le réveil.

— Il faut que tu te prépares si tu veux être à l'heure. Attends une seconde.

Il rentre dans la salle de bains et en ressort avec une robe de chambre de l'hôtel qu'il me tend.

— Si je te vois marcher nue dans cette chambre, tu ne pourras pas assister à ce stage.

La lueur primitive dans son regard me défie et je m'empresse d'enfiler la robe de chambre. Je ne plaisantais pas quand je lui ai dit que j'étais toxique. Ce n'est pas le moment de se lancer dans une étreinte passionnée, aussi attirante soit cette idée.

Je glisse du lit et mon regard se pose sur mes chaussures et mon sac, abandonnés au milieu de la pièce, puis sur le journal de Rebecca, qui a dû tomber de mon sac. Soudain, un sentiment de panique m'envahit et je me précipite pour le fourrer dans mon sac.

J'entends Chris décrocher le téléphone. Il ne me regarde pas et il n'a pas prêté attention au journal. Je suis la seule à être obsédée par cet objet et par Rebecca, mais je suis incapable d'apaiser l'adrénaline qui court dans mes veines. Ma valise est un peu plus loin. Je la ferme et la fais rouler pour l'emporter dans la salle de bains tandis que Chris commande à manger.

À l'instant où je ferme la porte, je m'y adosse avec un soupir de soulagement. Que penserait Chris s'il apprenait que je lis le journal de Rebecca ? Comprendrait-il ? Me croirait-il si je lui disais que je m'inquiète pour elle ? Mais si je m'inquiète tant pour Rebecca, pourquoi n'ai-je rien fait de plus pour la retrouver ? Vivre sa vie est si agréable que j'en ai oublié mes peurs. Silencieusement, je fais la promesse de tout mettre en œuvre pour découvrir où est Rebecca, quelles qu'en soient les conséquences pour moi. Et au fond, je sais parfaitement qu'il y en aura.

Quelques heures plus tard, je suis douchée et vêtue d'un jean noir et d'un haut rouge cerise à sequins. Visiblement, la personne qui s'est chargée de mon shopping aime les sequins, et je dois avouer que je commence à y prendre goût, moi aussi. J'ai passé plusieurs heures à observer les montagnes Mayacamas à travers la fenêtre du restaurant, tandis que Meredith, une adorable jeune femme d'une trentaine d'années, s'efforçait de rendre le vaste monde du vin intéressant et simple à mes yeux. Dieu merci, j'ai suffisamment récupéré de ma gueule de bois pour que Chris ait pu se joindre à nous pour l'un des déjeuners les plus délicieux que l'on m'ait servis.

À présent, il est presque cinq heures et il est temps de prendre la route. Chris m'aide à m'installer sur le siège passager et quand il se met derrière le volant, je ne peux contenir une pointe de tristesse à l'idée que notre week-end touche à sa fin.

Je m'enfonce dans mon siège, étourdie par le repas et les restes de boisson. Chris engage la Porsche sur les petites routes de campagne avant de rejoindre l'autoroute. Nous nous laissons envelopper par un silence étonnamment confortable.

— Je dois aller à Los Angeles mardi matin, annonce-t-il après quinze minutes de route.

Cette nouvelle me frappe en pleine poitrine. Chris part et je savais qu'il le ferait, mais je ne pensais pas que cela arriverait aussi tôt. *Mais il ne rentre pas à Paris*, me dis-je pour me rassurer.

— Je dois assister à une soirée caritative organisée par l'hôpital pour enfants le week-end prochain et je me suis engagé à me rendre à plusieurs réunions de préparation.

La tension me quitte peu à peu. Il va revenir.

— Viens avec moi, Sara.

Chris veut que je l'accompagne ? Je suis surprise et ravie par son invitation.

— J'adorerais, mais tu sais que je ne peux pas. J'ai un travail.

— Je peux convaincre Mark...

— Non.

Je me redresse aussitôt.

— Chris, nous en avons déjà parlé. Quoi qu'il y ait entre toi et Mark, je ne veux pas que cela influe sur mon travail.

— Je lui proposerai de faire de la pub pour la galerie.

— Non. S'il te plaît, Chris. Ne parlons pas de Mark. Je t'ai déjà dit que j'avais besoin de faire mes preuves par moi-même.

Un tic nerveux agite sa joue et je devine qu'il se livre à une lutte intérieure.

— Très bien, je ne l'appellerai pas.

Il me lance un regard en coin.

— Ta voiture est à la galerie et je vis tout près. Si tu ne viens pas avec moi, reste au moins cette nuit. Nous pourrions passer par chez toi pour que tu récupères des affaires.

J'avais espéré me retrouver seule pour comprendre ce qui se passe entre nous, mais l'idée de ne pas le voir pendant plusieurs jours me contrarie profondément. Comment peut-il déjà faire partie de ma vie alors que je ne le connais que depuis peu ?

— D'accord.

Je n'ai pas envie de passer chez moi. Je dois admettre que c'est en partie parce que je ne tiens pas à ce que Chris voie à quel point mon appartement est modeste. Non, il y a autre chose. Ce lieu représente mon ancienne vie, à laquelle j'ai échappé au cours de ce week-end. Quelque part, je redoute de ne jamais réussir à m'en débarrasser totalement. Je lance un regard au profil de Chris, appréciant sa beauté virile, et une peur plus profonde émerge en moi. La peur de ne jamais vraiment faire partie de cette vie, de sa vie. Car toute cette histoire n'a rien à voir avec moi. Je le fais pour Rebecca. Je dois garder cela en tête. J'ai besoin des documents que j'ai récupérés dans le garde-meubles pour enquêter efficacement sur sa disparition.

Je dois donc passer chez moi.

Quand nous arrivons devant mon immeuble, le soleil est en train de se coucher. Chris gare sa Porsche parmi des voitures bien plus modestes, comme il ne manque sans doute pas de le remarquer.

— J'en ai pour quelques minutes, dis-je en sortant précipitamment.

Mais Chris a déjà fait le tour du véhicule pour me rejoindre. Tant pis pour ma tentative de fuite.

— Tu n'es pas obligé de venir.

— Mais j'en ai envie.

Son ton ne laisse aucune place à la discussion et il glisse sa main dans la mienne avant de m'entraîner vers la porte du hall.

— Je te laisse guider.

Résignée, je me dirige vers l'immeuble de briques rouges aux côtés de Chris. Une fois devant ma porte, je récupère mes clés au fond de mon sac à main et hésite. Les journaux intimes de Rebecca sont restés sur la table basse. Je ne pourrai pas les dissimuler à Chris. Il n'y a aucun moyen de les cacher avant qu'il ne les voie.

Chris se place derrière moi, son corps imposant enveloppant le mien, et me prend les clés des mains. Il déverrouille la serrure d'un geste sûr et ouvre la porte.

L'adrénaline déferle en moi tandis que je me précipite à l'intérieur, les yeux braqués sur la table basse. Je m'empresse d'empiler les journaux. Le seul point positif, c'est que la panique me fait oublier mon canapé élimé et ma salle à manger bon marché.

La porte claque derrière moi et ce son me rend si nerveuse que je fais tomber deux des journaux. Chris est là, comme toujours lorsque je sème des objets, et il les récupère pour moi.

Je m'effondre sur le canapé et repose les trois journaux que je tiens toujours dans les mains sur la table basse avant de prendre ceux qu'il me tend. Il s'installe à côté de moi, le regard plongé dans le mien, totalement indifférent aux volumes dont je ne peux détacher mes pensées.

— Que se passe-t-il, mon cœur ? Pourquoi le fait de me faire entrer chez toi te met dans cet état ? Je me fiche de ton appartement. La seule chose qui importe, c'est toi.

Ses paroles me laissent bouche bée. Je suis la seule chose qui lui importe. C'est la première fois qu'il laisse entendre qu'il y a plus que du sexe entre nous.

— Il y a beaucoup de choses, y compris le fait que je ne voulais pas que tu voies mon petit appartement miteux.

Il continue à m'observer avec beaucoup trop d'insistance.

— Et quoi d'autre ? Ne me dis pas qu'il n'y a rien. Tu viens d'avouer qu'il y avait plus que l'appartement.

Mes yeux tombent sur les journaux posés sur la table et je ressens soudain le besoin désespéré de raconter toute l'histoire à Chris.

— Je ne suis pas sûre de ta réaction.

Je lève les yeux sur lui.

— C'est mon sombre secret qui pourrait te faire fuir.

— Je ne m'enfuirai pas, Sara.

Il prend mes jambes et les pose sur les siennes, me maintenant prisonnière, et je me demande si cela est intentionnel. Je soupçonne que oui. Chris a un don pour contrôler la situation, pour me contrôler.

— Parle-moi.

— Les journaux sur la table sont ceux de Rebecca.

Les mots m'échappent et le soulagement m'envahit comme je les prononce.

— Ce sont ses journaux intimes, ils contiennent ses pensées les plus secrètes.

— Les journaux de Rebecca, répète-t-il platement, avec une expression aussi insondable que sa voix. Les as-tu trouvés à la galerie ?

— Ma voisine a acheté un box lors d'une vente aux enchères. Les gens achètent les box dont les loyers n'ont pas été payés, puis vendent les affaires qu'ils contiennent pour leur propre bénéfice. Elle avait prévu de vendre celui-ci mais son fiancé, un richissime médecin qu'elle connaît à peine, l'a emmenée en voyage à Paris. Alors, elle m'a demandé de me rendre au garde-meubles...

— Tu as récupéré un box rempli des affaires de Rebecca ?

— Exactement. Je n'ai pas pu me résoudre à me débarrasser de ses affaires. Je voulais la retrouver pour les lui rendre. C'est ainsi que j'ai commencé à lire ses journaux. Je me suis alors découvert tant de points communs avec elle que j'ai décidé que je devais à tout prix la trouver.

— Alors, tu es allée à la galerie...

Son ton n'est plus neutre à présent. Il est tranchant comme l'acier et son expression dure, sa mâchoire crispée, laissent deviner son état d'esprit. Je me sens soudain très nerveuse. Il n'apprécie pas ce que je lui raconte. Partager cette confiance était une erreur.

— J'étais inquiète pour elle, dis-je pour me défendre. Je le suis toujours et... mes bonnes intentions ont fait boule de neige.

Il repose mes pieds au sol et se raidit, les yeux fixés sur les journaux. Les secondes s'étirent, la tension qui emplit la pièce est de plus en plus palpable et j'ai l'impression qu'il va exploser à tout moment.

Ma gorge se serre lorsqu'il attrape l'un des journaux et je retiens mon souffle en le voyant l'ouvrir au hasard et se mettre à lire. Il est tendu, les muscles de sa mâchoire sont contractés et son expression concentrée. Je suis incapable de bouger ou de trouver une solution pour empêcher l'explosion qui ne tardera pas à suivre.

Le temps s'écoule lentement avant qu'il ne lève les yeux vers moi.

— Tu as lu ça ?

— Je ne suis pas sûre de savoir à quel passage tu fais référence, mais j'ai lu la majeure partie de ces journaux. J'étais inquiète pour elle et je cherchais des indices pour la retrouver.

Il me tend le journal.

— Lis à voix haute.

— Quoi ?

— Lis cette putain de page, Sara, je veux être sûr que tu comprennes le sens de ces mots.

— Je comprends, dis-je dans un murmure, les mains tremblantes.

Sa voix est grave, menaçante.

— Lis.

J'ouvre la bouche pour protester, mais son regard et la lueur qui brille dans ses yeux m'empêchent d'émettre le moindre son. Je ne comprends pas sa réaction, ni la raison pour laquelle je me sens obligée de lui obéir, mais je finis par me plier à sa volonté. Lentement, je baisse les yeux sur la page et commence à lire.

Ce soir, il m'a punie. C'était inévitable. Je le savais. Avec du recul, je me demande si je ne l'ai pas provoqué intentionnellement en flirtant avec un autre homme. Je... je ne comprends pas sa façon de me partager tout en me possédant. Lorsque j'étais sur les genoux, les mains attachées au poteau, attendant la première morsure du cuir sur ma peau nue, j'ai su que je lui appartenais plus que jamais. Il n'y avait rien en dehors de cette pièce, rien à l'exception de ce qu'il désirait me faire. De ce que je voulais qu'il me fasse. Je désirais la douleur que je savais qu'il m'infligerait, comme jamais je n'aurais cru pouvoir désirer quelque chose. La douleur. C'est un exutoire. Lorsque je sens la brûlure du cuir sur ma peau, plus rien n'existe. Les blessures du passé disparaissent. Il y a...

Chris me prend le journal des mains et le lance sur la table avant de m'attirer à lui, ses doigts enroulés autour de ma nuque, comme lorsqu'il veut me prouver qu'il domine la situation.

— Est-ce ce qui te fait fantasmer, Sara ?

— Non, je...

— Ne me mens pas.

— C'est... Je ne sais pas ce que tu veux que je dise.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Sara...

Mais lui, il le sait. Je le comprends d'instinct.

— Je ne suis pas...

Il me fait taire en déposant un baiser brutal sur mes lèvres, comme s'il me punissait. Chaude et sensuelle, sa langue caresse la mienne jusqu'à ce que je puisse à peine respirer. Lorsqu'il finit par ralentir, ses mains se posent sans douceur sur ma poitrine et ses lèvres dévorent les miennes. Son souffle est chaud et sa voix incroyablement rauque.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point je suis tenté de te donner une leçon que tu n'oublieras jamais.

Oui. Oui, s'il te plaît. Donne-moi une leçon. Mon corps tout entier appelle ses caresses, avide de le voir mettre sa menace à exécution. Je ne ressens aucune peur. Seulement un désir désespéré.

— Fais-le. Donne-moi une leçon, Chris.

Il m'allonge sur le canapé, enveloppant mon corps du sien.

— Tu ne sais pas où tu t'aventures, Sara.

— Montre-moi, dis-je le souffle coupé. Fais-moi comprendre.

Il maintient mes mains au-dessus de ma tête.

— Bon sang, Sara, je devrais t'écouter. Je devrais te faire peur et balancer ces journaux à la poubelle.

Il enfouit son visage dans mon cou puis s'écarte, me laissant haletante et étrangement vide.

Je me redresse. Mon sexe est douloureux et humide, mon corps hurle de se voir refuser ce plaisir inconnu. Chris me tourne le dos et passe une main dans ses cheveux.

— Merde ! jure-t-il. Qu'es-tu en train de me faire ?

Il est sur le point de perdre le contrôle et je désire plus que tout connaître l'homme qui se cache derrière cette façade. Je le désire à un point que je ne croyais pas possible. Je me lève et m'approche de lui, sans lui laisser le temps de réagir. Je tombe à genoux devant lui et me mets à caresser son sexe épais et dur. Il a envie de moi. Il est excité par l'idée de me donner la leçon dont il a parlé. Moi aussi, je suis excitée à cette idée.

— Que fais-tu, Sara ?

— Je te donne du plaisir, comme tu le fais pour moi.

Je relève son tee-shirt et presse mes lèvres contre son ventre, déboutonnant sa braguette en même temps.

— Sara...

J'aime le timbre rauque de sa voix. J'aime savoir que je le trouble tout autant qu'il me trouble. Je déboutonne son pantalon et libère son sexe de son boxer, enroulant mes doigts autour de son membre dur, savourant le contact de la peau douce sous mes paumes, le libérant avec précaution.

Il pose les yeux sur moi, une lueur purement charnelle dans le regard, et j'aime ça. Oh oui, j'adore ça. Il est dur et excité dans ma main et le liquide qui lubrifie son sexe est une preuve de plus qu'il est sur le point de perdre le contrôle. Je lève les yeux vers lui et soutiens son regard, avant de faire glisser ma langue sur son gland.

Ses paupières sont lourdes, son corps tendu, mais ses mains restent sagement posées de chaque côté de ses hanches. Il contrôle la situation, pas moi. J'enroule ma langue sur son sexe et un soupir tendu lui échappe. Encouragée, je prends l'extrémité de son membre dans ma bouche, certaine qu'il ne tardera pas à en vouloir plus.

Je le soumets à une lente torture du bout de ma langue et j'obtiens rapidement le succès escompté. Ses doigts se glissent dans mes cheveux.

— Arrête de me torturer, ordonne-t-il d'une voix rocailleuse. Prends-moi dans ta bouche.

Un spasme me traverse. J'aime que cet homme me donne des ordres. J'adore avoir le contrôle, mais lorsqu'il me domine, je suis excitée et prête à tout pour le satisfaire. Je prends son sexe dans ma bouche, approfondissant ma caresse en savourant chaque instant.

— Oui, comme ça, mon cœur. Prends-moi entièrement.

Mes lèvres glissent sur son sexe tandis que je me mets à le sucer en accélérant le rythme. Les muscles de ses jambes sont contractés et il se cambre vers moi, ses doigts serrant un peu plus mes cheveux à chaque mouvement.

J'ai déjà fait une fellation à un homme – Dieu sait combien Michael aimait me voir à genoux –, mais cela ne m'a jamais excitée. Pourtant, en cet instant, je suis totalement enivrée par le désir que cet acte fait naître en moi. Mes seins sont durs et douloureux, ma poitrine est lourde et sensible, si bien que j'entreprends de me caresser pour me soulager.

— Plus fort, commande-t-il. Plus profond.

J'intensifie mon mouvement et je sens le goût salé de sa jouissance dans ma bouche, juste avant qu'il ne pousse un long gémissement, agité de spasmes. Ce son envoie des ondes de plaisir en moi et je suis sur le point de basculer. L'idée que je l'excite à ce point me rend folle. Pour la première fois, j'avale avec plaisir, savourant le goût de l'orgasme que je lui ai prodigué. J'ai envie de lui... J'ai tellement envie de lui que c'en est douloureux.

Peu à peu, la tension de ses muscles s'évanouit. Avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, il me met debout et me débarrasse de mon haut et de mon soutien-gorge. Quand je reprends mes esprits, je suis appuyée contre le canapé, dos à Chris, qui est occupé à m'enlever mon jean sans ôter mes bottes.

Il me plaque contre son torse, une main sur mes seins, l'autre glissant vers le point brûlant et humide entre mes jambes.

— Tu as aimé me sucer.

— Oui, dis-je entre mes lèvres crispées.

— M'imaginai-tu en toi, Sara ?

Ses doigts sont partout sur mon corps, torturant mon clitoris et – oh, Seigneur ! – je suis gênée d’être déjà si proche de l’orgasme.

— Oui, parviens-je à articuler difficilement. Je suis...

Je n’ai pas le temps de finir ma phrase. Mon corps se contracte et je suis traversée par de violents spasmes auxquels je suis incapable de résister. Mes genoux se dérobent sous mon poids et le bras de Chris me maintient debout. Une chape d’obscurité m’enveloppe, uniquement éclairée par de petits points de lumière. Perdue dans ces sensations brûlantes, coupée du temps, je me laisse aller contre Chris.

Ses mains tracent une ligne le long de mes bras et il me penche sur le canapé avant de remonter mon pantalon. Je sens mon visage s’enflammer quand il fait un pas en arrière avant de revenir aussitôt pour me remettre mon chemisier.

Il m’invite ensuite à m’asseoir sur le canapé et me prend sur ses genoux, sa tête appuyée contre la mienne. J’ignore combien de temps nous restons dans cette position, mais je voudrais que cela dure toujours.

— Tu sais que Rebecca n’était pas dans son état normal quand ces choses ont eu lieu, n’est-ce pas ?

Comme moi... Je décide toutefois de ne pas exprimer cette pensée à haute voix. Je m’écarte pour le regarder dans les yeux.

— Oui. C’est exactement ce qui m’embête, Chris. Ces journaux contiennent plus que du sexe. Ils sont inquiétants. À la galerie, on me dit qu’elle est en vacances, alors que toute sa vie est stockée dans un garde-meubles. Cela n’a aucun sens. Quelque chose lui est arrivé et personne ne semble s’en inquiéter.

— Tu es vraiment préoccupée à son sujet.

Ce n’est pas une question.

— Oui. Si quelque chose m’arrivait, j’aimerais savoir que quelqu’un s’en soucie.

Il resserre son étreinte autour de ma taille.

— Alors, nous découvrirons ce qui lui est arrivé.

— Nous ?

— Oui, nous, mon cœur. J’engagerai un détective privé.

Je suis stupéfaite.

— Vraiment ?

— Si tu penses que quelque chose lui est arrivé, il faut que nous découvriions la vérité.

Je dépose un baiser spontané sur ses lèvres.

— Merci.

— Remercie-moi en me laissant dormir ici ce soir. Nous commanderons des plats chinois ou tout ce que tu voudras et nous regarderons un film.

— Je croyais que nous devions aller chez toi ?

— Je crois que cela te fera du bien de retrouver tes repères ce soir, et j'en ai besoin moi aussi.

— Mon appartement ne possède pas le luxe auquel tu es habitué.

— Non, mais tu es ici, Sara, et c'est tout ce qui m'importe.

Le lundi matin, je me rue dans la galerie une seconde avant l'ouverture et je contiens à peine mon sourire en songeant aux règles que je devrai désormais m'imposer. La première : ne pas prendre ma douche avec Chris alors que je dois partir au travail.

— Bonjour, Sara, dit Amanda en m'inspectant rapidement de derrière son comptoir. Vous êtes splendide. Ouvrez votre veste et laissez-moi voir votre tenue.

J'ouvre la veste en cuir hors de prix que Chris m'a offerte à Napa Valley pour exposer ma robe Chanel rose pâle aux yeux d'Amanda. Ce n'est que l'un des nombreux vêtements que Chris m'a donnés. Elle est d'une élégante simplicité et je l'adore. Je m'arrête devant la porte menant aux bureaux.

— J'adore cette robe. La couleur est très belle.

— Merci, dis-je avec un large sourire. Il est toujours agréable de commencer la journée avec un compliment.

— Vous êtes superbe, mademoiselle McMillan.

Je lève les yeux pour découvrir Mark derrière Amanda. Il porte un costume sombre rayé et il est aussi séduisant et puissant que jamais.

— Merci, réussis-je à articuler.

Pourquoi suis-je sur la défensive ? Cela m'arrive un peu trop souvent ces derniers temps. Les yeux de Mark brillent d'une lueur que je devine moqueuse.

— Cela fait deux compliments pour commencer la journée.

— J'espère que cela présage des bonnes ventes que je réaliserai aujourd'hui...

Il sourit de mon audace.

— Je suis presque sûr que ce sera le cas. L'un des clients de vendredi affirme que vous lui avez promis une présentation privée de la collection de Ricco. Une grande promesse, mademoiselle McMillan, qui nous mettrait, vous et moi, en mauvaise posture si nous ne pouvions pas tenir parole.

Oh mince !

— Comme vous connaissez Ricco et qu'il expose ses tableaux ici, j'ai pensé que nous parviendrions à le convaincre d'accepter cette visite.

— Bonne chance pour ça, mademoiselle McMillan.

Puis il lance un regard à Amanda.

— Donnez-lui le numéro de Ricco. Mademoiselle McMillan, vous êtes autorisée à vendre, mais cela ne vous dispense pas d'effectuer les tests que vous trouverez dans votre messagerie.

Il commence à s'éloigner, mais s'arrête au bout de quelques pas.

— Si vous parvenez à décrocher cette rencontre avec Ricco, je serai très impressionné.

Je l'observe s'éloigner et Amanda me jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Ricco ? L'avez-vous déjà rencontré ?

Je sens le sang quitter mon visage.

— Non.

Elle siffle.

— Imaginez Mark qui prendrait du LSD. Il est arrogant, intense et...

— J'ai compris, Amanda.

Troublée, je me dirige vers les bureaux.

Amanda fait pivoter sa chaise.

— Tenez, la carte de Ricco.

Je récupère la carte et elle ajoute à voix basse :

— Ricco avait un petit faible pour Rebecca. C'est elle qui a organisé la soirée caritative de la dernière fois, mais il n'a confié aucun autre tableau à Mark depuis son départ. Si vous parvenez à le convaincre, vous impressionnerez vraiment la Bête.

Rebecca est décidément partout. Malgré ma position délicate, le fait que Ricco la connaissait éveille un minuscule espoir en moi.

— Merci, Amanda, je ferai de mon mieux.

Elle sourit.

— Vous pouvez le faire, Sara !

Je suis à peine installée derrière mon bureau quand Ralph apparaît à ma porte avec un panneau sur lequel il a écrit ALLEZ, SARA ☺ avant de disparaître aussitôt.

Je ris et décide de me jeter à l'eau en appelant Ricco avant de me dégonfler. Je suis sur le point de composer son numéro lorsque mon portable se met à sonner. Je le sors de mon sac à main et souris en voyant le nom de Chris apparaître. Il a enregistré son numéro lui-même la nuit dernière.

Je repose le combiné de mon téléphone fixe et ouvre le message de Chris.

Je ne penserai plus jamais à la douche chaude de la même façon...

Je ris avant de taper ma réponse.

Ni à la douche froide.

C'est vrai. Tout à fait vrai. Peux-tu sortir déjeuner ?

Je m'apprête à dire oui, mais je me souviens que j'ai rendez-vous avec Ava.

Je suis prise.

Annule.

C'est tentant, mais mon regard se pose sur la bougie parfumée à la rose et je pense à Rebecca. J'espère qu'Ava pourra m'en apprendre plus sur elle.

Je ne peux pas.

Je serai affamé pour le dîner.

Je lève les yeux au ciel en riant.

J'aime quand tu es affamé.

Alors, j'essaierai de ne pas te décevoir. Je te récupère à huit heures.

Je range mon portable dans mon sac et compose le numéro de Ricco. Je tombe aussitôt sur sa messagerie. Je raccroche, consciente que si je laisse un message, je devrai attendre plusieurs heures avant de rappeler.

L'interphone installé sur mon bureau se met à vibrer et je réponds aussitôt.

— Votre premier client vient d'entrer dans la galerie, mademoiselle McMillan, déclare Mark. Ne me décevez pas.

Je suis excitée par ce défi.

— Promis.

Il reste silencieux un moment.

— J'espère vraiment ne pas me tromper à votre sujet.

La communication est coupée et je me lève aussitôt. La journée commence bien.

À l'heure du déjeuner, j'ai déjà vendu un tableau et j'ai presque conclu la vente d'un deuxième. Je me sens bien. Ironiquement, Ava a appelé pour me donner rendez-vous *Chez Maria et Diego*.

J'entre dans le restaurant pour la trouver installée à la même table que Chris et moi avons occupée la semaine précédente.

— Sara !

Elle se lève, toute menue et magnifique dans son pantalon de tailleur noir, ses longs cheveux bruns cascadant sur ses épaules. Elle me prend dans ses bras et j'émet l'hypothèse qu'elle est tout aussi tactile que moi. J'ai l'impression que cette femme est mon amie, même si je la connais à peine.

Nous nous installons à table et Maria apparaît quelques minutes plus tard.

— Bienvenue, *señora* Sara. Je suis contente de constater que le piment ne vous a pas traumatisée.

— Non, c'était la faute de Chris, pas la vôtre.

— Eh bien, j'espère que vous le lui avez fait payer.

Je ris.

— Je ne me suis pas gênée.

Elle applaudit joyeusement.

— Excellent. Dans ce cas, je vous offre vos *tacos*, mesdames, avec la sauce à part.

Ava hausse les sourcils.

— Je sens que cela cache une histoire intéressante.

Je lui rapporte brièvement les événements de ma dernière visite et nous nous lançons dans une conversation à bâtons rompus. Elle me raconte tous les potins du quartier et j'écoute avec attention les rumeurs concernant Rebecca, m'efforçant de trouver un moyen d'orienter la discussion sur elle.

Ava baisse la voix.

— Diego part pour Paris, vous savez.

— Oui, il en a parlé à Chris le jour où nous sommes venus.

— Il va retrouver une femme qui avait l'habitude de venir ici. Une étudiante venue à San Francisco dans le cadre d'un échange universitaire. Elle ne prenait pas cette histoire au sérieux, Sara. Je l'ai rencontrée, je lui ai parlé. Il prévoit de la demander en mariage. C'est vraiment triste. Paris rend les gens si romantiques qu'ils en perdent la tête.

Je pense à Ella, que j'ai essayé d'appeler la veille, en vain.

— Il faut le lui dire, Ava.

— Il me mettrait dehors et j'adore ce restaurant.

Je cille. Elle est sérieuse. Elle compte laisser cet homme se faire briser le cœur pour quelques *tacos*. Il va falloir que j'en parle à Chris pour voir s'il peut influencer Diego dans son choix.

— Et puis, ajoute Ava, qui suis-je pour le juger ? Je pensais que le type sexy que fréquentait Rebecca était un coureur de jupons et qu'il la laisserait tomber au bout de quelques semaines. Je l'ai mise en garde et cela l'a rendue furieuse. Peu de temps après, j'apprenais qu'elle était en congé et menait la grande vie pendant que vous la remplaciez. Vous ne gagnez jamais lorsque vous mettez les gens en garde sur leurs fréquentations. C'est impossible.

J'en reste ahurie. Je n'ai jamais pensé que ce type richissime existait vraiment. Je veux dire, l'homme du journal est censé être Mark, n'est-ce pas ?

— Vous avez rencontré l'homme avec lequel elle est partie ?

— Une fois, et cela m'a suffi à comprendre le genre d'homme qu'il était. Un véritable séducteur, et le béguin de Rebecca n'était pas difficile à comprendre. J'aurais tout fait pour passer une nuit avec lui. Je ne suis pas sûre qu'il existe une femme sur cette Terre qui n'aurait pas été d'accord avec moi.

— Est-ce un artiste ?

Elle secoue la tête.

— Il est analyste financier à New York. Elle l'a rencontré alors qu'elle était en déplacement pour Mark. C'est un ami à lui. Cela aurait dû suffire à la mettre en garde. Mark peut être aussi froid que la glace et aussi brûlant que mon café. Qui se ressemble s'assemble. Ou dans ce cas, qui joue ensemble...

Elle rit.

— Je ne sais pas. Aucune rime ne me vient à l'esprit, mais ces deux hommes ne pensent qu'à l'argent. Ils sont comme les deux doigts de la main.

Qui joue ensemble ? Est-ce un lapsus ? Une référence au sexe ? Cela signifie-t-il que cet homme est celui du journal et qu'il partageait Rebecca avec Mark ?

L'addition arrive et nous laissons un pourboire généreux d'une somme équivalente. Malheureusement, le sujet de Rebecca est clos. Je m'en veux de ne pas être parvenue à obtenir le nom de son petit ami. Nous entamons une discussion légère sur le chemin du retour et je ne récolte aucune autre information. J'accepte de passer prendre un café le lendemain et je retourne à la galerie.

— Il y a une surprise pour vous dans votre bureau, me lance Amanda avec un grand sourire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une surprise, répète-t-elle. Allez voir.

J'entre dans mon bureau et je me fige en découvrant les bouquets de roses qui envahissent la pièce. Il y a des roses partout et j'ai l'impression d'être une princesse qui aurait trouvé son prince charmant. Mon estomac se noue à l'odeur enivrante des fleurs qui envahit mes narines et je me dirige vers mon bureau d'un pas chancelant. Je ne peux pas me décider à prendre la carte. Je m'installe dans ma chaise en fixant les douze bouquets de boutons rouges d'un regard absent. Prêts à éclore. Soudain, je comprends qui m'envoie ces fleurs. J'attrape l'enveloppe et en retire la carte d'une main tremblante.

*Parce que je me suis comporté comme un salaud sous les rosiers,
Mais un salaud chanceux, car tu étais près de moi.*

Chris

Je suis incapable de respirer. La carte, les mots qu'elle contient sont parfaits. Mon regard se porte sur le tableau accroché au mur et je secoue la tête. Le lien entre les roses et Rebecca me hante. J'attrape mon téléphone portable pour envoyer un message à Chris quand soudain, je pense aux journaux intimes.

Il est dur parfois, exigeant, mais il me donne l'impression d'être protégée. Il me donne l'impression d'être spéciale. Je crois que je suis prête à laisser ma peur de côté pour faire ces choses qu'il me demande et pour passer à l'étape suivante.

Ce ne sont pas les roses qui me hantent. Je suis hantée par les similitudes qui existent entre les sentiments de cette femme pour l'homme du journal et ceux que j'éprouve pour Chris. Mais nous sommes différentes. Chris n'est pas l'homme du journal. Rien ne le laisse supposer. Le pinceau. Non. Non. Ce n'est pas Chris. Ava a affirmé qu'elle avait rencontré cet homme. Elle sait qui il est.

L'interphone se met à vibrer et je sursaute.

— Votre client de ce matin est de retour pour un achat, annonce Amanda.

Je range mon portable dans mon tiroir et me lève, heureuse de cette distraction.

J'ai à peine conclu ma vente qu'Amanda m'annonce que Mark veut me voir dans son bureau. Après avoir réussi à vendre mon second tableau, je me sens moins intimidée par cette convocation.

— Fermez la porte, ordonne-t-il lorsque je pénètre dans la pièce.

Il est installé derrière l'imposant plateau en bois massif.

— Asseyez-vous, mademoiselle McMillan.

D'accord, être à l'aise avec Mark n'est pas chose facile. Je pense avoir été trop loin en accusant mon nouveau patron de se livrer à un combat de coqs et en refusant de m'asseoir la dernière fois que je suis venue dans son bureau. Par conséquent, j'obéis et m'installe en face de lui. Oh, et j'allais oublier que mon amant a négocié une commission de cinquante mille dollars pour moi. Je crois qu'aujourd'hui est un bon jour pour se montrer obéissante.

Il me fixe avec un peu trop d'insistance et je suis sur le point de me mettre à digresser quand il prend la parole.

— J'ai vu que vous avez reçu des fleurs aujourd'hui.

Où peut-il bien vouloir en venir ?

— Oui.

Je m'enjoins de ne pas approfondir ma réponse, mais j'en suis incapable.

— C'est une façon agréable de commencer la semaine et les roses vont très bien avec le magnifique tableau que vous avez installé dans mon bureau.

Oh, la ferme, ne joue pas sur ce terrain avec lui !

— Je suppose que cela signifie que vous avez poursuivi votre relation avec Chris. Aussitôt, je me mets sur la défensive, malgré ma résolution de me montrer docile.

— Je ne suis pas sûre de comprendre le rapport avec mon travail.

— Non ?

— Non.

— Ce type a négocié une commission en votre nom et vous ne comprenez pas le rapport que votre relation avec lui a avec votre travail ?

Et moi qui pensais avoir paré le coup !

— S'il s'agit d'argent...

— Il s'agit toujours d'argent, mademoiselle McMillan, et si je n'ai aucun problème avec le fait de vous payer grassement, j'exige que vous vous consacriez à moi lorsque vous êtes sur mon territoire.

— Comment ?

Les battements de mon cœur s'accélèrent.

— Je ne comprends pas ce que cela signifie.

Il tourne son écran d'ordinateur vers moi et appuie sur « play ». Mon cœur explose presque lorsque je découvre les images de la caméra de sécurité. C'est moi et Chris, près des toilettes. Chris est en train de me caresser, de m'embrasser.

— Assez ! dis-je, furieuse.

Il enfonce une touche de son clavier.

— Comme vous le souhaitez.

— Ce comportement est inapproprié et cela ne se reproduira plus jamais, j'en fais la promesse.

— Vous avez raison. Cela ne se reproduira plus. Pour être clair, Sara, cette galerie m'appartient et lorsque vous êtes ici, ou que vous représentez Allure, vous m'appartenez, vous n'appartenez pas à Chris Merit.

— Je vous appartiens ?

— Vous m'appartenez. Vous représentez la galerie et moi-même, non pas Chris. Et si vous pensez qu'il n'était pas au courant de la présence de cette caméra, qu'il n'essayait pas de me manipuler, je vous invite à approfondir votre réflexion.

Chris savait-il qu'il y avait une caméra ? Mon cœur manque un battement tandis que cette idée se fraie un chemin dans mon esprit. Bien sûr qu'il le savait. C'est sa vie, son monde. J'aurais dû m'en douter. Je m'en suis doutée.

— Je suis désolée.

J'aimerais lui dire que le vin a altéré mon jugement, mais j'ai peur qu'il ne considère cela comme un autre problème.

— Je ne vous ferai plus défaut.

Il me dévisage de son regard froid et calculateur pendant ce qui me semble être une éternité.

— Détendez-vous, mademoiselle McMillan. Je suis de votre côté. Je ne vais pas vous renvoyer.

Il ne va pas me renvoyer. C'est une bonne nouvelle. C'est ce que je voulais entendre. Je hoche la tête, mais je suis toujours raide comme un piquet.

— Relax, Sara...

C'est un ordre.

J'aimerais lui obéir. J'aimerais lui prouver qu'il a eu raison de me faire confiance, que je suis une bonne employée, mais l'adrénaline m'empêche de raisonner correctement. J'inspire

et expire avec lenteur pour évacuer la tension qui m'habite et je prends appui sur le dossier du fauteuil.

— Tout va bien, dit Mark.

Sa voix contient une note de gentillesse que je n'ai encore jamais entendue.

— Un avenir prometteur nous attend.

— Vraiment ?

— Oui. Si je ne croyais pas en vous, vous ne seriez pas ici. Mais mon rôle est de vous protéger, ainsi que cette galerie. Vous devez comprendre que ces artistes peuvent se montrer très manipulateurs. Ils peuvent se servir d'une visite privée, comme celle que vous souhaitez obtenir de Ricco, contre vous. Je ne vous demande rien d'autre que de vous montrer professionnelle pour travailler ici. Nous ne supplions pas les artistes, et vous ne vous laissez pas manipuler. Point final. Ces personnes savent que je ne tolère pas ce genre de choses et tant qu'ils pensent que vous m'appartenez, ils sauront qu'ils ne peuvent pas jouer avec vous non plus. Donc quand je dis que vous m'appartenez, Sara, je suis tout à fait sérieux.

Je lui appartiens. Je ne suis pas à l'aise avec ce mot, mais je doute de mes capacités de discernement en cet instant. Mon regard se porte sur la fresque murale qui orne le mur, derrière Mark. Je suis certaine que Chris en est l'auteur. Je lui ai fait confiance. Était-il en train de me manipuler ? A-t-il tenté de se servir de moi contre Mark ? Ce n'est pas la première fois que cette pensée me traverse l'esprit.

— Est-ce clair, Sara ? demande Mark.

Je reporte mon attention sur lui, sur son regard métallique, sur cet homme qui m'offre sa protection, un bon métier et un avenir.

— Oui, c'est clair.

J'enregistre à peine la suite de la conversation. À l'instant où je m'installe derrière mon bureau, j'attrape mon portable et envoie un message à Chris.

Je dois annuler le dîner.

Puis j'éteins mon téléphone.

Les heures s'écoulaient lentement tandis qu'un maelström d'émotions contradictoires me hante. Je suis blessée, furieuse, troublée. J'éprouve ces sentiments et plus encore chaque fois que je pense à Chris.

En fin d'après-midi, je suis dans mon bureau, m'efforçant en vain de me concentrer sur mon travail. Pire encore, j'attends que Chris appelle le standard pour tenter de me joindre. Visiblement, le fait que j'annule notre dîner ne lui a pas brisé le cœur. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il était au courant que Mark allait m'humilier et qu'il a compris que j'avais reçu ma punition.

Comment a-t-il pu me piéger de cette façon ? Car il n'y a aucun doute là-dessus. Chris est bien trop intelligent pour ne pas avoir su ce qu'il faisait et la tension entre lui et Mark est bien trop évidente. Je ne suis qu'un pion dans leur jeu et je déteste ça. Je suis furieuse d'avoir laissé cette liaison se transformer en un chagrin d'amour.

À vingt heures, mon estomac se noue encore plus, mais je reste derrière mon bureau. *Et si Chris m'attend dehors ? Et s'il n'est pas là ?* ajoute une voix au fond de mon esprit. Je commence à douter de ma décision d'éteindre mon téléphone. J'aurais peut-être mieux fait d'appeler Chris et de mettre fin à notre relation de vive voix. Une simple rupture. Cela aurait dû être facile. Au lieu de cela, je me suis montrée lâche en refusant de lui parler, certaine que je finirais par me plier à sa volonté si j'entendais sa voix. Je suis bien trop engagée dans cette aventure sans lendemain. Car ce n'est rien de plus qu'une aventure sans lendemain. Après avoir été humiliée par cette vidéo, je refuse de considérer notre relation autrement.

Un quart d'heure plus tard, Mark apparaît à ma porte. Sa veste de costume a disparu et les deux premiers boutons de sa chemise sont ouverts. Malgré cela, il a toujours l'air d'un puissant et séduisant monarque dominant son royaume. Cet homme incarne tout ce que les femmes désirent et tout ce que les hommes souhaitent devenir. Toutes les femmes à part moi, bien sûr.

Il s'appuie contre l'encadrement de la porte.

— N'est-ce pas l'heure de rentrer chez vous, mademoiselle McMillan ?

— Pour des raisons dont je préfère ne pas parler, je me suis extrêmement dévouée ce soir.

Il ignore ma référence à l'incident de tout à l'heure.

— Je n'aime pas vous savoir seule ici.

— Vous avez des caméras.

Il rit, ce qui arrive assez rarement. Bizarrement, il a l'air plus à l'aise avec moi depuis notre entrevue de l'après-midi.

— Vous marquez un point, admet-il avant de se redresser. Vous avez de l'esprit, mademoiselle McMillan, et je constate que mes clients vous apprécient. Je vous laisse travailler, mais pourquoi ne gareriez-vous pas votre voiture devant la galerie, de façon à éviter de traverser le parking seule ?

Il commande des taxis pour raccompagner son personnel après les dégustations, il s'inquiète de ma sécurité... Mark est dur et exigeant, mais je commence à me dire qu'il est un bon patron, quelqu'un qui m'aide à me lancer dans ce nouveau monde.

— J'ai déjà déplacé ma voiture il y a une heure, quand Amanda est partie.

Parce que je ne voulais pas que Chris puisse la voir.

— Dans ce cas, je vais partir. Souvenez-vous qu'une fois à l'extérieur de la galerie, vous ne pourrez plus rentrer. Les portes se verrouillent automatiquement.

— Oui, je sais. Je m'assurerai d'avoir toutes mes affaires avant de sortir.

— Parfait. Vous n'avez plus besoin de moi, dans ce cas. Au fait, vous avez obtenu d'excellentes notes à vos examens. Je suis impressionné.

— J'ai passé le week-end à étudier.

Et à tomber follement amoureuse d'un artiste dont je ne peux détacher mes pensées.

— Cela se voit.

Il désigne les fleurs avec un sourire que je vois pour la première fois sur son visage.

— On peut au moins reconnaître qu'il a bon goût en matière de fleurs.

Il ne me laisse pas le temps de répondre.

— Bonne nuit, mademoiselle McMillan.

— Bonne nuit, monsieur Compton.

Immobile, j'écoute le bruit de ses pas s'évanouir, les yeux fixés sur les fleurs qui ont embaumé l'air toute la journée, éveillant des souvenirs de Chris dans mon esprit. Je tends la main vers l'enveloppe, mais me ravise. Ce ne sont pas quelques mots griffonnés sur une feuille blanche qui effaceront ce qu'il a fait. En fait, le week-end et les fleurs font forcément partie du scénario qu'il a imaginé pour me dissimuler ses véritables mobiles. Ma raison et mon cœur s'engagent dans un véritable combat de gladiateurs. Il m'a laissée entrer dans son monde. Il m'a dit des choses qu'il n'a dites à personne. Je serre les dents en me rappelant qu'il ne se serait jamais confié à moi si Mike ne l'avait pas pris de court. J'étais simplement au bon endroit au bon moment – ou au mauvais moment selon le point de vue de Chris. Mais il m'a présenté son parrain et sa marraine.

J'ignore combien de temps je reste plongée dans ce débat intérieur, mais lorsque je reprends mes esprits, j'ai l'impression d'avoir été rouée de coups. Je me sens tendue et exposée.

Je m'efforce de retrouver mon sang-froid et je compose le numéro de Ricco pour la dixième fois de la journée, espérant que l'heure tardive jouera en ma faveur. Je tombe de nouveau sur son répondeur. Je me demande si le numéro de la galerie s'affiche sur son téléphone. J'attrape mon téléphone et observe l'écran noir. J'ai eu envie de le rallumer toute la journée pour voir si Chris avait répondu. Pourquoi est-ce important pour moi ? Il joue avec ma vie et ma carrière. L'affreuse logique s'immisce en moi. Je suis déjà tombée dans ce genre de piège et je refuse de commettre de nouveau cette erreur. Je ne me laisserai plus jamais entraîner sur ce terrain.

Je remets mon téléphone dans mon sac et je rassemble mes notes au sujet de Rebecca. Sur l'une des feuilles figure le numéro du propriétaire de son immeuble. Ou de ce que j'imagine être son immeuble.

Je fixe mon téléphone et envisage d'appeler, mais je me ravise aussitôt. J'ai appris la leçon. La galerie est équipée de caméras. Je ne dois pas non plus oublier que Mark est l'homme du journal et que Rebecca a disparu. Il serait idiot de faire de lui mon sauveur juste parce que Chris m'a fait du mal. Je dois vraiment mener mon enquête à l'extérieur de la galerie. L'immeuble en question n'est pas très loin et je pourrai y passer demain, pendant ma pause déjeuner.

Je ne me sens toujours pas prête à rentrer chez moi et à affronter mon appartement vide et mes pensées tourmentées. Je décide donc d'étudier une pile de dossiers que l'on m'a confiés plus tôt dans la journée. Ils contiennent des informations sur les clients qui ont fait des achats au cours de l'année passée. Trente minutes plus tard, je les ai classés en fonction du potentiel de prospection de chacun des clients et j'ai annoté tous les dossiers.

À vingt et une heures, je ne peux plus échapper à l'inévitable. Je dois récupérer ma voiture et rentrer dans mon appartement hanté par le souvenir de Chris. Je glisse mon sac et mon attaché-case sur mon épaule après avoir enfilé la veste en cuir qu'il m'a donnée. Je me fige devant la porte d'entrée avant de sortir. Je ferme les yeux, sans vraiment savoir ce que je redoute le plus : que Chris m'attende à l'extérieur ou qu'il ne soit pas venu. J'ai peut-être tiré des conclusions hâtives à son propos. Je lève les yeux au ciel, écoeurée par la tournure qu'ont prise mes pensées. Je suis si faible lorsqu'il s'agit de cet homme !

Redressant les épaules, je sors dans la nuit froide et m'assure que la porte se verrouille bien derrière moi. Nerveusement, je parcours la rue du regard, observant les voitures garées et les piétons qui déambulent sur le trottoir en espérant repérer Chris, en vain. La déception m'envahit et je laisse échapper un rire amer. Comment ai-je pu nourrir l'espoir fou qu'il m'attendrait dehors, qu'il se battrait pour moi, pour me prouver que je me trompais à son sujet ?

Je tourne à gauche et remonte la rue vers l'emplacement discret où j'ai stationné ma voiture, sans cesser de me réprimander. J'ai vraiment un problème. J'ai encore envie de le voir après qu'il a presque fait de moi une star de film porno.

Deux pâtés de maisons plus loin, je tourne à l'angle dans une ruelle étrangement calme, alors qu'elle m'a semblé très animée quelques heures plus tôt. C'était d'ailleurs le but. J'accélère le pas tout en cherchant mes clés dans mon sac. À mi-parcours, je repère ma voiture et me fige, le cœur battant à tout rompre. Près d'elle, j'aperçois une Porsche 911 rutilante. Une foule d'émotions m'assailit. Dire que je suis partagée serait un euphémisme. Les palpitations de mon cœur s'intensifient, résonnant dans ma tête.

J'ignore comment, mais je parviens à reprendre ma marche, m'encourageant mentalement à me montrer forte, à ne pas céder face à Chris. Aucune faiblesse ne sera tolérée. Je le vois faire le tour du véhicule et se diriger vers moi d'une démarche prédatrice. Il est superbe, avec ses longs cheveux rebelles, à son image. Ses bottes de *biker* sont si sexy, son jean moule les lignes parfaites de son corps. Je me déteste de le désirer à ce point.

Une colère sourde et sensuelle enfle en moi. Je ne lui donne pas l'occasion de prendre la parole. Je fonce sur lui et l'attaque la première.

— Tu savais qu'il y avait des caméras dans la galerie, mais cela ne t'a pas empêché de me plaquer contre un mur et de m'embrasser. Il m'a montré la vidéo, Chris. Comment as-tu pu me faire ça ?

Il jure et passe une main sur sa barbe de trois jours.

— Putain, ne me dis pas qu'il t'a fait visionner la vidéo ?

Je n'obtiens pas le déni que j'espérais et ma poitrine se contracte de douleur.

— Si. Il me l'a montrée. Ai-je raison ? Savais-tu qu'il y avait des caméras dans la galerie ?

Il passe une main dans ses cheveux. La lumière des lampadaires danse sur les traits agités de son visage. Trop agités. Il savait. Je le vois dans ses yeux.

— Je ne pensais pas aux caméras pendant que je t'embrassais, si c'est là que tu veux en venir, Sara.

Cela ne me suffit pas.

— Mais tu savais.

Ce n'est pas une question. C'est un fait.

— J'y ai pensé après, oui.

— Et tu ne m'en as pas parlé ?

— Tu étais déjà suffisamment inquiète au sujet de ton travail.

— Ce n'est pas une réponse. Dis-moi que tu n'as pas fait exprès, Chris. Dis-le-moi, j'ai besoin de l'entendre.

— Je ne l'ai pas fait exprès, Sara.

Sa voix est rauque, tendue, emplie d'une conviction que je désespérais d'entendre.

— Sur le moment, poursuit-il, je ne pensais à rien d'autre qu'au désir fou que je ressentais pour toi. Tu me fais perdre le contrôle de moi-même. Mais je te mentirais si je te disais que je suis désolé qu'il ait vu ces images. En fait, j'espérais bien qu'il les verrait.

Il aurait tout aussi bien pu me poignarder en plein cœur.

— Parce que je suis une sorte de pion dans ton jeu de pouvoir avec Mark ?

Ma gorge est serrée, ma voix étranglée.

— C'est de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas, Chris ? Ou bien voulais-tu me faire virer ?

— Pourquoi t'aurais-je emmenée à Napa pour t'aider à répondre aux exigences ridicules de ton patron si je voulais te faire virer ?

— Tu avais peut-être de l'argent à dépenser, ou une partie à remporter sur Mark.

Mon ton est amer. Je suis amère.

— Je ne mérite pas ça, Sara, et tu le sais.

La colère perce dans sa voix. Il est furieux que je l'accuse ainsi.

Au plus profond de mon être, j'aimerais que cette colère ait un sens. Je voudrais le croire, mais je ne crois même plus en moi. Je n'ai pas confiance en mon jugement.

— Eh bien, si ton intention était de me faire renvoyer, tu as échoué. Mark a promis qu'il me protégerait et qu'il m'apprendrait ce que je dois savoir pour travailler ici.

— Te protéger ?

Ses mots sont durs, une étrange nervosité semble avoir envahi son corps.

— Tu veux que Mark te protège alors que tu m'as affirmé ne pas avoir besoin de protection ?

— Je veux simplement faire mon travail.

— Avec Mark, cela n'a rien de professionnel. Pas en ce qui te concerne.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Tu as lu les journaux, Sara. Avec qui crois-tu que Rebecca se livrait à ces jeux sadomasochistes ? Crois-moi, il ne s'agissait pas de Ralph.

— Il s'agit de l'homme avec lequel elle est partie en vacances.

— Maintenant, elle est en vacances, alors qu'hier tu redoutais qu'elle ne soit morte ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Tu l'as laissé entendre.

Il prend une profonde inspiration avant de soupirer bruyamment.

— Tu sais quoi ? Il est temps que tu affrontes la réalité, mon cœur.

Il me prend la main.

— Suis-moi.

Je refuse de bouger.

— Monte dans cette putain de bagnole, Sara, ou je te jure que je te forcerai à entrer. Tu vas voir par toi-même ce qu'est ton patron. Ensuite, tu arrêteras de prétendre que tu n'es pas au courant.

— Et comme tu m'as affirmé être pire que lui, j'imagine que c'est le moment où tu me révèles tes secrets les plus sombres.

Il serre les dents.

— Oui.

L'émotion m'envahit et ma colère s'évanouit. La peur s'immisce en moi. Il est sur le point de me révéler le secret censé me faire fuir.

J'avance vers la voiture et monte à l'intérieur.

Cinq minutes plus tard, l'obscurité qui règne dans l'habitacle de la voiture est aussi étouffante que le silence qui l'accompagne. Nous n'avons pas prononcé un mot et cela me rend folle. La culpabilité menace de m'envahir à l'idée que j'aie pu juger Chris aussi précipitamment. Après tout, il a été assez honnête pour reconnaître qu'il ne regrettait pas que Mark ait vu les images de notre étreinte passionnée. Il doit donc être honnête lorsqu'il affirme qu'il ne m'a pas manipulée intentionnellement.

Le regard fixé sur la fenêtre, sans distinguer grand-chose, je sens la présence de Chris. Il est proche de moi et pourtant si lointain. Un frisson parcourt ma peau. Je repasse les images de ses lèvres sur ma bouche et sur des zones plus intimes de mon corps. Les caresses de ses mains sur ma poitrine, le jeu de ses doigts entre mes cuisses...

Le silence s'éternise et je commence à comprendre que nous nous dirigeons vers un quartier huppé où les rues sont bordées d'arbres et de superbes demeures aux prix exorbitants, offrant une vue splendide, bien différente du tramway et des toits que je vois de mon appartement.

Nous pénétrons dans le quartier de Cow Hollow, dont j'ai déjà entendu parler sans jamais le visiter. Chris s'arrête devant une immense propriété entourée d'une haute clôture et tape un code sur un panneau digital. Cette maison lui appartient-elle ? Je lui lance un regard en coin. J'ouvre la bouche pour parler, mais il semble si rigide, son attitude est si inaccessible que je préfère me taire. Le portail s'ouvre et il engage le véhicule sur une longue allée qui traverse visiblement un terrain de plusieurs hectares.

— Où sommes-nous ? dis-je en apercevant la demeure en stuc, incapable de contenir plus longtemps ma curiosité.

— C'est un club privé, répond-il sans m'accorder un regard tandis qu'il prend un virage, avant de s'arrêter devant la porte d'entrée.

Un homme en costume noir portant une boucle d'oreille ouvre ma portière. Chris fait le tour et place ses clés dans la main de l'homme.

— Ravi de vous voir, monsieur Merit, commente l'homme. Ça fait longtemps. Chris ne se montre pas très cordial.

— Laissez la voiture devant, nous ne serons pas longs.

Puis il s'arrête à mes côtés et me prend mon sac à main.

— Laisse-le dans la voiture.

Il le tend à l'agent de sécurité. Je m'apprête à protester, mais je perds le fil des mots lorsque l'homme me foudroie d'un regard méprisant. Un sourire moqueur étire ses lèvres, comme s'il savait quelque chose que j'ignore. Bien sûr, c'est le cas et c'est très perturbant.

— Et ton manteau, ajoute Chris en m'aidant à retirer ma veste.

À ce stade, j'ai renoncé à parler et je le laisse confier mon manteau à l'homme.

Ensuite, Chris me prend la main et ce simple contact suffit à m'électriser. Je le sens tendu et je crois qu'il devine ce que j'éprouve, mais il ne me regarde pas et l'appréhension me submerge.

Nous montons une douzaine de marches menant à une porte à double battant rouge. Au milieu des escaliers, Chris se penche vers moi.

— Tu ne fais pas partie des membres, ce qui signifie que tu ne dois parler à personne et rester à mes côtés.

Il me lance un regard dur, le premier qu'il m'accorde depuis que nous sommes arrivés.

— Je dis bien personne, Sara.

— D'accord, d'accord.

Mon Dieu, quel est donc cet endroit ?

Nous atteignons le haut de l'escalier et les portes s'ouvrent. Un autre homme en costume noir portant une boucle d'oreille apparaît à l'entrée et Chris ne s'encombre pas de formules de politesse.

— Salon privé.

— La tanière du lion est ouverte.

La tanière du lion ? Pourquoi cela ne me dit rien qui vaille ?

Chris acquiesce et nous pénétrons à l'intérieur. J'admire les hauts plafonds, les tableaux onéreux accrochés aux murs et le magnifique escalier en colimaçon recouvert de tapis orientaux. Cet endroit est élégant, destiné à l'élite de la société, comme il se doit dans un quartier de ce genre. Le lieu n'a rien d'effrayant, en tout cas.

Nous traversons un long couloir sur notre droite et un sentiment de malaise commence à enfler en moi quand je me rends compte que cette demeure ressemble à un hôtel. Un tapis épais étouffe le bruit de nos pas tandis que nous traversons plusieurs pièces.

Chris s'arrête finalement devant une porte au bout du couloir et tape un code sur un panneau dans le mur. Il connaît cet endroit, et cet endroit le connaît, j'en ai le pressentiment.

Il ouvre la porte et me fait signe d'entrer, mais il attrape mon bras avant que je n'aie mis un pied à l'intérieur.

— Il y a deux choses que tu dois savoir, Sara : nous partirons dès que tu en auras envie et Mark est le propriétaire de ce club.

Voilà enfin la source de leur animosité. C'est forcément ça. Je déglutis avec peine.

— Tu n'aimeras pas ce que tu vas découvrir, ajoute-t-il.

J'ai déjà entendu ces mots dans sa bouche et le fait qu'il les prononce ici me donne la confirmation de ce que je pensais. Il est sur le point de me révéler son plus lourd secret. Cette conviction me donne du courage.

— Je crois que nous n'allons pas tarder à le savoir.

Il m'observe, immobile, et resserre l'étreinte de ses doigts sur mon bras.

— Chris, si tu ne me lâches pas, je ne pourrai pas entrer.

Lentement, il écarte les doigts et me laisse pénétrer à l'intérieur.

L'air frais de la pièce me surprend. Des spots diffusent une lumière tamisée qui donne à la pièce une couleur ambrée très sensuelle. Lorsque je découvre le décor qui m'entoure, je porte une main à ma gorge.

À ma droite trône une estrade sur laquelle est placé un lit en bois massif. D'imposantes menottes argentées sont attachées à la tête de lit. Sur le mur, près du lit, une multitude d'accessoires est exposée : fouet, chaînes, et d'autres objets que je n'ai encore jamais vus de ma vie. À ma gauche, une scène où a été installée une arche à laquelle pendent d'autres menottes.

Chris vient se placer derrière moi, son souffle chaud sur ma nuque, mais il ne me touche pas. Il m'indique un canapé devant lequel je repère un écran géant.

— Nous sommes des observateurs aujourd'hui. Assieds-toi.

Je reste derrière le canapé, les doigts crispés sur le cuir souple pour garder l'équilibre.

— Je préfère rester debout.

Chris vient près de moi.

— Comme tu le souhaites. Tu es sur le point d'assister à une scène en direct de l'une des autres pièces du manoir.

Il tend une télécommande qu'il a sortie de je ne sais où et l'écran s'anime.

Je reste bouche bée devant l'image qui apparaît. Une femme nue et masquée est attachée à un poteau, au milieu d'une scène, tandis qu'un groupe de personnes, masquées elles aussi, observent le spectacle.

Un homme vêtu d'un pantalon en cuir tourne autour d'elle et je crois qu'il tient une cravache à la main. Cela correspond à l'une des descriptions que j'ai lues dans le journal de Rebecca, mais je n'en suis pas sûre. L'homme fait courir le bout de la cravache sur la peau nue de la femme, assenant de petits coups sur la pointe de ses seins. Elle gémit et les traits de son visage expriment sa passion. Son plaisir. Elle éprouve du plaisir et à mon grand désarroi, je sens que mon corps répond à ces images car une vague de chaleur m'envahit.

La cravache glisse sur le corps de la femme et je peux maintenant distinguer les fils de cuir qui ornent le bout de l'instrument. L'homme fait courir le bout de la cravache sur son ventre et entre ses cuisses. Il s'approche d'elle, intensifiant le frottement du cuir entre ses jambes tout en lui pinçant un téton. Je me sens soudain moite, excitée et gênée. La femme gémit et l'homme se raidit, comme si cela lui déplaisait. Il s'éloigne d'elle.

Il recommence à tourner et s'arrête derrière elle. La consternation s'empare de moi quand il se met à la fouetter violemment avec la cravache. Je sursaute en criant. Il continue à la frapper, de plus en plus vite. Seigneur ! Ça a l'air si violent.

Je me tourne vers Chris.

— Il lui fait du mal !

— C'est ce qu'elle aime et il connaît ses limites. Si cela devient trop douloureux, elle prononcera le mot dont ils sont convenus et il arrêtera.

Un frisson parcourt ma peau comme je comprends à quel point il est au fait de ces pratiques.

— Regarde, Sara.

C'est un ordre prononcé d'une voix basse et dure, impitoyable.

— Tu dois comprendre ce que Mark attend de toi.

Mais cela n'a rien à voir avec Mark. Il s'agit de Chris et c'est cette certitude qui me pousse à me tourner de nouveau vers l'écran.

Un autre homme est entré en scène à présent. Il tient une sorte de canne à la main. Je retiens ma respiration tandis qu'il se met à frapper la femme, dont le corps se cambre sous la douleur.

— Stop !

Je pivote et Chris enroule ses bras autour de moi.

— Assez, j'en ai vu assez.

C'était si violent, tellement plus violent que les scènes du journal.

— Je veux partir. Maintenant.

Chris baisse les yeux sur moi, mais il n'éteint pas l'écran. J'entends toujours la femme crier. L'expression du visage de Chris est dure, ses yeux froids comme jamais.

— À présent, comprends-tu pourquoi je voulais m'assurer que Mark sache qu'il ne peut pas t'atteindre ? Pourquoi je t'ai dit que je voulais te protéger ?

Je fixe mon regard sur lui, traçant les lignes de son beau visage du bout de mes doigts, à la recherche de l'homme drôle et tendre que je connais. Mais il a disparu.

— C'est le club de Mark, mais tu en es membre.

— C'est exact.

— Est-ce que... tu frappes des femmes, toi aussi ?

— Il ne s'agit pas de frapper, Sara. C'est une forme de plaisir. Certaines personnes ont besoin de ça pour jouir.

Mon ventre se noue.

— Et tu sais comment t'y prendre ?

— Oui.

— Et tu aimes le faire ?

— Je comprends ce besoin.

— Quel besoin ? Comment peut-on avoir besoin de ressentir de la douleur ?

— C'est une drogue. Une façon d'oublier toutes les autres sensations.

— Es-tu en train de me dire que tu aimes souffrir ?

— J'en ai besoin, Sara, je n'aime pas ça.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— À une époque, c'était ça qui me maintenait en vie.

— Et aujourd'hui ?

— Je ne viens plus aussi souvent.

— Tu laisses une femme t'attacher et te faire ça en public ?

— Non. Je préfère les salles privées.

Le calme que j'ai réussi à conserver jusque-là me déserte.

— Je veux partir.

Il me retient fermement.

— Tu veux dire que tu veux t'enfuir ?

— Bon sang, Chris, tu m'as promis que nous partirions dès que je le souhaiterais.

Il enroule ses doigts autour de mon cou et cherche mes lèvres.

— Et tu as promis que tu ne prendrais pas la fuite.

— J'ai juste... J'ai besoin de sortir d'ici, Chris. J'ai besoin de quitter cet endroit, tout de suite.

Il s'écarte brusquement de moi et je sens la douleur qui irradie en lui. Une part de moi me pousse vers lui, m'enjoint de le prendre dans mes bras. Je voudrais lui dire que je suis amoureuse de lui, mais je ne parviens pas à concevoir que l'homme que j'aime et celui qui fréquente ce club soient la même personne.

— Ramène-moi à ma voiture, s'il te plaît.

Son expression est impassible, ses yeux sont froids comme la glace et je sens qu'il se referme. Ou peut-être est-ce moi qui m'éloigne. Profondément troublée, je tremble comme une feuille. Il appuie sur un bouton de la télécommande et l'image disparaît. Puis il jette l'appareil au sol et m'entraîne vers la porte. Il ne me touche pas et la traversée du couloir me semble interminable. Je n'accorde aucun regard aux hommes en costume, soucieuse de ne pas voir la lueur moqueuse dans leurs yeux. Bientôt, nous sommes de nouveau dans l'habitacle obscur de la Porsche, enveloppés d'un silence épais. Je suis incapable de réfléchir, incapable de formuler la moindre pensée cohérente. Lorsque Chris se gare derrière ma voiture, je nage en pleine confusion.

— Viens chez moi, dit-il à ma grande surprise. Laisse-moi une chance de t'expliquer, Sara.

Je n'ai jamais autant souffert qu'en cet instant.

— Je ne peux pas t'offrir ce dont tu as besoin.

Il se tourne vers moi et s'apprête à me toucher, mais il hésite et laisse finalement retomber sa main.

— Tu es ce dont j'ai besoin. Je me sens vivant avec toi, Sara.

Il a employé mes propres mots. Ma gorge se serre et mes yeux commencent à me brûler. J'étudie son visage.

— Peux-tu me promettre que tu n'auras plus besoin de ressentir cette douleur ?

— C'est nouveau pour moi, Sara. Ce mode de vie a été ma drogue pendant des années. Ma façon de ne rien ressentir d'autre. Mais j'éprouve des sentiments maintenant. J'éprouve des sentiments avec toi et pour toi. Ces pratiques ne peuvent plus m'apporter ce que je recherchais auparavant.

C'est tout ce que je voulais entendre, mais cela ne suffit pas.

— Mais tu ne peux être sûr que tu n'auras plus besoin de... cet endroit.

— Tu peux me donner tout ce dont j'ai besoin.

Je secoue la tête.

— Non. Non, je ne peux pas.

J'ouvre la portière, mais il me retient par le bras. La chaleur déferle en moi et je ressens l'envie soudaine de le toucher, de le sentir proche de moi. Ce besoin me submerge et me trouble en même temps.

— S'il te plaît, ne me fuis pas, Sara.

Je plonge mon regard dans le sien et quelque chose se rompt entre nous. J'ignore lequel de nous bouge le premier, mais nous nous retrouvons unis en un baiser torride. Le désir de sentir ses mains sur mon corps semble dominer tout le reste, mais cela ne suffit pas.

J'ai le souffle coupé lorsqu'il presse son front contre le mien.

— Rentre avec moi.

Il serait facile de dire oui, mais je suis troublée et incertaine.

— Je suis incapable de penser lorsque je suis avec toi, Chris. Et j'ai besoin de réfléchir.

— Je pars demain matin.

— Je sais.

Et je ne veux pas qu'il parte, ce qui prouve à quel point mon esprit est confus. J'ai besoin de temps et d'espace, mais j'ai aussi besoin de lui.

— Je... crois que cela va me donner du temps pour réfléchir à tout ça. J'en ai besoin.

Il s'écarte, scrutant mon visage dans l'obscurité de l'habitacle.

— D'accord.

Il laisse retomber ses mains et une sensation glaciale m'envahit.

D'accord. Il me laisse partir. Je sais que je le lui ai demandé, mais cela me blesse quand même. Je cherche mon sac et mon attaché-case à tâtons. J'ai les pieds emmêlés dans les sangles, mais je parviens finalement à récupérer mes affaires et à sortir de la voiture pour me tenir sur mes jambes tremblantes.

Chris se penche pour attraper mon manteau, mais je n'en veux pas. Il faut que je m'éloigne avant de changer d'avis. Je referme la portière derrière moi sans un mot et je cours vers ma voiture.

Une fois à l'intérieur, je tourne la clé dans le contact et démarre sans attendre. Dès l'instant où je suis sur la route qui m'éloigne de Chris, mes larmes se mettent à couler. Je les essuie du revers de la main tout en tentant de distinguer la route.

Lorsque j'arrive à mon appartement, je suis effondrée. Je referme la porte derrière moi et m'écroule sur le parquet, éclatant en sanglots. Mon téléphone vibre. J'ai reçu un SMS, mais je ne le consulte pas. Aveuglée par les larmes, je me relève et je me dirige vers la salle de bains pour prendre une douche chaude.

Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé quand je récupère mon téléphone portable avant de me recroqueviller dans mon lit. Je suis certaine que le message vient de Chris.

Dis-moi que tu es bien arrivée.

Puis, dix minutes plus tard :

Sara, j'ai besoin de savoir que tu es bien rentrée.

Les messages continuent ainsi jusqu'au dernier, cinq minutes plus tôt.

Si je n'ai pas de nouvelles de toi rapidement, je viens m'assurer que tu vas bien.

Je vais bien.

Je laisse ensuite retomber le téléphone sur le matelas. Je ne vais pas bien du tout.

Mardi matin, je m'extrais difficilement du lit. Lorsque je lance un regard à mon réveil, je me dis que Chris est déjà parti, qu'il doit être dans l'avion, en partance pour une autre ville. Je dispose d'une semaine pour réfléchir, d'une semaine durant laquelle il va beaucoup me manquer. Une semaine pour clarifier mes sentiments. Je suis en train de boire mon café lorsque je repense à ses paroles de la veille. Il m'a demandé de lui laisser une chance de s'expliquer. Ce souvenir me frappe en plein cœur, me bouleversant profondément. Il a besoin de souffrir pour ne rien ressentir d'autre. Quels sont ces autres sentiments qu'il redoute ? Au fond de moi, je suis certaine que j'ignore bien des choses du passé de Chris. Qu'a-t-il enduré ? Et comment ai-je pu le juger quand je n'ai aucune idée des horreurs qu'il a traversées ?

Je me dirige vers ma chambre pour m'habiller. J'ai disposé ma jupe noire et mon chemisier beige sur mon lit, mais je ressens soudain le besoin de me sentir proche de Chris en portant les vêtements qu'il m'a offerts. Je choisis une robe couleur crème évasée aux genoux.

Alors que je suis sur le point de partir, je me fige en voyant une grande enveloppe jaune glissée sous ma porte. Je reconnais aussitôt l'écriture de Chris. Le cœur serré, je tends la main pour l'ouvrir avec impatience. Mes yeux se posent sur le dessin qu'elle contient et ma respiration se bloque dans mes poumons. Il s'agit d'un croquis de moi en noir et blanc, nue et appuyée contre la baie vitrée de son appartement, les lumières scintillantes de la ville

s'étalant en arrière-plan. Un petit bout de papier accompagne le dessin : « Tu es tout ce dont j'ai besoin. »

Je retiens difficilement les larmes qui menacent de couler.

— Oh, Chris...

J'aime cet homme. Ma raison me dit qu'il est trop tôt pour ressentir une telle émotion, mais mon cœur a remporté cette bataille haut la main. Je suis presque certaine que Chris me brisera le cœur avant que cela ne prenne fin, mais je suis incapable de l'éloigner de moi.

Quand j'arrive au travail, je redoute de croiser Mark pour la première fois depuis que j'ai commencé ce job. Heureusement, Amanda m'apprend qu'il sera absent une grande partie de la journée. C'est une très bonne nouvelle. J'aurai ainsi le temps de reprendre mes esprits.

Soucieuse de penser à autre chose qu'à Chris ou à Mark, je me plonge dans le travail, en commençant par appeler Ricco de mon téléphone portable. Il répond aussitôt.

— Je suis Sara McMillan, de la galerie Allure.

Il marmonne en espagnol et je suis presque sûre que ses mots ne sont pas très polis.

— Je n'ai pas de temps à vous accorder, mademoiselle McMillan.

— L'un de mes clients voudrait avoir le privilège d'admirer votre collection privée. Il adore votre travail, comme la plupart d'entre nous.

Il marque une pause.

— Vous admirez mon travail ?

— Bien sûr, je suis une fervente admiratrice de votre art. J'ai assisté à la soirée caritative, mais je n'ai pas eu la chance de vous rencontrer. Cela aurait été un honneur pour moi. Je serai ravie d'en avoir l'occasion.

Un autre silence.

— Retrouvez-moi à ma galerie privée demain soir, à sept heures. Si j'ai le sentiment que vous êtes compétente, alors j'inviterai votre client pour une prochaine rencontre.

— Excellent. Merci.

— Ne venez pas avec Mark, mademoiselle McMillan.

Sans un mot de plus, il raccroche.

« Mark », et non pas « M. Compton ». Un frisson désagréable me traverse comme je me demande si Ricco et Mark partagent également un goût pour la cravache.

Mon téléphone se met à vibrer et j'ouvre aussitôt le message.

Je voudrais que tu ne me manques pas, mais tu me manques déjà. Ne me fuis pas, Sara.

Je tente de contenir l'émotion qui a envahi ma poitrine. Je sais que je ne peux lui promettre que je resterai.

Tu me manques.

Seigneur, s'il savait à quel point c'est vrai !

Alors, viens me retrouver.

Je ne peux pas. Tu le sais.

J'attends sa réponse un moment. Finalement, j'obtiens un simple :

Je sais.

Il sait ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je ressens le besoin de faire un pas vers lui après ce qui s'est passé, de lui dire que je suis là, que j'essaie de comprendre.

J'humecte mes lèvres avant de taper :

Mais j'aimerais être avec toi.

Il ne répond pas et je ne sais plus quoi penser.

L'heure du déjeuner arrive et je décide de me rendre à la dernière adresse connue de Rebecca. Hélas, la seule réponse que j'obtiens se limite au fait que le propriétaire ne peut fournir d'informations personnelles sur ses locataires et que Rebecca ne vit plus ici. Refusant de me laisser décourager aussi facilement, je cherche un autre moyen d'entrer en contact avec elle. Après ma visite au club avec Chris, j'ai compris que Rebecca avait très bien pu se laisser entraîner dans une expérience trop sombre et intense, qui aurait mal tourné. Ma détermination à la trouver est renouvelée, animée d'un implacable désir de vengeance.

Je m'arrête devant *Cup O'Café*, espérant y trouver Ava et lui demander directement le nom du petit ami de Rebecca, mais j'apprends qu'elle a quitté la ville pour quelques jours. Je passe le reste de ma pause déjeuner à passer des coups de fil au hasard, utilisant les numéros trouvés dans le carnet d'adresses de Rebecca. Mes tentatives ne me menant à rien, je décide de retourner au garde-meubles pour fouiller dans ses affaires après le travail, puisque je dois finir tôt.

En fin d'après-midi, je n'ai eu aucune nouvelle de Chris et cela commence à me rendre folle. Je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve Mark jusqu'à ce qu'il passe sa tête à la porte de mon bureau.

— Mary a la nausée et je dois assister à une autre réunion. J'ai besoin que vous restiez plus tard.

— Oui, d'accord.

— Parfait, dit-il avant de partir aussi vite qu'il est venu.

Je vérifie l'heure de fermeture du garde-meubles. Vingt et une heures. Si je pars à vingt heures, il me restera une heure pour trouver des indices dans les affaires de Rebecca.

J'arrive au garde-meubles à vingt heures quinze. Je n'ai toujours aucune nouvelle de Chris. Cela me rend dingue. Il me rend dingue et je suis encore plus déterminée à fouiller dans les affaires de Rebecca, afin d'avoir l'impression de faire quelque chose d'utile.

Lorsque je me gare et que je pose les yeux sur le portail orange du bâtiment en béton, je me rappelle combien je déteste cet endroit. Mais je me répète aussi qu'il ne s'agit pas de moi. Il n'a jamais été question de moi dans cette histoire. Rebecca a disparu. Je ne crois pas une minute qu'elle ait pris des vacances après avoir rendu son appartement et laissé toutes ses

affaires derrière elle. Cela n'a aucun sens. Pourquoi aurait-elle stocké tous ces objets ? Certes, le fait qu'elle ait loué un box dans un garde-meubles suggère qu'elle a décidé de partir, mais je ne crois pas non plus à cette hypothèse.

Compte tenu de mon exploit de jongleuse de la dernière fois, je décide de laisser mon sac dans la voiture pour éviter d'être trop chargée au retour. Mes clés en main, je sors de la voiture sous la lumière vacillante des lampadaires, notant que le lieu est désert. Il ne manque plus qu'une musique de film d'horreur pour compléter le décor. Je commence à marcher en riant de ma peur irrationnelle.

Le portail extérieur est ouvert et je me dirige vers le box de Rebecca. J'ouvre le cadenas et tâtonne le mur pour allumer la lumière. La vue des paquets entreposés avec soin me donne la chair de poule. Tout paraît exactement comme la dernière fois que je suis venue.

L'idée horrible de rester bloquée à l'intérieur du garde-meubles me dissuade de fermer la porte. À la hâte, je m'installe sur un carton, en regrettant de ne pas porter un jean. Je n'ai pas une minute à perdre.

Je suis en train de feuilleter des papiers lorsque j'entends un bruit sourd. Je fronce les sourcils et me fige, l'oreille tendue. L'air de la pièce semble plus frais tout à coup. Je me lève, les nerfs tendus au point de se rompre.

Un autre bruit résonne et la lumière s'éteint brusquement. Il fait nuit noire. J'ouvre la bouche pour crier, mais mon instinct m'enjoint de me taire.

Un autre bruit.

Un bruit de pas.

Quelqu'un est là, avec moi...